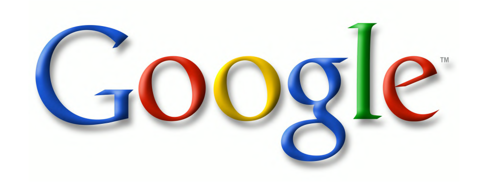
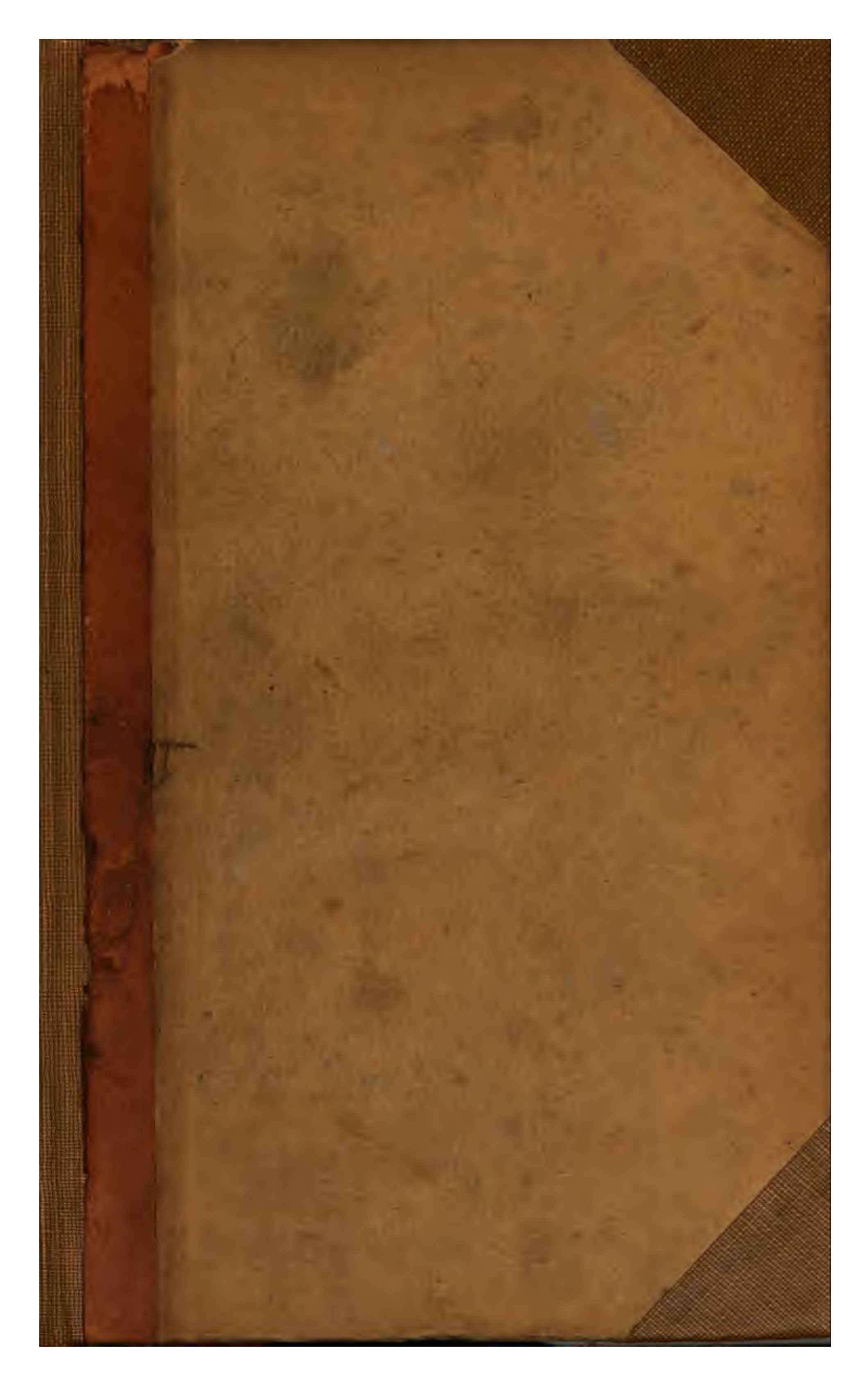




ŒUVRES
DE
FRÉDERIC II
ROI DE PRUSSE

Publiées du vivant de l'Auteur.

TOME TROISIÈME.

A BERLIN,
Chez Voss & Fils, & Decker & Fils.
1789.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

Poësies.

ODES.

MÉLAN-

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES

ET

LITTÉRAIRES.

SUITE.

LETTRES
SUR
L'AMOUR DE LA PATRIE
OU
CORRESPONDANCE
D'ANAPISTÉMON
ET
DE PHILOPATROS.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

JE suis trop touché de la bonne réception que vous m'avez faite à votre campagne, pour ne pas vous en témoigner ma reconnoissance. J'ai trouvé dans votre compagnie les plus grands biens que puissent posséder les hommes, la liberté & l'amitié. De crainte d'abuser de votre complaisance je vous ai quitté, en regrettant

de me séparer de vous. Le souvenir des jours heureux que j'ai passés dans votre terre, ne s'effacera jamais de ma mémoire. Les biens qui nous arrivent, sont passagers, & les maux ne sont que trop durables; mais la réminiscence du bonheur dont nous avons joui, en perpétue la durée. Ma mémoire est encore toute occupée de ce que j'ai vu, surtout de ce que j'ai entendu, principalement de cette dernière conversation que nous eûmes ensemble le soir après souper; mais je regrette que vous vous soyez borné à des idées générales, en parlant des devoirs des citoyens, & que vous ne soyez entré dans aucun détail. Vous me feriez un plaisir sensible, si vous vouliez vous étendre davantage sur cette matière importante: elle intéresse tous les hommes, & mérite par conséquent d'être profondément discutée. Je vous confesse qu'une vie tranquille, plus tournée à la jouissance qu'à la méditation, m'avoit détourné de réfléchir sur les liens de la société, & sur les devoirs de ceux qui la composent. Je pensois qu'il suffisoit d'être honnête homme & de respecter les lois, & je ne présumois pas qu'il en fallût davantage. La confiance que j'ai en vous est si grande, que

je ne crois perſonne auſſi capable que vous de m'éclairer ſur cette matière. Il en eſt encore tant d'autres ſur leſquelles vous pourriez m'inſtruire ; mais je me borne à celle-ci. Daignez donc me communiquer tout ce que vos études ou vos réflexions vous ont fourni de connoiſſances ſur ce ſujet. Tout le monde agit, peu de perſonnes penſent : loin d'être du nombre de ces inconſidérés, vous examinez attentivement les matières, vous peſez les raiſons pour & contre, & vous n'acquieſcez qu'aux vérités évidentes : vous ne vivez, pour ainſi dire, qu'avec les auteurs anciens & modernes : vous vous êtes approprié toutes leurs connoiſſances, ce qui rend votre converſation ſi agréable & ſi intéreſſante, que lorſque l'abſence empêche de vous entendre, on veut au moins vous lire pour s'en conſoler. Si vous daignez contenter ma curioſité, en me communiquant vos réflexions, ce ſera ajouter les ſentimens de la reconnoiſſance à ceux de l'eſtime & de l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

LETTRE DE PHILOPATROS.

Je ſuis ſenſiblement flatté des expreſſions obligeantes dont vous vous ſervez à mon égard; je les dois à votre politeſſe & non à la réception que je vous ai faite. Vous rendez juſtice à mon intention, quoique les effets n'y ayent pas autant répondu que je l'aurois déſiré. Au lieu de vous amuſer, comme il auroit été ſéant, par des propos vifs & enjoués, la converſation a tourné ſur des matières graves & ſérieuſes. J'en ſuis l'unique cauſe: je mène une vie ſédentaire, accablé d'infirmités, exclu du tourbillon du grand monde: la lecture a tourné inſenſiblement mon eſprit du côté des réflexions; ma gaieté s'eſt perdue; une triſte raiſon l'a remplacée.

Il m'eſt échappé de vous parler comme je penſe, lorſque je ſuis ſeul renfermé dans mon cabinet. J'avois l'eſprit occupé des républiques de Sparte & d'Athènes, dont j'avois lu l'hiſtoire, & des devoirs d'un bon citoyen, dont vous voulez que je vous donne une plus ample explication. Vous me faites trop d'honneur. Vous me prenez pour un Lycurgue, pour un Solon,

moi qui n'ai jamais promulgué de lois, & qui ne me suis mêlé d'autre gouvernement que de *celui* de mes terres, où je vis depuis bien des années dans la plus profonde retraite. Puis donc que vous voulez que je vous expose en quoi je fais consister les devoirs d'un bon citoyen, soyez persuadé que je m'en acquitterai uniquement dans l'intention de vous obéir & non dans celle de vous instruire.

La nouvelle philosophie veut avec raison que l'on commence par définir les termes & les choses, pour éviter les mésentendus & pour fixer les idées sur des objets déterminés; voici donc *comme je définis le bon citoyen*; c'est un homme qui s'est fait une régle invariable d'être utile, autant qu'il dépend de lui, à la société dont il est membre. Voici les causes qui amènent ces devoirs. L'espèce humaine ne sauroit subsister isolée; les nations les plus barbares mêmes forment de petites communautés. Les peuples civilisés que le pacte social réunit, se doivent mutuellement des secours; leur propre intérêt le veut, le bien général l'exige, & sitôt qu'ils cesseroient de s'entr'aider & de s'assister, il s'ensuivroit d'une façon ou d'une autre une confusion

totale, qui entraîneroit la perte de chaque individu. Ces maximes ne font pas nouvelles; elles ont fervi de bafe à toutes les républiques dont l'antiquité nous a transmis la mémoire. Les républiques grecques étoient fondées fur de pareilles loix; celle des Romains avoit les mêmes principes; fi nous les avons vues par la fuite du temps détruites, c'eft que les Grecs, d'un efprit inquiet & jaloux les uns des autres, s'attirèrent eux-mêmes les malheurs qui les accablèrent; & que quelques citoyens romains, trop puiffans pour des républicains, bouleverfèrent leur gouvernement par une ambition désordonnée; c'eft qu'enfin rien n'eft ftable dans ce monde. Si vous réfumez ce que l'hiftoire rapporte fur ce fujet, vous trouverez qu'on ne peut attribuer la chute de ces républiques qu'à des citoyens aveuglés par leurs paffions, qui préférant leur bien particulier à l'intérêt de leur patrie, ont rompu le pacte focial, & ont agi comme ennemis de la communauté à laquelle ils appartenoient. Je me fouviens que vous étiez dans l'opinion qu'on pouvoit s'attendre à trouver des citoyens dans les républiques, mais que vous ne croyiez pas qu'il y en eût dans les monarchies: fouffrez que je

vous désabuse de cette erreur. Les bonnes monarchies, dont l'administration est sage & pleine de douceur, forment de nos jours un gouvernement qui approche plus de l'oligarchie que du despotisme ; ce sont les lois seules qui règnent. Entrons dans quelque détail. Représentez-vous le nombre des personnes employées dans les conseils, à l'administration de la justice, à celle des finances, dans les missions étrangères, dans le commerce, dans les armées, dans la police intérieure; ajoutez-y celles qui ont leur voix dans les provinces d'États : toutes participent à l'autorité souveraine. Le prince n'est donc pas un *despote*, qui n'a pour règle que son caprice. On doit l'envisager comme étant le point central où aboutissent toutes les lignes de la circonférence. Ce gouvernement procure dans ses délibérations le secret qui manque aux républiques, & les différentes branches de l'administration étant réunies, se mènent de front comme les quadriges des Romains, & coopèrent mutuellement au bien général du public. De plus, vous trouverez toujours moins d'esprit de parti & de faction dans les monarchies, si elles ont à leur tête un souverain ferme, que dans les

républiques, qui sont souvent déchirées par des citoyens qui briguent & cabalent pour se culbuter les uns les autres. S'il y a en Europe quelque exception à faire à ce que je viens de dire, ce peut être à l'égard de l'empire ottoman, ou de quelque autre gouvernement, qui méconnoissant ses véritables intérêts, n'ait pas lié assez étroitement l'intérêt des particuliers à celui des souverains. Un royaume bien gouverné doit être comme une famille, dont le souverain est le père & les citoyens les enfans : les biens & les maux sont communs entre eux ; car le monarque ne sauroit être heureux lorsque ses peuples sont misérables. Quand cette union est bien cimentée, le devoir de la reconnoissance produit de bons citoyens, parce que leur union avec l'État est trop intime pour qu'ils puissent s'en séparer ; ils auroient tout à perdre & rien à gagner. Voulez-vous des exemples ? Le gouvernement de Sparte étoit oligarchique, & il a produit une multitude de grands hommes dévoués à la patrie. Rome, après qu'elle eut perdu sa liberté, vous fournit des Agrippa, des Thraséa Pétus, des Helvidius Priscus, un Corbulon, un Agricola, des Empereurs Tite, Marc-

Aurèle, Trajan, Julien, enfin un grand nombre d'ames mâles & viriles, qui préféroient l'avantage du public au leur propre. Mais je ne sais comment imperceptiblement je m'égare; je voulois vous écrire une lettre, & si je ne m'arrête, je vais composer un traité. Je vous en fais mille excuses. Le plaisir de m'entretenir avec vous m'entraîne, & je crains de vous importuner. Soyez toutefois persuadé, qu'entre tous ceux qui forment le corps politique auquel je tiens, il n'en est aucun, mon cher ami, que je sois plus porté à servir que vous, étant avec toute l'estime possible &c.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

Je vous fais mille remercimens de la peine que vous vous donnez pour m'expliquer une matière dont je n'avois que des idées fort vagues & que j'avois peu examinée. Au lieu d'avoir trouvé votre lettre trop longue, elle m'a paru trop courte, parce que j'entrevois qu'il vous reste encore quantité de choses à m'expliquer; cependant ne trouvez pas étrange que je vous fasse quelques objections. Éclairez mon igno-

rance, détruisez mes préjugés, ou bien fortifiez-moi dans mes idées, si elles sont justes.

Est-il possible d'aimer véritablement sa patrie? Ce soi-disant amour n'auroit-il pas été inventé par quelque philosophe ou par quelque songe-creux de législateur, pour exiger des hommes une perfection qui n'est pas à leur portée? Comment voulez-vous qu'on aime le peuple? Comment se sacrifier pour le salut d'une province appartenant à notre monarchie, lors même qu'on n'a jamais vu cette province? Tout cela se réduit à m'expliquer, comment il est possible d'aimer avec ferveur & avec enthousiasme ce que l'on ne connoît point du tout. Ces réflexions, qui se présentent si naturellement à l'esprit, m'ont persuadé que le parti le plus convenable pour un homme sensé, étoit de végéter tranquillement, sans soins, sans inquiétude, pour descendre au tombeau, où nous allons tous, en se donnant le moins de peine qu'il est possible. J'ai toujours dirigé ma vie conformément à ce plan-là. Il m'arriva un jour de rencontrer Monsieur le Professeur Garbojos, dont le mérite vous est connu. Nous nous entretinmes sur ce sujet, & il me repartit avec cette viva-

tité qui lui eſt propre: je vous félicite, Monſieur, d'être un auſſi grand philoſophe. Moi! point du tout, lui dis-je, je n'ai connu aucun de ces gens-là, & je n'ai rien lu de leur façon; toute ma bibliothèque eſt compoſée de peu de livres; vous n'y trouverez que le parfait agriculteur, les gazettes, & l'almanac courant, c'en eſt bien aſſez. Cependant, pourſuivit-il, vous êtes rempli des maximes d'Épicure, & je croirois, à vous entendre, que vous avez fréquenté ſes jardins. Je ne connois ni Épicure ni ſes jardins, lui dis-je: mais qu'enſeigne donc cet Épicure? De grâce, daignez m'en inſtruire. Alors mon Profeſſeur prenant un air de dignité, me parla ainſi: Je vois que les beaux eſprits ſe rencontrent, puiſque Monſieur le Baron penſe de même qu'un grand philoſophe. Épicure avoit preſcrit à ſon ſage de ne ſe mêler jamais ni des affaires ni du gouvernement. Ses raiſons étoient que l'ame du ſage doit conſerver cette tranquillité dans laquelle il fait conſiſter le bonheur; il ne faut pas qu'elle s'expoſe à pouvoir être agitée par le chagrin, par la colère ou par d'autres paſſions, que les ſoins & les affaires amènent néceſſairement après elles. Il vaut donc mieux évi-

ne point être criminel, il doit être vertueux : s'il ne transgreſſe pas les loix, il évite les punitions; mais s'il n'eſt ni ſerviable, ni officieux, ni utile, il eſt ſans mérite & par conſéquent il faut qu'il renonce à l'eſtime du public. Vous conviendrez donc que vous êtes engagé par votre propre avantage à ne pas vous ſéparer de la ſociété, & même à travailler avec zèle à tout ce qui peut lui être bon & utile. Quoi, vous croiriez que l'amour de la patrie eſt une vertu idéale, lorſque tant d'exemples dans tant d'hiſtoires témoignent combien cet amour a produit de grandes choſes, en élevant des hommes véritablement ſublimes au deſſus de l'humanité, & en leur inſpirant les plus nobles & les plus fameuſes entrepriſes? Le bien de la ſociété eſt le vôtre. Vous êtes ſi fortement lié avec votre patrie ſans le ſavoir, que vous ne pouvez ni vous iſoler, ni vous ſéparer d'elle, ſans vous reſſentir vous-même de votre faute. Si le gouvernement eſt heureux, vous proſpérerez; s'il ſouffre, le contre-coup de ſon infortune réjaillira ſur vous; de même, ſi les citoyens jouiſſent d'une opulence honnête, le ſouverain eſt dans la proſpérité, & ſi les citoyens ſont accablés de miſère, la ſituation

tion du fouverain fera digne de compaffion. L'amour de la patrie n'eft donc pas un être de raifon, il exifte réellement. Ce ne font pas ces maifons, ces murailles, ces bois, ces champs, que j'appelle votre patrie, mais vos parens, votre femme, vos enfans, vos amis & ceux qui travaillent pour votre bien dans les différentes branches de l'adminiftration, & qui vous rendent des fervices journaliers, fans que vous vous donniez feulement la peine de vous informer de leurs travaux. Ce font là les liens qui vous uniffent à la fociété: l'intérêt des perfonnes que vous devez aimer, le vôtre, & celui du gouvernement, qui indiffolublement unis enfemble, compofent ce qu'on appelle le bien général de toute la communauté. Vous dites qu'on ne fauroit aimer la populace, ni les habitans d'une province qu'on ne connoît pas; vous avez raifon, fi vous entendez qu'il s'agiffe d'une union intime, comme entre amis; mais il n'eft queftion envers le peuple que de cette bienveillance que nous devons à tout le monde, plus encore à ceux qui habitent avec nous le même fol, & qui nous font affociés; & pour les provinces qui tiennent à notre monarchie, ne devons-nous pas au

moins leur rendre ce que l'on doit à des alliés? Supposé qu'en votre présence un inconnu tombât dans une rivière, ne l'assisteriez-vous pas pour l'empêcher de se noyer? Et si vous rencontriez un passant qu'un assassin fût près d'égorger, ne vous verroit-on pas voler au secours du premier, & ne tâcheriez-vous pas de le sauver? Ce sont ces sentimens de pitié & de compassion, que la Nature a imprimés dans nos ames, qui nous portent, comme par instinct, à nous assister mutuellement, & nous animent aux devoirs que les hommes ont à remplir les uns envers les autres. Je conclus donc, que si nous devons des secours aux inconnus même, à plus forte raison en devons-nous aux citoyens auxquels nous lie le pacte social. Souffrez que je touche encore un mot des provinces de notre monarchie, envers lesquelles vous me paroissez si tiède. Ne comprenez-vous donc pas, que si le gouvernement perdoit ces provinces, il en seroit affoibli, & que par conséquent les ressources qu'il en a tirées venant à lui manquer, il seroit moins en état de vous assister, si vous en aviez besoin, qu'il ne l'est à présent?

Vous voyez, mon cher ami, par ce que je vous expose, que les combinaisons de l'état politique sont très-étendues, & qu'on ne s'en fait point d'idée juste, à moins de les approfondir; mais voici une nouvelle assertion que je ne saurois vous passer. Quoi, vous, qui êtes doué d'esprit & de talens, vous osez avancer que la végétation des plantes a de l'avantage sur l'activité animale? Se peut-il qu'un homme sensé préfère un lâche repos à un travail honorable? une vie molle, efféminée autant qu'inutile, à des actions vertueuses, qui rendent immortel le nom de celui qui les a faites? Oui, nous allons tous nous acheminer vers notre tombeau, c'est une loi commune; mais la différence qu'on met entre les morts, c'est que les uns sont oubliés aussitôt qu'enterrés, & que ceux qui se sont souillés de crimes, laissent une mémoire odieuse; au lieu que les hommes vertueux, dont les services ont été utiles à la patrie, comblés de louanges & de bénédictions, sont cités pour servir d'exemple à la postérité, & laissent un souvenir qui ne périt jamais. Dans laquelle de ces trois classes voulez-vous être compris? Sans doute dans la dernière.

Après que j'ai détruit tant de faux raisonnemens, vous ne devez vraiment pas vous attendre que votre Épicure, tout Grec qu'il est, m'en impose. Agréez que pour le réfuter solidement je commente ses propres paroles. *Le sage ne doit se mêler ni d'affaires ni de gouvernement.* Oui, s'il habite une île déserte. *Son ame impassible ne doit être exposée à aucune passion, ni à la mauvaise humeur, ni à la jalousie, ni à la colère.* Voilà donc Épicure, le docteur de la volupté, qui recommande l'impassibilité stoïque. Ce n'étoit pas ce qu'il devoit dire, c'étoit tout le contraire. Le plus noble effort du sage ne consiste pas à éviter les occasions; mais, quand elles se présentent, à conserver la tranquillité de son ame dans des momens où tout ce qui l'environne, soulève & irrite ces différentes passions. Un pilote n'a point de mérite à conduire son vaisseau quand la mer est calme; il en a beaucoup, lorsqu'après avoir été ballotté long-temps par des ouragans & des vents contraires, il conduit heureusement son navire dans le port. Personne ne fait attention aux choses aisées & faciles, il n'y a que les difficultés vaincues dont on vous tienne compte. *Il vaut donc bien mieux*

laisser aller le monde comme il va, & ne penser qu'à soi-même. Ah! Monsieur Épicure, sont-ce là des sentimens dignes d'un philosophe? La première chose à laquelle vous devriez penser, n'est-ce pas le bien de l'humanité? Vous osez annoncer que chacun ne doit aimer que soi-même. Un homme qui par malheur suivroit vos maximes, ne seroit-il pas détesté universellement & avec raison? Si je n'aime personne, comment puis-je prétendre qu'on m'aime? Ne comprenez-vous pas qu'on m'envisagera comme un monstre dangereux, dont il est loisible de se défaire pour maintenir la sureté publique. Et si *l'amitié* disparoît, quelle consolation reste-t-il à notre pauvre espèce! Recourons à une allégorie, pour nous expliquer plus intelligiblement; comparons un État quelconque avec le corps humain. C'est de l'activité & du concours unanime de toutes ses parties, que résultent sa santé, sa force & sa vigueur; les veines, les artères & jusqu'aux nerfs les plus déliés, coopèrent à son existence animale. Si l'estomac rallentissoit son mouvement pétistaltique, si les boyaux ne renforçoient leur mouvement vermiculaire; les poumons leur aspiration, le cœur sa

diastole & sa systole; si enfin chaque soupape des artères ne s'ouvroit & ne se fermoit selon les besoins de la circulation du sang; si les sucs nerveux ne se portoient aux parties de la contraction nécessaire au mouvement, le corps tomberoit en langueur, il dépériroit insensiblement, & l'inactivité de ses parties occasionneroit sa destruction totale. Ce corps c'est l'État; ses membres, c'est vous & tous les citoyens qui lui appartiennent. Vous voyez donc qu'il faut que chaque individu remplisse sa tâche, pour que la masse générale prospère. Dès-lors que devient cette heureuse indépendance dont vous vous faites le panégyriste? Si ce n'est qu'elle vous rend un membre paralytique du corps auquel vous appartenez. Observez encore, s'il vous plaît, que votre philosophe confond les idées les plus claires: il recommande la paresse & la fainéantise, comme si c'étoient des vertus; mais tout le monde convient que ce sont des vices. Est-il digne d'un philosophe de nous exciter à perdre le temps, qui est ce que nous avons de plus précieux, qui fuit toujours, & qui ne revient jamais? Faut-il nous encourager à nous abandonner à l'oisiveté, à négliger nos devoirs,

à devenir inutiles à tout le monde & à charge à nous-mêmes? Un ancien proverbe dit: l'oisiveté est la mère de tous les vices; on pourroit y ajouter: & le travail est le père des vertus. Ceci est une vérité constante, attestée par l'expérience de tous les temps & de tous les lieux.

En voilà, je crois, assez pour Épicure; reste à examiner maintenant vos propres opinions. Condamnez les ambitieux, j'y consens; censurez les avares, j'y souscris; mais faut-il pour cela que des idées mal digérées & des préjugés pitoyables vous induisent à refuser vos soins pour contribuer à l'utilité publique, comme *tous les autres citoyens?* Vous possédez tous les matériaux propres pour un tel ouvrage; l'esprit, la droiture, les talens: & puisque la Nature ne vous a rien refusé de ce qui peut vous donner de la réputation, vous êtes inexcusable, si vous laissez inutiles les faveurs dont elle vous a comblé. Vous exaltez votre indépendance, votre prétendue royauté, & cette liberté dont vous prétendez jouir & qui vous élève au dessus de tout l'univers. Oui, je vous applaudis, si vous entendez par votre indépendance l'empire que vous avez sur vous-même; par votre

royauté, le joug que vous avez imposé à vos passions; & vous pouvez vous élever sur plusieurs de ceux de votre espèce, si un amour ardent pour la vertu vous anime & si vous lui dévouez tous les jours, que dis-je? tous les momens de votre vie. Sans ces correctifs, l'indépendance dont vous vous glorifiez, n'est qu'un goût pour la fainéantise, annobli par de belles épithètes; & cette paresse, dont vous faites sans cesse l'éloge, en vous rendant inutile à tout, engendre l'ennui, qui en est une suite nécessaire. Ajoutez à ceci le jugement d'un public malin & toujours porté à médire; on appréciera votre oisiveté à sa juste valeur, & Dieu sait quels sarcasmes on ne lancera pas de toutes parts, pour se venger de l'indolence avec laquelle vous envisagez le bien public. Si tout ceci ne suffit pas pour vous persuader, faudra-t-il que je vous cite un passage de l'Écriture: *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton corps.* Nous sommes dans le monde pour travailler; cela est si vrai, que sur cent personnes il y en a quatre-vingt-dix-huit qui travaillent, pour deux qui se targuent de leur inutilité: & s'il y a des hommes assez fous pour mettre leur vanité à ne rien faire

& à demeurer tout un jour les bras croisés, ceux qui s'occupent, sont plus heureux que les autres, parce que l'esprit veut quelque chose qui l'attache & qui le distraie; il lui faut des objets qui fixent son attention, ou l'ennui s'en empare & lui rend l'existence à charge & même insupportable. Je vous parle ici sans retenue, parce que vous êtes fait pour la vérité, vous êtes digne de l'entendre, & je vous aime trop pour vous rien déguiser. L'unique but où j'aspire, est de vous rendre à la patrie, & de lui procurer en votre personne un instrument utile & dont elle pourra tirer des services. Voilà ce qui dirige ma plume, & m'engage à vous exposer tout ce que l'amour patriotique m'inspire. Le zèle pour le bien public a servi de principe à tous les bons gouvernemens anciens & modernes, il a fait la base de leur grandeur & de leur prospérité; les conséquences incontestables qui en dérivent, ont produit de bons citoyens & de ces ames magnanimes & vertueuses qui ont été la gloire & le soutien de leurs compatriotes.

Excusez la longueur de cette lettre. L'abondance de la matière fourniroit maint & maint volume sans être épuisée; mais il suffit qu'on

vous montre la vérité, pour dissiper l'erreur & les préjugés qui sont étrangers dans un esprit tel que vôtre. Je suis &c.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

J'ai lu votre lettre avec toute l'attention qu'elle mérite. J'ai été surpris de la multitude de raisons dont vous m'accablez. Vous avez résolu de me vaincre & de mener mes opinions enchaînées à votre char de triomphe. Je confesse qu'il y a beaucoup de force dans les motifs que vous employez pour me persuader, & que j'aurai de la peine à vous réfuter solidement. Pour me terrasser plus promptement, vous dites que mon cœur est la dupe de mon esprit, que je plaide la cause de la paresse, & que j'anoblis ce vice en lui prêtant les apparences séduisantes de la modération ou de quelque vertu semblable. Hé bien, je conviens donc avec vous que l'oisiveté est un défaut, qu'il faut être serviable & officieux envers tout le monde, que sans aimer le peuple comme on aime ses proches, on doit non seulement s'intéresser à son bien-être, mais encore lui être utile autant que

l'on peut. Je comprends qu'il ne sauroit arriver de malheur à la masse générale à laquelle j'appartiens, sans que les effets en réjaillissent sur moi, ni que les particuliers souffrent, sans que l'État y perde.

Je vous donne gain de cause sur tous ces articles; je vous accorde encore en sus que ceux qui ont part à l'administration publique, jouissent d'une partie de l'autorité souveraine; mais que m'importe tout cela? Je suis sans vanité & sans ambition. Quel motif aurois-je pour me charger d'un fardeau que je n'ai pas envie de porter, & pour m'ingérer dans les affaires, quand je vis heureux sans que la pensée de m'en mêler me vienne dans l'esprit? Vous avouez que l'ambition outrée est vicieuse. Vous devez donc m'applaudir de ce que je n'y donne pas, & ne point exiger que j'abandonne ma douce tranquillité, pour m'exposer de gaieté de cœur à tous les caprices de la fortune. Ah! mon cher ami, à quoi pensez-vous, en me donnant de tels conseils? Représentez-vous sous les plus vives couleurs la dureté du joug que vous voulez m'imposer, quel désagrément il entraîne, & quelles en sont les suites fâcheuses. Dans l'é-

tat où je me trouve, je ne suis comptable de ma conduite qu'à moi-même, je suis le seul juge de mes actions, je jouis d'un revenu honnête, je n'ai pas besoin de gagner ma vie à la sueur de mon corps, comme vous assurez qu'il a été ordonné à nos premiers parens. Par quelle folie, jouissant de la liberté, me rendrai-je donc responsable de ma conduite envers d'autres? Sera-ce par vanité? Je ne connois point cette foiblesse. Sera-ce pour tirer des gages? Je n'en ai pas besoin. J'irai donc sans raison quelconque me mêler d'affaires qui ne me regardent point, désagréables, pénibles, fatigantes & qui demandent une activité laborieuse; & j'entreprendrois tous ces travaux, pourquoi? Pour me soumettre au jugement de quelque supérieur, dont je n'ai ni l'envie ni la volonté de dépendre? Et ne voyez-vous pas la multitude des personnes qui sollicitent des emplois? Pourquoi voulez-vous me mettre de leur nombre? Que je serve ou que je ne serve pas, les choses en iront également leur train; mais de grâce souffrez qu'à ces raisons j'en ajoute une plus forte encore. Enseignez-moi le pays de l'Europe où le mérite est toujours sûr d'être récompensé,

Montrez-moi celui où ce mérite eſt connu, où on lui rend juſtice. Ah! qu'il eſt fâcheux, après avoir ſacrifié ſon temps, ſon repos, ſa ſanté dans les emplois, d'être mis de côté, ou d'eſſuyer des diſgraces encore plus révoltantes. Les exemples de pareilles infortunes ſe préſentent en foule à ma mémoire. Si vos éperons m'encouragent aux travaux, cette bride m'arrête ſur le champ. Vous devez juger par ce langage ſincère que je ne vous déguiſe rien: je vous ouvre mon cœur en ami, je vous expoſe toutes les raiſons qui ont fait impreſſion ſur mon eſprit, d'autant plus que ce n'eſt pas nous qui diſputons; chacun expoſe ſon opinion, *c'eſt à la* plus ſolide à l'emporter. Je m'attends bien que vous ne demeurerez point en reſte, & que dans peu vous me donnerez matière à de nouvelles réflexions; ce qui vous vaudra une nouvelle réponſe de ma part. Je ſuis avec une tendre eſtime &c.

LETTRE DE PHILOPATROS.

Je me glorifie, mon cher ami, d'avoir ſapé quelques-uns de vos préjugés; ils ſont tous également nuiſibles, on ne ſauroit aſſez les détruire.

Vous avez raison de dire que la dispute dont il s'agit, n'est pas réellement entre nous, mais entre des argumens dont les plus solides & les plus forts doivent l'emporter sur les plus foibles. Nous ne faisons autre chose que discuter entre nous une matière, pour découvrir où se trouve la vérité, afin de nous ranger du côté de l'évidence. Ne croyez pas cependant que mes raisons soient épuisées. En relisant vos lettres, une foule de nouvelles idées s'est présentée à mon esprit; il ne me reste qu'à vous les exposer le plus nettement & le plus succinctement que je pourrai.

Je commencerai donc, avec votre permission, par vous expliquer ce que j'entends par le pacte social, qui est proprement une convention tacite de tous les citoyens d'un même gouvernement, qui les engage à concourir avec une ardeur égale au bien général de la communauté; de là dérivent les devoirs des individus qui chacun, selon leurs moyens, leurs talens, & leur naissance, doivent s'intéresser & contribuer au bien de leur patrie commune. La nécessité de subsister & l'intérêt, qui opèrent sur l'esprit du peuple, l'obligent pour son propre avantage à travailler

pour le bien de ses concitoyens. Delà la culture des terres, des vignes, des jardins, le soin des bestiaux, les manufactures, le négoce: de là ce nombre de vaillans défenseurs de la patrie, qui lui dévouent leur repos, leur santé & leurs jours. Mais si en partie l'intérêt personnel est le ressort principal d'une si noble activité, n'y a-t-il pas des motifs bien plus puissans pour la réveiller & l'exciter dans ceux qu'une naissance plus illustre & des sentimens élevés doivent attacher à leur patrie? L'attachement aux devoirs, l'amour de l'honneur & de la gloire, sont les ressorts les plus puissans qui opèrent sur les ames vraiment vertueuses. Doit-on imaginer que la richesse puisse servir d'égide à la fainéantise, & que plus on possède, moins l'on tienne au gouvernement? Ces assertions erronées sont insoutenables; elles ne peuvent partir que d'un cœur de bronze, d'un homme insensible, qui, concentré dans lui-même, n'aime que lui & se tient séparé, autant qu'il le peut, de ceux avec lesquels son devoir, son intérêt & son honneur le lient. Hercule, tout Hercule que la fable nous le représente, seul, n'est pas formidable; il ne le devient que lorsque ses associés l'assistent & le secourent.

Mais peut-être que le raisonnement vous fatigue: employons des exemples; je vais vous en rapporter de l'antiquité, & principalement des républiques, pour lesquelles je me suis apperçu que vous avez une prédilection singulière. Je commencerai donc par vous citer quelques traits choisis des harangues de Démosthène connues sous le nom de Philippiques: „On dit, „Athéniens, que Philippe est mort; mais qu'im„porte qu'il soit mort ou qu'il vive? Je vous „dis, Athéniens, oui, je vous le dis, que vous „vous ferez bientôt un autre Philippe par votre „négligence, par votre indolence, & par le peu „d'attention que vous avez aux affaires les plus „importantes.„ Vous voilà au moins convaincu que cet orateur pensoit comme moi; mais je ne me borne pas à ce seul passage; en voici un autre, où, après que Démosthène a dit en parlant du Roi de Macédoine; „On s'attache tou„jours à celui qu'on voit toujours plein d'ardeur „& d'activité,„ il ajoute, „si donc, Athéniens, „vous pensez de même, du moins à présent, „puisque vous ne l'avez pas fait encore; si cha„cun de vous, lorsqu'il en sera besoin, & qu'il „pourra se rendre utile, laissant à part tout mau-

„vais

„vais prétexte, eſt diſpoſé à ſervir la répu-
„blique, les riches en contribuant de leurs
„biens, les jeunes en payant de leurs perſonnes;
„ſi chacun veut agir comme pour ſoi, ceſſant de
„ſe flatter que d'autres agiront pour lui, tandis
„qu'il reſtera oiſif, vous rétablirez vos affaires à
„l'aide des dieux, & vous recouvrerez ce que la
„négligence vous a fait perdre.„ Voici un au-
tre *paſſage*, qui contient à peu près les mêmes
choſes, pris d'une harangue pour le gouverne-
ment. „Écoutez, Athéniens. Les deniers pu-
„blics qui ſe perdent en dépenſes ſuperflues,
„vous devez les partager également, en vous
„*rendant utiles*; ſavoir ceux d'entre vous qui
„ſont en âge de porter les armes, par les ſervi-
„ces militaires; ceux de vous qui ont paſſé cet
„âge, par des emplois de judicature & de police;
„ou enfin de quelque autre façon. Vous devez
„ſervir vous-mêmes, ne céder à perſonne cette
„fonction de citoyen, & compoſer vous-mêmes
„une armée qu'on puiſſe appeler celle de la
„république; par-là vous ferez ce que la patrie
„exige de vous.„ Voilà ce que Démoſthène de-
mandoit des citoyens d'Athènes; voilà comme
on penſoit à Sparte, quoique la forme du gou-

vernement y fût oligarchique. Cette conformité de ſentimens avoit une raiſon toute ſimple: c'eſt qu'un État, de quelque nature qu'il ſoit, ne peut ſubſiſter ſi tous les citoyens ne travaillent pas d'un commun accord au ſoutien de leur commune patrie. Repaſſons maintenant les exemples que nous fournit la république romaine; leur grand nombre m'embarraſſe ſur le choix. Je ne vous parlerai ni de Mucius Scévola, ni de Décius, ni de l'ancien Brutus, qui ſouſcrivit l'arrêt de mort de ſes propres fils pour ſauver la liberté publique: mais oublierai-je Atilius Régulus, & la générosité avec laquelle il ſacrifia ſon intérêt à celui de la république, en retournant à Carthage pour y ſouffrir le dernier ſupplice? Voilà enſuite Scipion l'Africain qui ſe préſente. Cette guerre qu'Annibal faiſoit en Italie, Scipion la tranſporte en Afrique, & il la termine glorieuſement par une victoire déciſive, qu'il remporte ſur les Carthaginois. Enſuite paroît Caton le Cenſeur, un Paul Émile, qui triomphe de Perſée; là c'eſt Caton d'Utique, ce zélé défenſeur du gouvernement. Oublierai-je Cicéron, qui ſauva ſa patrie qui étoit près de ſuccomber par les entrepriſes meurtrières de Ca-

tilina, ce Cicéron qui défendit la liberté expirante de la république & qui périt avec elle? Voilà ce que peut l'amour de la patrie sur l'ame énergique & généreuse d'un bon citoyen. Le génie, plein de cet heureux enthousiasme, ne trouve rien d'impossible, & il s'élève rapidement à l'héroïsme. La mémoire de ces grands hommes a été comblée de louanges; tant de siècles écoulés jusqu'à nos temps n'ont pu l'affoiblir; leurs noms sont encore cités avec vénération. Voilà des modèles dignes d'être imités chez tous les peuples & dans tous les gouvernemens. Mais il semble que l'espèce de ces ames mâles, de ces hommes remplis de nerf & de vertu, soit épuisée. La mollesse a remplacé l'amour de la gloire; la fainéantise a succédé à la vigilance; & un misérable intérêt personnel a détruit l'amour de la patrie.

Ne pensez pas que je me borne aux exemples que fournissent les républiques; il faut que je vous en produise de semblables tirés des fastes d'États monarchiques. La France peut s'applaudir des grands hommes qu'elle a portés. Les Bayard, Bertrand, du Guesclin, un Cardinal d'Amboise, un Duc de Guise, qui sauva la

Picardie, un Henri IV, un Cardinal de Richelieu, un Sully, avant ce temps un Préſident de l'Hôpital, excellent & vertueux citoyen, enſuite Turenne, Condé, Colbert, Luxémbourg, Villars: enfin une multitude d'hommes célèbres, dont les noms ne pourroient pas tenir tous dans une lettre. Paſſons à l'Angleterre, où ſans parler d'un Alfred, ni des grands hommes des ſiècles reculés, je paſſe rapidement aux temps modernes, qui me fourniſſent un Marlborough, un Stanhope, un Cheſterfield, un Bolinbrocke, & un Chevalier Pitt, dont les noms ne périront jamais. L'Allemagne fit paroître de l'énergie durant la guerre de trente ans, un Bernard de Weimar, un Duc de Bronſwic & d'autres princes y ſignalèrent leur courage; une Landgrave de Heſſe, Régente du pays, ſa fermeté. Il faut l'avouer, nous vivons dans le ſiècle des petiteſſes: les ſiècles dés génies & des vertus ſe ſont écoulés. Mais ſi dans ce temps glorieux à l'humanité, les hommes de mérite ont eu la noble émulation de ſe rendre utiles à leur patrie, vous qui avez du mérite comme eux, pourquoi ne ſuivez-vous pas leur illuſtre exemple? Renoncez généreuſement aux excuſes révoltantes que

l'indolence vous ſuggère; & ſi votre cœur eſt ſuſceptible d'attendriſſement, témoignez par vos ſervices que vous aimez la patrie à laquelle vous devez votre reconnoiſſance. Vous n'êtes point ambitieux, dites-vous. Je vous approuve; mais je vous blâme, ſi vous êtes ſans émulation; car c'eſt une vertu de vouloir ſurpaſſer en nobles actions ceux avec leſquels nous courons la même carrière. Un homme que ſa pareſſe empêche d'agir, eſt ſemblable à une ſtatue de marbre ou de bronze, qui conſerve à perpétuité l'attitude que le ſculpteur lui a donnée. L'action nous diſtingue & nous élève au deſſus des végétaux, & la fainéantiſe nous en rapproche.

Mais allons encore plus au fait, & attaquons directement les motifs par leſquels vous penſez juſtifier votre inutilité & votre indifférence pour le bien public. Vous dites que vous craignez de vous rendre reſponſable d'une adminiſtration quelconque. En vérité cette excuſe ne ſauroit vous convenir, elle ſeroit mieux placée dans la bouche d'un homme qui ſe défie de ſes talens, qui ſent ſon ineptie, ou qui craint que ſon peu de bonne foi ne l'expoſe à perdre ſa réputation. Vous qui avez de l'eſprit, des connoiſſances &

des mœurs, pouvez-vous vous exprimer ainſi? & quel mauvais jugement le public n'en feroit-il pas, ſi d'auſſi mauvaiſes défaites lui étoient connues? Vous pourſuivez; vous dites que vous n'êtes maintenant comptable de votre conduite à perſonne. Ne l'êtes-vous pas à ce public, à l'œil pénétrant duquel rien n'échappe? Il vous accuſera ou de pareſſe ou d'inſenſibilité: il dira que vous rendez votre capacité inutile, que vous enfouiſſez vos talens, & qu'indifférent pour tout le reſte du monde, vous avez concentré votre attachement dans votre ſeule perſonne. Vous ajoutez que vous n'avez pas beſoin de ſervir, parce que vous êtes riche. Je vous accorde que vous n'avez pas beſoin de faire le métier de manœuvre pour ſubſiſter; mais c'eſt préciſément parce que vous êtes riche, que vous êtes plus obligé qu'un autre d'en témoigner votre attachement & votre reconnoiſſance à votre patrie, en la ſervant avec zèle & avec ardeur. Moins vous avez de beſoins, plus vous avez de mérite; le ſervice des uns dérive de l'indigence; les travaux des autres ſont gratuits.

Vous me rebattez enſuite les oreilles de vieilles phraſes uſées: que le mérite eſt peu connu,

& qu'il est encore plus rarement récompensé, qu'après avoir long-temps prodigué dans les emplois vos peines & vos soins, vous n'en risquez pas moins d'être négligé, même d'encourir quelque disgrace, sans qu'il y ait de votre faute. Ma réponse à cet article est bien aisée. Je suis convaincu que vous avez du mérite; faites-le connoître. Sachez que dans notre siècle, ainsi que dans les précédens, quand il se fait de belles actions, on y applaudit. Tout l'univers n'a eu qu'une voix au sujet du Prince Eugène; on admire encore ses talens, ses vertus, & ses grands exploits. Lorsque le Comte de Saxe eut terminé la glorieuse campagne de Laffeld, tout Paris lui témoigna sa reconnoissance. La France n'oublie point les obligations qu'elle a au ministère de Colbert; la mémoire de ce grand homme durera plus long-temps que le Louvre. L'Angleterre se glorifie de Newton, l'Allemagne de Leibnitz. Voulez-vous des exemples plus modernes? La Prusse honore & vénère le nom de son grand Chancelier Cocceji, qui réforma ses loix avec tant de sagesse. Et que vous dirai-je de tant de grands hommes qui ont mérité qu'on érigeât leur statue

dans les places publiques de Berlin? Si ces illustres morts avoient pensé comme vous, la postérité ignoreroit à jamais leur existence.

Vous ajoutez que tant de personnes sollicitent des emplois, qu'il feroit inutile de vous mettre sur les rangs. Voici en quoi consiste le défaut de votre raisonnement. Si tout le monde pensoit comme vous, il en résulteroit nécessairement que toutes les places demeureroient vides & par conséquent tous les emplois vacans. Vos principes ne tendroient donc, s'ils étoient généralement reçus, qu'à introduire des abus intolérables dans la société. Enfin supposons, que par une injustice criante, après vous être acquitté de votre charge, il vous arrivât quelque disgrace, ne vous reste-t-il pas une grande consolation dans le bon témoignage de votre conscience, qui seule peut vous tenir lieu de tout, outre que la voix publique vous rendra également justice? Si vous le voulez, je vous citerai une foule d'exemples de grands hommes dont le malheur a augmenté la réputation, loin de la diminuer. En voici pris des républiques: dans la guerre que Xerxès fit aux Grecs, Thémistocle sauva doublement les Athéniens, en leur

faisant abandonner leurs murailles & en gagnant la fameuse bataille de Salamine; il releva ensuite les murs de sa patrie & construisit le port du Pirée. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût banni par le ban de l'ostracisme. Il soutint son infortune avec grandeur d'ame, & loin que sa réputation en souffrît, elle s'en augmenta plutôt, & son nom est souvent cité dans l'histoire avec celui des plus grands hommes qu'ait portés la Grèce. *Aristide*, nommé le vertueux, essuya un sort à peu près semblable: il fut banni, puis rappelé, toujours également estimé pour sa sagesse; ce qui fut cause qu'après sa mort les Athéniens accordèrent *une pension à ses filles*, qui manquoient de subsistance. Vous rappellerai-je encore l'immortel Cicéron, qui fut exilé par une cabale pour avoir sauvé sa patrie? Vous rappellerai-je toutes les violences que Clodius, son ennemi, exerça contre ce Consul & contre ses proches? Cependant la voix unanime du peuple romain le rappela; il s'en exprime lui-même ainsi: „Je ne fus pas simplement rappelé; „mes concitoyens me rapportèrent à Rome com„me sur leurs épaules, & mon retour dans ma „patrie fut un véritable triomphe.„ Le mal-

heur ne ſauroit avilir le ſage, parce qu'il peut tomber également ſur les bons comme ſur les mauvais citoyens: il n'y a que les crimes, ſi nous en commettons, qui nous diffament. Ainſi, bien loin que les exemples de la vertu perſécutée vous ſervent de bride & vous empêchent de vous ſignaler, laiſſez-vous plutôt exciter par mes éperons. Je vous encourage à remplir vos devoirs, à mettre vos bonnes qualités au jour, à témoigner par des effets que votre cœur eſt reconnoiſſant envers la patrie, enfin à courir la carrière de la gloire, dans laquelle vous êtes digne de paroître. Je perdrai mon temps & mes peines, ou je vous perſuaderai que mes ſentimens ſont plus juſtes que les vôtres, & les ſeuls qui ſoient convenables à un homme de votre naiſſance. J'aime ma patrie de cœur & d'ame; mon éducation, mes biens, mon exiſtence, je tiens tout d'elle: auſſi quand même j'aurois mille vies, je les lui ſacrifierois toutes avec plaiſir, ſi je pouvois par là lui rendre ſervice & lui témoigner ma reconnoiſſance. Mon ami, Cicéron dit dans une de ſes lettres: je ne crois jamais pouvoir être trop reconnoiſſant. J'ai l'honneur de penſer & de ſentir comme lui, &c.

j'ose espérer qu'après que vous aurez mûrement réfléchi à toutes les raisons que je viens de vous détailler, au lieu d'avoir des opinions différentes sur la conduite qu'il convient à un honnête homme de tenir, nous nous encouragerons mutuellement à remplir les devoirs de bons citoyens, tendrement attachés à leur patrie & brûlant de zèle pour elle. Vous m'avez présenté des objections, j'ai été obligé de les résoudre : il m'a été impossible de resserrer tant de choses en moins de paroles. Si vous trouvez ma lettre trop longue, je vous en fais excuse ; vous m'accorderez, j'espère, mon pardon en faveur du sincère attachement avec lequel je suis &c.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

Il faut avouer, mon cher ami, que vous êtes bien pressant. Vous ne me faites pas grâce sur la moindre bagatelle. Pour détruire quelque petit raisonnement, que je fortifie de mon mieux, vous dressez contre moi une violente batterie, qui bat mes pauvres argumens en brêche, & qui ne cesse de tirer que lorsque mes défenses ruinées & entièrement bouleversées ne lui offrent

plus de but ſur lequel elle puiſſe diriger ſes coups. Oui, vous l'avez réſolu, vous voulez à toute force que j'aime, que je ſerve ma patrie, que je lui ſois attaché, & vous me preſſez de telle ſorte, que je ne ſais preſque plus comment vous échapper. Cependant on m'a parlé de je ne ſais quel encyclopédiſte, qui a dit que la terre eſt l'habitation commune des êtres de notre eſpèce, que le ſage eſt citoyen du monde, & qu'il eſt partout également bien. J'entendis, il y a quelque temps, un homme de lettres diſſerter ſur ce ſujet; je me plaiſois à l'écouter; tout ce qu'il diſoit, s'inſinuoit avec tant de facilité dans mon eſprit, qu'il me ſembloit l'avoir imaginé moi-même. Ces idées élevoient mon ame; ma vanité ſe complaiſoit, quand je penſois que ceſſant d'être le ſujet obſcur d'un petit État, je pouvois m'enviſager déſormais comme citoyen de l'univers: je devenois incontinent Chinois, Anglois, Turc, François, Grec, ſelon qu'il plaiſoit à ma fantaiſie. Mon imagination parcouroit toutes ces nations en idée. Je me tranſportois tantôt chez l'une tantôt chez l'autre, & je m'arrêtois chez celle où je me plaiſois le plus. Mais il me ſemble déjà vous entendre. Vous voudrez

encore faire évanouir ce rêve agréable dont je m'occupe. Il sera facile de le dissiper, mais qu'y gagnerai-je? Les illusions qui nous charment, ne valent-elles pas mieux que de tristes vérités qui nous répugnent? Je sais combien il est difficile de vous faire changer d'opinions; elles tiennent à des raisons si profondes, elles sont cramponnées dans votre esprit par tant d'argumens qui *les* y attachent, que j'essayerois en vain de *les* en arracher. Votre vie est une méditation continuelle; la mienne coule doucement; je me contente de jouir, j'abandonne les réflexions aux autres; je suis satisfait si je parviens à m'*amuser* & à *me distraire*. Voilà ce qui vous donne tant d'avantages sur moi, principalement lorsqu'il s'agit de traiter de matières graves qui exigent beaucoup de combinaisons. Je me prépare donc à vous voir armé de toutes pièces, pour me forcer dans mes derniers retranchemens. Je prévois qu'il faudra que je renonce au système d'indépendance que je m'étois si commodément arrangé, & que vos argumens vainqueurs m'obligeront de me tracer un nouveau plan de conduite, plus conforme aux devoirs de ma condition que celui que j'avois suivi jusqu'à présent.

Mais il s'élève ſans ceſſe de nouveaux doutes en mon eſprit. Vous êtes le médecin auquel je confie les maux de mon ame; c'eſt à vous à les guérir. Vous m'avez parlé d'un pacte ſocial: perſonne ne me l'a fait connoître. Si ce contrat exiſte, jamais je ne l'ai ſigné. Selon vous je ſuis engagé avec la ſociété; je l'ignore. Je dois acquitter ſelon vous une dette; à qui? à la patrie. Pour quel capital? Je n'en ſais rien. Qui m'a prêté ce capital? Quand? Où eſt-il? D'ailleurs je conviens avec vous que ſi tout le monde demeuroit oiſif & déſœuvré, notre eſpèce périroit néceſſairement: c'eſt toutefois ce qu'on n'a pas à craindre, parce que le beſoin contraint le pauvre au travail, & que ſi quelque riche s'y ſouſtrait, cela ne tire guère à conſéquence. Selon vos principes, tout ſeroit en action dans la ſociété, tout agiroit, tout travailleroit. Un État de cette eſpèce ſeroit pareil à ces ruches d'abeilles, où chaque mouche eſt occupée, l'une à diſtiller le ſuc des fleurs, l'autre à pétrir le miel dans les alvéoles, & une troiſième à la propagation de l'eſpèce, & où l'on ne connoît de crime irrémiſſible que l'oiſiveté. Vous voyez que je procède de bonne foi. Je ne vous cache rien,

je vous expoſe tous mes doutes. J'ai de la peine à me défaire ſi promptement de mes préjugés, s'ils ſont tels. La coutume, cette maîtreſſe impérieuſe des hommes, m'a façonné à un certain genre de vie, auquel je ſuis attaché: peut-être qu'il faudra me familiariſer davantage avec les idées nouvelles que vous me préſentez; je vous avoue que j'ai encore quelque répugnance à plier ſous le joug que vous m'impoſez. Renoncer à ma tranquillité, vaincre ma pareſſe, cela demande de terribles efforts: m'occuper ſans ceſſe des affaires d'autrui, me tracaſſer pour le bien public, cela m'effarouche. Ariſtide, Thémiſtocle, *Cicéron*, *Régulus*, me préſentent ſans doute de grands exemples de magnanimité, de grandeur d'ame, auxquels le public a rendu juſtice; mais que de peine pour acheter un peu de gloire! On rapporte qu'Alexandre le grand après une de ſes victoires s'écria: O Athéniens, ſi vous ſaviez ce qu'il en coûte pour être loué de vous! Vous ne me paſſerez pas ces réflexions; vous les trouverez trop molles, trop efféminées. Vous voulez un gouvernement dont tous les citoyens ne ſoient que nerf & qu'énergie, où tout ſoit force & action; & je me doute que vous ne to-

lérez le repos que pour les imbécilles, les infirmes, les aveugles & les vieillards. Comme je ne me trouve pas de leur nombre, je m'attends à subir condamnation. Je ne saurois vous cacher que la matière que nous dissertons, est beaucoup plus étendue que je ne me l'étois figuré. Que de différentes branches y concourent, que de combinaisons infinies pour former un corps de tant de parties qui constituent un gouvernement régulier! Nous avons peu de livres sur ce sujet, ou ceux qui existent, sont d'une pédanterie assommante. Vous avez tout approfondi, & vous mettez vos connoissances à ma portée. Je vous ai l'obligation de m'avoir instruit, aux difficultés près que je viens de vous expliquer. Continuez, je vous prie, comme vous avez commencé. Je vous regarde comme mon maître, je me fais gloire d'être votre disciple. Le rapport que les citoyens ont les uns avec les autres, les liens divers qui unissent la société, ce qu'exigent nos devoirs, toutes ces idées bouillonnent & fermentent sans cesse dans ma tête; je ne pense presque plus à autre chose. Quand je rencontre un agriculteur, je le bénis des travaux qu'il endure pour me nourrir; si j'apperçois un cordon-

cordonnier, je le remercie intérieurement de la peine qu'il ſe donne de me chauſſer; paſſe-t-il un ſoldat? je fais des vœux pour ce vaillant défenſeur de ma patrie. Vous avez rendu mon cœur ſenſible; j'étends maintenant les ſentimens de ma reconnoiſſance ſur tous mes concitoyens, mais principalement ſur vous, qui m'ayant développé la nature de mes obligations, m'avez procuré un plaiſir nouveau: vous avez parlé, & l'amour du prochain a rempli mon ame d'une ſenſation divine. C'eſt avec la plus haute eſtime que je ſuis &c.

LETTRE DE PHILOPATROS.

Non, mon cher ami, je ne vous fais point la guerre, je vous honore & vous eſtime. Vous ſéparant de la matière que nous traitons, j'attaque uniquement des préjugés & des erreurs qui ſe propageroient de génération en génération, ſi la vérité ne ſe donnoit la peine de les démaſquer pour en détromper le public. Je vois avec une ſatisfaction extrême que vous commencez à vous familiariſer avec quelques-unes de mes opinions. Mon ſyſtème tend uniquement au bien général de la ſociété, & il ne viſe qu'à reſſerrer les liens des citoyens, pour les rendre plus

durables : exige ce que leur intérêt bien entendu demande également d'eux, c'est qu'ils soient attachés véritablement à leur patrie, qu'ils concourent avec un même zele à l'avantage de la société ; car plus ils y travaillent & mieux ils y réussissent.

Mais avant de continuer ce que j'ai à vous dire, il est nécessaire que j'écarte une nouvelle difficulté que vous faites naître sur le sujet dont nous traitons. Vous dites que vous ignorez en quoi consiste le pacte social. Le voici : il a été formé par le besoin mutuel qu'ont les hommes de s'assister ; & puisqu'aucune communauté ne peut subsister sans mœurs vertueuses, il falloit donc que chaque citoyen sacrifiât une partie de son intérêt à celui de son semblable : il en résulte que si vous ne voulez pas qu'on vous trompe, vous ne devez tromper personne ; vous ne voulez pas qu'on vous vole, ne volez point vous-même ; vous voulez qu'on vous assiste dans vos besoins, soyez toujours prêt à servir les autres ; vous ne voulez pas qu'on soit inutile, travaillez ; vous voulez que l'État vous défende, contribuez-y de votre argent, mieux encore de votre personne ; vous désirez la sureté publique, ne la troublez donc pas vous-même

& si vous voulez que votre patrie prospère, évertuez-vous, servez-la de tout votre pouvoir. Vous ajoutez que personne ne vous a instruit ni parlé de ce pacte social : c'est la faute de vos parens ; ceux qui ont présidé à votre éducation, n'auroient pas dû négliger un article aussi important. Mais pour peu que vous y eussiez réfléchi, vous l'auriez deviné sans peine.

Vous poursuivez ainsi : je ne sais quelle dette je dois acquitter envers la société & je ne sais où trouver le capital dont elle exige les intérêts. Ce capital c'est vous, votre éducation, vos parens, vos biens ; voilà le capital dont vous êtes en possession. Les intérêts que vous lui devez, c'est d'aimer votre patrie comme votre mère, de lui consacrer vos talens ; en vous rendant utile, vous vous acquittez de tout ce qu'elle a droit d'exiger de vous. J'ajoute à ceci, qu'il est égal sous quel genre de gouvernement se trouve votre patrie ; les gouvernemens sont l'ouvrage des hommes, il n'en est aucun de parfait. Vos devoirs sont donc égaux. Soit monarchie ou république, cela revient au même.

Allons plus en avant. Je me souviens que votre lettre fait mention de quelque idée des

encyclopédiſtes dont on vous a parlé. Il y a quelques années que nous étions inondés de leurs ouvrages. Parmi un petit nombre de bonnes choſes & un petit nombre de vérités qu'on y trouve, le reſte m'a paru un ramas de paradoxes, & d'idées légèrement avancées, qu'on auroit dû revoir & corriger avant de les expoſer au jugement du public. Dans un ſens il eſt vrai que la terre eſt l'habitation des hommes, comme l'air celle des oiſeaux, l'eau des poiſſons, & le feu des ſalamandres, s'il y en a. Mais ce n'étoit pas la peine d'annoncer avec tant d'emphaſe une vérité auſſi triviale. Vous dites encore d'après les encyclopédiſtes, que le ſage eſt citoyen de l'univers. Je vous l'accorde, ſi l'auteur entend par-là que les hommes ſont tous frères & qu'ils doivent tous s'aimer; mais je ceſſe d'être de ſon avis, ſi ſon intention eſt de former des vagabonds, des gens qui ne tenant à rien, courent le monde par ennui, deviennent fripons par néceſſité, & finiſſent, ſoit dans un lieu, ſoit dans un autre, par être punis de la vie désordonnée qu'ils ont menée. De ſemblables idées entrent & s'impriment facilement dans des têtes légères; les ſuites qu'elles produiſent, ſont toujours oppoſées au

bien de la société, parce qu'elles mènent à dissoudre l'union sociale, en déracinant insensiblement de l'esprit des citoyens le zèle & l'attachement qu'ils doivent à leur patrie Ces encyclopédistes ont de même jeté tout le ridicule qu'ils ont pu sur l'amour de la patrie tant recommandé par l'antiquité, & qui de tout temps a été le principe des plus belles actions. Ils raisonnent aussi pitoyablement sur ce sujet que sur bien d'autres; ils vous disent doctoralement, qu'il n'y a point d'être qui s'appelle patrie, que c'est une idée creuse de quelque législateur qui a créé ce mot pour gouverner des citoyens, & que par conséquent ce qui n'existe pas réellement, ne sauroit mériter notre amour. Cela s'appelle pitoyablement argumenter; ils ne distinguent pas ce qu'on nomme selon le langage de l'école *ens per se*, d'avec *ens per aggregationem*. L'un signifie un être seul & unique; tel homme, tel cheval, tel éléphant: l'autre joint plusieurs corps ensemble, dont il forme une masse. La ville de Paris, en sous-entendant ses habitans; une armée, c'est une quantité de soldats; un empire, c'est une nombreuse association d'hommes. Ainsi le pays où nous avons reçu la lumière, s'ap-

pelle notre patrie. Cette patrie existe donc réellement, & ce n'est point un être de raison: elle est composée d'une multitude de citoyens qui tous vivent dans la même société, sous les mêmes lois & avec les mêmes coutumes; & comme nos intérêts & les siens sont étroitement unis, nous lui devons notre attachement, notre amour & nos services. Que pourroient répondre ces cœurs tièdes & lâches, que pourroient répondre tous les encyclopédistes de l'univers, si la patrie personnifiée se présentoit subitement devant eux & leur tenoit à peu près ce langage? „Enfans „ dénaturés autant qu'ingrats, auxquels j'ai don„né le jour, serez-vous toujours insensibles aux „ bienfaits dont je vous comble? D'où tenez„ vous vos aïeux? c'est moi qui les ai produits. „D'où ont-ils tiré leur nourriture? de ma fé„ condité inépuisable; leur éducation? ils me la „ doivent: leurs biens & leurs possessions? c'est „ mon sol qui les leur fournit. Vous-mêmes, „ vous êtes nés dans mon sein. Enfin vous, vos „ parens, vos amis, tout ce que vous avez de „ plus cher au monde, c'est moi qui vous don„nai l'être. Mes tribunaux de justice vous pro„ tégent contre l'iniquité, ils défendent vos droits,

„ ils garantissent vos possessions : la police que j'ai
„ établie, veille à votre sureté : vous parcourez les
„ *villes* & les campagnes également à l'abri des
„ surprises des voleurs & du poignard des assas-
„ sins ; & les troupes que j'entretiens, vous dé-
„ fendent contre la violence, la rapacité & les inva-
„ sions de nos ennemis communs. Je ne me borne
„ pas à contenter vos besoins urgens, mes soins
„ vous procurent les aisances & toutes les com-
„ modités de la vie. Enfin si vous voulez vous
„ instruire, vous trouvez des maîtres en tout
„ genre : désirez-vous de vous rendre utiles ? les
„ emplois vous attendent : êtes-vous infirmes
„ ou *malheureux ? ma* tendresse pour vous a
„ ménagé des secours que vous trouvez tout
„ préparés ; & pour tant de faveurs que je vous
„ prodigue journellement, je ne vous demande
„ d'autre reconnoissance si ce n'est d'aimer cor-
„ dialement vos concitoyens, & de vous intéres-
„ ser avec un attachement véritable à ce qui leur
„ est avantageux : ils sont mes membres, ils sont
„ moi-même ; vous ne pouvez les aimer sans
„ aimer votre patrie. Mais vos cœurs endurcis
„ & farouches n'estiment pas le prix de mes
„ bienfaits. Une folie effrénée, qui s'est empa-

„rée de vos sens, vous dirige. Vous désirez „de vous séparer de la société, de vous isoler, „de rompre tous les nœuds qui doivent vous „attacher à moi. Quand la patrie fait tout pour „vous, ne ferez-vous rien pour elle? Rebelles „à tous mes soins, sourds à toutes mes repré-„sentations, rien ne pourra-t-il ni fléchir ni „amollir vos cœurs de bronze? Rentrez en „vous-mêmes; que l'avantage de vos parens, „que vos véritables intérêts vous touchent; que „le devoir & la reconnoissance s'y joignent, & „conduisez-vous désormais envers moi selon „que l'exige de vous la vertu, le soin de votre „honneur & de la gloire.“ Pour moi, je lui répondrois en m'élançant vers elle: „Mon cœur, vivement touché de tendresse & de reconnoissance, n'avoit pas besoin de vous voir & de vous entendre pour vous aimer. Oui, je confesse que je vous dois tout; aussi vous suis-je aussi indissolublement que tendrement attaché; mon amour & ma reconnoissance n'auront de fin qu'avec ma vie, cette vie même est votre bien; quand vous me la redemanderez, je vous la sacrifierai avec plaisir. Mourir pour vous, c'est vivre éternellement dans la mémoire des hom-

mes; je ne puis vous servir sans me combler de gloire." Pardonnez, mon cher ami, ce mouvement d'enthousiasme où mon zèle m'emporte. Vous voyez mon ame toute nue. Et comment vous cacherois-je ce que je sens si vivement? Pesez mes paroles, examinez tout ce que je vous ai dit, & je crois que vous conviendrez avec moi qu'il n'est rien de plus sage ni de plus vertueux que d'aimer véritablement sa patrie. Laissons à part les imbécilles & les aveugles, dont l'impuissance saute aux yeux. A l'égard des vieillards & des personnes infirmes, quoiqu'elles ne puissent pas agir pour le bien de la société, elles doivent pourtant conserver pour leur patrie ce tendre attachement que des fils ont pour leur père, partager ses pertes & ses succès, & faire au moins des voeux pour sa prospérité. Si notre condition d'hommes nous engage à faire du bien à tout le monde, à plus forte raison notre condition de citoyens nous oblige-t-elle à servir nos compatriotes de tout notre pouvoir; ils nous touchent de plus près que des peuples étrangers, dont nous n'avons que peu ou point de connoissance. Nous vivons avec nos compatriotes; nos mœurs, nos usages, nos lois sont

les mêmes ! nous ne partageons pas seulement avec eux l'air que nous respirons, mais également l'infortune & la prospérité; & si la patrie a le droit d'exiger que nous nous immolions pour elle, à plus forte raison peut-elle prétendre que par nos services nous lui devenions utiles; l'homme de lettres, en instruisant le public; le philosophe, en lui enseignant la vérité; le financier, en administrant fidellement ses revenus; le jurisconsulte, en sacrifiant la forme à l'équité; le soldat, en défendant sa patrie avec zèle & avec courage; le politique, en combinant sagement & en raisonnant juste; l'ecclésiastique en prêchant la pure morale; l'agriculteur, l'artisan, les manufacturiers, les négocians, en perfectionnant chacun la partie à laquelle ils se sont voués. Tout citoyen pensant ainsi, travaille alors pour le bien public. Ces différentes branches réunies & conspirant au même but font naître la felicité des États, le bonheur, la durée & la gloire des empires. Voilà, mon cher ami, ce que mon cœur a dicté à ma plume. Je n'ai point écrit sur cette matière en professeur, parce que je n'ai pas l'honneur d'être un docteur en *us*, & que je m'entretiens simplement & uni-

quement avec vous, pour vous rendre compte de ce que j'entends par les devoirs qu'un honnête & fidelle citoyen doit remplir envers sa patrie. Cette légère esquisse est suffisante pour vous, qui pénétrez & saisissez promptement les choses. Je vous assure que je n'aurois jamais tant barbouillé de papier, si ce n'étoit dans l'intention de vous complaire & de vous obéir. Je suis avec le plus sincère attachement &c.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

Votre dernière lettre, mon cher ami, me réduit au silence: je suis forcé à me rendre. J'abjure dès ce moment mon indolence & ma paresse; je renonce aux encyclopédistes comme aux principes d'Épicure, & je dévoue tous les jours de ma vie à ma patrie; je veux être désormais citoyen, & suivre en tout votre louable exemple. Je vous confesse franchement mes fautes; je me suis contenté d'idées vagues, je n'ai ni assez réfléchi ni assez mûrement approfondi cette matière. Ma coupable ignorance m'a empêché jusqu'ici de remplir mes devoirs. Vous faites briller à mes yeux le flambeau de la vérité, & mes erreurs disparoissent. Je veux réparer le temps que j'ai perdu,

en furpaffant tout le monde par mon ardeur pour le bien public. Je me propofe pour exemple les plus grands hommes de l'antiquité, qui fe font fignalés pour le fervice de leur patrie, & je n'oublierai jamais que c'eft vous dont le bras vertueux m'a ouvert la carrière où je m'élance fur vos pas. Comment & par quel moyen pourrai-je m'acquitter de tout ce que je vous dois? Comptez au moins que fi quelque chofe peut furpaffer l'amitié & l'eftime que j'ai pour vous, ce font les fentimens de reconnoiffance avec lefquels je ferai jusqu'à la fin de ma vie &c.

LETTRE DE PHILOPATROS.

Vous me comblez de joie, mon cher ami; je fuis enchanté de votre dernière lettre. Je n'ai jamais douté qu'une ame honnête comme la vôtre ne fût un terrain propre à recevoir les femences de toutes les vertus; je fuis fûr que la patrie en recueillera les plus abondantes moiffons. La Nature avoit tout fait en vous; il ne falloit que développer vos fentimens; fi j'ai pu y contribuer, je m'en glorifie; car enrichir la patrie d'un bon citoyen, c'eft plus que d'étendre fes frontières. Je fuis &c.

DE
LA LITTÉRATURE
ALLEMANDE;

DES DÉFAUTS QU'ON PEUT LUI REPROCHER; QUELLES EN SONT LES CAUSES; ET PAR QUELS MOYENS ON PEUT LES CORRIGER.

Vous vous étonnez, Monſieur, que je ne joigne pas ma voix à la vôtre, pour applaudir aux progrés que fait, ſelon vous, journellement la littérature allemande. J'aime notre commune patrie autant que vous l'aimez, & par cette raiſon je me garde bien de la louer avant qu'elle ait mérité ces louanges: ce ſeroit comme ſi on vouloit proclamer vainqueur un homme qui eſt au milieu de ſa courſe. J'attends qu'il ait gagné le but, & alors mes applaudiſſemens ſeront auſſi ſincéres que vrais.

Vous ſavez que dans la république des lettres les opinions ſont libres. Vous envisagez

les objets d'un point de vue, moi d'un autre; souffrez donc que je m'explique, & que je vous expose ma façon de penser ainsi que mes idées sur la littérature ancienne & moderne, tant par rapport aux langues, aux connoissances, qu'au goût.

Je commence par la Grèce, qui étoit le berceau des beaux arts. Cette nation parloit la langue la plus harmonieuse qui eût jamais existé. Ses premiers théologiens, ses premiers historiens étoient poëtes; ce furent eux qui donnèrent des tours heureux à leur langue, qui créèrent quantité d'expressions pittoresques, & qui apprirent à leurs successeurs à s'exprimer avec grâce, politesse, & décence.

Je passe d'Athènes à Rome; j'y trouve une république qui lutte long-temps contre ses voisins, qui combat pour la gloire & pour l'empire. Tout étoit dans ce gouvernement nerf & force, & ce ne fut qu'après qu'elle l'eut emporté sur Carthage sa rivale, qu'elle prit du goût pour les sciences. Le grand Africain, l'ami de Lélius & de Polybe, fut le premier Romain qui protégea les lettres. Ensuite vinrent les Gracques; après eux Antoine & Crassus, deux orateurs cé-

lèbres de leur temps. Enfin la langue, le ſtyle, & l'éloquence romaine ne parvinrent à leur perfection que du temps de Cicéron, d'Hortenſius, & des beaux génies qui honorèrent le ſiècle d'Auguſte.

Ce court recenſement me peint la marche des choſes. Je ſuis convaincu qu'un auteur ne ſauroit bien écrire, ſi la langue qu'il parle n'eſt ni formée, ni polie; & je vois qu'en tout pays on commence par le néceſſaire pour y joindre enſuite ce qui nous procure des agrémens. La république romaine ſe forme; elle ſe bat pour acquérir des terres, elle les cultive; & dès qu'après les guerres puniques elle a pris une forme ſtable, le goût des arts s'introduit, l'éloquence & la langue latine ſe perfectionnent. Mais je ne néglige pas d'obſerver que depuis le premier Africain juſqu'au conſulat de Cicéron, il ſe trouve une période de cent ſoixante années.

Je conclus de là qu'en toute choſe les progrès ſont lents, & qu'il faut que le noyau qu'on plante en terre, prenne racine, s'élève, étende ſes branches, & ſe fortifie avant de produire des fleurs & des fruits. J'examine enſuite l'Allemagne ſelon ces règles, pour apprécier avec ju-

ftice la fituation où nous fommes; je purge mon efprit de tout préjugé; c'eft la vérité feule qui doit m'éclairer. Je trouve une langue à demi-barbare, qui fe divife en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle fe perfuade que fon patois eft le meilleur. Il n'exifte point encore de recueil muni de la fanction nationale, où l'on trouve un choix de mots & de phrafes qui conftitue la pureté du langage. Ce qu'on écrit en Souabe n'eft pas intelligible à Hambourg, & le ftyle d'Autriche paroît obfcur en Saxe. Il eft donc phyfiquement impoffible qu'un auteur doué du plus beau génie, puiffe fupérieurement bien manier cette langue brute. Si l'on exige qu'un Phidias faffe une Vénus de Gnide, qu'on lui donne un bloc de marbre fans défaut, des cifeaux fins, & de bons poinçons; alors il pourra réuffir: point d'inftrument, point d'artifte. On m'objectera peut-être que les républiques grecques avoient jadis des idiomes auffi différens que les nôtres; on ajoutera que de nos jours même on diftingue la patrie des Italiens par le ftyle & la prononciation, qui varient de contrée en contrée. Je ne révoque pas ces vérités en

doute;

doute; mais que cela ne nous empêche pas de ſuivre la continuation des faits dans l'ancienne Gréce, ainſi que dans l'Italie moderne. Les poëtes, les orateurs, les hiſtoriens célébres, fixérent leur langue par leurs écrits. Le public, par une convention tacite, adopta les tours, les phraſes, les métaphores, que les grands artiſtes avoient employées dans leurs ouvrages; ces expreſſions devinrent communes, elles rendirent ces langues élégantes; elles les enrichirent en les ennobliſſant.

Jetons à préſent un coup d'œil ſur nôtre patrie: j'entends parler un jargon dépourvu d'agrément que chacun manie ſelon ſon caprice, des termes employés ſans choix; les mots propres & les plus expreſſifs négligés, & le ſens des choſes noyé dans des mers épiſodiques. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anacréons, nos Horaces, nos Démoſthènes, nos Thucydides, nos Tites-Lives; je ne trouve rien, mes peines ſont perdues. Soyons donc ſincères, & confeſſons de bonne foi que jusqu'ici les belles lettres n'ont pas proſpéré dans notre ſol. L'Allemagne a eu des philoſophes, qui ſoutiennent la comparaiſon avec les

anciens; qui même les ont surpassés dans plus d'un genre: je me réserve d'en faire mention dans la suite. Quant aux belles lettres, convenons de notre indigence. Tout ce que je puis vous accorder sans me rendre le vil flatteur de mes compatriotes; c'est que nous avons eu dans le petit genre des fables un Gellert, qui a su se placer à côté de Phèdre & d'Ésope: les poësies de Canitz sont supportables, non à l'égard de la diction, mais plus en ce qu'il imite foiblement Horace. Je n'omettrai pas les idylles de Gesner, qui trouvent quelques partisans; toutefois permettez-moi de leur préférer les ouvrages de Catulle, de Tibulle, & de Properce. Si je repasse les historiens, je ne trouve que l'histoire d'Allemagne du Professeur Mascow que je puisse citer, comme la moins défectueuse. Voulez-vous que je vous parle de bonne foi du mérite de nos orateurs? Je ne puis vous produire que le célèbre *Quant* de Kœnigsberg, qui possédoit le rare & l'unique talent de rendre sa langue harmonieuse; & je dois ajouter à notre honte, que son mérite n'a été ni reconnu ni célébré. Comment peut-on prétendre que les hommes fassent des efforts pour se perfectionner dans leur genre,

ſi la réputation n'eſt pas leur récompenſe? J'ajouterai à ces Meſſieurs que je viens de nommer, un anonyme dont j'ai vu les vers non-rimés; leur cadence & leur harmonie réſultoit d'un mélange de dactyles & de ſpondées; ils étoient remplis de ſens, & mon oreille a été flattée agréablement par des ſons ſonores, dont je n'aurois pas cru notre langue ſuſceptible. J'oſe préſumer que ce genre de verſification eſt peut-être celui qui eſt le plus convenable à notre idiome, & qu'il eſt de plus préférable à la rime; il eſt vraiſemblable qu'on féroit des progrès, ſi on ſe donnoit la peine de le perfectionner.

Je ne vous parle pas du théâtre allemand. Melpomène n'a été courtiſée que par des amans bourrus, les uns guindés ſur des échaſſes, les autres rampans dans la boue, & qui tous rebelles à ſes lois, ne ſachant ni intéreſſer ni toucher, ont été rejetés de ſes autels. Les amans de Thalie ont été plus fortunés; ils nous ont fourni du moins une vraie comédie originale; c'eſt le *Poſtzug* dont je parle: ce ſont nos mœurs, ce ſont nos ridicules que le poëte expoſe ſur le théâtre; la pièce eſt bien faite. Si Molière avoit travaillé ſur le même ſujet, il n'auroit pas

mieux réussi. Je suis fâché de ne pouvoir pas étaler un catalogue plus ample de nos bonnes productions : je n'en accuse pas la nation ; elle ne manque ni d'esprit ni de génie ; mais elle a été retardée par des causes qui l'ont empêchée de s'élever en même temps que ses voisins. Remontons, s'ils vous plaît, à la renaissance des lettres, & comparons la situation où se trouvèrent l'Italie, la France, & l'Allemagne lors de cette révolution qui se fit dans l'esprit humain.

Vous savez que l'Italie en redevint le berceau, que la maison d'Est, les Médicis, & le Pape Léon X contribuèrent à leurs progrès en les protégeant. Tandis que l'Italie se polissoit, l'Allemagne, agitée par des théologiens, se partageoit en deux factions, dont chacune se signaloit par sa haine pour l'autre, son enthousiasme, & son fanatisme. Dans ce même temps François I entreprit de partager avec l'Italie la gloire d'avoir contribué à restaurer les lettres : il se consuma en vains efforts pour les transplanter dans sa patrie ; ses peines furent infructueuses. La monarchie, épuisée par la rançon de son Roi, qu'elle payoit à l'Espagne, étoit dans un état de langueur. Les guerres de la Ligue, qui survin-

rent après la mort de François I, empêchoient les citoyens de s'appliquer aux beaux arts. Ce ne fut que vers la fin du règne de Louis XIII, après que les plaies des guerres civiles furent guéries sous le ministère du Cardinal de Richelieu, dans des temps qui favorisoient cette entreprise, qu'on reprit le projet de François I. La cour encouragea les savans & les beaux esprits, tout se piqua d'émulation; & bientôt après, sous le règne de Louis XIV, Paris ne le céda ni à Florence ni à Rome. Que se passoit-il alors en Allemagne? Précisément lorsque Richelieu se couvroit de gloire en polissant sa nation, *c'étoit le fort de la* guerre de trente ans. L'Allemagne étoit ravagée & pillée par vingt armées différentes, qui tantôt victorieuses, tantôt battues amenoient la désolation à leur suite. Les campagnes étoient dévastées, les champs sans culture, les villes presque désertes. L'Allemagne n'eut guères le temps de respirer après la paix de Westphalie: tantôt elle s'opposoit aux forces de l'empire ottoman, très-redoutable alors; tantôt elle résistoit aux armées françoises, qui empiétoient sur la Germanie pour étendre l'empire des Gaules. Croit-on, lorsque les Turcs

assiégeoient Vienne, ou lorsque Mélac saccageoit le Palatinat; que les flammes consumoient les habitations & les villes, que l'asile de la mort même étoit violé par la licence effrénée des soldats, qui tiroient de leur tombeau les cadavres des électeurs pour s'en approprier les misérables dépouilles; croit-on que dans des momens où des mères désolées se sauvoient des ruines de leur patrie, en portant sur leurs bras, leurs enfans exténués d'inanition, que l'on composoit à Vienne, à Manheim, des sonnetti, ou que l'on y faisoit des épigrammes? Les Muses demandent des asiles tranquilles; elles fuient des lieux où règne le trouble, & où tout est en subversion. Ce ne fut donc qu'après la guerre de succession que nous commençâmes à réparer ce que tant de calamités successives nous avoient fait perdre. Ce n'est donc ni à l'esprit ni au génie de la nation qu'il faut attribuer le peu de progrès que nous avons fait; mais nous ne devons nous en prendre qu'à une suite de conjonctures fâcheuses, à un enchaînement de guerres qui nous ont ruinés & appauvris en hommes & en argent.

Ne perdez pas le fil des événemens; suivez la marche de nos pères, & vous applaudirez à

la sagesse qui a dirigé leur conduite; ils ont agi précisément comme il étoit convenable à la situation où ils se trouvoient. Ils ont commencé par s'appliquer à l'économie rurale, à remettre en valeur les terres qui faute de bras étoient demeurées sans culture; ils ont relevé les maisons détruites; ils ont encouragé la propagation. On s'est partout appliqué à défricher des terres abandonnées; une population plus nombreuse a donné naissance à l'industrie; le luxe même s'est introduit, ce fléau des petites provinces, & qui augmente la circulation dans les grands États. Enfin, voyagez maintenant en Allemagne, traversez-la d'un bout à l'autre; vous trouverez partout sur votre chemin des bourgades changées en villes florissantes; là c'est Munster, plus loin c'est Cassel, ici c'est Dresde & Géra. Allez dans la Franconie, vous trouverez Wurzbourg, Nuremberg. Si vous approchez du Rhin, vous passerez par Fulde & Francfort sur le Mein, pour aller à Manheim, de là à Maïence & à Bonn. Chacune de ces cités présente au voyageur surpris des édifices qu'il ne croyoit pas trouver dans le fond de la forêt hercynienne. La mâle activité de nos compatriotes ne s'est donc pas bor-

née à réparer les pertes causées par nos calamités passées ; elle a su aspirer plus haut, elle a su perfectionner ce que nos ancêtres n'avoient qu'ébauché. Depuis que ces changemens avantageux se sont opérés, nous voyons l'aisance devenir plus générale ; le tiers état ne languit plus dans un honteux avilissement ; les pères fournissent à l'étude de leurs enfans sans s'obérer. Voilà les prémices établies de l'heureuse révolution que nous attendons ; les entraves qui lioient le génie de nos aïeux, sont brisées & détruites ; déjà l'on s'apperçoit que la semence d'une noble émulation germe dans les esprits. Nous avons honte qu'en certains genres nous ne puissions pas nous égaler à nos voisins ; nous désirons de regagner par des travaux infatigables le temps que nos désastres nous ont fait perdre ; & en général le goût national est si décidé pour tout ce qui peut illustrer notre patrie, qu'il est presque évident, avec de telles dispositions, que les Muses nous introduiront à notre tour dans le temple de la gloire. Examinons donc ce qu'il reste à faire pour arracher de nos champs toutes les ronces de la barbarie qui s'y trouvent encore, & pour accélérer

ces progrès si désirables auxquels nos compatriotes aspirent. Je vous l'ai déjà dit, il faut commencer par perfectionner la langue; elle a besoin d'être limée & rabotée: elle a besoin d'être maniée par des mains habiles. La clarté est la première règle que doivent se prescrire ceux qui parlent & qui écrivent, parce qu'il s'agit de peindre sa pensée, ou d'exprimer ses idées par des paroles. A quoi servent les pensées les plus justes, les plus fortes, les plus brillantes, si vous ne les rendez intelligibles? Beaucoup de nos auteurs se complaisent dans un style diffus; ils entassent les parenthèses, & souvent vous ne trouvez qu'au *bout* d'une page entière le verbe d'où dépend *le* sens de toute la phrase; rien n'obscurcit plus la construction; ils sont lâches, au lieu d'être abondans, & l'on devineroit plutôt l'énigme du Sphynx que leur pensée. Une autre cause qui nuit autant aux progrès des lettres que les vices que je reproche à notre langue & au style de nos écrivains, c'est le défaut des bonnes études. Notre nation a été accusée de pédanterie, parce que nous avons eu une foule de commentateurs vétilleurs & pesans. Pour se laver de ce reproche, on commence à négliger

l'étude des langues ſavantes; & afin de ne point paſſer pour pédant, on va devenir ſuperficiel. Peu de nos ſavans peuvent lire ſans difficulté les auteurs claſſiques tant grecs que latins. Si l'on veut ſe former l'oreille à l'harmonie des vers d'Homère, il faut pouvoir le lire couramment ſans le ſecours d'un dictionnaire. J'en dis autant au ſujet de Démoſthène, d'Ariſtote, de Thucydide, & de Platon. Il en eſt de même pour ſe rendre familière la connoiſſance des auteurs latins. La jeuneſſe à préſent ne s'applique preſque pas du tout au grec, & peu apprennent aſſez le latin pour traduire médiocrement les ouvrages des grands hommes qui ont honoré le ſiècle d'Auguſte. Ce ſont cependant là les ſources abondantes où les Italiens, les François, & les Anglois, nos devanciers, ont puiſé leurs connoiſſances; ils ſe ſont formés autant qu'ils ont pu ſur ces grands modèles; ils ſe ſont approprié leur façon de penſer: & en admirant les grandes beautés dont les ouvrages des anciens fourmillent, ils n'ont pas négligé d'en rechercher les défauts. Il faut eſtimer avec diſcernement, & ne jamais s'abandonner à une adulation aveugle. Ces heureux jours dont les Italiens, les

François, & les Anglois ont joui avant nous, commencent à décliner sensiblement. Le public est rassasié des chefs-d'œuvre qui ont paru; les connoissances étant plus répandues, sont moins estimées; enfin ces nations se croient en possession de la gloire que leurs auteurs leur ont acquise, & elles s'endorment sur leurs lauriers. Mais je ne sais comment cette digression m'a égaré de mon sujet. Retournons à nos foyers, & continuons encore à examiner ce qu'il s'y trouve de défectueux à l'égard de nos études.

Je crois remarquer que le petit nombre des bons & des habiles instituteurs ne répond point pas aux *besoins* des écoles; nous en avons beaucoup, & toutes doivent être pourvues. Si les maîtres sont pédans, leur esprit vétilleur s'appesantit sur des bagatelles & néglige les choses principales. Longs, diffus, ennuyeux, vides de choses dans leurs instructions, ils excèdent leurs écoliers, & leur inspirent du dégoût pour les études. D'autres recteurs s'acquittent de leur emploi en mercenaires; que leurs écoliers profitent ou qu'ils ne s'instruisent pas, cela leur est indifférent, pourvu que leurs gages leur soient exactement payés. Et c'est encore pis, si

ces maîtres manquent eux-mêmes de connoissances. Qu'apprendront-ils aux autres, si eux-mêmes ne savent rien? A Dieu ne plaise qu'il n'y ait pas quelque exception à cette règle, & qu'on ne trouve pas en Allemagne quelques recteurs habiles! Je ne m'y oppose en rien; je me borne à desirer ardemment que leur nombre fût plus considérable. Que ne dirai-je pas de la méthode vicieuse que les maîtres emploient pour enseigner à leurs élèves la grammaire, la dialectique, la rhétorique, & d'autres connoissances? Comment formeront-ils le goût de leurs écoliers, s'ils ne savent pas eux-mêmes discerner le bon du médiocre, & le médiocre du mauvais; s'ils confondent le style diffus avec le style abondant; le trivial, le bas, avec le naïf; la prose négligée & défectueuse avec le style simple, le galimatias avec le sublime? s'ils ne corrigent pas avec exactitude les thèmes de leurs écoliers? s'ils ne relèvent pas leurs fautes sans les décourager, & s'ils ne leur inculquent pas soigneusement les règles qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux en composant? J'en dis autant pour l'exactitude des métaphores; car je me ressouviens dans ma jeunesse d'avoir lu,

dans une épître dédicatoire d'un Professeur Heineccius à une Reine, ces belles paroles: "*Ihro* „*Majestät glänzen wie ein Karfunkel am Finger* „*der jetzigen Zeit*". "Votre Majesté brille com„me une escarboucle au doigt du temps présent". Peut-on rien de plus mauvais? Pourquoi une escarboucle? Est-ce que le temps a un doigt? Quand on le représente, on le peint avec des ailes, parce qu'il s'envole sans cesse; avec une clepsydre, parce que les heures le divisent; & on arme son bras d'une faux, pour désigner qu'il fauche ou détruit tout ce qui existe. Quand des professeurs s'expriment dans un style aussi bas que ridicule, à quoi faut-il s'attendre de la part de leurs écoliers?

Passons maintenant des basses classes aux universités; examinons-les de même impartialement. Le défaut qui me saute le plus aux yeux, c'est qu'il n'y a point de méthode générale pour enseigner les sciences; chaque professeur s'en fait une. Je suis de l'opinion qu'il n'y a qu'une bonne méthode, & qu'il faut s'en tenir à celle-là. Mais quelle est la pratique de nos jours? Un professeur en droit, par exemple, a quelques jurisconsultes favoris, dont il explique les opi-

nions; il s'en tient à leurs ouvrages sans faire mention de ce que d'autres auteurs ont écrit sur le droit; il relève la dignité de son art pour faire valoir ses connoissances; il croit passer pour un oracle s'il est obscur dans ses leçons; il parle des lois de Memphis quand il est question des coutumes d'Osnabruck, ou il inculque les lois de Minos à un bachelier de St Gall. Le philosophe a son systême favori, auquel il se tient à peu près de même. Ses écoliers sortent de son collége la tête remplie de préjugés; ils n'ont parcouru qu'une petite partie des opinions humaines, ils n'en connoissent pas toutes les erreurs ni toutes les absurdités. Je suis encore indécis sur la médecine, si elle est un art, ou si elle n'en est pas un; mais je suis persuadé certainement qu'aucun homme n'a la puissance de refaire un estomac, des poumons, ni des reins, quand ces parties essentielles à la vie humaine sont viciées; & je conseille très-fort à mes amis, s'ils sont malades, d'appeler à leur secours un médecin qui ait rempli plus d'un cimetière, plutôt qu'un jeune élève de Hoffmann ou de Boerhaave, qui n'a tué personne. Je n'ai rien à reprendre en ceux qui enseignent la géométrie. Cette

ſcience eſt la ſeule qui n'ait point produit de ſectes; elle eſt fondée ſur l'analyſe, ſur la ſynthèſe & ſur le calcul; elle ne s'occupe que de vérités palpables; auſſi a-t-elle la même méthode en tout pays. Je me renferme également dans un reſpectueux ſilence à l'égard de la théologie. On dit que c'eſt une ſcience divine, & qu'il n'eſt pas permis aux profanes de toucher à l'encenſoir. Il me ſera, je crois, permis d'uſer de moins de circonſpection à l'égard de Meſſieurs les profeſſeurs d'hiſtoire, & de préſenter quelque petit doute à leur examen. J'oſe leur demander ſi l'étude de la chronologie eſt ce qu'il y a de *plus utile* dans l'hiſtoire; ſi c'eſt une faute irrémiſſible de ſe tromper ſur l'année de la mort de Bélus; ſur le jour où le cheval de Darius ſe mettant à hennir, éleva ſon maître ſur le trône de Perſe; ſur l'heure où la bulle d'or fut publiée, ſi ce fut à ſix heures du matin ou à quatre heures de l'après-midi? Pour moi, je me contente de ſavoir le contenu de la bulle d'or, & qu'elle a été promulguée l'année 1356. Ce n'eſt pas que je veuille excuſer des hiſtoriens qui commettent des anachroniſmes: j'aurai cependant plutôt de l'indulgence pour les petites

fautes de cette nature que pour des fautes considérables, comme celles de rapporter confusément les faits, de ne pas développer avec clarté les causes & les événemens, de négliger toute méthode, de s'appesantir longuement sur les petits objets, & de passer légérement sur ceux qui sont les plus essentiels. Je pense à peu près de même à l'égard de la généalogie; & je crois qu'on ne doit point lapider un homme de lettres pour ne pas savoir débrouiller la généalogie de Sainte Hélène, mère de l'Empereur Constantin, ou d'Hildegarde, femme ou maîtresse de Charlemagne. On ne doit enseigner que ce qu'il est nécessaire de savoir, il faut négliger le reste. Peut-être trouverez-vous ma censure trop sévère. Comme rien n'est parfait ici-bas, vous en conclurez que notre langue, nos colléges & nos universités ne le sont pas non plus. Vous ajouterez que la critique est aisée, mais que l'art est difficile; qu'il faut donc indiquer quelles sont, pour mieux faire, les règles qu'on doit suivre. Je suis tout disposé, Monsieur, à vous satisfaire. Je crois que si d'autres nations ont pu se perfectionner, nous avons les mêmes moyens qu'eux, & qu'il ne s'agit que de les em-

employer. Il y a long-temps que dans mes heures de loisir j'ai réfléchi sur ces matières, de sorte que je les ai assez présentes pour les coucher sur le papier & les soumettre à vos lumières; d'autant plus que je n'ai aucune prétention à l'infaillibilité.

Commençons par la langue allemande, laquelle je dis être diffuse, difficile à manier, peu sonore, & qui manque de plus de cette abondance de termes métaphoriques si nécessaires pour fournir des tours nouveaux, & pour donner des grâces aux langues polies. Afin de déterminer la route que nous devons prendre pour arriver à ce but, examinons le chemin que nos voisins ont pris pour y parvenir. En Italie, du temps de Charlemagne, on parloit encore un jargon barbare; c'étoit un mélange de mots pris des Huns & des Lombards, entremêlés de phrases latines, mais qui auroient été inintelligibles aux oreilles de Cicéron ou de Virgile. Ce dialecte, durant les siècles de barbarie qui se succédèrent, demeura tel qu'il étoit. Long-temps après parut le Dante; ses vers charmèrent ses lecteurs, & les Italiens commencèrent à croire que leur langue pourroit succéder à celle des

vainqueurs de l'univers; ensuite, peu avant & durant la renaissance des lettres, fleurirent Pétrarque, l'Arioste, Sannazar, & le Cardinal Bembe. C'est principalement le génie de ces hommes célèbres qui a fixé la langue italienne. L'on vit se former en même temps l'académie de la Crusca, qui veille à la conservation comme à la pureté du style.

Je passe maintenant en France. Je trouve qu'à la cour de François I on parloit un jargon aussi discordant pour le moins que notre allemand l'est encore; & n'en déplaise aux admirateurs de Marot, de Rabelais, de Montagne, leurs écrits grossiers & dépourvus de grâces ne m'ont causé que de l'ennui & du dégoût. Après eux, vers la fin du règne de Henri IV, parut Malherbe. C'est le premier poëte que la France ait eu; ou pour mieux dire, en qualité de versificateur il est moins défectueux que ses devanciers. Pour marque qu'il n'avoit pas poussé son art à la perfection, je n'ai qu'à vous rappeler ces vers que vous connoissez d'une de ses odes:

„Prends ta foudre, Louis, & va, comme un lion,
„Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rebellion."

A-t-on jamais vu un lion armé d'un foudre? La fable met la foudre entre les mains du maître des dieux, ou elle en arme l'aigle qui l'accompagne; jamais lion n'a eu cet attribut. Mais quittons Malherbe avec ses métaphores impropres, & venons aux Corneille, aux Racine, aux Despréaux, aux Bossuet, aux Fléchier, aux Pascal, aux Fénelon, aux Boursault, aux Vaugelas, les véritables péres de la langue françoise; ce sont eux qui ont formé le style, fixé l'usage des mots, rendu les phrases harmonieuses, & qui ont donné de la force & de l'énergie au vieux jargon barbare & discordant de leurs ancêtres. On dévora les ouvrages de ces beaux génies. Ce qui plaît se retient. Ceux qui avoient du talent pour les lettres, les imitèrent. Le style & le goût de ces grands hommes se communiqua depuis à toute la nation. Mais souffrez que je vous arrête un moment, pour vous faire remarquer qu'en Gréce, en Italie, comme en France, les poëtes ont été les premiers, qui rendant leur langue flexible & harmonieuse, l'ont ainsi préparée à devenir plus souple & plus maniable sous la plume des auteurs qui après eux écrivirent en prose.

Si je me transporte maintenant en Angleterre, j'y trouve un tableau semblable à celui que je vous ai fait de l'Italie & de la France. L'Angleterre avoit été subjuguée par les Romains, par les Saxons, par les Danois, & enfin par Guillaume le conquérant, Duc de Normandie. De cette confusion des langues de leurs vainqueurs, en y joignant le jargon qu'on parle encore dans la principauté de Galles, se forma l'anglois. Je n'ai pas besoin de vous avertir que dans ces temps de barbarie cette langue étoit au moins aussi grossière que celles dont je viens de vous parler. La renaissance des lettres opéra le même effet sur toutes les nations; l'Europe étoit lasse de l'ignorance crasse dans laquelle elle avoit croupi durant tant de siècles, elle voulut s'éclairer. L'Angleterre, toujours jalouse de la France, aspiroit à produire elle-même ses auteurs; & comme pour écrire il faut avoir une langue, elle commença à perfectionner la sienne. Pour aller plus vîte, elle s'appropria du latin, du françois, de l'italien, tous les termes qu'elle jugea lui être nécessaires; elle eut des écrivains célèbres; mais ils ne purent adoucir ces sons aigus de leur langue qui choquent les oreilles

étrangères. Les autres idiomes perdent quand on les traduit, l'anglois seul y gagne. Je me souviens à ce propos de m'être trouvé un jour avec des gens de lettres; quelqu'un leur demanda en quelle langue s'étoit énoncé le serpent qui tenta notre première mère? En anglois, répondit un érudit, car le serpent siffle. Prenez cette mauvaise plaisanterie pour ce qu'elle vaut.

Après vous avoir exposé comment chez d'autres nations les langues ont été cultivées & perfectionnées, vous jugez sans doute qu'en employant les mêmes moyens, nous réussirons également comme eux. Il nous faut donc de grands poëtes & de grands orateurs pour nous rendre ce service, & nous ne devons pas l'attendre des philosophes; leur partage est de déraciner des erreurs, & de découvrir des vérités nouvelles. Les poëtes & les orateurs doivent nous enchanter par leur harmonie, nous attendrir & nous persuader; mais comme on ne fait pas naître des génies à point nommé, voyons si nous ne pourrons pas faire également quelques progrès en employant des secours intermédiaires. Pour resserrer notre style, retranchons toute parenthèse inutile; pour acquérir de l'énergie, tradui-

sons les auteurs anciens qui se sont exprimés avec le plus de force & de grâce. Prenons chez les Grecs Thucydide, Xénophon; n'oublions pas la Poëtique d'Aristote. Qu'on s'applique surtout à bien rendre la force de Démosthène. Nous prendrons des Latins le Manuel d'Épictète, les Pensées de l'Empereur Marc-Aurèle, les Commentaires de César, Salluste, Tacite, l'Art poëtique d'Horace. Les François pourront nous fournir les Pensées de la Rochefoucault, les Lettres persannes, l'Esprit des lois. Tous ces livres que je propose, la plupart écrits en style sententieux, obligeront ceux qui les traduiront à fuir les termes oiseux & les paroles inutiles; nos écrivains emploieront toute leur sagacité à resserrer leurs idées, pour que leur traduction ait la même force que l'on admire dans leurs originaux. Toutefois en rendant leur style plus énergique, ils seront attentifs à ne point devenir obscurs; & pour conserver cette clarté, le premier des devoirs de tout écrivain, ils ne s'écarteront jamais des règles de la grammaire, afin que les verbes qui régissent les phrases, soient placés de sorte qu'il n'en résulte aucun sens amphibologique. Des traductions faites en ce genre

serviront de modèles, sur lesquels nos écrivains pourront se mouler. Alors nous pourrons nous flatter d'avoir suivi le précepte qu'Horace donne aux auteurs dans sa Poëtique: *Tot verba, tot pondera.* Il sera plus difficile d'adoucir les sons durs dont la plupart des mots de notre langue abondent. Les voyelles plaisent aux oreilles; trop de consonnes rapprochées les choquent, parce qu'elles coûtent à prononcer, & n'ont rien de sonore; nous avons de plus quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les dernières syllabes sont sourdes & désagréables, comme *sagen*, *geben*, *nehmen*: mettez un *a* au bout de ces terminaisons & faites-en *sagena*, *gebena*, *nehmena*, & ces sons flatteront l'oreille. Mais je sais aussi, que quand même l'Empereur, avec ses huit Électeurs, dans une diète solennelle de l'Empire, donneroit une loi pour qu'on prononçât ainsi, les sectateurs zélés du tudesque se moqueroient d'eux & crieroient partout en beau latin: *Cæsar non est super grammaticos*, & le peuple, qui décide des langues en tout pays, continueroit à prononcer *sagen* & *geben* comme de coutume. Les François ont adouci par la prononciation bien des mots qui choquent les

oreilles, & qui avoient fait dire à l'Empereur Julien que les Gaulois croassoient comme les corneilles. Ces mots, tels qu'on les prononçoit alors, sont, *cro-jo-gent*, *voi-yai-gent*, on les prononce à présent *croyent*, *voyent*; s'ils ne flattent pas, ils sont toutefois moins désagréables. Je crois que pour certains mots nous en pourrions user de même. Il est encore un vice que je ne dois pas omettre, celui des comparaisons basses & triviales, puisées dans le jargon du peuple. Voici, par exemple, comme s'exprimoit un poëte qui dédia ses ouvrages à je ne sais quel protecteur: „*Schiess, grosser Goenner, schiess* „*deine Strahlen, Arm dick, auf deinen Knecht* „*hernieder*.“ „Répands, grand Protecteur, ré„pands tes rayons gros comme le bras sur ton serviteur.“ Que dites-vous de ces rayons gros comme le bras? N'auroit-on pas dû dire à ce poëte: mon ami, apprends à penser avant de te mêler d'écrire? N'imitons donc pas les pauvres qui veulent passer pour riches; convenons de bonne foi de notre indigence; que cela nous encourage plutôt à gagner par nos travaux les trésors de la littérature, dont la possession mettra le comble à la gloire nationale.

Après vous avoir exposé de quelle manière on pourroit former notre langue, je vous prie de me prêter la même attention à l'égard des mesures que l'on pourroit prendre pour étendre la sphère de nos connoissances, rendre les études plus faciles, plus utiles, & former en même temps le goût de la jeunesse. Je propose, en premier lieu, qu'on fasse un choix plus réfléchi des maîtres qui doivent régir les classes, & qu'on leur prescrive la méthode sage & judicieuse qu'ils doivent suivre en enseignant, tant pour la grammaire & pour la dialectique qu'également pour la rhétorique; qu'on fasse de petites distinctions pour les enfans qui s'appliquent, & qu'il y ait de légères flétrissures pour ceux qui se négligent. Je crois que le meilleur traité de logique, & en même temps le plus clair, est celui de Wolff. Il faudroit donc obliger tous les recteurs à l'enseigner, d'autant plus que celui de Batteux n'est pas traduit & qu'il ne l'emporte pas sur l'autre. Pour la rhétorique, qu'on s'en tienne à Quintilien. Quiconque, en l'étudiant, ne parvient pas à l'éloquence, n'y parviendra jamais. Le style de cet ouvrage est clair, il contient tous les préceptes & toutes les règles de

part; mais il faut avec cela que les maîtres examinent avec soin les thèmes de leurs écoliers, en leur expliquant les raisons pour lesquelles on corrige leurs fautes, & en louant les endroits où ils ont réussi.

Si les maîtres suivent la méthode que je propose, ils développeront le germe des talens où la nature en a semé; ils perfectionneront le jugement de leurs écoliers, en les accoutumant à ne point décider sans connoissance de cause, ainsi qu'à tirer des conséquences justes de leurs principes. La rhétorique rendra leur esprit méthodique; ils apprendront l'art d'arranger leurs idées, de les joindre, & de les lier les unes aux autres par des transitions naturelles, imperceptibles, & heureuses; ils sauront proportionner le style au sujet, employer à propos les figures, tant pour éviter la monotonie du style, que pour répandre des fleurs sur les endroits qui en sont susceptibles; & ils ne confondront pas deux métaphores en une, ce qui ne peut présenter qu'un sens louche au lecteur. La rhétorique leur enseignera encore à faire un choix des argumens qu'ils veulent employer, selon le caractère de l'auditoire auquel ils ont à s'adresser; ils appren-

dront à s'insinuer dans les esprits, à plaire, à émouvoir, à exciter l'indignation ou la pitié, à persuader, à entraîner tous les suffrages. Quel art divin que celui, où par le moyen de la seule parole, sans force ni violence, on parvient à subjuguer les esprits, à régner sur les cœurs, & à savoir exciter dans une nombreuse assemblée les passions que l'on veut lui inspirer! Si les bons auteurs étoient traduits en notre langue, j'en recommanderois la lecture comme celle d'une chose importante & nécessaire. Par exemple, pour les logiciens, rien ne les formeroit mieux que le Commentaire de Bayle sur les *Comètes, & sur le Contrains-les d'entrer.* Bayle est, selon mes foibles lumières, le premier des dialecticiens de l'Europe; il raisonne non seulement avec force & précision: mais il excelle surtout à voir d'un coup d'œil tout ce de quoi une proposition est susceptible; son côté fort, son côté foible; comment il faut la soutenir, & comment on pourra réfuter ceux qui l'attaqueront. Dans son grand Dictionnaire il attaque Ovide sur le débrouillement du chaos; il y a des articles excellens sur les manichéens, sur Épicure, sur Zoroastre &c. Tous méritent d'ê-

tre lus & étudiés, & ce sera un avantage inestimable pour les jeunes gens, qui pourront s'approprier la force du raisonnement & la vive pénétration d'esprit de ce grand homme... Vous devinez d'avance les auteurs que je recommanderai à ceux qui étudient l'éloquence. Pour qu'ils apprennent à sacrifier aux grâces, je voudrois qu'ils lussent les grands poëtes, Homère, Virgile, quelques odes choisies d'Horace, quelques vers d'Anacréon. Afin qu'ils prissent le grand goût de l'éloquence, je mettrois Démosthène & Cicéron entre leurs mains; on leur feroit remarquer en quoi diffère le mérite de ces deux grands orateurs. Au premier on ne sauroit rien ajouter, au second il n'y a rien à retrancher. Ces lectures pourroient être suivies des belles oraisons funèbres de Bossuet & de Fléchier, du Démosthène & du Cicéron françois, & du petit Carême de Massillon rempli de traits de la plus sublime éloquence. Afin de leur apprendre dans quel goût il faut écrire l'histoire, je voudrois qu'ils lussent Tite-Live, Salluste, Tacite; on leur feroit remarquer en même temps la noblesse du style, la beauté de la narration, en condamnant toutefois la crédulité avec la-

quelle Tite-Live donne à la fin de chaque année une liste de miracles les uns plus ridicules que les autres. Ces jeunes gens pourroient ensuite parcourir l'Histoire universelle de Bossuet, & les Révolutions romaines par l'Abbé de Vertot; on pourroit y ajouter l'avant-propos de l'histoire de Charles Quint par Robertson. Ce seroit le moyen de leur former le goût & de leur apprendre comment il faut écrire; mais si le recteur n'a pas lui-même ces connoissances, il se contentera de dire: ici Démosthène emploie le grand argument oratoire; là, & dans la plus grande partie du discours, il se sert de l'enthymême; voilà une apostrophe, voici une prosopopée; en tel endroit une métaphore, dans l'autre une hyperbole. Cela est bon, mais si le maître ne relève pas mieux les beautés de l'auteur, & qu'il n'en fasse pas remarquer les défauts, (parce qu'il en échappe même aux plus grands orateurs,) il n'aura pas rempli sa tâche. J'insiste si fort sur toutes ces choses, à cause que je voudrois que les jeunes gens sortissent des écoles avec des idées nettes, & que sans se contenter de remplir leur mémoire, on s'attachât surtout à leur former le jugement, afin qu'ils apprissent à dis-

cerner le bon du mauvais, & que ne se bornant pas à dire, cela me plaît, ils puissent à l'avenir donner des raisons solides de ce qu'ils approuvent ou de ce qu'ils rejettent.

Pour vous convaincre du peu de goût qui jusqu'à nos jours régne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux spectacles publics. Vous y verrez représenter les abominables piéces de Shakespear traduites en notre langue, & tout l'auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules & dignes des sauvages du Canada. Je les appelle telles, parce qu'elles pèchent contre toutes les régles du théâtre. Ces régles ne sont point arbitraires, vous les trouvez dans la Poëtique d'Aristote, où l'unité de lieu, l'unité de temps, & l'unité d'intérêt sont prescrites comme les seuls moyens de rendre les tragédies intéressantes; au lieu que dans ces piéces angloises la scène dure l'espace de quelques années. Où est la vraisemblance? Des crocheteurs & des fossoyeurs paroissent & tiennent des propos dignes d'eux; ensuite viennent des princes & des reines. Comment ce mélange bizarre de bassesse & de grandeur, de bouffonnerie & de tragique, peut-il toucher & plaire? On peut par-

donner à Shakespear ces écarts bizarres; car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un Gœtz de Berlichingen qui paroît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces angloises, & le parterre applaudit & demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. Je sais qu'il ne faut point disputer des goûts; cependant permettez-moi de vous dire que ceux qui trouvent autant de plaisir aux danseurs de corde, aux marionnettes, qu'aux tragédies de Racine, ne veulent que tuer le temps; ils préfèrent ce qui parle à leurs yeux à ce qui parle à leur esprit, & ce qui n'est que spectacle à ce qui touche le cœur. Mais revenons à notre sujet.

Après vous avoir parlé des basses classes, il faut que j'agisse avec la même franchise à l'égard des universités, & que je vous propose les corrections qui paroîtront les plus avantageuses & les plus utiles à ceux qui voudront se donner la peine d'y bien réfléchir. Il ne faut pas croire que la méthode qu'emploient les professeurs pour enseigner les sciences, soit indifférente; s'ils manquent de clarté & de netteté, leurs peines sont perdues; ils ont leur cours tout préparé d'a-

sance, & ils s'en tiennent là. Que ce cours de leur science soit bien ou mal fait, personne ne s'en embarrasse; aussi voit-on le peu d'avantage qu'on retire de ces études; bien peu d'écoliers en sortent avec les connoissances qu'ils en devroient rapporter. Mon idée seroit donc de prescrire à chaque professeur la règle qu'il doit suivre en enseignant. En voici l'ébauche. Mettons le géomètre & le théologien de côté, parce qu'il n'y a rien à ajouter à l'évidence du premier, & qu'il ne faut point choquer les opinions populaires du dernier. Je trouve d'abord le philosophe. J'exigerois qu'il commençât son cours par une définition exacte de la philosophie; qu'ensuite remontant aux temps les plus reculés il rapportât toutes les différentes opinions que les hommes ont eues selon l'ordre des temps où ont fleuri ceux qui les ont enseignées. Il ne suffiroit pas, par exemple, de leur dire que les stoïciens admettoient dans leur système que les ames humaines sont des parcelles de la Divinité. Quelque belle & sublime que soit cette idée, le professeur fera remarquer qu'elle implique contradiction, parce que si l'homme étoit une parcelle de la Divinité, il auroit des con-

noissances

noissances infinies qu'il n'a point; parce que si Dieu étoit dans les hommes, il arriveroit à présent que le Dieu anglois se battroit contre le Dieu françois & espagnol; que ces diverses parties de la Divinité tâcheroient de se détruire réciproquement, & qu'enfin toutes les scélératesses, tous les crimes que les hommes commettent, seroient des œuvres divines. Quelle absurdité d'admettre de pareilles horreurs! Donc elles ne sont pas vraies. S'il touche au système d'Épicure, il s'arrêtera surtout sur l'impassibilité que ce philosophe attribue à ses dieux, ce qui est contraire à la nature divine: il n'oubliera pas d'insister sur l'absurdité de la déclinaison des atomes, & sur tout ce qui répugne à l'exactitude & à la liaison du raisonnement. Il fera sans doute mention de la secte acataleptique & de la nécessité où les hommes se trouvent souvent de suspendre leur jugement sur tant de matières métaphysiques, où l'analogie & l'expérience ne sauroient leur prêter de fil pour se conduire dans ce labyrinthe. Ensuite il en viendra à Galilée; il exposera nettement son système; il ne manquera pas d'appuyer sur l'absurdité du clergé romain, qui ne vouloit pas que la terre

tournât, qui se révoltoit contre les antipodes, & qui tout infaillible qu'il croyoit être, perdit cette fois au moins son procès devant le tribunal de la raison. Viendra ensuite Copernic, Tycho-Brahé, le système des tourbillons. Le professeur démontrera à ses auditeurs l'impossibilité du plein, qui s'opposeroit à tout mouvement; il prouvera évidemment, malgré Descartes, que les animaux ne sont pas des machines. Ceci sera suivi de l'abrégé du système de Newton, du vide qu'il faut admettre, sans qu'on puisse dire si c'est une négation d'existence, ou si ce vide est un être à la nature duquel nous ne pouvons attacher aucune idée précise. Cela n'empêchera pas que le professeur n'instruise son auditoire du parfait rapport de ce système calculé par Newton, avec les phénomènes de la nature; & c'est ce qui obligea les modernes d'admettre la pesanteur, la gravitation, la force centripète & la force centrifuge, propriétés occultes de la nature inconnues jusqu'à nos jours. Ce sera alors le tour de Leibnitz, du système des monades & de celui de l'harmonie préétablie. Le professeur fera remarquer sans doute que sans unité point de nombre. Donc il faut admettre des

corps insécables dont la matière ſoit composée. Il ſera obſerver de plus à ſon auditoire, qu'idéalement la matière peut ſe diviſer à l'infini; mais que dans la pratique les premiers corps, pour être trop déliés, échappent à nos ſens & qu'il faut de toute néceſſité de premières parties indeſtructibles, qui ſervent de principes aux élémens; car rien ne ſe fait de rien, & rien ne s'anéantit. Ce profeſſeur repréſentera le ſyſtème de l'harmonie préétablie comme le roman d'un homme de beaucoup de génie; & il ajoutera ſans doute que la nature prend la voie la plus courte pour arriver à ſes fins: il remarquera qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité. Viendra enſuite Spinoſa, qu'il réfutera ſans peine, en employant les mêmes argumens dont il s'eſt ſervi contre les ſtoïciens; & s'il prend ce ſyſtème du côté où il paroît nier l'exiſtence du premier être, rien ne lui ſera plus facile que de le réduire en poudre, ſurtout s'il fait voir la deſtination de chaque choſe, le but pour lequel elle eſt faite. Tout, même jusqu'à la végétation d'un brin d'herbe, prouve la Divinité; & ſi l'homme jouit d'un degré d'intelligence qu'il ne s'eſt point donné, il faut, à plus forte rai-

fon, que l'être dont il tient tout, ait un efprit infiniment plus profond & plus immenfe. Notre profeffeur ne mettra pas Malebranche tout-à-fait de côté. En développant les principes de ce favant père de l'oratoire, il montrera que les conféquences qui en découlent naturellement, ramènent à la doctrine des ftoïciens, à l'ame univerfelle dont tous les êtres animés font partie. Si nous voyons tout en Dieu, fi nos fenfations, nos penfées, nos défirs, notre volonté émanent directement de fes opérations intellectuelles fur nos organes, nous ne devenons que des machines mues par des mains divines. Dieu refte feul, & l'homme difparoît. Je me flatte que Monfieur le profeffeur, s'il a le fens commun, n'oubliera pas le fage Locke, le feul des métaphyficiens qui ait facrifié l'imagination au bon fens, qui fuive l'expérience autant qu'elle peut le conduire, & qui s'arrête prudemment quand ce guide vient à lui manquer. Eft-il queftion de morale? Monfieur le profeffeur dira quelques mots de Socrate; il rendra juftice à Marc-Aurèle, & il s'étendra plus amplement fur les Offices de Cicéron, le meilleur ouvrage de morale qu'on ait écrit & qu'on puiffe écrire.

Je ne dirai que deux mots aux médecins. Ils doivent ſurtout accoutumer leurs éléves à bien examiner les ſymptômes des maladies, pour en bien connoître le genre. Ces ſymptômes ſont, un pouls rapide & foible, un pouls fort & violent, un pouls intermittent, la ſéchereſſe de la langue, les yeux, la nature de la tranſpiration, les ſecrétions, tant urines que matiéres fécales; ils en peuvent tirer des inductions pour apprécier moins vaguement le genre de maraſme qui cauſe la maladie; & c'eſt ſur ces connoiſſances qu'ils doivent faire choix des remèdes convenables. Le profeſſeur fera de plus ſoigneuſement obſerver à ſes écoliers la prodigieuſe différence des tempéramens, & l'attention qu'ils exigent. Il promènera la même maladie de tempérament en tempérament; il inſiſtera principalement ſur la néceſſité d'obſerver combien dans la même maladie la médecine doit être proportionnée à la nature de la conſtitution du patient. Je n'oſe pas néanmoins préſumer qu'avec toutes ces inſtructions ces jeunes Eſculapes faſſent des miracles. Le gain que le public y fera, c'eſt qu'il y aura moins de citoyens de tués par l'ignorance ou par la pareſſe des médecins.

Pour abréger, je passe sur la botanique, la chimie, & les expériences physiques, afin d'entreprendre Monsieur le professeur en droit, qui m'a la mine bien rébarbative. Je lui dirai: Monsieur, nous ne sommes plus dans le siècle des mots, nous sommes dans celui des choses. De grâce, pour l'avantage du public, daignez mettre un peu moins de pédanterie & plus de bon sens dans les profondes leçons que vous croyez faire. Vous perdrez votre temps, Monsieur, à enseigner un droit public, qui n'est pas même un droit particulier; que les puissans ne respectent pas, & dont les foibles ne tirent aucune assistance. Vous instruisez vos écoliers des lois de Minos, de Solon, de Lycurgue, des douze tables de Rome, du code de l'Empereur Justinien; & pas le mot, ou peu de chose des lois & des coutumes reçues dans nos provinces. Pour vous tranquilliser, nous vous permettons de croire que votre cervelle est formée de la quintessence de celles de Cujas & de Barthole fondues ensemble; mais daignez considérer que rien n'est plus précieux que le temps, & que celui qui le perd en phrases inutiles, est un prodigue auquel vous adjugeriez le séquestre si

on l'accusoit devant votre tribunal. Permettez donc, Monsieur, tout érudit que vous êtes, qu'un ignorant de ma trempe (si vous encouragez ma timidité) vous propose une espèce de cours de droit que vous pourriez faire. Vous commencerez par prouver la nécessité des lois, parce qu'aucune société ne peut se soutenir sans elles. Vous montrerez qu'il y en a de civiles, de criminelles, & d'autres qui ne sont que de convention. Les premières servent pour assurer les possessions, soit pour les héritages, soit pour les dots, les douaires, les contrats de vente & d'achat; elles indiquent les principes qui servent de régle pour décider des limites, ainsi que pour éclaircir des droits qui sont en litige. Les lois criminelles sont plutôt pour atterrer le crime que pour le punir; les peines doivent être proportionnées aux délits, & les châtimens les plus doux doivent en tout temps être préférés aux plus rigoureux. Les lois de convention sont celles que les gouvernemens établissent pour favoriser le commerce ou l'industrie. Les deux premières sortes de lois sont d'un genre stable; les dernières sont sujettes à des changemens, par des causes internes ou externes qui peuvent

obliger d'abolir les unes & d'en créer de nouvelles. Ce préambule exposé avec toute la netteté néceſſaire, Monſieur le profeſſeur, ſans conſulter Grotius ni Puffendorff, aura la bonté d'analyſer les lois de la contrée où il réſide; il ſe gardera ſurtout de donner du goût à ſes éléves pour l'eſprit contentieux; au lieu d'en faire des embrouilleurs, il en fera des débrouilleurs; & il emploiera tous ſes ſoins à mettre de la juſteſſe, de la clarté & de la préciſion dans ſes leçons. Pour former à cette méthode ſes diſciples dès leur jeuneſſe, il ne négligera pas ſurtout de leur inſpirer du mépris pour l'eſprit contentieux qui ſophiſtique tout, & qui ſemble un répertoire inépuiſable de ſubtilités & de chicanes.

Je m'adreſſe à préſent à Monſieur le profeſſeur d'hiſtoire; je lui propoſe pour modéle le ſavant & célèbre Thomaſius. Notre profeſſeur gagnera de la réputation, s'il approche de ce grand homme; de la gloire, s'il l'égale. Il commencera ſon cours ſelon l'ordre des temps, par les hiſtoires anciennes; il finira par les hiſtoires modernes. Il n'ometttra aucun peuple dans cette ſuite des ſiècles; il n'oubliera ni les Chinois, ni les Ruſſes, ni la Pologne, ni le

nord, comme il est arrivé à Monsieur Bossuet dans son ouvrage, d'ailleurs très-estimable. Notre professeur s'appliquera surtout à l'histoire d'Allemagne, comme la plus intéressante pour les Allemands; il se gardera cependant de s'enfoncer trop avant dans l'obscurité des origines sur lesquelles les documens nous manquent, & qui au demeurant sont des connoissances assez inutiles. Sans s'appésantir il parcourra le neuvième, le dixième, le onzième, le douzième siécle; il s'étendra davantage sur le treizième siècle, où l'histoire commence à devenir plus intéressante. En avançant il entrera dans de plus grands *détails*, parce que ces faits sont liés davantage à l'histoire de nos jours; il s'arrêtera plus particulièrement sur les événemens qui ont eu des suites que sur ceux qui sont morts sans postérité, si j'ose m'exprimer ainsi. Le professeur remarquera l'origine des droits, des usages, des lois; il fera connoître à quelles occasions elles se sont établies dans l'Empire. Il faut qu'il marque l'époque où les villes impériales devinrent libres, & quels furent leurs privilèges, comment se forma la Hanse ou la ligue des villes anséatiques; comment les évêques & les abbés

devinrent ſouverains; il expliquera de ſon mieux comment les électeurs acquirent le droit d'élire les empereurs. Les différentes formes de l'administration de la juſtice dans cette ſuite de ſiècles, ne doivent pas être omiſes. Mais c'eſt ſurtout depuis Charles Quint que Monſieur le profeſſeur fera le plus d'uſage de ſon diſcernement & de ſon habileté: depuis cette époque tout devient intéreſſant & mémorable. Il s'appliquera à débrouiller de ſon mieux les cauſes des grands événemens; indifférent pour les perſonnes, il louera les belles actions de ceux qui ſe ſont illuſtrés, & il blâmera les fautes de ceux qui en ont commis. Voici enfin les troubles de la religion qui commencent; le profeſſeur traitera cette partie en philoſophe, Viennent enſuite les guerres auxquelles ces troubles donnèrent lieu; ces grands intérêts ſeront traités avec la dignité qui leur convient. La Suède prend parti contre l'Empereur; le profeſſeur dira ce qui donna lieu à Guſtave Adolphe de ſe tranſporter en Allemagne, & quelles raiſons eut la France de ſe déclarer pour la Suède, & pour la cauſe proteſtante; mais le profeſſeur ne répètera pas les vieux menſonges que de trop crédules

historiens ont répandus. Il ne dira point que Gustave Adolphe a été tué par un prince allemand qui servoit dans son armée, parce que cela n'est ni vrai, ni prouvé, ni vraisemblable. La paix de Westphalie exigera un détail plus circonstancié, parce qu'elle est devenue la base des libertés germaniques, une loi qui restreint l'ambition impériale dans ses justes bornes, sur laquelle notre constitution présente est fondée. Le professeur rapportera ensuite ce qui s'est passé sous les règnes des Empereurs Léopold, Joseph & Charles VI. Ce vaste champ lui fournit de quoi exercer son érudition & son génie, surtout *s'il ne néglige rien* d'essentiel; & il n'oubliera pas, après avoir exposé tous les faits mémorables de chaque siècle, de rendre compte des opinions reçues, & des hommes qui se sont le plus distingués par leurs talens, par leurs découvertes, ou par leurs ouvrages; & il aura soin de ne pas omettre les étrangers contemporains des Allemands dont il parle. Je crois qu'après avoir ainsi parcouru l'histoire, peuple après peuple, on rendroit service aux étudians si l'on rassembloit toutes ces matières & qu'on les leur représentât dans un tableau général. C'est surtout

dans un tel ouvrage que l'ordre chronologique seroit nécessaire, pour ne pas confondre les temps, & pour apprendre à placer chaque fait important selon l'ordre qu'il doit occuper; les contemporains à côté des contemporains; & pour que la mémoire fût moins chargée de dates, il seroit bon de fixer les époques où les révolutions les plus importantes sont arrivées: ce sont autant de points d'appui pour la mémoire, qui se retiennent facilement, & qui empêchent que cet immense chaos d'histoires ne brouille la tête des jeunes gens. Un cours d'histoire, tel que je le propose, doit être bien digéré, profondément pensé, & purgé de toute minutie. Ce n'est ni le *Theatrum Europæum*, ni l'histoire des Germains de Monsieur de Bunau, que le professeur doit consulter; j'aimerois mieux l'adresser aux cahiers de Thomasius, s'il s'en trouve encore. Quel spectacle plus intéressant, plus instructif & plus nécessaire pour un jeune homme qui doit entrer dans le monde, que de repasser cette suite de vicissitudes qui ont changé si souvent la face de l'univers! Où apprendra-t-il mieux à connoître le néant des choses humaines, qu'en se promenant sur les ruines des royaumes & des plus vastes empires?

Mais dans cet amas de crimes qu'on lui fait passer devant les yeux, quel plaisir pour lui de trouver de loin à loin de ces ames vertueuses & divines qui semblent demander grâce pour la perversité de l'espèce? Ce sont-là les modèles qu'il doit suivre. Il a vu une foule d'hommes heureux environnés d'adulateurs; la mort frappe l'idole, les flatteurs s'enfuient, la vérité paroît, & les cris de l'exécration publique étouffent la voix des panégyristes. Je me flatte que le professeur aura assez de sens pour marquer à ses disciples les bornes qui distinguent une noble émulation d'avec celles d'une ambition déméfurée, & qu'il *les fera réfléchir* sur tant de passions funestes qui ont entraîné les malheurs des plus vastes États; il leur prouvera par cent exemples que les bonnes mœurs ont été les vraies gardiennes des empires, ainsi que leur corruption, l'introduction du luxe, & l'amour déméfuré des richesses, ont été de tout temps les précurseurs de leur chute. Si Monsieur le professeur suit le plan que je propose, il ne se bornera pas à entasser des faits dans la mémoire de ses écoliers; mais il travaillera à former leur jugement, à rectifier leur façon de penser, & surtout à leur

inſpirer de l'amour pour la vertu; ce qui, ſelon moi, eſt préférable à toutes les connoiſſances indigeſtes dont on farcit la tête des jeunes gens.

Il réſulte en général de tout ce que je viens de vous expoſer, que l'on devroit s'appliquer avec zèle & avec empreſſement à traduire dans notre langue tous les auteurs claſſiques des langues anciennes & modernes; ce qui nous procureroit le double avantage de former notre idiome & de rendre les connoiſſances plus univerſelles. En naturaliſant tous les bons auteurs, ils nous apporteroient des idées neuves, & nous enrichiroient de leur diction, de leurs grâces, & de leurs agrémens: & combien de connoiſſances le public n'y gagneroit-il pas? De vingt-ſix millions d'habitans qu'on donne à l'Allemagne, je ne crois pas que cent mille ſachent bien le latin, ſurtout ſi vous décomptez cet amas de prêtres ou de moines qui ſavent à peine autant de latin qu'il en faut pour entendre tant bien que mal la ſyntaxe. Or voilà donc vingt-cinq millions neuf cent mille ames exclues de toutes connoiſſances, parce qu'elles ne ſauroient les acquérir dans la langue vulgaire. Quel changement plus avantageux pourroit donc nous arri-

ver que celui de rendre ces lumières plus communes en les répandant partout? Le gentilhomme qui passe sa vie à la campagne, feroit un choix de lectures qui lui feroient convenables, il s'instruiroit en s'amusant; le gros bourgeois en deviendroit moins rustre; les gens désœuvrés y trouveroient une ressource contre l'ennui; le goût des belles lettres deviendroit général, & il répandroit sur la société l'aménité, la douceur, les grâces, & des ressources inépuisables pour la conversation. De ce frottement des esprits résulteroit ce tact fin, le bon goût qui par un discernement prompt saisit le beau, rejette le médiocre & dédaigne le mauvais. Le public, devenu ainsi juge éclairé, obligeroit les auteurs nouveaux à travailler leurs ouvrages avec plus d'assiduité & de soin, & à ne les donner au jour qu'après les avoir bien limés & repolis.

La marche que j'indique n'est point née dans mon imagination; c'est celle de tous les peuples qui se sont policés; il n'y en a pas d'autre. Plus le goût des lettres gagnera, plus il y aura de distinction & de fortune à attendre pour ceux qui les cultivent supérieurement; plus l'exemple de ceux-là en animera d'autres.

L'Allemagne produit des hommes à recherches laborieuses, des philosophes, des génies, & tout ce que l'on peut désirer; il ne faut qu'un Prométhée qui dérobe le feu céleste pour les animer.

Le sol qui a produit le fameux Des Vignes, Chancelier du malheureux Empereur Fréderic II, celui où sont nés ceux qui écrivirent les Lettres des hommes obscurs, (bien supérieurs à leur siècle,) qui sont les modèles de Rabelais; le sol qui a produit le fameux Érasme dont l'Éloge de la folie pétille d'esprit, & qui vaudroit encore mieux, si l'on en retranchoit quelques platitudes monacales qui se ressentent du mauvais goût du temps; le pays qui a vu naître un Mélanchthon aussi sage qu'érudit; le sol, dis-je, qui a produit ces grands hommes n'est point épuisé, & en feroit éclore bien d'autres. Que de grands hommes n'ajouterois-je pas à ceux-ci? Je compte hardiment au nombre des nôtres Copernic, qui par ses calculs rectifia le système planétaire, & prouva ce que Ptolomée a osé avancer quelques milliers d'années avant lui; tandis qu'un moine d'un autre côté de l'Allemagne découvrit par ses opérations chimiques les étonnans effets de l'explosion de la poudre; qu'un

autre

autre inventa l'imprimerie, art heureux qui perpétue les bons livres, & met le public en état d'acquérir des connoissances à peu de frais; un *Otto* Guérike, esprit inventif, auquel nous devons la pompe pneumatique. Je n'oublierai certainement pas le célèbre Leibnitz, qui a rempli l'Europe de son nom; si son imagination l'a entraîné dans quelques visions systématiques, il faut toutefois avouer que ses écarts sont ceux d'un grand génie. Je pourrois grossir cette liste des noms de Thomasius, de Bilfinger, de Haller, & de bien d'autres; mais le temps présent m'impose silence. L'éloge des uns humilieroit l'amour propre des autres.

Je prévois qu'on m'objectera peut-être que pendant les guerres d'Italie on a vu fleurir Pic de la Mirandole. J'en conviens; mais il n'étoit que savant. On ajoutera, que pendant que Cromvel bouleversoit sa patrie & faisoit décapiter son Roi sur un échaffaud, Toland publioit son Léviathan; & peu après lui Milton mit en lumière son Paradis perdu; que même du temps de la Reine Élisabeth le Chancelier Bacon avoit déjà éclairé l'Europe & s'étoit rendu l'oracle de la philosophie, en indiquant les découvertes à

faire, & en montrant le chemin qu'il falloit ſuivre pour y parvenir; que pendant les guerres de Louis XIV les bons auteurs en tout genre illuſtrèrent la France: pourquoi donc, dira-t-on, nos guerres d'Allemagne auroient-elles été plus funeſtes aux lettres que celles de nos voiſins? Il me ſera aiſé de vous répondre. En Italie les lettres n'ont véritablement fleuri que ſous la protection de Laurent de Médicis, du Pape Léon X, & de la maiſon d'Eſt. Il y eut dans ces temps quelques guerres paſſagères, mais non deſtructives; & l'Italie, jalouſe de la gloire que devoit lui procurer la renaiſſance des beaux arts, les encourageoit autant que ſes forces le permettoient. En Angleterre la politique ſoutenue du fanatiſme de Cromvel n'en vouloit qu'au trône: cruel envers ſon Roi, il gouverna ſagement ſa nation; auſſi le commerce de cette île ne fut-il jamais plus floriſſant que ſous ſon protectorat. Ainſi le Béhémoth ne peut ſe regarder que comme un libelle de parti. Le Paradis de Milton vaut mieux ſans doute: ce poëte étoit un homme d'une imagination forte, qui avoit pris le ſujet de ſon poëme dans une de ces farces religieuſes qu'on jouoit encore de

son temps en Italie, & il faut remarquer surtout qu'alors l'Angleterre étoit paisible & opulente. Le Chancelier Bacon, qui s'illustra sous la Reine Élisabeth, vivoit dans une cour polie; il avoit les yeux pénétrans de l'aigle de Jupiter pour scruter les sciences, & la sagesse de Minerve pour les digérer. Le génie de Bacon est comme ces phénomènes qu'on voit paroître de loin à loin, & qui font autant d'honneur à leur siècle qu'à l'esprit humain. En France le ministère du Cardinal de Richelieu avoit préparé le beau siècle de Louis XIV. Les lumières commençoient à se répandre; la guerre de la *Fronde* n'étoit qu'un jeu d'enfant. Louis XIV, avide de toute sorte de gloire, voulut que sa nation fût la première pour la littérature & le bon goût, comme en puissance, en conquêtes, en politique & en commerce. Il porta ses armes victorieuses dans les pays ennemis. La France se glorifioit des succès de son monarque, sans se ressentir des ravages de la guerre. Il étoit donc naturel que les Muses, qui se complaisent dans le repos & dans l'abondance, se fixassent dans son royaume. Mais ce que vous devez remarquer surtout, Monsieur, c'est qu'en

Italie, en Angleterre, en France, les premiers hommes de lettres & leurs fucceffeurs écrivirent dans leur propre langue. Le public dévoroit ces ouvrages, & les connoiffances fe répandoient généralement fur toute la nation. Chez nous, c'étoit toute autre chofe. Nos querelles de religion nous fournirent quelques ergoteurs, qui difcutant obfcurément des matières inintelligibles, foutenoient, combattoient les mêmes argumens, & méloient les injures aux fophifmes. Nos premiers favans furent, comme partout, des hommes qui entaffoient faits fur faits dans leur mémoire, des pédans fans jugement, des Lipfius, des Freinshémius, des Gronovius, des Græyius, pefans reftaurateurs de quelques phrafes obfcures qui fe trouvoient dans les anciens manufcrits. Cela pouvoit être utile jufqu'à un certain point, mais il ne falloit pas attacher toute fon application à des vétilles minutieufes, par conféquent peu importantes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eft que la vanité pédantesque de ces Meffieurs afpiroit aux applaudiffemens de toute l'Europe: en partie pour faire parade de leur belle latinité, en partie pour être admirés des pédans étrangers, ils

n'écrivoient qu'en latin; de forte que leurs ouvrages étoient perdus pour presque toute l'Allemagne. De là il résulta deux inconvéniens: l'un que la langue allemande n'étant point cultivée, demeura chargée de son ancienne rouille; & l'autre, que la masse de la nation, qui ne savoit pas le latin, ne pouvant s'instruire, faute d'entendre une langue morte, continua de croupir dans la plus crasse ignorance. Voilà des vérités auxquelles personne ne pourra répondre. Que Messieurs les savans se souviennent quelquefois que les sciences sont les alimens de l'ame; la mémoire les reçoit comme l'estomac, mais elles causent des indigestions, si le jugement ne les digère. Si nos connoissances sont des trésors, il faut, non pas les enfouir, mais les faire profiter en les répandant généralement dans une langue entendue par tous nos concitoyens.

Ce n'est que depuis peu que les gens de lettres ont pris la hardiesse d'écrire dans leur langue maternelle, & qu'ils ne rougissent plus d'être Allemands. Vous savez qu'il n'y a pas longtemps qu'a paru le premier dictionnaire de la langue allemande qu'on ait connu; je rougis de ce qu'un ouvrage aussi utile ne m'a pas de-

vancé d'un siècle; cependant on commence à s'appercevoir qu'il se prépare un changement dans les esprits; la gloire nationale se fait entendre, on ambitionne de se mettre de niveau avec ses voisins, & l'on veut se frayer des routes au Parnasse, ainsi qu'au temple de mémoire; ceux qui ont le tact fin le remarquent déjà. Qu'on traduise donc dans notre langue les ouvrages classiques anciens & modernes. Si nous voulons que l'argent circule chez nous, répandons-le dans le public, en rendant communes les sciences qui étoient si rares autrefois.

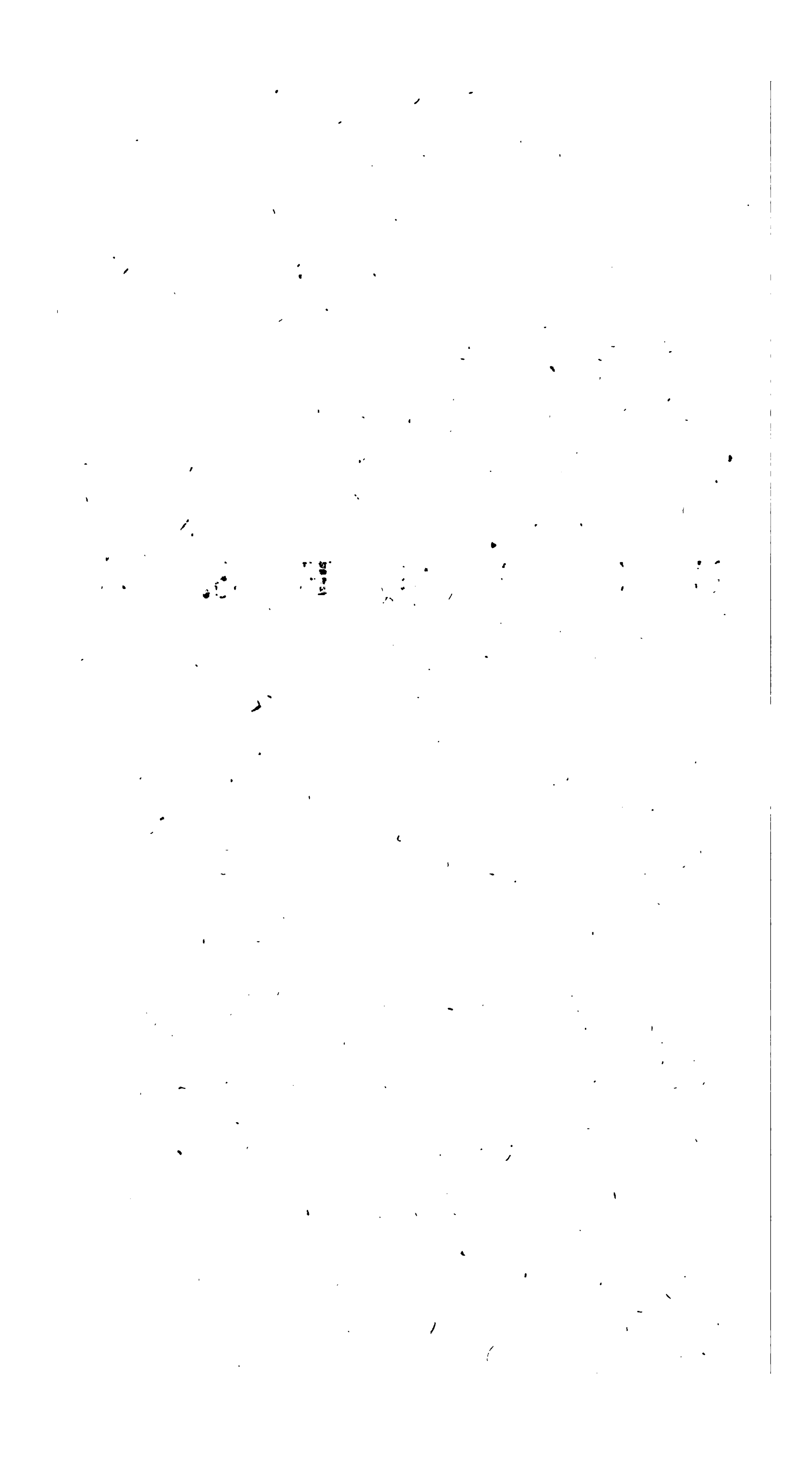
Enfin, pour ne rien omettre de ce qui a retardé nos progrès, j'ajouterai le peu d'usage que l'on a fait de l'allemand dans la plûpart des cours d'Allemagne. Sous le règne de l'Empereur Joseph on ne parloit à Vienne qu'italien; l'espagnol prévalût sous Charles VI; & durant l'empire de François I., né Lorrain, le françois se parloit à sa cour plus familièrement que l'allemand: il en étoit de même dans les cours électorales. Quelle pouvoit en être la raison? Je vous le répète, Monsieur, c'est que l'espagnol, l'italien & le françois étoient des langues fixées, & la nôtre ne l'étoit pas. Mais consolons-nous;

la même chose est arrivée en France. Sous François I, Charles IX, Henri III, dans les bonnes compagnies on parloit plus l'espagnol & l'italien que le françois; & la langue nationale ne fut en vogue qu'après qu'elle devint polie, claire, élégante, & qu'une infinité de livres classiques l'eurent embellie, de leurs expressions pittoresques, & en eurent aussi fixé sa marche grammaticale. Sous le régne de Louis XIV le françois se répandit dans toute l'Europe, & cela en partie pour l'amour des bons auteurs qui florissoient alors, même pour les bonnes traductions des anciens qu'on y trouvoit. Et maintenant cette langue est devenue un passe-partout qui vous introduit dans toutes les maisons & dans toutes les villes. Voyagez de Lisbonne à Pétersbourg, & de Stockholm à Naples en parlant le françois, vous vous faites entendre partout. Par ce seul idiome vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudroit savoir, qui surchargeroient votre mémoire de mots, à la place desquels vous pouvez la remplir de choses, ce qui est bien préférable.

Voilà, Monsieur, les différentes entraves qui nous ont empêchés d'aller aussi vîte que nos voisins; toutefois ceux qui viennent les derniers,

furpaffent quelquefois leurs prédéceffeurs: cela pourra nous arriver plus promptement qu'on ne le croit, fi les fouverains prennent du goût pour les lettres; s'ils encouragent ceux qui s'y appliquent, en louant & récompenfant ceux qui ont le mieux réuffi: que nous ayons des Médicis, & nous verrons éclore des génies. Des Auguftes feront des Virgiles. Nous aurons nos auteurs claffiques; chacun, pour en profiter, voudra les lire; nos voifins apprendront l'allemand, les cours le parleront avec délice; & il pourra arriver que notre langue polie & perfectionnée s'étende en faveur de nos bons écrivains d'un bout de l'Europe à l'autre. Ces beaux jours de notre littérature ne font pas encore venus; mais ils s'approchent. Je vous les annonce, ils vont paroître: je ne les verrai pas, mon âge m'en interdit l'efpérance. Je fuis comme Moyfe; je vois de loin la terre promife, mais je n'y entrerai pas. Paffez-moi cette comparaifon. Je laiffe Moyfe pour ce qu'il eft, & ne veux point du tout me mettre en parallèle avec lui; & pour les beaux jours de la littérature, que nous attendons, ils valent mieux que les rochers pelés & arides de la ftérile Idumée.

ÉLOGES.



ÉLOGE DE JORDAN.

CHARLES ÉTIENNE JORDAN naquit à Berlin le 27 Août 1700, d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son père, qui avoit quitté sa patrie pour la religion, conservoit ce zèle ardent, qui occupé entièrement à satisfaire le Ciel, ne juge pas toujours avec impartialité & justesse des affaires de ce monde. Il avoit destiné les trois aînés de ses fils au négoce, & il voua le cadet à l'église, sans consulter son inclination ni ses talens.

Le jeune Jordan avoit une passion pour les lettres & pour l'étude: il dévoroit avec avidité tous les livres qui lui tomboient entre les mains; suivant ce penchant irrésistible avec lequel la Nature marque les génies, chacun à un coin particulier. Son père y fut trompé, & crut que qui dit un homme de lettres, dit un ministre ou un théologien. Il envoya son fils étudier à Magdebourg, sous la direction de son oncle, qui étoit prêtre en cette ville. L'année 1719 il se rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles pro-

fesseurs en philosophie, en éloquence & en théologie. Après qu'il se fut approprié les trésors de Genève, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausanne, pour y puiser de nouvelles connoissances dans de nouvelles sources.

De retour à Berlin en 1721 il fut connu de Monsieur la Croze, qui l'instruisit par amitié tant dans les langues que dans les lettres. Il continua ensuite ses études en théologie, par déférence aux volontés de son père; & après avoir passé par les degrés qui précèdent le ministère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite église de Potzlow, village situé dans une des Marches.

La jeunesse de Monsieur Jordan, la vivacité saillante de son esprit, & sa passion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent sentir la grandeur du sacrifice qu'il faisoit à son père. Pour l'en consoler, on le passa du village où il étoit, à Prenzlow en 1727. Prenzlow étoit une sphère bien étroite pour Mr Jordan. C'étoit un genêt d'Espagne devant le soc d'une charrue. Son application & l'étendue de sa mémoire l'avoient mis en peu de temps au bout de sa bibliothèque. Un homme de son

âge ne pouvoit ni ne devoit se restreindre à ne converser qu'avec des morts; il devoit goûter la société des vivans. C'est ce qui l'engagea à épouser une personne dans laquelle il rencontroit les talens si rares de la beauté, de l'esprit & de la sagesse. C'étoit Susanne Perrault, avec laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même esprit qui donne le goût des sciences, porte ceux qui l'ont à remplir exactement leur devoir. Plus le jugement est sûr, les idées claires, le raisonnement conséquent; plus l'homme est porté à s'acquitter sans reproche de l'emploi, quel qu'il soit, qu'il doit remplir. Monsieur Jordan agit ainsi. Y avoit-il quelque mésintelligence dans le troupeau dont il étoit pasteur? C'étoit lui qui portoit les paroles de paix & qui travailloit avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avoit-il des personnes affligées? C'étoit Monsieur Jordan qui les consoloit, qui abandonnoit son étude, sa femme & tout ce qu'il avoit de plus cher, pour rendre le repos & la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée & le peu de forces qu'ils avoient sur eux-mêmes en avoient privés. Y avoit-il quelques malades ou quelques mou-

rans, fussent-ils même de cette classe d'hommes méprisée par l'avilissement des emplois dans lesquels elle vit? C'étoit encore Monsieur Jordan dont le cœur compatissant & tendre assistoit dans leurs dernières heures ces personnes, qui sans lui auroient souffert sans secours & seroient mortes sans consolation.

Un caractère si serviable, cette bonté de cœur qui ne se démentoit jamais, ce fonds de charité inépuisable, en un mot toutes les bonnes qualités de Monsieur Jordan le firent aimer & respecter de tous ces François que la révocation de l'édit de Nantes avoit établis à Prenzlow. S'il prit part à leur affliction & à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa femme, qu'il perdit au mois de Mars de l'année 1732. La vivacité de son tempérament, & la force avec laquelle les passions règnent dans l'ame de la jeunesse, ne permirent point à Monsieur Jordan de souffrir cette perte avec une constance stoïque: vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raisons de la foiblesse des autres, mais qui nous laisse tomber les armes des mains quand il s'agit de nous-mêmes. Le chagrin & la douleur le

rongeoient. Sa santé en fut altérée si considérablement, qu'il eut des attaques réitérées de crachement de sang, qui manquèrent de le rejoindre dans le tombeau aux cendres de son épouse. Sa maladie dégénéra en mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les emplois du ministère & pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude & du repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre, qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, r'ouvre ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé des mains de la constance & de la fidélité: les distractions & le temps ont seuls le droit de guérir.

Ces considérations, jointes aux instances de ses parens, déterminèrent Monsieur Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à se donner le spectacle de la scène mobile du monde. Son esprit, porté à la philosophie & à l'étude, lui fit tourner ce voyage entièrement du côté de la littérature. Il ne se borna point à voir des palais, à contempler des édifices, à se rendre

ſpectateur de diverſes cérémonies d'une pratique différente de celle de ſon pays; unique fruit que la légéreté & le peu de diſcernement de la plus grande partie de la jeuneſſe recueille de ſes voyages. Car en effet, quel uſage peut-on tirer de l'inſpection locale de ces ouvrages qui ſont le produit de l'opulence & ſouvent de la prodigalité? Il ne ſe fixa qu'à connoître ces grands hommes dont l'eſprit étendu, l'élévation du génie & l'érudition font l'honneur de leur patrie & de leur ſiècle. Je ne vous tracerai point les noms des s'Grawesend, des Muſſchenbroek, des Voltaire, des Fontenelle, des Dubos, des Clarcke, des Pope, des Le Moivre & de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la briéveté. Ce furent ces hommes célèbres que Monſieur Jordan vouloit voir, & qu'il étoit digne de connoître. C'étoit ainſi que les Romains voyageoient autrefois en Grèce & ſurtout à Athènes, pour ſe former l'eſprit & le goût, dans ce pays qui étoit alors le berceau des arts & l'aſile des talens. Il ſatisfaiſoit ſa curioſité; c'étoit peu pour lui, il voulut encore contenter ſes ſentimens; il compoſa la relation de ſon voyage, dans laquelle il rend juſtice à la beauté du génie

&

& aux talens de ces hommes rares, pour lesquels il conserva une haute estime pendant toute sa vie. Qu'il est difficile à l'amour propre de rendre au mérite un hommage pur & exempt de toute envie! Les bonnes qualités de nos semblables, & surtout de ceux qui courent avec nous la même carrière, semblent ravaler les nôtres: & qu'il est rare d'unir la modestie & l'impartialité avec beaucoup d'esprit & de connoissances! C'étoit une vertu particulière en Monsieur Jordan, à laquelle il a été constamment attaché toute sa vie, & sans laquelle il n'eût point laissé ce grand nombre d'amis qui donnèrent à sa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin il rentra dans son cabinet, où l'excitoit à l'étude cette noble émulation qui porte les esprits bien faits à se perfectionner. Il lisoit tout, & ne perdoit rien de ce qu'il avoit lu.

Sa mémoire étoit si vaste, qu'elle étoit comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, & des anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'esprit, le mérite, & surtout le bon caractère de Monsieur Jordan ne lui permirent point de rester enseveli plus long-temps dans son cabi-

net. Monſeigneur le Prince royal, à préſent le Roi, l'appela à ſon ſervice au mois de Septembre 1736. Depuis ce temps il paſſa ſa vie à Rheinsberg, partagé entre l'étude & la ſociété; eſtimé & aimé univerſellement, & uniſſant cette politeſſe que donne l'uſage du beau monde, à la profondeur de ſes connoiſſances. Il déridoit les ſciences, & les produiſoit à la cour ſous les livrées des agrémens & de la galanterie.

Après la mort de Fréderic Guillaume, le Roi le plaça dans une ſituation où il pût tourner au profit de la patrie les talens de ſon eſprit & les vertus de ſon cœur. Il fut revêtu du caractère de Conſeiller privé. Il employa toute la ſagacité de ſon eſprit à l'utilité de l'État. C'eſt à lui que Berlin eſt redevable des nouveaux règlemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les rues furent débarraſſées de cette eſpèce lâche & abjecte de fainéans, dont l'apparence abuſe de la charité des citoyens. Une maiſon de travail s'éleva par ſes ſoins, dans laquelle mille perſonnes, qui vivoient à la charge des particuliers, ſe nourriſſent à préſent de leur induſtrie, & emploient leurs facultés au bien public. La ville

fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent préposées pour veiller aux régles de la police. Les académies furent pourvues, avec discernement & connoissance, de professeurs habiles & savans. Toutes ces nouvelles institutions, & le soin de faire fleurir les académies, sont dus à l'activité de Monsieur Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des sciences & des belles lettres, il en fut élu Vice-Président.

Qu'on ne dise point que la culture des sciences & des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formérent sous la tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'État: & ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement & à étendre la sphère des connoissances, forme certainement des sujets propres à toute espèce de destination. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus

raffinée, & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hasard, & dont les branches bizarrement entortillées n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Lorsqu'après la mort de l'Empereur Charles VI le Roi entra en Silésie, à la tête de ses armées, pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres, que la prospérité de la maison d'Autriche lui avoit retenu longues années, avec peu d'attention à ses droits; Monsieur Jordan suivit Sa Majesté dans la campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des Muses au tumulte des armes, & à la dissipation d'une armée dont les mouvemens & les opérations étoient continuelles. Ces campagnes & son séjour fréquent à la cour lui laissèrent cependant le temps de travailler aux différens ouvrages qui nous restent de lui: savoir une dissertation latine sur la Vie & les Écrits de Jordanus Brunus; un recueil de littérature, de philosophie & d'histoire; l'histoire de la Vie & des Ouvrages de Monsieur La Croze, sans compter quelques manuscrits qu'une modestie outrée l'empêcha de faire imprimer. Il disoit qu'il falloit porter la lumière dans ces endroits

ténébreux que la Nature envieuse paroît vouloir cacher aux hommes; qu'il faut instruire l'univers par des faits nouveaux & dignes de son attention; ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité des matières, & revêtir des traits & des carnations de la Vénus de Médicis un squèlette déchamé, pour publier ses ouvrages & pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avoit pour objet que ses ouvrages; il paroissoit même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premières productions de sa plume. Subjuguant son amour propre, il corrigeoit sans cesse ses nouveaux écrits; ne croyant jamais, par son travail & par son assiduité, pouvoir donner assez de preuves du respect & de la déférence qu'un auteur doit au publié.

Il ne manquoit aux avantages dont Monsieur Jordan jouissoit qu'une vie moins limitée que la sienne. Les sciences, la patrie & son Maître le perdirent par une maladie longue & douloureuse, qui l'emporta le 24 Mai 1745, âgé de 44 ans & quelques mois; sans que sa patience l'abandonnât dans des maux dont le poids s'appesantit par la durée, & qui deviennent souvent insupportables pour les ames les plus fermes, & pour

ceux même dont la constance paroît inébranlable dans les périls les plus évidens.

Monsieur Jordan étoit né avec un esprit vif, pénétrant & en même temps capable de beaucoup d'application. Sa mémoire étoit vaste, & contenoit, comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons écrivains dans tous les siécles ont produit de plus exquis. Son jugement étoit sûr; & si son imagination étoit brillante, elle étoit toujours arrêtée par le frein de la raison. Sans écart dans ses saillies, sans sécheresse dans sa morale, retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes, ardent à s'instruire, modeste à décider, aimant le mérite & le faisant connoître, plein d'urbanité & de bienfaisance, chérissant la vérité & ne la déguisant jamais, humain, généreux, serviable, bon citoyen, fidelle à ses amis, à son Maître & à sa patrie; sa mort fut un deuil pour les honnêtes gens; la malignité de l'envie se tut devant lui; le Roi & tous ceux qui le connurent, l'honorérent de leurs regrets sincéres.

Telle est la récompense du vrai mérite, d'être estimé pendant la vie, & de servir d'exemple après la mort.

ÉLOGE DE GOLTZE.

George Conrad, Baron de Goltze, Major Général des armées du Roi, Commandant des gendarmes, Commissaire général de guerre, Drossart de Cotbus, de Peitz & d'Aschersleben, Chevalier de l'ordre de St Jean, Seigneur de Kutlau, Neucrans, Mélentin, Henrisdorff, Pépau, Blumwerder, Larisch & Langenhoff, naquit à Parsaw en Poméranie, l'an 1704, de Henning Bernard, Baron de Goltze, Capitaine de cavalerie au service de Pologne, & de Marie Catherine de Heidebrecht. Il fit ses humanités aux jésuites de Thorn, d'où il passa à l'université de Halle, où il acheva de se perfectionner dans l'étude, & d'acquérir les connoissances qui conviennent à un jeune homme de condition que ses parens destinent aux affaires.

Il fut attiré l'année 1725 au service du Roi de Pologne, par son oncle le Comte de Man-

teuffel, qui étoit Miniftre d'État. Monfieur de Goltze fut envoyé en France l'année 1727 avec le Comte de Hoym, en qualité de Confeiller d'ambaffade. Deux ans après il fut rappelé en Saxe, où il devint Confeiller de légation actuel, & reçut en même temps la clef de Chambellan.

Les cabales d'une cour remplie d'intrigues renverfèrent fon protecteur, & ébranlèrent fa fortune naiffante. Monfieur de Goltze fut bientôt dégoûté de la carrière épineufe dans laquelle il s'étoit engagé : il ne voyoit devant lui que des chutes célèbres & des paffages rapides du comble de la faveur à la disgrace & à l'oubli: il renonça à la politique; & quittant le fervice de Saxe, il choifit une profeffion où il fuffit d'être honnête homme pour faire fon chemin.

La réputation des troupes pruffiennes & l'amour de la patrie l'engagèrent à préférer ce fervice à tout autre. Ce fut l'année 1730 qu'il reçut une compagnie de dragons dans le régiment de Bareuth. Ce n'étoit pas alors une chofe facile de paffer d'un autre fervice dans celui de Pruffe; & il falloit avoir un mérite reconnu pour être reçu. Monfieur de Goltze juftifia bien la bonne opinion qu'on avoit de lui. Doué d'un genie

heureux & de toutes sortes de talens, il ne dépendoit que de lui d'être tout ce qu'il vouloit & d'exceller en chaque genre. A peine fut-il officier, qu'il surpassa tous ceux de son régiment en exactitude & en vigilance; & il parvint par son application à une connoissance si parfaite de son métier, qu'on jugea d'abord par ces commencemens de ce qu'il feroit un jour. Ulysse reconnut ainsi Achille en lui présentant des armes.

Le génie de Monsieur de Goltze n'avoit pas échappé au feu Roi, qui se connoissoit bien en hommes. Il l'envoya à Varsovie en l'année 1733, lorsque la mort d'Auguste, Roi de Pologne, ouvroit un vaste champ aux intrigues, aux partis & aux dissentions de cette république, qui étoit agitée par les mouvemens que se donnoient les puissances de l'Europe pour l'élection d'un nouveau Roi.

Monsieur de Goltze connoissoit non seulement les intérêts de toutes les grandes familles de ce royaume; il avoit de plus une perception vive, & cet heureux talent de démêler d'abord la vérité de la vraisemblance. Ses relations pronostiquèrent exactement les desseins de la Polo-

gne : il lut l'avenir dans les caufes préfentes, & s'acquitta de fa commiffion avec tant de dextérité, que l'eftime que le feu Roi avoit pour lui, en augmenta encore.

Le Roi ne pouvoit lui en donner des marques plus agréables qu'en lui faifant naître des occafions où il pût fe diftinguer. Il le choifit pour faire la campagne du Rhin en 1734, avec les dix mille Pruffiens qui fervirent dans les armées de l'Empereur. Cette campagne, ftérile en grands événemens, trompa l'attente de ce jeune courage, qui brûloit de fe diftinguer. Les bons efprits favent tirer parti de tout: Monfieur de Goltze étudia l'arrangement des fubfiftances, & dans peu il fut fupérieur à fes maîtres.

La campagne fuivante le Roi le plaça comme Lieutenant Colonel dans le régiment de Cofel; mais la paix, qui furvint immédiatement après, ramena Monfieur de Goltze de la pratique de la guerre à la fimple théorie. Il retourna en Pruffe avec fon régiment; il y reprit fon ancienne étude, c'eft à dire celle des belles lettres : étude fi utile à ceux qui fe vouent aux armes, que la plupart des grands capitaines y ont confacré leurs heures de loifir.

En 1740, après la mort de Fréderic Guillaume, le Roi appela Monsieur de Goltze, pour l'attacher à sa personne. La guerre de Silésie qui survint alors, fournit au militaire les plus belles occasions de se distinguer. Monsieur de Goltze dressa la capitulation de Breslau; il fut dépéché au Prince Léopold d'Anhalt, avec ordre de donner l'assaut à la ville de Glogau. Il fut même des premiers qui escaladèrent les remparts, & après en avoir donné la nouvelle au Roi, il eut commission de hâter la marche de quatorze escadrons qui devoient joindre l'armée & qui n'arrivèrent qu'à la fin de la bataille de Molwitz: Monsieur de Goltze s'en servit à poursuivre les ennemis dans leur fuite.

Ces services lui valurent la seigneurie de Kutlau, dont le fief étoit venu à vaquer. Mais Monsieur de Goltze, sensible aux bontés du Roi, préféroit l'avantage de lui être utile, à celui d'être récompensé. Laborieux comme il étoit, il ne pouvoit pas manquer d'occasions pour satisfaire une aussi noble passion.

C'est surtout à la guerre que l'on reconnoît le prix de l'activité & de la vigilance. C'est là que la faveur se taît devant le mérite, que les

talens éclipsent la présomption, & que le bien des affaires exige un choix sûr & judicieux des personnes qui sont les plus employées. Car combien de ressorts ne faut-il pas faire jouer à la fois, pour faire subsister & pour mettre en action ces armées nombreuses que l'on assemble de nos jours? Ce sont des émigrations de peuples, qui voyagent en faisant des conquêtes, mais dont les besoins, qui se renouvellent tous les jours, veulent être satisfaits régulièrement. Ce sont des nations entières & ambulantes, qu'il est plus difficile de défendre contre la faim que contre leurs ennemis. Le dessein du Général se trouve par conséquent enchaîné à la partie des subsistances; & ses plus grands projets se réduisent à des chimères héroïques, s'il n'a pas pourvu avant toutes choses aux moyens d'assurer les vivres. Celui auquel il confie cet emploi, devient en même temps dépositaire de son secret, & tient par-là même à tout ce que la guerre a de plus sublime, & l'État, de plus important.

Mais quelle habileté ne faut-il pas dans ce poste, pour embrasser des objets aussi vastes, pour prévoir des incidens combinés, des cas fortuits; & pour prendre d'avance des mesures si

exactes, qu'elles ne puissent être dérangées par aucune sorte de hasard? Quelles ressources dans l'esprit, & quelle attention ne faut-il pas, pour fournir, en tous lieux & en tout temps, le nécessaire & le superflu, à une multitude composée de gens inquiets, impatiens & insatiables? Tous ces talens divers & toutes ces heureuses dispositions se trouvoient réunis en la personne de Monsieur de Goltze. Le Roi lui confia l'intendance de son armée; & ce qui est plus remarquable encore, c'est que tout le monde applaudit à ce choix.

Monsieur de Goltze étoit comme le Protée de la fable. Dans cette seule campagne, il fit le service d'Aide de camp, de Général, d'Intendant, & même de Négociateur. Il fut chargé d'une commission importante & secrète, dont le public n'a jamais eu une entière connoissance; mais ce que le public n'ignoroit pas, c'est qu'il passoit d'un emploi à l'autre, sans qu'on s'apperçût qu'il changeoit de travail, s'acquittant toujours également bien de celui qu'il faisoit.

L'année 1742 il suivit le Roi en Bohème, & donna des marques de sa capacité à la bataille de Czaslau, qui firent juger aux connoisseurs

que son génie lui tenoit lieu d'expérience. Il devint Colonel à la fin de la campagne, & reçut en même temps le commandement des gendarmes.

La paix de Breslau, qui fut une suite de cette victoire, le ramena à Berlin, où, au renouvellement de l'académie royale des sciences, il en fut élu membre honoraire. Il assista souvent à nos assemblées, y apportant des connoissances si variées & si étendues, qu'aucune des matières qui se traitoient, ne lui étoit étrangère ou nouvelle.

Il devint Major Général en 1743, & les devoirs de son état nous l'enlevèrent l'année d'après à l'occasion de la guerre qui se ralluma de nouveau. Monsieur de Goltze fut de toutes les expéditions de cette campagne, & y fut utile en toutes; trouvant des ressources dans son intelligence pour la subsistance des troupes, là même où il paroissoit que la famine devoit suspendre les hostilités.

Nous venons enfin à la plus belle époque de sa vie, je veux dire la campagne de l'année 1745, campagne où il eut occasion de déployer toute l'étendue de sa capacité. Au commence-

ment de cette année, le Roi lui communiqua le projet de sa campagne, qui étoit de rendre la guerre offensive par le moyen d'une bataille, & de poursuivre les ennemis jusques dans leurs propres provinces. Ce qui rendoit l'opération de Monsieur de Goltze plus difficile, c'étoit l'incertitude du lieu par lequel l'ennemi feroit des efforts; ce qui l'obligeoit à prendre des arrangemens doubles, tant vers les frontières de la Moravie que vers celles de Bohème.

Tout le monde sait que les ennemis pénétrèrent en Silésie par la Bohème, & qu'à cette occasion se donna le 4 de Juin la bataille de Friedberg. Monsieur de Goltze combattit à la droite, à la tête de sa brigade de cavalerie, & fit des merveilles pendant la bataille & pendant la poursuite. A peine fut-il descendu de cheval, que prenant la plume à la main, il donnoit cent ordres différens, pour arranger les convois qui devoient suivre l'armée.

Les Prussiens poussèrent les troupes de la Reine jusqu'au delà de Koenigegratz. Le Roi passa l'Elbe, & se campa au village de Clum, qui est encore à un mille au delà. Ainsi les Prussiens étoient à dix milles de leurs magasins, ayant deux

nière; aucune chaîne de montagnes qui les en séparoit; aucune rivière navigable pour s'en servir, & à l'entour de leur camp une contrée abandonnée de ses habitans, ce qui en faisoit un désert. Monsieur de Goltze surmonta tous ces obstacles; & quoique les subsistances se tirassent de la Silésie, personne ne s'apperçut de ces embarras, & l'armée vécut dans l'abondance.

En examinant le nombre prodigieux de détails qu'entraînoit son emploi, on croiroit qu'un seul homme ne pourroit y suffire. Mais Monsieur de Goltze avoit ce talent particulier à César; il dictoit, comme ce grand homme, à quatre secrétaires à la fois, conservant toujours la tête fraîche, malgré le poids des occupations les plus compliquées & les plus difficiles.

A peine Monsieur de Goltze devint-il Commissaire général & Drossart de Cotbus & de Peitz, qu'il en témoigna sa reconnoissance à son Maître, de la façon la plus noble qu'un sujet le puisse faire envers son souverain, c'est à dire par des services plus importans encore que ceux qu'il avoit rendus.

Des raisons politiques & militaires engagèrent le Roi de se rapprocher des frontières de la Silésie.

Siléfie. Son armée étoit affoiblie par trois gros détachemens, dont l'un avoit joint le vieux Prince d'Anhalt, au camp de Magdebourg; le fecond, fous le Général de Naffau, avoit repris la forterefle de Cofel; & le troifiéme, fous le Général du Moulin, occupoit les gorges des montagnes qui mènent en Siléfie & par où les convois arrivoient à l'armée. Les Autrichiens jugeant ces circonftances favorables, vinrent de nuit, & fe rangèrent à la droite de l'armée du Roi, fur une montagne qui ajoutoit à l'avantage du nombre qu'ils avoient, celui du terrain.

Monfieur de Goltze, qui campoit à la droite, fut le premier qui avertit le Roi de l'arrivée des ennemis. Auffitôt l'armée prit les armes, & fe mit en devoir de les attaquer. Dix efcadrons, qui compofoient la première brigade que commandoit Monfieur de Goltze, & deux efcadrons de la feconde, avec cinq bataillons de grenadiers, étoient à peine en bataille que Monfieur de Goltze eut ordre de donner.

Il avoit devant lui cinquante efcadrons des troupes de la Reine, rangés en trois lignes fur la croupe d'une montagne. Les attaquer, les enfoncer & les difperfer, fut pour lui l'ouvrage

d'un moment. Cette cavalerie, débandée & fugitive à travers des vallons, ne put jamais se rallier, & l'infanterie prussienne trouva toutes les facilités nécessaires pour emporter alors la batterie principale des Autrichiens. On étoit accoutumé d'exiger de Monsieur de Göltze le double de ce qu'on demande aux autres: & comme si c'eût été trop peu de gagner une bataille en un jour, on le détacha, avec sa brigade, qui devenoit inutile à la droite, vers la gauche, où il combattit une seconde fois avec le même succès que la première. Le Roi lui-même rendit le témoignage à ce Général, qu'il avoit eu la plus grande part au gain de cette bataille, où la valeur suppléa au nombre; & l'intelligence des officiers, aux dispositions que le temps n'avoit pas permis de faire.

L'armée entra ensuite dans ses quartiers de cantonnement en Silésie. Mais un nouvel orage s'éleva bientôt. Les ennemis de la Prusse, vaincus tans de fois, n'en étoient pas moins animés à notre perte. Ils méditoient de faire une irruption dans le Brandebourg, en traversant la Saxe. Ce projet découvert demanda de nouvelles mesures pour s'y opposer. Monsieur de

Goltze travailla aux arrangemens des ſubſiſtances avec tout le zèle d'un bon patriote, & ſurpaſſa dans cette occaſion tout ce qu'il avoit fait d'utile en ce genre jusqu'alors.

L'expédition de la Luſace fut une marche continuelle, ſans relâche, qui dura huit jours, pendant lesquels l'armée fut abondamment pourvue. Il régla enſuite les contributions avec humanité & déſintéreſſement, & revint après la paix de Dresde à Berlin, où il exerça ſes talens & des vertus civiles, qui le rendoient auſſi eſtimable qu'il l'étoit par les militaires.

Ce fut par ſes ſoins que ſe perfectionnèrent les arrangemens de ces magaſins qui préſervent toutes les provinces de la domination pruſſienne du fléau de la famine, & des ſuites encore plus funeſtes qu'elle attire après elle. Ce fut à ſes bonnes diſpoſitions que l'économie de l'hôtel royal des Invalides eut l'obligation de ſes meilleurs règlemens. Ce fut à ſon induſtrie qu'on dut le projet nouveau pour les caiſſons, les fours & les bateaux du commiſſariat.

Monſieur de Goltze ne perdoit jamais de vue le bien de l'État: il dreſſa des mémoires pour le défrichement des terres, pour ſaigner

des marais, pour établir de nouveaux villages, pour proportionner des taxes & pour réformer différens abus, sur les observations qu'il avoit faites en parcourant les provinces dans ses voyages; plusieurs de ces mémoires devinrent d'une utilité réelle par leur exécution.

A la fin de 1746 il fut attaqué d'une espèce d'asthme, que les médecins, superficiels dans leurs conjectures, méprisèrent selon leur coutume. Au commencement de l'année 1747 son mal augmenta, & fut suivi d'un crachement de sang assez violent, par lequel on s'apperçut, mais trop tard, du mal qui le menaçoit. Le Roi l'avoit admis dans sa plus grande familiarité. Il aimoit sa conversation, qui étoit toujours pleine de choses, mêlées de connoissances agréables & de connoissances solides; passant des unes aux autres avec cette facilité qu'y apporte un esprit rempli d'aménité & formé par un long usage du monde. Sa Majesté le vit souvent, & surtout pendant les derniers jours de sa vie, pendant lesquels il conserva une présence d'esprit & une fermeté admirable, dictant ses dernières volontés sans embarras, consolant ses parens & se préparant à la mort en philosophe qui foule

aux pieds les préjugés du vulgaire, & dont la vie vertueuſe & pure de crimes ne donnoit lieu à aucune eſpèce de repentir.

Le ſamedi, 4 d'Août, il ſe trouva plus mal le matin que d'ordinaire, & ſentant que ſa fin approchoit, il eut la préſence d'eſprit d'ordonner à ſon valet de chambre de fermer la porte de l'appartement de ſon épouſe, qui étoit enceinte: il lui prit en même temps un crachement de ſang plus fort que ceux qu'il avoit eus jusqu'alors, pendant lequel il expira.

Il avoit épouſé Charlotte Wilhelmine de Grebnitz, de laquelle il eut trois fils & trois filles, qu'il laiſſa en bas âge, ſans compter un fils poſthume dont ſa femme accoucha peu de temps après ſa mort. Monſieur de Goltze avoit toutes les qualités d'un homme aimable & d'un homme utile. Son eſprit étoit juſte & pénétrant, ſa mémoire vaſte, & ſes connoiſſances auſſi étendues que celles d'un homme de condition puiſſent l'être. Il fuyoit l'oiſiveté, & aimoit le travail avec paſſion. Son cœur étoit noble, toujours porté au bien: & ſon ame étoit ſi généreuſe, qu'il ſecourut quantité de pauvres officiers dans leurs beſoins. En un mot il étoit honnête hom-

me : louange trop peu estimée de nos jours, & qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avoit dans ses mœurs cette simplicité qui a si souvent été la compagne des grands hommes. Sa modestie fut poussée au point, qu'il ne voulut point être enterré avec cette pompe par laquelle la vanité des vivans croit encore triompher des injures de la mort. Le Roi, pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit rendu tant de services à l'État, & à la perte duquel il étoit si sensible, ordonna, par une distinction particuliére, à tous les officiers des gendarmes d'en porter le deuil.

Il est vrai de dire qu'il étoit de ces génies dont il ne faut que trois ou quatre pour illustrer tout un règne. Il vécut long-temps, parce que toute sa vie se passa en méditations & en actions. La mort l'empêcha de faire de plus grandes choses. On peut lui appliquer cette strophe si connue de Rousseau :

Et ne mesurons point au nombre des années
La trame des héros.

ÉLOGE

DU

BARON DE KNOBELSDORF.

JEAN GEORGE WENCESLAS, Baron DE KNOBELSDORF, naquit en 1697. Son père étoit Seigneur du village de Coſtar, dans le duché de Croſſen, & ſa mère étoit Baronne de *Hauchwitz*.

Dès l'âge de quinze ans il embraſſa le métier des armes; il fit la campagne de Poméranie, & le ſiége de Stralſund, dans le régiment de Lottum, où il s'étoit engagé, ſe diſtinguant autant que le permettoit la ſphère étroite des grades ſubalternes de la guerre. Les fatigues d'une campagne rude, & d'un ſiége pouſſé jusqu'au commencement de l'hiver, altérèrent ſa ſanté, & lui cauſèrent un crachement de ſang; il ſe roi-

dit contre ces infirmités précoces, & s'obſtina à ſervir malgré ſon tempérament délicat, jusqu'à l'année 1730, qu'il quitta comme capitaine.

Le caractère du génie eſt de pouſſer fortement ceux qui en ſont doués à s'abandonner au penchant irréſiſtible de la nature, qui leur enſeigne à quoi ils ſont propres; de là vient que tant d'habiles artiſtes ſe ſont formés eux-mêmes, & ſe ſont ouvert des routes nouvelles dans la carrière des arts. Cette puiſſante inclination ſe remarque ſurtout dans ceux qui ſont nés poëtes, ou peintres. Sans citer Ovide, qui fit des vers malgré la défenſe de ſon père, ſans citer le Taſſe qui fut dans le même cas, & ſans faire mention du Corrège qui ſe trouva peintre en voyant les tableaux de Raphaël, nous trouvons dans Monſieur de Knobelsdorf un pareil exemple. Il étoit né peintre & grand architecte; la nature en avoit fait les frais, & il ne reſtoit qu'à l'art d'y mettre la dernière main.

Pendant que Monſieur de Knobelsdorf étoit au ſervice, il employoit ſon loiſir à deſſiner d'après la boſſe. Il peignoit déjà des payſages dans le goût de Claude-Lorrain, ſans connoître un maître avec lequel il avoit une ſi

grande ressemblance. Dès qu'il eut quitté le service, il se livra à ses goûts sans retenue, il lia amitié avec le célèbre Pesne, & il n'eut point honte de lui confier l'éducation de ses talens. Sous cet habile maître il étudia surtout ce coloris séduisant qui par une douce illusion empiète sur les droits de la nature, en animant la toile muette. Il ne négligea aucun genre, depuis l'histoire jusqu'aux fleurs, depuis l'huile jusqu'au pastel. La peinture le conduisit par la main à l'architecture; & ne considérant cette connoissance dans le commencement que pour l'emploi qu'il en pouvoit faire dans les tableaux, il se trouva que ce qu'il ne regardoit que comme un accessoire, fut son talent principal.

La retraite dans laquelle il vivoit, ne le cacha pas au Roi, alors Prince royal: ce Prince l'appela à son service, & Monsieur de Knobelsdorf pour premier essai orna le château de Rheinsberg, & le mit ainsi que les jardins dans l'état où on le voit à présent. Monsieur de Knobelsdorf embellissoit l'architecture par un goût pittoresque, qui ajoutoit des grâces aux ornemens ordinaires; il aimoit la noble simplicité des Grecs, & un sentiment fin lui faisoit re-

jeter tous les ornemens qui n'étoient pas à leur place. Son avidité de connoiſſances lui fit déſirer de voir l'Italie, afin d'étudier jusque dans ſes ruines les règles de ſon art. Il fit ce voyage l'année 1738. Il admira le coloris de l'école vénitienne, le deſſein de l'école romaine; il vit tous les tableaux des grands maîtres: mais de tous les peintres d'Italie il ne trouva que Soliméne digne de ceux qui ſous les Léon X avoient illuſtré leur patrie. Il trouvoit plus de majeſté dans l'architecture ancienne que dans celle des modernes; il admiroit la faſtueuſe baſilique de St Pierre, ſans cependant s'aveugler ſur ſes défauts, remarquant que les différens architectes qui y ont travaillé, ſe ſont écartés à tort du premier deſſein qu'en a fait Michel Ange. Mr de Knobelsdorf revint ainſi à Berlin, enrichi des tréſors de l'Italie, affermi dans ſes principes d'architecture, & confirmé par ſon expérience dans les préjugés favorables qu'il avoit pour le coloris de Monſieur Peſne. A ſon retour il fit le portrait du feu Roi, du Prince royal, & beaucoup d'autres qui auroient fait la réputation d'un homme qui n'auroit été que peintre.

En 1740, après la mort de Fréderic Guillaume, le Roi lui confia la furintendance des bâtimens & jardins. Mr de Knobelsdorf s'appliqua d'abord à orner le parc de Berlin; il en fit un endroit délicieux par la variété des allées, des paliffades, des falons, & par le mélange agréable que produifent à la vue les nuances des feuilles de tant d'arbres différens: il embellit le parc par des ftatues & par la conduite de quelques ruiffeaux; de forte qu'il fournit aux habitans de cette capitale une promenade commode & ornée, où les raffinemens de l'art ne fe préfentent que fous les attraits champêtres de la nature.

Monfieur de Knobelsdorf, non content d'avoir vu en Italie ce que les arts y furent autrefois, voulut les confidérer dans un pays où ils fleuriffent actuellement; il obtint la permiffion de faire le voyage de France. Il ne s'écarta pas de fon objet pendant le temps qu'il y fut. Trop attaché aux beaux-arts pour fe répandre dans le grand monde, & trop ardent à s'inftruire pour fortir de la fociété des artiftes, il ne vit que des atteliers, des galeries de tableaux, des égliſes, & de l'architecture. Il n'eft pas hors de

notre ſujet de rapporter ici le jugement qu'il portoit des peintres de l'école françoiſe. Il approuvoit la poëſie qui règne dans la compoſition des tableaux de le Brun, le deſſein hardi du Pouſſin, le coloris de Blanchard & des Boulognes, la reſſemblance & le fini des draperies de Rigaut, le clair obſcur de Raoux, la naïveté & la vérité de Chardin, & il faiſoit beaucoup de cas des tableaux de Charles Vanloo & des inſtructions de de Troies. Il trouvoit cependant le talent des François pour la ſculpture ſupérieur à celui qu'ils ont pour la peinture, l'art étant pouſſé à ſa perfection par les Bouchardon, les Adam, les Pigale &c. De tous les bâtimens de France deux ſeuls lui paroiſſoient d'une architecture claſſique, ſavoir la façade du Louvre par Perrault, & celle de Verſailles qui donne ſur le jardin. Il donnoit la préférence aux Italiens pour l'architecture extérieure, & aux François pour la diſtribution, la commodité, & les ornemens des appartemens. En quittant la France il paſſa par la Flandre, où, comme on s'en doute bien, les ouvrages des Van-Dick, des Rubens, & des Wowermens, ne lui échappèrent pas.

Arrivé à Berlin, le Roi le chargea de la construction de la maison d'opéra, un des édifices les plus beaux & les plus réguliers qui ornent cette capitale. La façade en est imitée, & non pas copiée, d'après celle du Panthéon; & dans l'intérieur le rapport heureux des proportions rend ce vase sonore, quelle que soit son immensité. Monsieur de Knobelsdorf fut occupé ensuite à bâtir la nouvelle aile du palais de Charlottenbourg, dont les amateurs approuvent la beauté du vestibule & de l'escalier, la noblesse du salon, & l'élégance de la galerie. Il eut occasion d'exercer ses talens à la décoration du péristile nouveau du château de Potsdam, à l'escalier de marbre, & au salon où est représentée l'apothéose du grand Électeur. Le salon de Sans-Souci, qui imite l'intérieur du Panthéon, fut exécuté d'après ses desseins, de même que la grotte & la colonnade de marbre qui se trouvent dans les jardins de ce palais. Outre les édifices dont je viens de parler, une infinité de maisons particulières, tant à Berlin, qu'à Potsdam, entre autres le château de Dessau, ont été bâties d'après les desseins qu'il en a donnés.

Un homme qui possédoit tant de talens, fut revendiqué par l'académie royale des sciences à son renouvellement; & Monsieur de Knobelsdorff en devint membre honoraire. Qu'on ne s'étonne pas de voir un peintre, grand architecte, placé entre des astronomes, des géomètres, des physiciens, & des poëtes. Les arts & les sciences sont des jumeaux, qui ont le génie pour père commun, ils tiennent les uns aux autres par des liens naturels & inséparables: la peinture exige une connoissance parfaite de la mythologie & de l'histoire; elle conduit à l'étude de l'anatomie pour tout ce qui a rapport au jeu des ressorts qui font mouvoir le corps humain, afin que dans l'attitude des figures la contraction des muscles opère des effets véritables, & ne représente, ni enfoncemens, ni élévations dans les membres, que ceux qui doivent y être. Le paysage veut une connoissance de l'optique & de la perspective, qui jointe à l'architecture exige l'étude de la géométrie, des forces mouvantes & de la mécanique. La peinture tient surtout à la poësie; le même feu d'imagination qui sert le poëte, doit se trouver dans le peintre. Toutes ces parties entrent dans la com-

position d'un bon peintre: & c'est peut-être un des grands avantages de notre siècle éclairé que d'avoir rendu les sciences plus communes en les rendant plus nécessaires.

Tant de connoissances que Monsieur de Knobelsdorf possédoit, le rendoient un sujet véritablement académique, & lui auroient fait plus d'honneur, si la mort ne nous l'avoit enlevé dans un âge où ses talens étoient dans toute leur maturité. Il avoit été sujet à des accès de goutte: soit qu'il traitât son mal avec trop d'indifférence, soit que sa santé se dérangeât d'elle-même, il se plaignit d'obstructions, & son mal dégénéra enfin en hydropisie. Les médecins l'envoyérent aux eaux de Spa, croyant s'en défaire; mais il sentit que ce remède n'étoit pas propre à son mal, il regagna Berlin avec peine, où l mourut le 15 de Septembre 1753, âgé de 56 ans.

Monsieur de Knobelsdorf avoit un caractère de candeur & de probité qui le fit estimer généralement; il aimoit la vérité & se persuadoit qu'elle n'offensoit personne; il regardoit la complaisance comme une gêne, & fuyoit tout ce qui paroissoit contraindre sa liberté; il falloit

comme c'eſt le caractère de la jeuneſſe d'être prévenue des premières opinions qu'on lui inculque; tout autre diſciple auroit adopté les ſentimens de ſon maître; ce n'en fut pas aſſez pour le jeune la Mettrie; il devint janſéniſte, & compoſa un ouvrage qui eut vogue dans le parti.

En 1725 il étudia la phyſique au collége d'Harcourt, & y fit de grands progrès. De retour en ſa patrie, le ſieur Hunault, médecin de Saint Malo, lui conſeilla d'embraſſer cette profeſſion: on perſuada le père; on l'aſſura que les remèdes d'un médecin médiocre rapporteroient plus que les abſolutions d'un bon prêtre. D'abord le jeune la Mettrie s'appliqua à l'anatomie; il diſſéqua pendant deux hivers; après quoi il prit en 1725 à Rheims le bonnet de docteur, & y fut reçu médecin.

En 1733 il fut étudier à Leyde ſous le fameux Boerhaave. Le maître étoit digne de l'écolier, & l'écolier ſe rendit bientôt digne du maître. Mr la Mettrie appliqua toute la ſagacité de ſon eſprit à la connoiſſance & à la cure des infirmités humaines; & il devint grand médecin dès qu'il voulut l'être. En 1734 il traduiſit, dans

ſes momens de loiſir, le traité de feu Mr Boerhaave, ſon Aphrodiſiacus; & y joignit une diſſertation ſur les maladies vénériennes, dont lui-même étoit l'auteur. Les vieux médecins s'élevèrent en France contre un écolier qui leur faiſoit l'affront d'en ſavoir autant qu'eux. Un des plus célèbres médecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer ſon ouvrage, (marque certaine qu'il étoit bon.) La Mettrie répliqua; &, pour confondre d'autant plus ſon adverſaire, en 1736 il compoſa un traité du *Vertige*, eſtimé de tous les médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine baſſe jalouſie eſt devenue un des attributs des gens de lettres; elle irrite l'eſprit de ceux qui ſont en poſſeſſion des réputations contre les progrès des naiſſans génies; cette rouille s'attache aux talens ſans les détruire, mais elle leur nuit quelquefois. Mr la Mettrie, qui avançoit à pas de géant dans la carrière des ſciences, ſouffrit de cette jalouſie, & ſa vivacité l'y rendit trop ſenſible.

Il traduiſit à Saint Malo les Aphoriſmes de Boerhaave, la Matière médicale, les Procédés chimiques, la Théorie chimique, & les Inſti-

veilleuſes dans des événemens ordinaires; ou comme ce fameux militaire, qui trop rempli de ſon ſyſtême, trouvoit des colonnes dans tous les livres qu'il liſoit. La plupart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature comme ſi c'étoient des traités de théologie; remplis de ce ſeul objet, ils voient des héréſies partout; de là viennent tant de faux jugemens; & tant d'accuſations formées, pour la plupart, mal à propos contre les auteurs. Un livre de phyſique doit être lu avec l'eſprit d'un phyſicien; la nature, la vérité eſt ſon juge; c'eſt elle qui doit l'abſoudre ou le condamner: un livre d'aſtronomie veut être lu dans un même ſens. Si un pauvre médecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué ſur le crâne dérange l'eſprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raiſon s'égare, il faut lui prouver le contraire, ou ſe taire. Si un aſtronome habile démontre, malgré Joſué, que la terre & tous les globes céleſtes tournent autour du ſoleil, il faut ou mieux calculer que lui, ou ſouffrir que la terre tourne.

Mais les théologiens, qui par leurs appréhenſions continuelles pourroient faire croire aux foibles que leur cauſe eſt mauvaiſe, ne s'embar-

Fribourg, & à la bataille de Fontenoi, où il perdit son protecteur, qui y fut tué d'un coup de canon.

Mr la Mettrie ressentit d'autant plus vivement cette perte, que ce fut en même temps l'écueil de sa fortune. Voici ce qui y donna lieu. Pendant la campagne de Fribourg Mr la Mettrie fut attaqué d'une fièvre chaude: une maladie est pour un philosophe une école de physique; il crut s'appercevoir que la faculté de penser n'étoit qu'une suite de l'organisation de la machine, & que le dérangement des ressorts influoit considérablement sur cette partie de nous-mêmes que les métaphysiciens appellent l'ame. Rempli de ces idées pendant sa convalescence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténèbres de la métaphysique; il tenta d'expliquer, à l'aide de l'anatomie, la texture déliée de l'entendement; & il ne trouva que de la mécanique où d'autres avoient supposé une essence supérieure à la matière. Il fit imprimer ses conjectures philosophiques sous le titre d'*Histoire naturelle de l'ame*. L'aumônier du régiment sonna le tocsin contre lui; & d'abord tous les dévots crièrent.

Le vulgaire des ecclésiastiques est comme Don Quichotte, qui trouvoit des aventures mer-

de Duras & le Vicomte du Chaila, lui conseillèrent de se soustraire à la haine des prêtres & à la vengeance des médecins. Il quitta donc en 1746 les hôpitaux de l'armée, où Mr de Séchelles l'avoit placé, & vint philosopher tranquillement à Leyde. Il y composa sa *Pénélope*, ouvrage polémique contre les médecins, où, à l'exemple de Démocrite, il plaisantoit sur la vanité de sa profession: ce qu'il y eut de singulier, c'est que les médecins, dont la charlatanerie y est peinte au vrai, ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le lisant; ce qui marque bien qu'il se trouvoit dans l'ouvrage plus de gaieté que de malice.

Mr la Mettrie ayant perdu de vue ses hôpitaux & ses malades, s'adonna entièrement à la philosophie spéculative; il fit son *Homme machine*, ou plutôt il jeta sur le papier quelques pensées fortes sur le matérialisme, qu'il s'étoit sans doute proposé de rédiger. Cet ouvrage, qui devoit déplaire à des gens qui par état sont ennemis déclarés des progrès de la raison humaine, révolta tous les prêtres de Leyde contre l'auteur: calvinistes, catholiques & luthériens oublièrent en ce moment que la consubstantiation, le libre arbitre, la messe des morts, & l'infaillibilité du

papê les divisoient; ils se réunirent tous pour persécuter un philosophe qui avoit de plus le malheur d'être François, dans un temps où cette monarchie faisoit une guerre heureuse à leurs Hautes Puissances.

Le titre de philosophe & de malheureux fut suffisant pour procurer à Mr la Mettrie un asile en Prusse, avec une pension du Roi. Il se rendit à Berlin au mois de Février de l'année 1748; il y fut reçu membre de l'académie royale des sciences. La médecine le revendiqua à la métaphysique, & il fit un traité de la *Dyssenterie*, & un autre de l'*Asthme*, les meilleurs qui ayent été écrits sur ces cruelles maladies. Il ébaucha différens ouvrages sur des matières de philosophie abstraite qu'il s'étoit proposé d'examiner; & par une suite des fatalités qu'il avoit éprouvées, ces ouvrages lui furent dérobés; mais il en demanda la suppression aussitôt qu'ils parurent.

Mr la Mettrie mourut dans la maison de Milord Tirconnel, Ministre plénipotentiaire de France, auquel il avoit rendu la vie. Il semble que la maladie, connoissant à qui elle avoit à faire, ait eu l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau,

pour le terrasser plus sûrement: il prit une fièvre chaude avec un délire violent: le malade fut obligé d'avoir recours à la science de ses collégues, & il n'y trouva pas la ressource qu'il avoit si souvent, & pour lui & pour le public, trouvée dans la sienne propre.

Il mourut le 11 de Novembre 1751, âgé de 43 ans. Il avoit épousé Louise Charlotte Dréauno, dont il ne laissa qu'une fille âgée de cinq ans & quelques mois.

Mr la Mettrie étoit né avec un fond de gaiété naturelle intarissable; il avoit l'esprit vif, & l'imagination si féconde, qu'elle faisoit croître des fleurs dans le terrain aride de la médecine. La Nature l'avoit fait orateur & philosophe; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut une ame pure & un cœur serviable. Tous ceux auxquels les pieuses injures des théologiens n'en imposent pas, regrettent en Mr la Mettrie un honnête homme & un savant médecin.

ÉLOGE

DU GÉNÉRAL DE STILL.

Christofle Louis de Still naquit à Berlin l'an 1696, d'Ulric de Still, Lieutenant Général des armées du Roi, Commandant de la ville de Magdebourg; & de Marie de Cosel. Il fit ses humanités au collége de Helmstedt, & acheva de se perfectionner dans ses études à l'université de Halle. L'amour des lettres n'altéra pas en lui le désir de la gloire: en 1715, lorsque la guerre survint avec la Suède, Mr de Still voulut servir sa patrie; il fit le siége de Stralsund, & de l'infanterie il passa dans la cavalerie, pour laquelle sa vivacité sembloit le destiner. Il ne se contentoit pas d'avoir une charge, il vouloit être digne de la remplir. La longue paix depuis l'an-

née 1717 jusqu'à 1733 n'avoit fourni aux militaires aucune occaſion d'acquérir l'expérience de leur art. Tous étoient réduits à la ſimple théorie, qui en comparaiſon de l'expérience ne doit ſe regarder que comme l'ombre à l'égard de l'objet réel. A la mort d'Auguſte premier, Roi de Pologne, Mr de Still ne laiſſa point échapper l'occaſion qui ſe préſenta à lui; il aſſiſta au fameux ſiége de Danzic qui ſe fit ſous la direction du Maréchal Munnich, & il eut la ſatisfaction de faire ſous le Prince Eugène la dernière campagne où ce Prince commanda ſur le Rhin. Après la mort du feu Roi, le Roi d'à préſent le nomma Gouverneur de ſon frère, le Prince Henri. Mr de Still étoit d'autant plus digne de cet emploi, qu'il réuniſſoit les qualités du cœur aux talens de l'eſprit, & aux vertus militaires. Au renouvellement de l'académie, Mr de Still en fut élu Curateur. Il eſt honteux de le dire, mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'on trouve rarement parmi les perſonnes de naiſſance des eſprits auſſi éclairés que le ſien, & un mérite auſſi digne de l'académie que l'avoit Mr de Still. Il n'étoit point étranger aux différentes ſciences que notre aca-

démie réunit en corps; il auroit même été capable de nous enrichir de ses travaux littéraires, si ses différentes fonctions ne lui en avoient dérobé le temps. Son penchant le portoit aux belles lettres; il préféroit aux sciences austères les grâces de l'éloquence, non pas cette profusion de mots qui n'opère qu'une espèce de bourdonnement agréable aux oreilles, mais la force des pensées qui par des expressions majestueuses forcent l'auditeur à les entendre, persuade, & entraîne les suffrages.

Il regardoit les anciens comme nos maîtres, & leur donnoit surtout la préférence sur les modernes par l'étude plus profonde de leur art qu'ils avoient faite. Nous lui avons souvent entendu dire, qu'autrefois un homme pouvoit devenir habile, parce qu'il ne consacroit ses talens qu'à l'art qu'il embrassoit; mais que le goût de notre siècle pour l'universalité des sciences ne pouvoit produire que des hommes superficiels en tout genre; & il regardoit ce goût comme la cause de la décadence des lettres: il ne croyoit pas que Virgile dût commenter Euclide, ni Platon faire des vaudevilles; la vie d'un homme

ne suffisant pas pour approfondir une science. La guerre tira bientôt Mr de Still de l'asile des Muses; il suivit le Roi en Moravie l'année 1742. Il reçut en 1743 le régiment de cavalerie du Prince Eugène d'Anhalt, & fut de la promotion des Majors Généraux.

La seconde guerre de 1745 lui fournit des occasions pour déployer ses vertus militaires; il battit avec sa brigade le Général Nadasti dans une affaire d'avant-garde auprès de Landshut, & le poursuivit jusqu'en Bohème. Peu de temps après il fut blessé à la bataille de Friedberg: il est superflu de dire qu'il y acquit de la gloire. Les exploits que fit la cavalerie prussienne en ce jour-là sont trop connus pour les rappeler ici. Après l'expédition de Saxe, Mr de Still revint avec le Roi à Berlin, où il trouva Mr de Maupertuis, devenu depuis peu Président de l'académie; il participa à la joie que tout notre corps ressentit d'avoir à sa tête un savant aussi illustre. Les sciences & les arts se tiennent tous comme par la main: la méthode qui conduit un géomètre dans les profondeurs de la nature, ou qui guide un philosophe dans les ténèbres de la mé-

taphyſique, eſt la même pour tous les arts. Mr de Still, qui avec le goût des ſciences s'étoit acquis cette méthode, voulut l'appliquer à un métier qu'il faiſoit avec ſuccès, & qui dans la guerre l'avoit couvert de gloire; il compoſa un ouvrage ſur l'origine & les progrès de la cavalerie: ce que nous en avons vu eſt plein de recherches curieuſes, & de détails remplis d'érudition. Il l'avoit pouſſé jusqu'à l'an 1750, & la mort l'empêcha d'achever ce que ſes recherches auroient eu de plus intéreſſant à nous apprendre. Le manuſcrit eſt entre les mains de ſa famille: ce ſeroit une perte pour le public s'il étoit fruſtré de cet héritage.

Depuis l'année 1750 Mr de Still ſe ſentit attaqué d'un aſthme, qui allant toujours en empirant, cauſa enfin ſa mort le 19 d'Octobre 1752. Il avoit épouſé Charlotte de Hus, fille du Préſident de la Régence de Magdebourg; il laiſſa deux fils, qui ſont officiers, & quatre filles, dont deux ſont en bas âge. Il avoit le cœur ſerviable, plein de candeur & de déſintéreſſement; ſa ſageſſe étoit gaie, & ſa joie étoit ſage. Les talens de ſon eſprit ne ſervoient qu'à relever les

qualités de son cœur; né pour les arts comme pour la guerre; pour la cour comme pour la retraite, il étoit de ce petit nombre de gens qui ne devroient jamais mourir; mais comme la vertu ne se dérobe pas aux atteintes de la mort, il a su survivre à lui-même en laissant un nom cher aux arts, & estimé des honnêtes gens.

ÉLOGE

ÉLOGE

DU

PRINCE HENRI

DE PRUSSE. *)

Messieurs,

Si l'affliction est permise à un homme raisonnable, c'est sans doute quand il partage avec sa patrie & un peuple nombreux la douleur d'une perte irréparable. Bien loin que l'objet de la philosophie soit d'étouffer la nature en nous, elle se borne à régler & modérer les écarts des passions: en munissant le cœur du sage d'assez de fermeté pour soutenir l'infortune avec grandeur d'ame, elle le blâmeroit si dans un engourdissement stupide il voyoit d'un œil insensible les pertes & les désastres de ses concitoyens. Me

*) Lu dans l'assemblée extraordinaire de l'académie royale des sciences le 30 Décembre 1767.

feroit-il donc permis de demeurer feul infenfible au funefte événement qui trouble la férénité de vos jours, à la vue du fpectacle lugubre qui vient de vous frapper, à ce triomphe de la Mort qui s'élève des trophées de nos dépouilles, & qui s'applaudit de s'être immolé nos plus illuftres têtes? Non, Meffieurs, mon filence feroit criminel: il me doit être permis de mêler ma voix à celle de tant de citoyens vertueux, qui déplorent la deftinée d'un jeune Prince que les *Dieux* n'ont fait que montrer à la terre. De quelque côté que je tourne mes regards, je n'apperçois que des fronts abattus, des vifages fombres, l'empreinte de la douleur, des ruiffeaux de larmes qui coulent des yeux; je n'entends que des foupirs & des regrets étouffés par des fanglots. Ceci me rappelle la famille royale éplorée, redemandant, mais hélas en vain, le Prince aimable qu'elle a perdu pour toujours.

La haute naiffance qui approchoit le Prince Henri fi près du trône, ne fut pas la caufe d'une douleur fi univerfelle: la grandeur, l'illuftration, la puiffance n'infpirent que la crainte, une foumiffion forcée, & des refpects auffi vains que l'idole qui les reçoit: l'idole tombe-t-elle? la

considération finit, & la malignité la brise. Non, Messieurs, ce n'étoit pas l'ouvrage de la Fortune qu'on estimoit dans le Prince Henri; mais l'ouvrage de la Nature, mais les talens de l'esprit, mais les qualités du cœur, mais le mérite de l'homme même. S'il n'avoit eu qu'une ame vulgaire, peut-être par bienséance lui eût-on prodigué de froids regrets, démentis par l'indifférence publique; des éloges peinés, entendus avec ennui; de frivoles démonstrations de sensibilité, qui n'auroient pas abusé les plus stupides: & son nom auroit été condamné à un éternel oubli.

Hélas, que nous sommes éloignés de nous trouver dans ce cas! N'eût-il été qu'un particulier, le Prince Henri auroit gagné les cœurs de tous ceux qui l'auroient approché. En effet, qui pouvoit se refuser à son air affable, à son abord facile, à ce caractère de douceur qui ne le quittoit jamais, à ce cœur tendre & compatissant, à ce génie plein de noblesse & d'élévation, à cette maturité de raison dans l'âge des égaremens, à cet amour des sciences & de la vertu dans cette vive jeunesse où la plupart des hommes n'ont qu'un instinct de plaisir & de fo-

lie, enfin à cet assemblage admirable de talens & de vertus qui se rencontrent si rarement chez des particuliers, plus rarement encore parmi les personnes d'une haute naissance, parce que leur nombre est moins considérable?

Se trouveroit-il dans cette assemblée quelque esprit assez méchant, assez satirique, censeur assez dur, assez impitoyable, qui osant tourner en dérision le sujet respectable de notre juste douleur, trouvât à redire que nous entreprenions aujourd'hui l'éloge d'un enfant qui a passé avec rapidité, & qui n'a laissé aucune trace de son existence? Non, Messieurs, j'ai une trop haute idée du caractère de cette nation, pour soupçonner qu'on y trouve des hommes féroces par insensibilité, & inhumains par esprit de contradiction: on peut ignorer nos pertes, mais on ne peut les connoître qu'avec attendrissement. S'il se trouvoit ailleurs de ces censeurs dédaigneux, que ne pourrions-nous pas leur répondre?

Se figurent-ils que tout un peuple se trompe, quand à la mort d'un jeune Prince il donne les marques de la plus profonde douleur? Croient-ils qu'on gagne la faveur du public, & qu'on peut le mettre dans une espèce d'enthousiasme

sans mérite? Pensent-ils que le genre humain, si peu disposé à donner son suffrage, l'accorde légérement, s'il n'y est forcé par la vertu? Qu'ils conviennent donc que cet enfant, qui n'a laissé aucune trace de son existence, méritoit nos regrets, tant par ce que nous espérions de lui, que par le peu de Princes qu'il nous restoit à perdre. Justifions les larmes de la famille royale, les regrets des véritables citoyens attachés au gouvernement, & la consternation publique à la nouvelle d'une perte aussi importante.

Qu'est-ce qui fait, Messieurs, la force des États? Sont-ce des limites étendues, auxquelles il faut des défenseurs? Sont-ce des richesses accumulées par le commerce & l'industrie, qui ne deviennent utiles que par leur bon emploi? Sont-ce des peuples nombreux, qui se détruiroient eux-mêmes s'ils manquoient de conducteurs? Non, Messieurs, ces objets sont des matériaux bruts, qui n'acquièrent de prix & de considération qu'autant que la sagesse & l'habileté savent les mettre en œuvre. La force des États consiste dans les grands hommes que la Nature y fait naître à propos. Parcourez les annales du monde, vous verrez que le temps d'é-

lévation & de splendeur des empires ont été ceux où des génies sublimes, des ames vertueuses, des hommes doués d'un mérite éminent y ont brillé, en soutenant le poids du gouvernement par leurs efforts généreux. C'est ce sentiment confus qui rend le public sensible à la mort des hommes d'une naissance illustre, parce qu'il attendoit d'eux des services importans. Comme on regrette plus la perte d'une tendre plante, qui est près de produire, & qu'un hiver rigoureux emporte, que celle d'un arbre antique dont la sève tarie a desséché les rameaux; de même, Messieurs, le public est plus sensible aux espérances qu'on lui enlève, lorsqu'il touche au moment d'en jouir, qu'à la perte de ceux dont la caducité ne lui fait plus attendre les mêmes services qu'ils lui rendirent dans leur jeunesse.

Sur qui pouvions-nous jamais fonder de plus solides espérances, que sur un Prince dont les moindres actions nous découvroient le caractère admirable, & nous annonçoient de quoi il seroit capable un jour? Hélas! nous voyions le germe des talens & des vertus s'accroître & prospérer dans un champ qui nous promettoit de riches moissons.

Les perſonnes les plus éclairées, ceux qui ont le plus l'uſage de monde, & qui en même temps ont le plus fouillé dans le cœur de l'homme, ſavent déchiffrer dans le fond du caractère les actions qu'on peut en attendre; que ne trouvoient-ils pas dans le caractère de ce jeune Prince? Une ame ou la vertu étoit empreinte, un cœur plein de ſentimens nobles, un eſprit avide de s'inſtruire, un génie de la plus grande élévation, une raiſon mâle & prématurée. Voulez-vous des exemples de ce que la raiſon pouvoit ſur lui dans un âge auſſi tendre? Rappelez vous, Meſſieurs, ces jours de troubles, marqués par tant de calamités, où l'Europe, dans une eſpèce de délire, s'étoit conjurée pour bouleverſer cette monarchie; où nous ne pouvions compter le nombre de nos ennemis, & où il étoit difficile de diſcerner nos amis à des marques certaines. Dans ce temps le Prince de Pruſſe quitta Magdebourg, dont les boulevards ſervoient de dernier aſile à la maiſon royale, pour accompagner le Roi dans la campagne de 1762. Le Prince Henri, qui brûloit d'entrer dans la carrière où le Prince ſon frère alloit s'engager, conçut que non ſeulement ſa jeu-

nesse l'écartoit des fatigues de la guerre, mais qu'encore le Roi son oncle ne pouvoit, sans inconsidération, exposer à la fois, à des dangers évidens, toutes les espérances de l'État. Ces réflexions tournèrent toute son application à l'étude : il disoit qu'il rendroit utiles tous les momens de son loisir qu'il ne pouvoit consacrer à la gloire. Ses progrès répondirent à ses résolutions. Il ne traitoit point l'étude comme cette jeunesse frivole & corrompue, qui par la crainte des maîtres se hâte de remplir un devoir qui lui répugne, pour se livrer ensuite à l'oisiveté, ou bien à la licence & à la dépravation dont les exemples ne lui frayent que trop communément les chemins.

Notre Prince, plus éclairé, savoit que lui-même, ainsi que tous les hommes, n'avoit reçu en naissant que la capacité de s'instruire, qu'il falloit qu'il apprît ce qu'il ignoroit, & remplît sa mémoire (ce magasin précieux) de connoissances dont il pourroit faire usage dans le cours de sa vie. Il étoit persuadé que les lumières acquises par l'étude rendent l'expérience prématurée, & qu'une théorie bien digérée conduit à une pratique facile. Voulez-vous savoir quel

vaste champ de connoissances il avoit embrassé? Depuis l'histoire ancienne jusqu'à la moderne, il avoit tout lu: il s'étoit surtout appliqué à s'imprimer dans la mémoire les caractères des grands hommes, les événemens principaux & frappans, & ce qui a le plus contribué à l'élévation ou bien à la décadence des empires; ce choix exquis & précieux, il se l'étoit rendu familier.

Point d'ouvrage militaire qui jouit de quelque réputation, qu'il n'ait étudié, & sur lequel il n'ait consulté le sentiment des personnes expérimentées. Voulez-vous des témoignages encore moins équivoques de l'ardeur qu'il témoignoit de s'instruire à fond des choses? Apprenez donc, Messieurs, qu'ayant parcouru les systèmes différens de fortification, & ne se sentant pas aussi avancé dans cette partie qu'il l'auroit désiré, durant six mois il prit de leçons du Colonel Ricaut, sans y avoir été incité par personne, & à l'insu de ses parens mêmes. O jeune homme! quel exemple que le vôtre pour la jeunesse lâche & inappliquée qu'il faut contraindre à s'instruire? & que ne devoit-on pas se promettre de vos heureuses dispositions? Voulez-

vous des marques frappantes de la solidité de son esprit? Publions hardiment la vérité : osons dire devant cet auditoire illustre, ce qui doit être au moins connu d'une partie de ceux qui le composent. Agé de dix-huit ans, le Prince savoit rendre compte des systêmes de Descartes, de Leibnitz, de Malebranche, & de Locke : non seulement sa mémoire avoit retenu toutes ces matières abstraites, mais son jugement les avoit toutes épurées. Il étoit étonné de trouver dans les recherches de ces grands hommes moins de vérités que de suppositions ingénieuses ; & il étoit parvenu à penser, comme Aristote, que le doute est le commencement de la sagesse.

Un jugement droit, qui le conduisoit dans toutes ses démarches, l'avoit borné dans l'étude de la géométrie aux élémens d'Euclide : il disoit qu'il abandonnoit la géométrie transcendante à des génies désœuvrés qui pouvoient la cultiver par luxe d'esprit. Sera-t-il croyable pour la postérité que ce Prince aimable, ayant à peine passé le seuil du sanctuaire des sciences, ait dû faire rougir tant de savans blanchis sous le harnois, qui remplissant leur mémoire, n'ont jamais éclairé leur raison?

Un bon eſprit apporte des diſpoſitions à tout ce qu'il veut entreprendre : il eſt tel qu'un Protée, qui change ſans peine de formes, & paroît toujours réellement l'objet qu'il repréſente. Notre Prince, qui étoit né avec ce don heureux, ne laiſſa point échapper la pratique de l'art militaire à la ſphère de ſes connoiſſances : il paroiſſoit né pour tout ce qu'il faiſoit. Son émulation & ſon penchant ſe découvroient ſurtout dans ces courſes annuelles, où ſe trouvant à la ſuite du Roi il parcouroit les provinces ; il connoiſſoit l'armée, & il en étoit connu ; depuis les moindres détails jusqu'aux parties ſublimes de cet art dangereux, rien n'échappoit à ſon activité ; avec cela, d'une humeur toujours égale, tempérant dans ſes mœurs, adroit dans les exercices du corps, perſévérant dans ſes entrepriſes, infatigable dans ſes travaux, & porté par préférence à tout ce qui peut être utile & honorable.

Tant de talens admirables que la Nature avoit accordés au Prince Henri, ne formeroient cependant pas un éloge parfait, ſi les qualités du cœur, eſſentielles à tous les hommes, & ſurtout aux

grands, ne s'y étoient jointes & n'eussent couronné l'œuvre.

Un plus vaste champ se présente à ma vue, & m'offre une riche moisson de vertus. Un enfant, dans l'âge où à peine l'ame commence à se développer, me fournit une foule d'exemples de perfections. Je n'avancerai rien, Messieurs, qui ne soit soutenu par des preuves; & quel que fût mon attachement pour ce Prince, il ne m'aveugleroit pas assez pour que je voulusse en imposer à des témoins. Mais qui me démentira, si je dis que le Prince Henri, né avec un tempérament tout de feu, savoit tempérer sa vivacité par sa sagesse? Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, savent qu'on pouvoit hardiment épancher son cœur dans son sein, sans craindre qu'il trahît les secrets qu'on lui avoit confiés. Son cœur surtout étoit sa plus belle comme sa plus noble partie : doux pour ceux qui l'approchoient, compatissant pour les malheureux, tendre pour ceux qui souffroient, humain pour tout le monde. Il sembloit partager le sort des affligés, il étanchoit les pleurs des infortunés, il répandoit abondamment sa générosité sur les indigens : rien ne

lui étoit trop précieux, pour qu'il ne l'employât au soulagement de ceux qui étoient dans le besoin. Je vous en atteste, ô familles malheureuses qu'il secourut de tout son pouvoir, vous pauvres honteux qui trouviez en lui une ressource toujours assurée, vous malheureux de toute espèce qui avez perdu en lui un bienfaiteur, un père! Ces excellentes dispositions lui étoient si naturelles; il se faisoit si peu d'effort pour les mettre au jour, qu'on voyoit évidemment qu'elles partoient d'une source pure & inépuisable: faut-il qu'un destin ennemi l'ait fait tarir sitôt? Oublierai-je ce peu de jours qu'il passa à son régiment? Vous ses officiers, & vous vaillans cuirassiers, glorieux de servir sous ses ordres, est-il aucun de vous qui me démente, si je dis que vous n'avez appris à le connoître que par ses bienfaits, & que ce Prince si jeune pouvoit vous servir de guide & de modèle?

Vous savez, Messieurs, que le désintéressement parfait est la source d'où découle toute vertu: c'est lui qui fait préférer une réputation honorable aux avantages de la richesse, l'amour de l'équité & de la justice aux désirs d'une cupidité effrénée, les intérêts public & de l'État aux

le désir d'établir une réputation solide est le mobile le plus puissant, est le principal ressort de l'ame, est la source, & le principe éternel qui pousse les hommes à la vertu, & qui produit des actions par lesquelles ils s'immortalisent. Le Prince Henri ne vouloit pas devoir sa réputation à la lâche condescendance du vulgaire, méprisable adorateur des idoles de la Fortune, qui les encense par bassesse, fussent-elles même sans mérite; il vouloit une gloire inhérente à sa personne, & que l'envie ne pût rendre douteuse; point de réputation d'emprunt, mais un nom réel, soutenu par le fond d'un caractère invariable.

Que ne préfagions-nous pas de tant d'admirables qualités, accompagnées de tant de modestie? Avec quel plaisir ne composions-nous pas d'avance l'histoire de la vie que ce grand Prince nous faisoit attendre? Nous le vîmes entrer dans le monde: la carrière de la gloire s'entr'ouvroit pour lui; il nous parut comme un athlète préparé à rendre sa course célèbre: sa jeunesse florissante enfloit nos espérances: d'avance nous jouissions de tout son mérite; mais nous ignorions, hélas, qu'un arrêt fatal de la destinée devoit nous l'enlever sitôt...

Mal-

Malheureux que je suis! Dois-je renouveler votre douleur? faut-il r'ouvrir la source de vos larmes? Et ma main sera-t-elle destinée à retourner le poignard dans la plaie de vos cœurs qui saigne encore? En vain, Messieurs, je m'étudierois à vous déguiser notre perte commune; elle n'est, hélas, que trop réelle! Foibles orateurs, que pouvez-vous pour calmer une douleur aussi vive? mêlez plutôt vos larmes au torrent de celles qui se répandent. Vous le savez, malheureusement le Prince Henri fut subitement saisi d'une maladie autant cruelle qu'affreuse. Ce Prince, qui ignoroit le sentiment de la crainte, n'appréhendoit pas la petite vérole, malgré les ravages prodigieux qu'elle avoit faits l'hiver précédent, & malgré l'horreur générale qu'en a presque tout le monde. Admirez son humanité: dès que les médecins lui eurent appris le mal dont il étoit atteint, il interdit son accès à tous ceux de ses domestiques qui n'avoient point eu la même maladie: un de ses valets de chambre, qui étoit dans ce cas, n'osa le servir: il dit que si l'on vouloit qu'il fût tranquille, on devoit lui laisser courir ses propres risques, sans l'exposer à les communiquer à d'autres. Un des aides

de camp du Roi, qui n'avoit point eu la petite vérole, s'offrit à le veiller; mais le Prince ne voulut point qu'il s'exposât: en craignant de risquer la vie de ceux qui l'entouroient, il bravoit ses propres dangers. Cette bonté, cette noblesse de sentimens, cette façon de penser généreuse, cette humanité, la première des vertus, le caractérisèrent jusqu'au trépas; il souffrit patiemment, il jeta sur la mort des regards intrépides, & s'y abandonna avec héroïsme.

Quel coup de foudre pour la maison royale, que cette nouvelle autant désastreuse qu'inopinée! Hélas, nous nous flattions tous, chacun tâchoit à se faire illusion, nous écartions de nos esprits les images funestes dont l'impression douloureuse blessoit la délicatesse de nos sentimens: ces hommes réduits, par leur art borné, à n'être que les témoins des maladies, nous entretenoient dans cette sécurité trompeuse; quand tout-à-coup les accens d'une voix lugubre vinrent tarir nos espérances, & nous plonger dans la douleur la plus profonde.

Souvenez-vous, Messieurs, de ce jour funeste où la Renommée, qui divulgue tout, répandit subitement ces tristes paroles: « le Prince

Henri eſt mort." Quelle conſternation ! que d'inutiles & ſincères regrets ! que de larmes répandues ! Ce n'étoit point le ſentiment feint d'une douleur affectée, mais l'affliction ſincère d'un public éclairé, qui connoiſſoit la grandeur de ſes pertes. Les jeunes gens diſoient „ comment „ eſt mort celui ſur lequel nous avions fondé tant „ d'eſpérances ?„ Les vieillards diſoient „ c'étoit à „ lui de vivre, à nous de mourir.„ Chacun penſoit avoir perdu en lui un parent, un ami, un exemple, un bienfaiteur. Marcellus, enlevé dans la fleur de ſon printemps, fut moins regretté : Germanicus mourant coûta moins de larmes aux Romains : & la perte d'un jeune homme devint une calamité publique.

O pompe fatale ! ta marche fut arroſée par des torrens de larmes, & tu ne parvins au tombeau qu'à travers les gémiſſemens, les pleurs, les cris du peuple, & les ſymboles du déſeſpoir qui t'environnoient.

Tel, Meſſieurs, eſt le privilége de la vertu quand elle brille dans toute ſa pureté ; les hommes, quelqu'adonnés qu'ils ſoient eux-mêmes au vice, ſont pour leur propre avantage contraints de l'aimer, & forcés de lui rendre juſtice,

Les suffrages sincères de toute une nation, e témoignage universel de l'estime publique, ces louanges du Prince Henri après sa mort, & par conséquent à l'abri de toute flatterie, ne sont-elles pas dans le cas de ces acclamations générales où la voix de Dieu paroît se manifester par la voix de tout un peuple? Ne mesurons donc point la vie des hommes selon son plus ou moins d'étendue, mais selon l'usage qu'ils ont fait du temps de leur existence. O Prince aimable! votre sagesse vous avoit bien averti de cette vérité. Votre course fut bornée; mais vos jours furent remplis. Vous-même, non, vous ne regretteriez pas la courte durée du terme que la Nature vous avoit prescrit, si vous pouviez savoir combien vous avez été aimé, combien de cœurs vous étoient sincèrement attachés, & quelle confiance le public mettoit en votre mérite. Une vie plus longue, que pouvoit-elle vous procurer davantage?

Ah Messieurs, ces tristes réflexions, loin de calmer notre douleur, l'aggravent, en nous rappelant tous les avantages dont nous jouissions, & qui se sont soudainement évanouis: un instant fatal nous oblige à renoncer pour jamais à l'espé-

rance de voir briller tant de vertus pour l'avantage de la patrie. Jour désastreux, qui nous privas de ce doux espoir! Cruelle maladie qui terminas de si beaux jours! Sort impitoyable qui ravis les délices du peuple, pourquoi nous laissas - tu la lumière, après la lui avoir ravie? . . . . . Mais que dis - je? . . . . où m'égare ma douleur? . . . . Non, Messieurs, supprimons des murmures aussi coupables qu'inutiles, respectons les arrêts des destinées, souvenons-nous que la condition d'hommes nous assujettit à la souffrance, que les lâches en sont abattus, & que les courageux la soutiennent avec fermeté. Ce Prince si aimable & si aimé, s'il pouvoit entendre nos tristes regrets, & les accens plaintifs de tant de voix lamentables, n'approuveroit pas ces témoignages lugubres de notre impuissante & stérile douleur: il penseroit que si dans la courte durée de sa vie, il n'a pu nous être utile selon ses excellentes intentions, nous devrions au moins retirer quelques instructions de sa mort.

O vous, jeunesse illustre, qui ne respirez que pour la gloire, & qui dévouez vos travaux aux armes! approchez de ce tombeau; rendez

de vous que je devois apprendre à braver les approches de la mort, moi que l'âge & les infirmités avertissent journellement que j'approche du terme qui bornera la course de ma vie? Votre admirable caractère ne s'effacera jamais de ma mémoire, l'image de vos vertus me sera sans cesse présente: vous vivrez toujours dans mon cœur: votre nom se mêlera dans tous nos entretiens, & votre souvenir ne périra en moi qu'avec l'extinction de ce souffle de vie qui m'anime. J'entrevois déjà la fin de ma carrière, & le moment, cher Prince, où l'être des êtres réunira à jamais ma cendre à la vôtre.

La mort, Messieurs, est la fin de tous les hommes: heureux ceux qui en mourant ont la consolation de savoir qu'ils méritent les larmes de ceux qui leur survivent!

ÉLOGE DE VOLTAIRE. *)

MESSIEURS,

Dans tous les ſiècles, ſurtout chez les nations les plus ingénieuſes & les plus polies, les hommes d'un génie élevé & rare ont été honorés pendant leur vie, & encore plus après leur mort; on les conſidéroit comme des phénomènes qui répandoient leur éclat ſur leur patrie. Les premiers légiſlateurs qui apprirent aux hommes à vivre en ſociété; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens; les philoſophes qui pénétrèrent dans les abymes de la nature, & qui découvrirent quelques vérités; les poëtes qui tranſmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures; tous ces hommes furent regardés comme des êtres ſupérieurs à l'eſpèce humaine; on les croyoit favoriſés d'une

*) Lu à l'Académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin, dans une aſſemblée publique extraordinairement convoquée pour cet objet, le 26 Novembre 1778.

inspiration particulière de la Divinité. De là vint qu'on éleva des autels à Socrate, qu'Hercule passa pour un Dieu, que la Grèce honoroit Orphée, & que sept villes se disputèrent la gloire d'avoir vu naître Homère. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation étoit la plus perfectionnée, savoit l'Iliade par cœur, & célébroit avec sensibilité la gloire de ses anciens héros dans les chants de ce poëme. On voit également que Sophocle, qui remporta la palme du théâtre, fût en grande estime pour ses talens, & de plus que la république d'Athènes le revêtit des charges les plus considérables. Tout le monde sait combien Éschine, Périclès, Démosthène, furent estimés; & que Périclès sauva deux fois la vie à Diagoras, la première en le garantissant contre la fureur des sophistes, & la seconde fois en l'assistant par ses bienfaits. Quiconque en Grèce avoit des talens, étoit sûr de trouver des admirateurs & même des enthousiastes; c'étoient ces puissans encouragemens qui développoient les génies, & qui donnoient aux esprits cet essor qui l'élève, & qui lui fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'étoit-ce pas pour les philosophes

que d'apprendre que Philippe de Macédoine choisit Aristote comme le seul précepteur digne d'élever Alexandre? Dans ce beau siècle tout mérite avoit sa récompense, tout talent ses honneurs; les bons auteurs étoient distingués; les ouvrages de Thucydide, de Xénophon se trouvoient entre les mains de tout le monde; enfin chaque citoyen sembloit participer à la célébrité de ces génies qui élevèrent alors le nom de la Grèce au dessus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un spectacle semblable; on y voit Cicéron qui par son esprit philosophique & par son éloquence s'éleva au comble des honneurs; Lucrèce ne vécut pas assez pour jouir de sa réputation; Virgile & Horace furent honorés des suffrages de ce peuple-roi; ils furent admis aux familiarités d'Auguste, & participèrent aux récompenses que ce tyran adroit répandoit sur ceux qui célébrant ses vertus, faisoient illusion sur ses vices.

A l'époque de la renaissance des lettres dans notre occident, l'on se rappelle avec plaisir l'empressement avec lequel les Médicis & quelques souverains pontifes accueillirent les gens de let-

tres; on sait que Pétrarque fût couronné poëte, & que la mort ravit au Tasse l'honneur d'être couronné dans ce même Capitole où jadis avoient triomphé les vainqueurs de l'univers. Louis XIV, avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenser ces hommes extraordinaires que la nature produisit sous son règne; il ne se borna pas à combler de bienfaits Bossuet, Fénelon, Racine, Despréaux; il étendit sa munificence sur tous les gens de lettres en quelque pays qu'ils fussent, pour peu que leur réputation fût parvenue jusqu'à lui.

Tel est le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui semblent ennoblir l'espèce humaine, & dont les ouvrages nous délassent & nous consolent des misères de la vie. Il est donc bien juste que nous payions aux mânes du grand homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges & d'admiration qu'il a si bien mérité.

Nous ne nous proposons pas, Messieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de Mr de Voltaire. L'histoire d'un roi doit consister dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus sur ses peuples, celle d'un guerrier dans ses campagnes, celle d'un homme de lettres dans l'analyse

de ses ouvrages: les anecdotes peuvent amuser la curiosité, les actions instruisent. Mais comme il est impossible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de Mr de Voltaire, vous voudrez bien, Messieurs, vous contenter de l'esquisse légère que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer qu'en passant les événemens principaux de sa vie. Ce seroit donc déshonorer Mr de Voltaire que de s'appesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille. A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres & rien à eux-mêmes, il devoit tout à la nature: il fut seul l'instrument de sa fortune & de sa réputation. On doit se contenter de savoir que ses parens, qui avoient des emplois dans la robe, lui donnèrent une éducation honnête; il étudia au collége de Louis le Grand sous les pères Porée & Tournemine, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, Mr de Voltaire n'étoit pas regardé comme un enfant ordinaire; sa verve s'étoit déjà fait connoître; c'est ce qui l'introduisit dans la maison de Madame de Rupelmonde:

cette Dame, charmée de la vivacité d'esprit & des talens du jeune poëte, le produisit dans les meilleures sociétés de Paris: le grand monde devint pour lui l'école où son goût acquit ce tact fin, cette politesse, & cette urbanité à laquelle n'atteignent jamais ces savans érudits & solitaires qui jugent mal de ce qui peut plaire à la société raffinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puissent la connoître. C'est principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de Mr de Voltaire, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouissent.

Déjà sa tragédie d'Oedipe & quelques vers agréables de société avoient paru dans le public, lorsqu'il se débita à Paris une satire en vers indécens contre le Duc d'Orléans, alors Régent de France: un certain la Grange, auteur de cette œuvre de ténèbres, pour éviter d'être soupçonné, trouva le moyen de la faire passer sous le nom de Mr de Voltaire; le gouvernement agit avec précipitation; le jeune poëte, tout innocent qu'il étoit, fut arrêté & conduit à la Bastille, où il demeura quelques mois; mais comme le propre de la vérité est de se faire jour plutôt ou plus tard, le coupable fut

punì & Mr de Voltaire justifié & relâché. Croiriez-vous, Messieurs, que ce fut à la Bastille même que notre jeune poëte composa les deux premiers vers de sa Henriade? Cependant cela est vrai: sa prison devint un Parnasse pour lui où les Muses l'inspirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'est que le second chant est demeuré tel qu'il l'avoit d'abord minuté: faute de papier & d'encre, il en apprit les vers par cœur & les retint.

Peu après son élargissement, soulevé contre les indignes traitemens & les opprobres dont il avoit enduré la honte dans sa patrie, il se retira en Angleterre, où il éprouva non seulement l'accueil le plus favorable du public, mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la Henriade, qu'il publia alors sous le nom du poëme de la Ligue. Notre jeune poëte, qui savoit tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre, s'appliqua principalement à l'étude de la philosophie; les plus sages & les plus profonds philosophes y florissoient alors; il saisit le fil avec lequel le circonspect Locke s'étoit conduit dans le dédale de la métaphysique, & refrénant son

imagination impétueuse, il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel Newton: il s'appropria si bien les découvertes de ce philosophe, & ses progrès furent tels, que dans un abrégé il exposa si clairement le système de ce grand homme, qu'il le mit à la portée de tout le monde. Avant lui Mr de Fontenelle étoit l'unique philosophe, qui répandant des fleurs sur l'aridité de l'astronomie, l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe. Les Anglois étoient flattés de trouver un François, qui non content d'admirer leurs philosophes, les traduisoit dans sa langue; tout ce qu'il y avoit de plus illustre à Londres, s'empressoit à le posséder; jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation; mais quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre poëte, & il retourna en France.

Les Parisiens, éclairés par les suffrages qu'une nation aussi savante que profonde avoit donnés à notre jeune auteur, commencèrent à se douter que dans leur sein il étoit né un grand homme. Alors parurent les Lettres sur les Anglois, où l'auteur peint avec des traits forts & rapides

les mœurs, les arts, les religions & le gouvernement de cette nation: la tragédie de Brutus, faite pour plaire à ce peuple libre, succéda bientôt après, ainsi que Mariane, & une foule d'autres pièces.

Il se trouvoit alors en France une Dame célèbre par son goût pour les arts & pour les sciences. Vous devinez bien, Messieurs, que c'est de l'illustre Marquise du Chastellet que nous voulons parler. Elle avoit lu les ouvrages philosophiques de notre jeune auteur; bientôt elle fit sa connoissance; le désir de s'instruire, & l'ardeur d'approfondir le peu de vérités qui sont à la portée de l'esprit humain, resserra les liens de cette amitié, & la rendit indissoluble. Madame du Chastellet abandonna tout de suite la théodicée de Leibnitz & les romans ingénieux de ce philosophe, pour adopter à leur place la méthode circonspecte & prudente de Locke, moins propre à satisfaire une curiosité avide qu'à contenter la raison sévère; elle apprit assez de géométrie pour suivre Newton dans les calculs abstraits; son application fut même assez persévérante pour composer un abrégé de ce système à l'usage de son fils. Cirey devint bientôt la retraite

philoſophique de ces deux amis: ils y compoſoient, chacun de ſon côté, des ouvrages de genres différens qu'ils ſe communiquoient, tâchant, par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvoient probablement atteindre. Là furent compoſées Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Électre ou Oreſte.

Mr de Voltaire, qui faiſoit tout entrer dans la ſphère de ſon activité, ne ſe bornoit pas uniquement au plaiſir d'enrichir le théâtre par ſes tragédies. Ce fut proprement pour l'uſage de la Marquiſe du Chaſtellet qu'il compoſa ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire univerſelle; l'Hiſtoire de Louis XIV & l'Hiſtoire de Charles XII avoient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, auſſi varié que correct, n'échappa point à l'académie françoiſe; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenoit; il devint membre de ce corps illuſtre, dont il fut un des plus beaux ornemens. Louis XV, de même pour le diſtinguer, l'honora de la charge de ſon Gentilhomme ordinaire & de celle d'Hiſtoriographe de France, qu'il avoit, pour ainſi dire, déjà remplie, en écrivant l'hiſtoire de Louis XIV.

Quoique Mr de Voltaire fût ſenſible à des marques d'approbation auſſi éclatantes, il l'étoit pourtant davantage à l'amitié; inſéparablement lié avec Madame du Chaſtelet, le brillant d'une grande cour n'offuſqua pas ſes yeux au point de lui faire préférer la ſplendeur de Verſailles au ſéjour de Luneville, bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouiſſoient paiſiblement de la portion du bonheur dont l'humanité eſt ſuſceptible, quand la mort de la Marquiſe du Chaſtelet mit fin à cette belle union: ce fut un coup aſſommant pour la ſenſibilité de Mr de Voltaire, qui eut beſoin de toute ſa philoſophie pour y réſiſter.

Préciſément dans le temps qu'il faiſoit uſage de toutes ſes forces pour appaiſer ſa douleur, il fut appelé à la cour de Pruſſe; le Roi, qui l'avoit vu en l'année 1740, déſiroit de poſſéder ce génie auſſi rare qu'éminent; ce fut l'année 1752 qu'il vint à Berlin: rien n'échappoit à ſes connoiſſances; ſa converſation étoit auſſi inſtructive qu'agréable, ſon imagination auſſi brillante que variée, ſon eſprit auſſi prompt que préſent: il ſuppléoit par les grâces de la fiction à la ſtérilité des matières; en un mot,

il faisoit les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui & Monsieur de Maupertuis, brouilla ces deux savans, qui étoient faits pour s'aimer & non pour se haïr; & la guerre qui survint en 1756, inspira à Mr de Voltaire le désir de fixer son séjour en Suisse; il se rendit à Genève, à Lausanne; ensuite il fit l'acquisition des Délices, & enfin il s'établit à Ferney. Son loisir se partageoit entre l'étude & l'ouvrage, il *lisoit* & composoit; il occupoit ainsi par la fécondité de son génie tous les libraires de ces cantons.

La présence de Mr de Voltaire, l'effervescence de son génie, la facilité de son travail, persuada à tout son voisinage qu'il n'y avoit qu'à le vouloir pour être bel esprit; ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses, qui passent d'ailleurs pour n'être pas des plus déliés, furent atteints; ils n'exprimoient plus les choses les plus communes que par antithèses ou en épigrammes: la ville de Genève fut le plus vivement atteinte de cette contagion; les bourgeois, qui se croyoient au moins des Lycurgues, étoient tous disposés à donner de nouvelles lois à leur patrie; mais aucun ne vouloit

obéir à celles qui subsistoient. Ces mouvemens, causés par un zèle de liberté mal-entendue, donnérent lieu à une espèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. Mr de Voltaire ne manqua pas d'immortaliser cet événement, en chantant cette soi-disante guerre sur le ton que celle des rats & des grenouilles l'avoit été autrefois par Homère. Tantôt sa plume féconde enfantoit des ouvrages de théâtre, tantôt des mélanges de philosophie & d'histoire, tantôt des romans allégoriques & moraux: mais en même temps qu'il enrichissoit ainsi la littérature de ses nouvelles productions, il s'appliquoit à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toutes sortes de formes; Ferney étoit une terre presque dévastée quand notre philosophe l'acquit; il la remit en culture; non seulement il la repeupla, mais il y établit encore quantité de manufacturiers & d'artistes.

Ne rappelons pas, Messieurs, trop promptement les causes de notre douleur; laissons encore Mr de Voltaire tranquillement à Ferney, & jettons en attendant un regard plus attentif & plus réfléchi sur la multitude de ses différentes productions. L'histoire rapporte que Virgile en

mourant, peu satisfait de l'Énéide, qu'il n'avoit pu autant perfectionner qu'il auroit désiré, voulut la brûler. La longue vie dont jouit Mr de Voltaire, lui permit de limer & de corriger son poëme de la Ligue, & de le porter à la perfection où il est parvenu maintenant sous le nom de la Henriade; les envieux de notre auteur lui reprochèrent que son poëme n'étoit qu'une imitation de l'Énéide; & il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent; mais ce ne sont pas des copies serviles: si *Virgile* dépeint la destruction de Troie, Voltaire étale les horreurs de la St Barthélemi; aux amours de Didon & d'Énée on compare les amours de Henri IV & de la belle Gabrielle d'Étrée; à la descente d'Énée aux enfers, où Anchise lui découvre la postérité qui doit naître de lui, l'on oppose le songe de Henri IV, & l'avenir que St Louis dévoile, en lui annonçant le destin des Bourbons. Si j'osois hasarder mon sentiment, j'adjugerois l'avantage de deux de ces chants au François, savoir ceux de la St Barthélemi & du songe de Henri IV. Il n'y a que les amours de Didon où il paroît que Virgile l'emporte sur Voltaire, parce que l'auteur latin intéresse &

parle au cœur, & que l'auteur françois n'emploie que des allégories : mais si l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi, sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Énéide ne seroient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains, comme, par exemple, les honneurs funèbres qu'Énée rend à son père Anchise, la fable des Harpyes, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs assiettes, & cette prophétie qui s'accomplit, la truie avec ses neuf petits, qui désigne le lieu d'établissement où Énée doit trouver la fin de ses travaux, ses vaisseaux changés en Nymphes, un cerf tué par Ascagne qui occasionne la guerre des Troyens & des Rutules, la haine que les Dieux mettent dans le cœur d'Amate & de Lavinie contre cet Énée que Lavinie épouse à la fin ; ce sont peut-être ces défauts dont Virgile étoit lui-même mécontent, qui l'avoient déterminé à brûler son ouvrage, & qui selon le sentiment des censeurs judicieux doivent placer l'Énéide au dessous de la Henriade. Si les difficultés vaincues font le mérite d'un auteur, il est certain que Mr de Voltaire

en trouva plus à surmonter que Virgile. Le sujet de la Henriade est la réduction de Paris due à la conversion de Henri IV. Le poëte n'avoit donc pas la liberté de mouvoir à son gré le système merveilleux; il étoit réduit à se borner aux mystères des chrétiens, bien moins féconds en images agréables & pittoresques que n'étoit la mythologie des gentils. Toutefois on ne sauroit lire le Xme chant de la Henriade sans convenir que les charmes de la poësie ont le don d'ennoblir tous les sujets qu'elle traite. Mr de Voltaire fut seul mécontent de son poëme; il trouvoit que son héros n'étoit pas exposé à d'assez grands dangers, & que par conséquent il devoit intéresser moins qu'Énée, qui ne sort jamais d'un péril sans retomber dans un autre.

En portant le même esprit d'impartialité à l'examen des tragédies de Mr de Voltaire, l'on conviendra qu'en quelques points il est supérieur à Racine, & que dans d'autres il est inférieur à ce célèbre dramatique. Son Oedipe fut la première pièce qu'il composa; son imagination s'étoit empreinte des beautés de Sophocle & d'Euripide, & sa mémoire lui rappeloit sans cesse l'élégance continue & fluide de Racine:

fort de ce double avantage, sa première production passa au théâtre comme un chef-d'œuvre; quelques censeurs, peut-être trop sourcilleux, trouvèrent à redire qu'une vieille Jocaste sentît renaître à la présence de Philoctète une passion presque éteinte: mais si l'on avoit élagué le rôle de Philoctète, on n'auroit pas joui des beautés que produit le contraste de son caractère avec celui d'Oedipe. On jugea que son Brutus étoit plutôt propre à être représenté sur le théâtre de Londres que sur celui de Paris, parce qu'en France un père qui de sang froid condamne son fils à la mort, est envisagé comme un barbare; & qu'en Angleterre, un Consul qui sacrifie son propre sang à la liberté de sa patrie, est regardé comme un Dieu. Sa Mariane & un nombre d'autres pièces signalèrent encore l'art & la fécondité de sa plume. Cependant il ne faut pas déguiser que des critiques, peut-être trop sévères, reprochèrent à notre poète que la contexture de ses tragédies n'approchoit pas du naturel & de la vraisemblance de celles de Racine; voyez, disent-ils, représenter Iphigénie, Phèdre, Attalie: vous croyez assister à une action qui se développe

ſans peine devant vos yeux; au lieu qu'au ſpectacle de Zaïre, il faut vous faire illuſion ſur la vraiſemblance, & couler légèrement ſur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoutent que le ſecond acte eſt un hors-d'œuvre: vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux Luſignan, qui ſe retrouvant dans ſon palais, ne ſait où il eſt; qui parle de ſes anciens faits d'armes, comme un lieutenant colonel du régiment de Navarre devenu gouverneur de Péronne: on ne ſait pas trop comment il reconnoît ſes enfans; pour rendre ſa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle eſt ſur la montagne où Abraham ſacrifia, ou voulut ſacrifier ſon fils Iſaac au Seigneur; il l'engage à ſe faire baptiſer après que Châtillon atteſte l'avoir baptiſée lui-même; & c'eſt-là le nœud de la pièce: après que Luſignan a rempli cet acte froid & languiſſant, il meurt d'apoplexie, ſans que perſonne s'intéreſſe à ſon ſort. Il ſemble, puiſqu'il falloit un prêtre & un ſacrement pour former cette intrigue, qu'on auroit pu ſubſtituer au baptême la communion. Mais quelque ſolide que puiſſent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième acte; l'intérêt,

la pitié, la terreur, que ce grand poëte a l'art d'exciter si supérieurement, entraînent l'auditeur, qui agité de passions aussi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'aussi grandes beautés. On conviendra donc que Monsieur Racine a l'avantage d'avoir quelque chose de plus naturel, de plus vraisemblable dans la texture de ses drames; & qu'il règne une élégance continue, une mollesse, un fluide dans sa versification dont aucun poëte n'a pu approcher depuis: d'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de Mr de Voltaire, il faut convenir qu'à l'exception du cinquième acte de Catilina, il a possédé l'art d'accroître l'intérêt de scène en scène, d'acte en acte, & de le pousser au plus haut point à la catastrophe: c'est bien là le comble de l'art.

Son génie universel embrassoit tous les genres; après s'être essayé contre Virgile, & l'avoir peut-être surpassé, il vouloit se mesurer avec l'Arioste; il composa la Pucelle dans le goût du Roland le furieux: ce poëme n'est point une imitation de l'autre; la fable, le merveilleux, les épisodes, tout y est original, tout y respire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de société faisoient les délices de toutes les personnes de goût; l'auteur seul n'en tenoit aucun compte, quoiqu'Anacréon, Horace, Ovide, Tibulle, ni tous les auteurs de la belle antiquité ne nous ayent laissé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé: son esprit enfantoit ces ouvrages sans peine; cela ne le satisfaisoit pas; il croyoit que pour posséder une réputation bien méritée, il falloit l'acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après vous avoir fait un précis des *talens* du poëte, passons à ceux de l'historien. L'histoire de Charles XII fut la première qu'il composa; il devint le Quinte Curce de cet Alexandre: les fleurs qu'il répand sur sa matière, n'altèrent point le fond de la vérité; il peint la valeur brillante du héros du nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans de certaines occasions, son obstination en d'autres, sa prospérité & ses malheurs. Après avoir éprouvé ses forces sur Charles XII, il essaya de hasarder l'histoire du siècle de Louis XIV; ce n'est plus le style romanesque de Quinte Curce qu'il emploie: il y substitue celui de Cicéron, qui plaidant pour la loi Manilia,

fait l'éloge de Pompée: c'est un auteur françois qui relève avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle; qui expose dans le jour le plus brillant les avantages qui donnèrent alors à sa nation une prépondérance sur d'autres peuples; les grands génies en foule qui se trouvèrent sous la main de Louis XIV, le règne des arts & des sciences protégés par une cour polie, les progrès de l'industrie en tout genre, & cette puissance intrinsèque de la France qui rendoit en quelque sorte son Roi l'arbitre de l'Europe. Cet ouvrage unique méritoit d'attirer à Mr de Voltaire l'attachement & la reconnoissance de toute la nation françoise, qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de ses autres écrivains. C'est encore un style différent qu'il emploie dans son Essai sur l'histoire universelle; le style en est fort & simple; le caractère de son esprit se manifeste plus dans la façon dont il a traité cette histoire, que dans ses autres écrits; on y voit la fougue d'un génie supérieur qui voit tout en grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, & néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'est pas composé pour apprendre l'histoire à ceux qui ne

l'ont pas étudiée, mais pour en rappeler les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la ſavent. Il s'attache à la première loi de l'hiſtoire, qui eſt de dire la vérité; & les réflexions qu'il y ſème, ne ſont pas des hors-d'œuvres, elles naiſſent de la matière même.

Il nous reſte une foule d'autres traités de Mr de Voltaire, qu'il eſt preſque impoſſible d'analyſer; les uns roulent ſur des ſujets de critique, dans d'autres ce ſont des matières métaphyſiques qu'il éclairçit, dans d'autres encore des ſujets d'aſtronomie, d'hiſtoire, de phyſique, d'éloquence, de poëtique, de géométrie; ſes romans mêmes portent un caractère original; Zadig, Micromégas, Candide, ſont des ouvrages qui ſemblant reſpirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques ſyſtèmes modernes, où l'utile eſt inſéparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connoiſſances diverſes, réunies en une ſeule perſonne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de ſurpriſe. Récapitulez, Meſſieurs, la vie des grands hommes de l'antiquité, dont les noms nous ſont par-

venus; vous trouverez que chacun d'eux se bornoit à son seul talent. Aristote & Platon étoient philosophes, Éschine & Démosthène orateurs, Homère poëte épique, Sophocle poëte tragique, Anacréon poëte agréable, Thucydide & Xénophon historiens; de même que chez les Romains, Virgile, Horace, Ovide, Lucrèce n'étoient que poëtes, Tite-Live & Varron historiens; Crassus, le vieil Antoine & Hortensius s'en tenoient à leurs harangues. Cicéron, ce Consul orateur, défenseur & père de la patrie, est le seul qui ait réuni des talens & des connoissances diverses: il joignoit au grand art de la parole, qui le rendoit supérieur à tous ses contemporains, une étude approfondie de la philosophie telle qu'elle étoit connue de son temps; c'est ce qui paroît par ses Tusculanes, par son admirable traité de la Nature des Dieux, par celui des Offices, qui est peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. Cicéron fut même poëte, il traduisit en latin les vers d'Aratus, & l'on croit que ses corrections perfectionnèrent le poëme de Lucrèce.

Il nous a donc fallu parcourir l'espace de dix-sept siècles pour trouver, dans la multitude des

hommes qui composent le genre humain, le seul Cicéron dont nous puissions comparer les connoissances avec celles de notre illustre auteur. L'on peut dire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que Mr de Voltaire valoit seul toute une académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnoître Bayle armé de tous les argumens de sa dialectique; d'autres où l'on croit lire Thucydide; ici c'est un physicien qui découvre les secrets de la nature, là c'est un métaphysicien qui s'appuyant sur l'analogie & l'expérience suit à pas mesurés les traces de Locke. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de Sophocle; là vous le voyez répandre des fleurs sur ses traces; ici il chausse le brodequin comique; mais il semble que l'élévation de son esprit ne se plaisoit pas à borner son essor à égaler Térence ou Molière; bientôt vous le voyez monter sur Pégase, qui en étendant ses aîles le transporte au haut de l'Hélicon, où le Dieu des Muses lui adjuge sa place entre Homère & Virgile.

Tant de productions différentes & d'aussi grands efforts de génie produisirent à la fin une vive sensation sur les esprits, & l'Europe applau-

dit

dit aux talens supérieurs de Mr de Voltaire. Il ne faut pas croire que la jalousie & l'envie l'épargnassent; elles aiguisèrent tous leurs traits pour l'accabler: cet esprit d'indépendance inné dans les hommes, qui leur inspire une aversion contre l'autorité la plus légitime, les révoltoit avec bien plus d'aigreur contre une supériorité de talens à laquelle leur foiblesse ne pouvoit atteindre. Mais les cris de l'envie étoient étouffés par de plus forts applaudissemens; les gens de lettres s'honoroient de la connoissance de ce grand homme. Quiconque étoit assez philosophe pour n'estimer que le mérite personnel, plaçoit Mr de Voltaire bien au dessus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil & les richesses font tout le mérite. Mr de Voltaire étoit du petit nombre des philosophes qui pouvoient dire: *omnia mecum porto.* Des princes, des souverains, des rois, des impératrices le comblèrent des marques de leur estime & de leur admiration. Ce n'est pas que nous prétendions insinuer que les grands de la terre soient les meilleurs appréciateurs du mérite; mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur étoit

si généralement établie, que les chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyoient devoir s'y conformer.

Cependant, comme dans ce monde le mal se trouve partout mêlé au bien, il arrivoit que Mr de Voltaire, sensible à l'applaudissement universel dont il jouissoit, ne l'étoit pas moins aux piquures de ces insectes qui croupissent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortalisoit en plaçant leurs noms obscurs dans ses ouvrages; mais il ne recevoit d'eux que des éclaboussures légères en comparaison des persécutions plus violentes qu'il eut à souffrir d'ecclésiastiques, qui par état n'étant que des ministres de paix, n'auroient dû pratiquer que la charité & la bienfaisance: aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatisme, ils s'acharnèrent sur lui, & voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet; faute de lumières ils confondoient les idées les plus claires, de sorte que les passages où notre auteur insinue la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéisme; & ce même Voltaire qui avoit

employé toutes les ressources de son génie pour prouver avec force l'existence d'un Dieu, s'entendit accuser à son grand étonnement d'en avoir nié l'existence. Le fiel que ces ames dévotes répandirent si mal-adroitement sur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur espèce, & non pas chez ceux qui avoient la moindre teinture de dialectique. Son crime véritable consistoit en ce qu'il n'avoit pas lâchement déguisé dans son histoire les vices de tant de pontifes qui ont déshonoré l'Église; en ce qu'il avoit dit avec Fra-Paolo, avec Fleuri & tant d'autres, que souvent les passions influent plus sur la conduite des prêtres que l'inspiration du saint esprit; que dans ses ouvrages il inspire de l'horreur contre ces massacres abominables qu'un faux zéle a fait commettre; & qu'enfin il traitoit avec mépris ces querelles inintelligibles & frivoles auxquelles les théologiens de toute secte attachent tant d'importance. Ajoutons à ceci, pour achever ce tableau, que tous les ouvrages de Mr de Voltaire se débitoient aussitôt qu'ils sortoient de la presse, & que dans ce même temps les évêques voyoient avec un saint dépit leurs mande-

mens rongés des vers ou pourrir dans les bouti-ques de leurs libraires. Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur pardonneroit leur bêtise, si leurs mauvais syllogismes n'influoient pas sur le repos des particuliers; tout ce que la vérité oblige de dire, c'est qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils & méprisables, qui faisant profession de captiver leur raison, font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier Mr de Voltaire, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea: les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'Épicure, de Hobbes, de Woolston, du Lord Bolinbroke & d'autres philosophes; mais n'est-il pas clair que loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y auroit pu ajouter, il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs? Et de plus, si la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle? Mr de Voltaire en étoit si convaincu, qu'il ne croyoit pas que des doutes de quelques philosophes pussent l'emporter sur

les inſpirations divines. Mais allons plus loin, comparons la morale répandue dans ſes ouvrages à celle de ſes perſécuteurs: les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il; leur devoir eſt de s'aider mutuellement à ſupporter le fardeau de la vie, où la ſomme des maux l'emporte ſur celle des biens; leurs opinions ſont auſſi différentes que leurs phyſionomies; loin de ſe perſécuter, parce qu'ils ne penſent pas de même, ils doivent ſe borner à rectifier le jugement de ceux qui ſont dans l'erreur, par le raiſonnement, ſans ſubſtituer aux argumens le fer & les flammes; en un mot ils doivent ſe conduire envers leur prochain comme ils voudroient qu'il en uſât envers eux. Eſt-ce Mr de Voltaire qui parle, ou eſt-ce l'apôtre St Jean, ou eſt-ce le langage de l'évangile? Oppoſons à ceci la morale pratique de l'hypocriſie ou du faux zèle; elle s'exprime ainſi: Exterminons ceux qui ne penſent pas ce que nous voulons qu'ils penſent, accablons ceux qui dévoilent notre ambition & nos vices; que Dieu ſoit le bouclier de nos iniquités; que les hommes ſe déchirent, que le ſang coule, qu'importe? pourvu que notre au-

torité s'accroisse; rendons Dieu implacable & cruel, pour que la recette des douanes du purgatoire & du paradis augmente nos revenus. Voilà comme la religion sert souvent de prétexte aux passions des hommes, & comme par leur perversité la source la plus pure du bien devient celle du mal.

La cause de Mr de Voltaire étant aussi bonne que nous venons de l'exposer, il emporta les suffrages de tous les tribunaux où la raison étoit plus écoutée que les sophismes mystiques; quelque persécution qu'il endurât de la haine théologale, il distingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent; il rendoit justice aux ecclésiastiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Église; il ne blâmoit que ceux dont les mœurs perverses les rendirent l'abomination publique.

Mr de Voltaire passa donc ainsi sa vie entre les persécutions de ses envieux & l'admiration de ses enthousiastes, sans que les sarcasmes des uns l'humiliassent, & que les applaudissemens des autres accrussent l'opinion qu'il avoit de lui-même; il se contentoit d'éclairer le monde, &

d'inſpirer par ſes ouvrages l'amour des lettres & de l'humanité. Non content de donner des préceptes de morale, il prêchoit la bienfaiſance par ſon exemple; ce fut lui dont l'appui courageux vint au ſecours de la malheureuſe famille des Calas, lui qui plaida la cauſe des Syrvens & qui les arracha des mains barbares de leurs juges, lui qui auroit reſſuſcité le Chevalier la Barre s'il avoit eu le don des miracles. Qu'il eſt beau qu'un philoſophe du fond de ſa retraite élève ſa voix, & que l'humanité dont il eſt l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques! Quand Mr de Voltaire n'auroit par devers ſoi que cet unique trait, il mériteroit d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité. La philoſophie & la religion enſeignent donc de concert le chemin de la vertu; voyez lequel eſt le plus chrétien, ou le magiſtrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le philoſophe qui la recueille & la ſoutient; le juge qui ſe ſert du glaive de la loi pour aſſaſſiner un étourdi, ou le ſage qui veut ſauver la vie du jeune homme pour le corriger; le bourreau de Calas, ou le protecteur de ſa fa-

mille désolée. Voilà, Messieurs, ce qui rendra la mémoire de Mr de Voltaire à jamais chère à ceux qui sont nés avec un cœur sensible & des entrailles capables de s'émouvoir. Quelque précieux que soient les dons de l'esprit, de l'imagination, l'élévation du génie, & les vastes connoissances; ces présens que la Nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais sur les actes de l'humanité & de la bienfaisance; on admire les premiers, & l'on bénit & vénere les seconds.

Quelque peine que j'aye, Messieurs, à me séparer à jamais de Mr de Voltaire, je sens que le moment approche où je dois renouveler la douleur que vous cause sa perte. Nous l'avons laissé tranquille à Ferney; des affaires d'intérêt l'engagèrent à se transporter à Paris, où il espéroit venir encore assez à temps pour sauver quelques débris de sa fortune d'une banqueroute dans laquelle il se trouvoit enveloppé. Il ne vouloit pas reparoître dans sa patrie les mains vides; son temps, qu'il partageoit entre la philosophie & les belles lettres, fournissoit un nombre d'ouvrages dont il avoit toujours quelques-

ans en réserve: ayant composé une nouvelle tragédie dont Irène est le sujet, il voulut la produire sur le théâtre de Paris. Son usage étoit d'assujettir ses pièces à la critique la plus sévère, avant de les exposer en public; conformément à ses principes, il consulta à Paris tout ce qu'il y avoit de gens de goût de sa connoissance, sacrifiant un vain amour propre au désir de rendre ses travaux dignes de la postérité; docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il se porta avec un zèle & une ardeur singulière à la correction de cette tragédie; il passa des nuits entières à refondre son ouvrage; & soit pour dissiper le sommeil, soit pour ranimer ses sens, il fit un usage immodéré du caffé: cinquante tasses par jour lui suffirent à peine: cette liqueur, qui mit son sang dans la plus violente agitation, lui causa un échauffement si prodigieux, que pour calmer cette espèce de fièvre chaude, il eut recours aux opiats dont il prit de si fortes doses, que loin de soulager son mal, elles accélérèrent sa fin: peu après ce remède pris avec si peu de ménagement, se manifesta une espèce de paralysie, qui fut suivie du coup d'apoplexie qui termina ses jours.

Quoique Mr de Voltaire fût d'une constitution foible; quoique le chagrin, le souci, & une grande application eussent affoibli son tempérament; il poussa pourtant sa carrière jusqu'à la 84me année. Son existence étoit telle, qu'en lui l'esprit l'emportoit en tout sur la matière; c'étoit une ame forte qui communiquoit sa vigueur à un corps presque diaphane: sa mémoire étoit étonnante, & il conserva toutes les facultés de la pensée & de l'imagination jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle joie vous rappellerai-je, Messieurs, les témoignages d'admiration & de reconnoissance que les Parisiens rendirent à ce grand homme durant son dernier séjour dans sa patrie! il est rare, mais il est beau que le public soit équitable, & qu'il rende justice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la Nature ne se plaît à produire que de loin à loin, afin qu'ils recueillent de la part de leurs contemporains mêmes les suffrages qu'ils sont sûrs d'obtenir de la postérité! L'on devoit s'attendre qu'un homme qui avoit employé toute la sagacité de son génie à célébrer la gloire de de sa nation, en verroit réjaillir quelques rayons sur lui-même: les François l'ont senti, & par

leur enthousiasme ils se sont rendus dignes de partager le lustre que leur compatriote a répandu sur eux & sur le siècle. Mais croiroit-on que ce Voltaire, auquel la profane Grèce auroit élevé des autels, qui eût eu dans Rome des statues, auquel une grande Impératrice, protectrice des sciences, vouloit ériger un monument à Pétersbourg; qui croira, dis-je, qu'un tel être pensa manquer dans sa patrie d'un peu de terre pour couvrir ses cendres? Eh quoi! dans le 18me siècle, où les lumières sont plus répandues que jamais, où l'esprit philosophique a tant fait de progrès, il se trouvera des hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Taprobane que de la nation françoise, aveuglés par un faux zèle, ivres de fanatisme, qui empêcheront qu'on ne rende les derniers devoir de l'humanité à un des hommes les plus célèbres que jamais la France ait portés? Voilà cependant ce que l'Europe a vu avec une douleur mêlée d'indignation. Mais quelle que soit la haine de ces frénétiques & la lâcheté de leur vengance, de s'acharner ainsi sur des cadavres; ni les cris de l'envie, ni leurs hur-

lemens ſauvages ne terniront la mémoire de Mr de Voltaire. Le ſort le plus doux qu'ils puiſſent attendre, eſt qu'eux & leurs vils artifices demeurent enſevelis à jamais dans les ténébres de l'oubli; tandis que la mémoire de Mr de Voltaire s'accroîtra d'âge en âge, & tranſmettra ſon nom à l'immortalité.

PIECES
MILITAIRES.

INSTRUCTION MILITAIRE DU ROI DE PRUSSE POUR SES GÉNÉRAUX *).

ARTICLE I.

Des Troupes prussiennes, de leurs défauts & de leurs avantages.

La composition de mes troupes exige une attention infinie de la part de ceux qui les commandent. Il faut leur faire observer toujours la discipline la plus exacte, & avoir grand soin de leur conservation: il faut aussi qu'elles soient mieux nourries que presque toutes les troupes de l'Europe.

*) Cette Instruction militaire a été dictée en allemand par le Roi, & traduite en françois par Mr Fæsch, Lieutenant Colonel dans les troupes saxonnes. C'est cette traduction que l'on donne ici.

Nos régimens ſont compoſés moitié de gens du pays, moitié d'étrangers, qui ont été enrôlés pour de l'argent. Ces derniers n'ayant rien qui les attache, n'attendent que la première occaſion pour s'en aller. Il s'agit donc d'empêcher la déſertion.

Pluſieurs de nos généraux croient qu'un homme n'eſt qu'un homme, & que ſi la perte en eſt réparée, cet homme n'a point d'influence ſur la totalité; mais on ne ſauroit faire à ce ſujet une juſte application des autres armées à la nôtre.

Si un homme bien dreſſé déſerte, & qu'il ſoit remplacé par un autre auſſi bien dreſſé, la choſe eſt égale. Mais ſi un ſoldat que l'on a formé pendant deux ans au maniement des armes, & pour lui donner un certain degré d'agilité, vient à déſerter, & qu'il ſoit remplacé par un mauvais ſujet, ou qu'il ne le ſoit point du tout, cela tirera à la longue à conſéquence.

On a vu que par la négligence des officiers dans le petit détail, des régimens ont perdu leur réputation; & ſe ſont trouvés être diminués par la déſertion. Cette perte affoiblit l'armée dans le temps où il eſt le plus néceſſaire qu'elle ſoit complète. Vous perdrez par-là vos meilleures

forces,

forces, si vous n'y apportez la plus grande attention, & vous ne serez pas en état alors de suppléer à ce défaut.

Quoiqu'il y ait grand nombre d'hommes dans mon pays, il est question de savoir si vous en trouverez beaucoup de la taille de mes soldats; & supposé même qu'il y en eût assez, seront-ils d'abord dressés? C'est donc un des devoirs les plus essentiels des généraux qui commandent les armées ou des corps séparés, d'empêcher la desertion. Ce qui se fait

1) En évitant des camps trop près d'un bois ou d'une forêt, si la raison de guerre ne l'exige pas;

2) En faisant plusieurs appels par jour;

3) En envoyant des patrouilles fréquentes de housards, qui rodent autour du camp;

4) En plaçant pendant la nuit des chasseurs dans les blés, & en doublant les postes de cavalerie à l'entrée de la nuit, pour renforcer la chaîne;

5) Si vous ne permettez point que le soldat se débande, & si l'officier mène sa troupe en règle à l'eau & à la paille;

6) En punissant rigoureusement la maraude, qui est la source de tous les désordres;

7) En ne faisant, les jours de marches, retirer les gardes qui sont placées dans les villages, que quand les troupes ont pris les armes;

8) En défendant, sous peine rigoureuse, que le soldat ne quitte son rang, ni sa division, les jours de marche;

9) En évitant de faire des marches de nuit, si des raisons importantes ne l'exigent pas absolument;

10) En poussant des patrouilles de housards à droite & à gauche, lorsque l'infanterie traversera un bois;

11) Si vous placez des officiers à l'entrée & à la sortie d'un défilé, qui obligent les soldats de reprendre leurs rangs;

12) En cachant au soldat les marches que vous êtes obligé de faire en arrière, ou en vous servant d'un prétexte spécieux qui puisse le flatter;

13) En ayant attention que la subsistance nécessaire ne manque jamais, & qu'on fournisse aux troupes du pain, de la viande, du brandevin, de la bière &c.

14) Quand la désertion se glisse dans un régiment, ou dans une compagnie, il faut examiner d'abord la raison de ce mal; s'informer si le

ſoldat a eu ſon prêt, ſi on lui donne les autres douceurs accordées, & ſi le capitaine n'eſt pas coupable de quelques malverſations. Il ne faut pas moins faire ſoigneuſement obſerver une diſcipline exacte. On dira peut-être que le colonel y prêtera ſon attention. Mais cela ne ſuffit pas; dans une armée tout doit tendre à la perfection, pour faire voir que tout ce qui s'y fait, eſt l'ouvrage d'un ſeul homme.

La plus grande partie d'une armée eſt compoſée de gens indolens; ſi le général n'eſt pas toujours attentif à ce qu'ils faſſent leur devoir, cette machine, qui eſt artificielle & ne peut pas être parfaite, ſera bientôt détraquée; il n'aura à la fin qu'une armée diſciplinée en idée.

Il faut donc s'accoutumer à travailler ſans relâche; l'expérience de ceux qui n'y manqueront pas, leur fera voir que c'eſt une choſe très-néceſſaire, & qu'il y a tous les jours des abus à réprimer, qui ne ſont pas apperçus de ceux qui ne s'appliquent pas à les connoître.

Cette application continuelle & pénible paroîtra dure à un général; mais il en ſera aſſez récompenſé par la ſuite. Quel avantage ne remportera-t-il pas avec des troupes ſi braves, ſi

belles & si bien disciplinées? Un général, qui chez d'autres nations passera pour un téméraire, ne sera chez nous que ce que les règles ordinaires exigent; il peut hasarder & entreprendre tout ce que des hommes sont capables de mettre en exécution. Outre que les soldats ne souffrent pas entre eux des camarades capables de quelques foiblesses *), ce que l'on ne relèveroit surement point dans d'autres armées.

J'ai vu des officiers & de simples soldats dangereusement blessés, qui nonobstant cela ne quittoient pas leur poste, ni ne vouloient se retirer, pour faire bander leur plaie. Avec des troupes pareilles on feroit la conquête du monde entier, si les victoires ne leur étoient pas aussi fatales qu'aux ennemis. Car vous pouvez entreprendre tout avec elles, pourvu que vous ne les laissiez pas manquer de vivres. Si vous marchez, vous devancerez votre ennemi par la vîtesse. Si vous l'attaquez dans un bois, vous l'y forcerez. Si vous leur faites grimper une montagne, vous

*) Les François sont très-pointilleux sur cet article; surtout leurs grenadiers ne souffriront jamais entre eux un camarade soupçonné de quelque foiblesse. Généralement toutes les troupes bien disciplinées, de quelque nation qu'elles soient, agiront de même.

en chasserez ceux qui y sont résistance, & alors ce n'est plus qu'un massacre. Si vous faites agir votre cavalerie, elle passera l'ennemi au fil de l'épée, & le détruira.

Mais comme il ne suffit pas d'avoir de bonnes troupes, & qu'un général par son ignorance perd tout son avantage, je parlerai des qualités d'un général, & donnerai des règles, dont en partie j'ai fait l'expérience à mes dépens, & d'autres que de grands généraux m'ont fournies.

ARTICLE II.

De la Subsistance des troupes, & des Vivres. *(Feld-Commissariat.)*

Certain général dit, que pour bien établir le corps d'une armée, il faudroit commencer par le ventre, & que c'est-là la base & le fondement de toutes les opérations. Je ferai deux parties de cette matière. Dans la première j'expliquerai en quels endroits, & de quelle façon il faut établir les magasins; dans l'autre je démontrerai comment il faut se servir de ces magasins, & comment il faut les transporter.

La première règle est d'établir toujours les magasins les plus considérables sur les derrières

de votre armée, & s'il se peut dans une place fermée. Dans les guerres de Silésie & de Bohème nous avons eu notre grand magasin à Breslau, à cause de la facilité que nous donnoit l'Oder de rafraîchir ce magasin.

Quand on fait des magasins à la tête de l'armée, on risque de les perdre au premier échec, & alors on est sans ressource; mais si vous établissez ces magasins l'un derrière l'autre, vous faites la guerre avec prudence, & un petit malheur ne peut pas causer votre ruine entière. Pour établir des magasins dans la Marche électorale, il y faudroit choisir Spandau & Magdebourg. Ce dernier servira, à cause de l'Elbe, dans une guerre offensive contre la Saxe, & celui de Schweidnitz contre la Bohème.

Il faut avoir grand soin de choisir de bons commis & commissaires des vivres. Car si ces gens-là sont ou fourbes ou voleurs, l'État y perd considérablement. Dans cette vue, il faut leur donner pour chefs des hommes de probité, qui les examinent de près, & les contrôlent souvent.

On établit les magasins de deux manières. On ordonne à la noblesse & aux paysans de

faire charier aux magasins des grains, qu'on leur paye selon la taxe de la chambre des finances, ou qu'on leur diminue sur les contributions imposées. Si le pays n'est pas abondant en fourrage, on fait des marchés avec des entrepreneurs, pour une certaine quantité. C'est au commissariat à faire ces marchés & à les signer.

On a encore des bâtimens construits exprès, pour transporter les farines & les fourrages par les canaux & les rivières.

Il ne faut jamais se servir d'entrepreneurs que dans les plus grands besoins, parce qu'ils sont plus usurieurs que les Juifs mêmes: ils font augmenter le prix des vivres, & les vendent extrêmement cher.

On doit toujours établir de bonne heure ses magasins, pour être pourvu de toutes les provisions nécessaires, lorsque l'armée sort de ses quartiers pour entrer en campagne. Si vous attendez trop long-temps, la gelée vous empêche de les faire transporter par eau, ou les chemins deviennent si mauvais & si impraticables, que vous ne sauriez former des magasins qu'avec la dernière difficulté.

Outre les caissons des régimens, qui portent du pain pour huit jours, le commissariat a des caissons destinés à transporter des vivres pour un mois.

Mais s'il y a des rivières navigables, il faut en profiter, car ce sont elles seules qui peuvent procurer l'abondance dans une armée.

Les caissons doivent être attelés de chevaux. Nous y avons aussi employé des bœufs, mais à notre désavantage. Il faut que les Vague-mestres des caissons fassent bien soigner leurs chevaux. C'est au général d'armée à y tenir la main; car par la perte de ces chevaux on diminue le nombre des caissons, & par conséquent la quantité des vivres.

Il y a encore une autre raison, c'est que ces chevaux n'étant pas bien nourris, n'ont pas assez de force pour soutenir les fatigues. Et quand vous marcherez, vous perdrez non seulement vos chevaux, mais vos caissons, & les farines qu'ils porteront. De pareilles pertes, souvent répétées, peuvent déranger les projets les mieux concertés. Il faut qu'un général ne néglige aucun de ces détails, qui sont fort importans pour lui.

Dans une guerre contre la Saxe, il faut ſe ſervir de l'Elbe pour faciliter le tranſport des vivres, & en Siléſie de l'Oder. En Pruſſe vous aurez la mer: mais en Bohême & en Moravie on ne peut y employer que le charroi.

On établit quelquefois trois & quatre dépôts de vivres ſur une même ligne, comme nous avons fait l'an 1742 en Bohême. Il y avoit un magaſin à Pardubitz, un à Nienbourg, un à Podiebrad & un autre à Brandeis, pour être en état de marcher à hauteur de l'ennemi, & de le ſuivre à Prague, en cas qu'il ſe fût aviſé d'y aller.

Dans la dernière campagne que nous avons faite en Bohême, Breslau fourniſſoit à Schweidnitz, celui-ci à Jaromircz, & de là on tranſportoit les vivres à l'armée.

Outre les caiſſons de vivres, l'armée mène encore avec elle des fours de fer, dont le nombre n'étant pas ſuffiſant, a été augmenté. A chaque ſéjour il faut faire cuire du pain. Dans toutes les expéditions qu'on veut entreprendre, il faut être pourvu de pain ou de biscuit pour dix jours. Le biscuit eſt très-bon; mais nos ſoldats ne l'aiment que dans la ſoupe, & ne ſavent pas bien s'en ſervir.

Quand on marche dans un pays ennemi, on fait le dépôt de ses farines dans une ville voisine de l'armée, où l'on met garnison. Pendant la campagne de 1745 notre dépôt de farines étoit au commencement à Neustadt, puis à Jaromircz, & à la fin à Trautenau. Si nous nous étions plus avancés, nous n'aurions trouvé un dépôt assuré qu'à Pardubitz.

J'ai fait faire des moulins à bras pour chaque compagnie, qui leur seront fort utiles; on emploiera à ces moulins des soldats, qui porteront la farine au dépôt, & y recevront le pain. Avec cette farine, vous ménagerez non seulement vos magasins, mais elle vous fera subsister plus long-temps dans un camp, que sans cette ressource vous seriez obligé de quitter. De plus on n'aura pas besoin de faire tant de convois, & on fournira moins d'escortes.

En parlant des convois, j'ajouterai ici ce qui concerne cette matière. A proportion de ce qu'on a à craindre de l'ennemi, on augmente ou diminue les escortes. On fait entrer des détachemens d'infanterie dans les villes par où passent les convois, pour leur donner un point d'appui. Souvent on fait de gros détache-

mens pour les couvrir, comme cela est arrivé en Bohême.

Dans tous les pays de chicanes, il faut employer l'infanterie pour l'escorte des convois. On la fait joindre par quelques housards, pour éclairer la marche, & pour avertir des endroits où l'ennemi pourroit être en embuscade. J'ai employé aussi l'infanterie préférablement à la cavalerie, pour en former des escortes dans un pays de plaine, & je m'en suis bien trouvé.

Je vous renvoie à mon Règlement militaire, pour ce qui concerne le détail des escortes. Un général d'armée ne sauroit jamais prendre assez de précaution pour assurer ses convois. Une bonne régle, pour couvrir les convois, est celle d'envoyer des troupes en avant, pour faire occuper les défilés par où le convoi passera, & de pousser l'escorte à une lieue en avant du côté de l'ennemi. Cette manœuvre assurera le convoi & le masquera.

ARTICLE III.

Des Vivandiers, de la Bière, & de l'Eau de vie.

Si vous voulez faire quelque entreprise sur l'ennemi, il faut que le commissariat fasse ramasser

toute la bière & l'eau de vie qu'on trouvera sur la route, afin que l'armée n'en manque point; au moins dans les premiers jours. Aussitôt que l'armée entrera dans un pays ennemi, il faut se saisir de tous les brasseurs de bière & d'eau de vie qui se trouveront dans le voisinage; & surtout faire faire de l'eau de vie, afin que le soldat ne manque pas d'une boisson dont il ne peut pas se passer.

Pour les vivandiers, il faut les protéger, particulièrement dans un pays où les habitans se sont sauvés, & ont abandonné leurs maisons, de sorte qu'on ne peut pas avoir de denrées, même en payant. Alors on est en droit de ne plus ménager les paysans.

On envoie des vivandiers & des femmes de soldats, pour chercher toutes sortes de légumes & du bétail. Mais en même temps il faut faire attention que les denrées soient vendues à un prix raisonnable, pour que le soldat soit en état de les payer, & que le vivandier trouve un profit honnête,

J'ajouterai encore ici que le soldat a deux livres de pain par jour, & deux livres de viande par semaine, qu'il reçoit gratis en campagne;

C'eſt une douceur que le pauvre ſoldat mérite bien, ſurtout en Bohême, où l'on fait la guerre comme dans un déſert. Quand on fait venir des convois pour l'armée, on les fait ſuivre par quelques troupeaux de bœufs, deſtinés pour la nourriture des ſoldats.

ARTICLE IV.

Des Fourrages au ſec & au vert.

Le fourrage ſec eſt de l'avoine, de l'orge, du foin, de la paille hachée &c. On le fait transporter au magaſin. L'avoine ne doit être ni moiſie ni puante, ce qui donne le farcin & la gale aux chevaux, & les affoiblit tellement, qu'à l'entrée même de la campagne, la cavalerie n'eſt pas en état de faire le ſervice. La paille hachée ne fait que remplir le ventre aux chevaux; on leur en donne, parce que c'eſt l'uſage.

La première raiſon qui détermine à faire raſſembler le fourrage & le tranſporter au magaſin, eſt pour prévenir l'ennemi à l'entrée de la campagne, ou quand on veut faire quelque entrepriſe loin de là. Mais rarement une armée oſera-t-elle s'éloigner de ſes magaſins, tant qu'elle eſt obligée de donner du fourrage ſec à ſes che-

vaux, parce que le transport est trop embarrassant, par le nombre nécessaire des voitures qu'une province entière ne peut souvent pas fournir. Et généralement ce ne sont pas les moyens dont on se sert dans une guerre offensive, s'il n'y a pas des rivières par lesquelles on puisse transporter les fourrages.

Pendant la campagne de Silésie j'ai nourri toute ma cavalerie de fourrage sec; mais nous ne marchâmes que de Strehla à Schweidnitz, où il y avoit un magasin, & de là à Cracau, où nous étions dans le voisinage de Brieg & de l'Oder.

Quand on a formé le dessein de faire une entreprise pendant l'hiver, on fait ficeler du foin pour cinq jours, que la cavalerie porte sur ses chevaux. Si on veut faire la guerre en Bohême, ou en Moravie, il faut attendre le temps du vert; sinon vous ruinerez toute votre cavalerie. On fourrage les herbes & les blés dans les champs, & quand la moisson est faite, on fourrage dans les villages.

Quand on entre dans un camp où l'on a dessein de séjourner quelque temps, on fait reconnoître les fourrages; & après en avoir évalué

la quantité, on en fait la diftribution pour le nombre des jours qu'on veut y refter.

Les grands fourrages fe font toujours fous l'efcorte d'un corps de cavalerie, qui doit être proportionnée au voifinage de l'ennemi, & à ce qu'on a à craindre de lui. Les fourrages fe font par toute l'armée, ou par ailes.

Les fourrageurs s'affemblent toujours fur le chemin qu'on veut prendre; quelquefois fur les ailes, & quelquefois à la tête ou à la queue de l'armée. Les houfards ont l'avant-garde. Si c'eft dans un pays de plaine, la cavalerie les fuit; fi c'eft dans un pays coupé, l'infanterie marche la premiére. L'avant-garde précédera la marche de la quatrième partie des fourrageurs, fuivis d'un détachement de l'efcorte, toujours mêlée de cavalerie & d'infanterie; puis une autre partie des fourrageurs, fuivis d'un détachement de troupes; & puis les autres dans le même ordre. Une troupe de houfards fermera la marche de l'arriére-garde, & aura la queue de toute la colonne.

Nota. Dans toutes les efcortes l'infanterie ménera fon canon avec elle, & les fourrageurs feront toujours armés de leurs carabines & de leurs épées.

Lorsqu'on ſera arrivé à l'endroit où l'on veut fourrager, on formera une chaîne, & on placera l'infanterie près des villages, derrière les haies, & les chemins creux. On mêlera des troupes de cavalerie avec l'infanterie, & on ſe ménagera une réſerve, qu'on mettra au centre, pour être à portée de donner du ſecours partout où l'ennemi pourroit tenter de percer. Les houſards eſcarmoucheront avec l'ennemi, pour l'amuſer, & pour l'éloigner du fourrage. Quand l'enceinte des troupes ſera placée, *alors on diſtribuera* par régiment les champs aux fourrageurs. Les officiers qui les commanderont, auront grande attention que les trouſſes ſoient grandes, & bien liées.

Quand on aura chargé les chevaux, les fourrageurs s'en retourneront au camp par troupes ſous de petites eſcortes, & lorsqu'ils ſeront tous partis, les troupes de la chaîne s'aſſembleront, & feront l'arrière-garde, ſuivies des houſards.

Les règles pour les fourrages dans les villages ſont à peu près les mêmes; la ſeule différence qu'il y ait, eſt que l'infanterie ſe placera autour du village, & la cavalerie en arrière dans un terrain propre à la faire agir. On ne

fait

fait fourrager qu'un ſeul village à la fois, & puis un autre, afin que les troupes de la chaîne ne ſoient pas trop diſperſées.

Les fourrages dans un pays de montagnes ſont les plus difficiles. Il faut que la plus grande partie de leurs eſcortes ne ſoit compoſée que d'infanterie & de houſards.

Quand on occupera un camp près de l'ennemi, où l'on veut reſter quelque temps, on tâchera de s'emparer des fourrages qui ſont entre les deux camps. Puis on fourragera à deux lieues à la ronde, en commençant par les champs les plus éloignés, & gardant les plus à portée pour les derniers. Mais ſi c'eſt un camp de paſſage, on fourragera dans le camp, & dans le voiſinage.

Quand on fait de grands fourrages au vert, je ne voudrois pas qu'on embraſſât un terrain trop étendu, mais qu'on fourrageât plutôt deux fois conſécutives. De cette manière votre chaîne ſera plus reſſerrée, & vos fourrageurs ſeront plus à couvert. Au lieu que ſi vous occupez un terrain trop ſpacieux, vous affoiblirez votre chaîne, de ſorte qu'elle courra riſque d'être forcée.

ARTICLE V.

De la Connoissance du Pays.

Il y a deux façons de prendre connoissance d'un pays. La première, & par où il faut commencer, est celle d'étudier exactement la carte de la province où l'on veut faire la guerre, & de s'imprimer bien les noms des grandes villes, des rivières, & des montagnes.

Quand on s'est formé une idée générale du pays, alors il faut aller à une connoissance plus détaillée, pour savoir par où passent les grands chemins; comment sont situées les villes, & si on peut les défendre, en les accommodant un peu; de quel côté on peut les attaquer, au cas que l'ennemi s'en soit rendu maître, & combien il faut y mettre de garnison pour les défendre.

Il faut avoir les plans des villes fortifiées, pour en connoître la force, & les endroits foibles. Il faut avoir le cours des grandes rivières, & leur profondeur, jusqu'où elles sont navigables, & où l'on peut les passer à gué. Il faut savoir encore quelles rivières sont impraticables au printemps & sèches en été. Cette connoissance doit s'étendre même jusqu'aux principaux marais du pays.

Dans un pays plat & uni, il faut diſtinguer les contrées fertiles, de celles qui ſont ſtériles, & ſavoir quelles marches l'ennemi peut faire, & celles que nous ferions, pour aller d'une grande ville ou d'une rivière a l'autre. Il faut auſſi faire lever les camps que l'on peut prendre ſur cette route.

On a bientôt reconnu un pays plat & ouvert, mais il eſt bien plus difficile de reconnoître un pays couvert & montagneux, la vue étant bornée. Pour ſe concilier cette connoiſſance importante, on ſe tranſporte, la carte à la main, ſur les hauteurs, amenant avec ſoi des gens âgés des villages les plus voiſins, des chaſſeurs & des bergers. S'il y a une montagne plus élevée que celle où l'on eſt, on ira, pour prendre une idée du pays qu'on y peut découvrir.

Il faut s'informer de tous les chemins, pour ſavoir non ſeulement en combien de colonnes on pourra marcher, mais encore pour former des projets, & voir par quel chemin on pourroit arriver, & forcer le camp de l'ennemi, s'il en vient prendre un dans les environs, ou de quelle manière on pourroit ſe mettre ſur ſon flanc, s'il venoit à changer de poſition.

Un des principaux objets eſt de reconnoître les ſituations où l'on peut prendre des camps défenſifs, pour s'en ſervir en cas de beſoin, de même que les champs de bataille, & les poſtes que l'ennemi pourroit occuper.

Il faut ſe former une juſte idée de toutes ces connoiſſances, comme auſſi des poſtes les plus conſidérables, des gorges, des principaux défilés, & des poſitions avantageuſes de tout le pays; & bien réfléchir ſur toutes les opérations qu'on pourroit faire, afin de n'être pas embarraſſé, quand on ſera obligé d'y porter la guerre, ayant d'avance un plan de tous les arrangemens qu'il faudroit faire alors.

Ces réflexions doivent être bien combinées, & mûrement digérées. Il faut y employer tout le temps qu'une matière auſſi importante exige; & ſi l'on n'y réuſſit pas à la première fois, il faut y retourner une ſeconde & examiner tout exactement.

C'eſt encore une règle générale, que tous les camps qu'on va choiſir, ſoit pour l'offenſive, ſoit pour la défenſive, doivent être à portée de l'eau & du bois; & que, le front fermé & bien couvert, les derrières en ſoient encore libres.

S'il est nécessaire de prendre connoissance d'un pays voisin, & que les circonstances ne permettent pas de le faire de la manière ci-dessus, il faut y envoyer des officiers habiles, sous toute sorte de prétextes; & même les faire travestir, si on ne peut s'en dispenser. On les instruira de tout ce qu'ils doivent observer, & à leur retour on notera sur une carte tous les endroits & les camps qu'ils ont reconnus: mais lorsqu'on peut voir soi-même, il n'en faut jamais donner la commission à d'autres.

ARTICLE VI.

Du Coup d'oeil.

Le coup d'œil, proprement dit, se réduit à deux points. Le premier est, d'avoir le talent de juger combien un terrain peut contenir de troupes. C'est une habitude qu'on n'acquiert que par la pratique. Après avoir marqué plusieurs camps, l'œil s'accoutumera à la fin à une dimension si précise, que vous ne manquerez que de peu de chose dans vos estimations.

L'autre talent, beaucoup supérieur à celui-ci, est de savoir distinguer au premier moment tous les avantages qu'on peut tirer d'un terrain.

On peut acquérir ce talent, & le perfectionner, pour peu qu'on soit né avec un génie heureux pour la guerre. La base de ce coup d'œil est sans contredit la fortification, qui a des régles dont il faut faire l'application aux positions d'une armée. Un général habile saura profiter de la moindre hauteur, d'un défilé, d'un chemin creux, d'un marais &c.

Dans l'espace d'un quarré de deux lieues, on peut quelquefois prendre deux cents positions. Un général, à la première vue, saura choisir la plus avantageuse. Il se sera précédemment transporté sur les moindres éminences, pour découvrir le terrain, & pour le reconnoître. Les mêmes règles de la fortification lui feront voir le foible de l'ordre de bataille de son ennemi. Il est encore d'une trés-grande importance à un général, si le temps le lui permet, de compter les pas de son terrain, lorsqu'il a pris la position générale.

On peut tirer beaucoup d'autres avantages des règles de la fortification; comme, par exemple, d'occuper les hauteurs, & de les savoir choisir de façon qu'elles ne soient pas commandées par d'autres; d'appuyer toujours ses ailes, pour

couvrir les flancs; de prendre des positions qui soient susceptibles de défense; & d'éviter celles où un homme de réputation ne pourroit se maintenir sans risquer de la perdre. Selon les mêmes règles, on jugera des endroits foibles de la position de l'ennemi, soit par la situation désavantageuse qu'il aura prise, soit par la mauvaise distribution de ses troupes, ou par le peu de défense qu'elle lui procure. Ces réflexions me portent à faire voir de quelle manière il faut distribuer les troupes, pour tirer avantage du terrain.

ARTICLE VII.

De la Distribution des troupes.

La connoissance & le choix du terrain sont deux choses très-essentielles; mais il faut savoir en profiter, pour distribuer les troupes dans les endroits qui leur conviennent. Notre cavalerie, qui est dressée pour agir avec célérité, ne peut combattre que dans la plaine, au lieu qu'on pourra se servir de l'infanterie dans tous les différens terrains. Son feu est pour la défensive, & sa baïonette pour l'offensive.

On commence toujours par la défenſive, puiſqu'il faut toujours prendre ſes précautions pour la ſureté de ſon camp, où le voiſinage de l'ennemi peut à tout moment engager une affaire.

La plupart des ordres de bataille d'aujourd'hui ſont vieux. On ſuit toujours l'ancienne méthode, ſans ſe régler ſur le terrain. Ce qui eſt cauſe qu'on en fait une mauvaiſe & fauſſe application.

Toute armée doit être miſe en bataille ſelon le terrain qui lui eſt convenable. On choiſit la plaine pour la cavalerie : mais cela ne ſuffit pas. Car ſi cette plaine n'a que mille pas de front, & qu'elle ſoit bornée par un bois, où l'on ſuppoſe que l'ennemi ait jeté de l'infanterie, afin que, protégé de ſon feu, il puiſſe rallier ſa cavalerie, alors il faudra changer ſa diſpoſition, & mettre à l'extrémité de ſes ailes de l'infanterie, pour qu'elle ſoutienne à ſon tour la cavalerie.

Quelquefois on porte toute ſa cavalerie ſur une de ſes ailes; quelquefois on la place en ſeconde ligne; dans un autre temps on ferme les ailes de la cavalerie par une ou deux brigades d'infanterie.

Les poſtes les plus avantageux pour une armée ſont les hauteurs, les cimetières, les che-

mins creux, & les fossés. Si on en sait tirer avantage pour la disposition de ses troupes, on ne doit jamais craindre d'être attaqué.

Si vous placez votre cavalerie derrière un marais, elle ne vous sera d'aucun usage; & si vous la mettez trop près d'un bois, l'ennemi y peut avoir des troupes, qui fusilleront votre cavalerie, & la mettront en désordre, sans qu'elle puisse se défendre. Le même inconvénient vous arrivera avec votre infanterie, si vous l'aventurez dans une plaine sans assurer les flancs; car l'ennemi ne manquera pas de profiter de votre faute, pour attaquer cette infanterie du côté où elle ne pourra pas se défendre.

Il faut se régler toujours sur le terrain où l'on est. Dans un pays montagneux je placerai ma cavalerie en seconde ligne, & je ne m'en servirai dans la première que dans les endroits propres pour la faire agir, hormis quelques escadrons, pour prendre en flanc l'infanterie ennemie qui viendroit m'attaquer.

C'est une règle générale, que dans toutes les armées bien menées on forme une réserve de cavalerie, si c'est dans un pays de plaine; & une réserve d'infanterie mêlée de quelques escadrons

de dragons, & de housards, si c'est dans un pays coupé & de chicane.

L'art de distribuer les troupes sur leur terrain, est de savoir les placer de façon qu'elles puissent agir librement, & être utiles partout. Villeroi, qui ignoroit peut-être cette règle, se priva lui-même dans la plaine de Ramillies de toute son aile gauche, l'ayant placée derrière un marais, où elle ne pouvoit ni manœuvrer, ni porter du secours à son aile droite.

ARTICLE VIII.

Des Camps.

Pour savoir si vous avez bien choisi votre camp, il faut voir si par un petit mouvement que vous ferez, vous forcerez l'ennemi d'en faire un grand, ou si après une marche il sera contraint d'en faire encore d'autres. Ceux qui en feront le moins, seront les mieux campés.

Un général d'armée doit choisir lui-même son camp, puisque le succès de ses entreprises en dépend & qu'il devient souvent son champ de bataille.

Comme il y a beaucoup d'observations à faire sur cette partie de la guerre, j'entrerai dans

le détail à ce ſujet, ſans dire comment les troupes doivent être placées dans leur camp; je m'en tiendrai à ce que j'ai dit dans mon Règlement militaire. Je ne parlerai que des grandes parties & de ce qui regarde le général même.

Tous les camps ont deux objets: l'un eſt la défenſive, & l'autre l'offenſive. Les camps où une armée s'aſſemble, ſont de la première claſſe; on n'y fait attention qu'à la commodité des troupes. Elles doivent être campées par petits corps, à portée du magaſin, mais de manière qu'elles puiſſent en peu de temps ſe former en bataille. Et comme ces ſortes de camps ſont ordinairement loin de l'ennemi, on n'en a rien à craindre. Le Roi d'Angleterre, qui, ſans prendre cette précaution, étoit venu ſe camper imprudemment ſur le bord du Mein, vis-à-vis de l'armée françoiſe, couroit riſque d'être battu à Dettingen.

La première règle qu'on doit obſerver dans tous les camps qu'on va marquer, eſt de choiſir un terrain où les troupes ſoient à portée du bois & de l'eau. Nous autres, nous retranchons nos camps, comme autrefois ont fait les Romains, pour éviter non ſeulement les entrepriſes que

les troupes légères ennemies, qui ſont fort nombreuſes, pourroient tenter la nuit, mais pour empêcher la déſertion. Car j'ai obſervé toujours, que quand nos redans étoient joints par des lignes tout autour du camp, la déſertion étoit moindre que quand cette précaution avoit été négligée. C'eſt une choſe, qui toute ridicule qu'elle paroiſſe, n'en eſt pas moins vraie.

Les camps de repos ſont ceux où l'on attend les herbes; quelquefois c'eſt pour y guetter l'ennemi, qui n'a pas encore fait des mouvemens, & pour ſe régler ſur ſes manœuvres. Comme on ne cherche que le repos dans ces ſortes de camps, on les aſſied de maniére que la tête en ſoit couverte par une riviére ou un marais. Bref, que le front du camp ſoit toujours inabordable. Le camp de Strehla étoit de cette eſpèce.

Si les riviéres & les ruiſſeaux qui ſe trouvent au front du camp, n'ont pas aſſez d'eau, on fait des batardeaux pour les groſſir.

Il faut qu'un général d'armée ne reſte jamais oiſif dans ces ſortes de camps, où il a peu à craindre de l'ennemi. Il peut, & il doit donner toute ſon attention aux troupes, & profiter de

ce repos, pour que la discipline reprenne vigueur. Il examinera si le service se fait à la rigueur, & selon les ordonnances, si les officiers de garde sont vigilans, s'ils sont assez instruits de ce qu'ils ont à faire à leur poste, si les gardes de cavalerie & d'infanterie sont placées selon les règles que j'en ai données.

L'infanterie y fera les exercices trois fois par semaine, & les recrues tous les jours, quelquefois des corps entiers feront leurs manœuvres.

Il faut que la cavalerie fasse aussi ses exercices, si elle ne va pas au fourrage. Le général aura attention que les jeunes chevaux & les jeunes cavaliers soient bien dressés. Il faut qu'il sache l'état complet de chaque corps. Il faut aussi qu'il visite les chevaux; qu'il donne des louanges aux officiers qui en ont soin, & qu'il fasse des reproches sanglans à ceux qui les négligent. Car il ne faut pas croire qu'une grande armée soit animée par elle-même. Il y a grand nombre de gens indolens, paresseux & fainéans. C'est l'affaire du général de les mettre en mouvement, & de les obliger à faire leur devoir.

Si ces sortes de camps de repos sont employés de la manière que j'ai dit, ils seront d'une très-

grande utilité. L'ordre & l'égalité dans le service étant rétablis par-là, se conserveront pendant toute la campagne.

On prend les camps où l'on fourrage, tantôt près de l'ennemi, tantôt loin de lui : je ne parlerai que des premiers. On choisit pour cela les contrées les plus fertiles, & on assied le camp dans un terrain fort par la nature, ou par l'art.

Il faut que les camps de fourrage soient d'un difficile abord, quand on les prend dans le voisinage de l'ennemi, parce que les fourrageurs ne sont regardés que comme des détachemens qu'on envoie contre l'ennemi. Quelquefois la sixième partie va au fourrage, & quelquefois même la moitié de l'armée; ce qui donne beau jeu à l'ennemi de vous attaquer à votre désavantage, si la situation avantageuse de votre camp ne l'en empêche point.

Mais supposé même que votre poste soit excellent, & que visiblement vous n'ayez rien à craindre de l'ennemi, il y a d'autres précautions, qu'on ne doit jamais négliger. Il faut soigneusement cacher le jour & le lieu où l'on veut fourrager, & n'en donner la disposition au général qui commandera, que la veille & fort tard.

Il faut envoyer en détachement autant de partis qu'il eſt poſſible, pour être averti des mouvemens que l'ennemi pourroit faire; & ſi des raiſons très-importantes ne vous en empêchent pas, il faut fourrager le même jour qu'il fourragera, parce qu'on risque moins alors. Mais il ne faut pas ſe fier trop à cela. Car l'ennemi s'appercevant que vous faites vos fourrages en même temps que lui, pourroit bien ordonner un fourrage, & faire rentrer les fourrageurs pour vous tomber ſur le corps.

Le camp du Prince Charles de Lorraine ſous Kœnigingrætz *) étoit inattaquable par la nature,

*) Le camp de Kœnigingrætz paroît bien inattaquable ſelon la carte, & il paroîtra tel à ceux qui viendront du côté de Prague & de Jaromircz; mais en examinant bien le terrain, il ne l'eſt en effet que tant que l'on eſt maître de Kœnigingrætz. Cette ville étant ſituée ſur une petite éminence préciſément vis-à-vis de l'endroit où l'Adler vient joindre l'Elbe, & où ces deux rivières forment un coude, commande abſolument ce camp. Elle n'eſt fermée que d'une ſimple muraille. Au delà de l'Adler, à une portée du fuſil, il y a une petite colline, qui domine la ville & le camp. Si l'armée pruſſienne, le jour de ſon camp de Slatina ou le lendemain, eût attaqué la place, ou ſeulement emporté ladite colline, il eſt évident que les Autrichiens n'auroient jamais pu ſe ſoutenir dans leur camp. Ils connoiſſoient trop bien le fort & le foible de ce poſte. Auſſi avoit-on fait tous les préparatifs pour l'abandonner, & la garniſon des pandours qui étoient dans la ville, avoit ordre de ſe retirer, ſi l'on eût fait mine de l'attaquer. Ce camp ne devint inattaquable qu'après qu'on eût laiſſé au Prince Charles le temps de fortifier la place, & de retrancher la colline.

& très-propre pour aller aux fourrages. Celui que nous avions occupé à Chlom, étoit fort par l'art, c'est-à dire, par des abatis que j'avois fait faire sur notre aile droite, & par les redoutes construites sur le front du camp de l'infanterie.

On fait retrancher son camp, quand on veut assiéger une place, défendre un passage difficile, & suppléer aux défauts du terrain par des fortifications, pour le mettre à couvert de toute insulte de la part de l'ennemi.

Les règles qu'un général doit observer dans la construction de tous retranchemens, sont de bien choisir les situations, & de profiter de tous les marais & de toutes les rivières, inondations, & abatis, par où l'on peut rendre difficile l'étendue des retranchemens. Il vaut mieux les faire trop petits que trop grands, car ce ne sont pas eux qui arrêtent l'ennemi, mais les troupes qui les défendent.

Je n'aurois garde de faire des retranchemens que je ne pourrois pas border d'une chaîne de bataillons, & d'une réserve d'infanterie, pour la porter partout où il sera besoin. Les abatis ne sont bons que tant qu'ils sont défendus par l'infanterie.

Il

Il faut avoir principalement attention que les lignes de contrevallation ſoient bien appuyées. Ordinairement elles vont joindre une rivière; & dans ce cas il faut conduire le foſſé bien avant dans la rivière, & le faire ſi profond, qu'on ne le puiſſe paſſer à gué. Car ſi vous négligez cette précaution, vous riſquez d'être tourné. Il faut être abondamment pourvu de vivres, ſi vous aſſiégez une place, & que vous vous mettiez derrière des lignes.

Les retranchemens doivent être bien flanqués. Il faut qu'il n'y ait aucun point que l'ennemi puiſſe attaquer, où il ne ſoit expoſé à quatre & cinq feux croiſés. Les retranchemens qui défendent des paſſages, & des gorges de montagnes, demandent infiniment de ſoin & de précaution. C'eſt une choſe très-eſſentielle d'appuyer bien ſes flancs. Pour y parvenir, on établit des redoutes ſur les deux ailes; quelquefois le retranchement même eſt formé de redoutes, afin que le corps qui le défend, n'ait pas à craindre d'être tourné.

Des généraux habiles ſavent mettre l'ennemi dans la néceſſité d'attaquer les points dont ils ont redoublé la fortification; en donnant plus

de largeur & de profondeur au foſſé qu'ils paliſſàdent; en plaçant des chevaux de friſe aux barrières; en renforçant le parapet, pour qu'il puiſſe réſiſter au canon; & en creuſant des puits dans les endroits les plus expoſés.

Mais je préférerai toujours une armée d'obſervation à un camp retranché, pour couvrir le ſiége: la raiſon en eſt que l'expérience nous a montré que la vieille méthode des retranchemens eſt ſujette à caution. Le Prince de Condé vit forcer ſon retranchement devant Arras par Turenne; & Condé força celui que Turenne, ſi je ne me trompe, avoit fait devant Valenciennes. Depuis ce temps-là ces deux grands maîtres dans l'art militaire n'en ont plus fait d'autres; ils avoient des armées d'obſervation pour couvrir le ſiége.

Préſentement je traiterai les camps défenſifs, qui ne ſont forts que par la ſituation du terrain, & qui n'ont d'autre but que d'empêcher que l'ennemi ne puiſſe l'attaquer.

Pour que ces ſituations puiſſent répondre à l'uſage qu'on en veut faire, il faut que le front & les deux flancs ſoient d'une force égale, & que tout ſoit libre ſur les derrières. Telles ſont

les hauteurs qui ont un front d'une grande étendue, & dont les flancs sont couverts par des marais : comme le camp de Marſchwitz, où étoit le Prince Charles de Lorraine, qui avoit le front couvert par une rivière marécageuſe, & les flancs par des étangs ; ou comme celui de Konopiſt, que nous occupâmes l'année 1744.

On ſe met encore ſous la protection d'une place forte, comme fit le Maréchal de Neuperg, qui étant battu à Molwitz, prit un camp excellent ſous la ville de Neiſſe. Il eſt vrai qu'un général qui occupe des camps pareils, eſt inattaquable, tant qu'il peut s'y maintenir : mais il ſera obligé de le quitter, lorſque l'ennemi ſe met en mouvement pour le tourner. Il faut donc qu'il faſſe ſes diſpoſitions d'avance, de ſorte que ſi l'ennemi peut le tourner, il n'ait autre choſe à faire que de prendre un autre camp fort ſur les derrières.

La Bohéme eſt un pays où l'on trouve quantité de ces camps. On eſt ſouvent forcé d'en occuper contre ſon gré, parce que ce royaume eſt par ſa nature un pays de chicanes.

Je répéterai encore qu'un général doit bien ſe garder de faire des fautes irréparables par le

s'y camper, ou bien ſuivre le plan de l'expédition faite dans l'hiver de l'année 1745. Du côté du pays de Hanovre eſt le camp de Werben, qui défend & couvre toute cette partie.

La tête & les flancs d'un camp offenſif doivent être fermés; car on ne peut rien ſe promettre de la part des troupes, ſi on ne prend pas la précaution de couvrir les flancs, qui ſont les parties les plus foibles d'une armée. Notre camp de Czaslau avant la bataille de 1742 avoit ce défaut.

Nous faiſons toujours occuper les villages qui ſont ſur nos ailes, ou à la tête de notre camp, par des troupes, que nous en retirons dans un jour d'affaire; les maiſons des villages, chez nous & nos voiſins, étant de bois & mal bâties, les troupes ſeroient perdues, ſi l'ennemi y mettoit le feu. Une exception de cette règle eſt, quand il y a dans ces villages des maiſons de pierre, ou des cimetières, qui ne touchent pas à des maiſons de bois.

Mais notre principe étant d'attaquer toujours, & non de nous tenir ſur la défenſive, il ne faut jamais occuper ces ſortes de poſtes que lorſqu'ils ſont à la tête ou en avant des ailes de votre armée; alors ils protégeront l'attaque de

vos troupes, & incommoderont beaucoup l'ennemi pendant l'affaire.

C'est encore une chose très-essentielle de faire sonder les petites rivières & les marais qui se trouveront à la tête ou sur les flancs de votre camp, afin qu'il ne vous arrive pas de prendre un faux point d'appui, en cas que les rivières soient guéables, & les marais praticables.

Villars fut battu à Malplaquet, parce qu'il croyoit que le marais de sa droite étoit impraticable: mais ce n'étoit qu'un pré sec, que nos troupes passèrent pour le prendre en flanc. Il faut voir tout par ses yeux, & ne pas imaginer que de pareilles attentions soient de peu de conséquence.

ARTICLE IX.

Comme il faut assurer son Camp.

Les régimens d'infanterie garderont le front de la première ligne; s'il y a une rivière, il faudra placer les piquets sur le bord. Les piquets de la seconde ligne garderont les derrières du camp. Les piquets seront couverts par des redans, que l'on joindra par des retranchemens légers; moyennant quoi votre camp sera rétranché à la façon

des Romains. On occupera les villages qui font aux ailes, ou qui défendent d'autres passages à une demi-lieue de là.

Les gardes de la cavalerie feront placées selon les ordonnances de mon Réglement. De quatre-vingts escadrons nous n'avons eu ordinairement que trois cents maîtres de garde, excepté quand nous avons été bien près de l'ennemi, comme avant la bataille de Hohen Friedberg, lorsque nous marchâmes à Schweidnitz, & encore lorsque nous entrâmes dans la *Lusace*, pour aller à Naumbourg.

Ces avant-gardes doivent être mêlées de toutes sortes de troupes : par exemple de 2,000 houssards, 1500 dragons & 2,000 grenadiers. Toutes les fois que vous pousserez des corps en avant, il faut que le général qui les commande, soit un homme de tête ; & comme il n'est pas détaché pour combattre, mais pour avertir, il faut qu'il sache bien choisir ses camps, & les asseoir toujours derrière des défilés ; & des bois dont il soit assuré. Il faut qu'il envoie des patrouilles fréquentes, pour prendre langue, afin qu'il soit informé à tout moment de ce qui se passe dans le camp ennemi.

En attendant, les houſards que vous avez gardés avec vous, feront des patrouilles derrière le camp & ſur les ailes ; enfin vous prendrez toutes les précautions qui peuvent vous garantir des entrepriſes de l'ennemi.

Si un corps conſidérable de troupes vient ſe gliſſer entre vous & votre arrière-garde, il faut aller à ſon ſecours ; car l'ennemi a formé un deſſein contre elle.

Pour dire tout ce qu'il y a à dire ſur cette matière, j'ajouterai encore que les généraux qui cantonnent, n'occuperont d'autres villages que ceux qui ſont entre les deux lignes ; alors ils n'ont rien à craindre.

ARTICLE X.

Comment & par quelle raiſon il faut envoyer des Détachemens.

Une ancienne règle de la guerre, que je ne fais que répéter ici, eſt que celui qui partagera ſes forces, ſera battu en détail. Si vous voulez donner bataille, tâchez de raſſembler toutes vos troupes ; on ne ſauroit jamais les employer plus utilement. Cette règle eſt ſi bien conſtatée,

que tous les généraux qui y ont manqué, s'en sont presque toujours mal trouvés.

Le détachement d'Albemarle, qui fut battu*) à Oudenarde, fut cause que le grand Eugène perdit toute sa campagne. Le Général Stahremberg s'étant séparé des troupes angloises, perdit la bataille de Villa-viciosa en Espagne.

Dans les dernières campagnes que les Autrichiens ont faites en Hongrie, les détachemens leur furent très-funestes. Le Prince de Hildbourghausen fut battu à Baniahuka, & le Général Wallis reçut un échec sur le bord de la Timok. Les Saxons furent battus à Kesselsdorff,**) parce qu'ils ne s'étoient pas fait joindre par le Prince Charles, comme ils auroient pu faire. J'aurois mérité d'être battu à Sorr, si l'habileté de mes généraux & la valeur de mes troupes ne m'eussent préservé de ce malheur. On me demandera s'il ne faut jamais faire de détachemens. Je répondrai qu'il le faut quelquefois, mais c'est

*) C'est à Denain qu'Albemarle fut battu.

**) Les malheureux ont toujours tort. Il ne dépendoit pas des Saxons de se faire joindre par les Autrichiens. Le général qui les commandoit, avoit envoyé trois officiers au Prince Charles, pour lui demander du secours. Ce Prince, par des raisons de politique, ne le jugeant pas à propos, le promit toujours sans se mettre en mouvement.

toujours une manœuvre fort délicate, qu'il ne faut jamais hasarder que pour des raisons très-importantes, & il faut la faire à propos.

Ne faites jamais de détachemens, lorsque vous agissez offensivement. Si vous êtes dans un pays ouvert, & maître de quelques places, vous ne détacherez d'autres troupes que celles qu'il faut pour assurer vos convois.

Toutes les fois que vous ferez la guerre en Bohème ou en Moravie, vous serez absolument contraint de détacher des corps, pour faire arriver surement les vivres. La chaîne des montagnes que les convois sont obligés de passer, exige d'y envoyer des troupes, qui y restent campées jusqu'à ce que vous ayez assez de vivres pour subsister quelques mois, & que vous soyez maître d'une place dans le pays ennemi, où vous puissiez établir votre dépôt.

Pendant que ces corps seront détachés, vous occuperez des camps avantageux, où vous attendrez que les détachemens soient rentrés. Je ne comprends pas l'avant-garde dans le nombre des détachemens, puisqu'elle doit être à portée de l'armée, & n'être jamais aventurée trop près de l'ennemi.

Lorsqu'on eſt obligé de ſe tenir ſur la défenſive, on ſe voit ſouvent réduit à faire des détachemens. Ceux que j'avois dans la haute Siléſie, y étoient en ſûreté. Ils ſe tenoient dans le voiſinage des places fortes, comme je l'ai remarqué ci-deſſus.

Les officiers qui commandent des détachemens, doivent être fermes, hardis & prudens. Le chef leur donnera une inſtruction générale; c'eſt à eux à ſe conſulter, pour avancer ſur l'ennemi, ou ſe retirer devant lui, ſelon que les circonſtances le requerront.

Il faut qu'ils ſe replient toujours contre des forces ſupérieures, mais il faut qu'ils ſachent auſſi profiter des leurs, quand ils lui ſont ſupérieurs en nombre.

Quelquefois ils ſe retireront dans la nuit à l'approche de l'ennemi, & lorſqu'il croira qu'ils ont pris la fuite, ils reviendront brusquement le charger & le repouſſer.

Il faut qu'ils mépriſent abſolument les troupes légères.

Un officier qui commande un détachement, doit premièrement penſer à ſa ſûreté, & s'il y a pourvu, faire des projets ſur l'ennemi. S'il veut

dormir tranquillement, il faut qu'il ne le laisse point dormir, mais qu'il forme toujours des entreprises sur lui. S'il réussit en deux ou trois, il obligera l'ennemi à se tenir sur la défensive.

Si ces détachemens sont à portée de l'armée, ils communiqueront avec elle au moyen d'une ville ou d'un bois, par lesquels on établira leur communication.

La guerre défensive nous méne naturellement aux détachemens. Les généraux peu expérimentés veulent conserver tout, ceux qui sont sages n'envisagent que le point capital; ils cherchent à parer les grands coups, & souffrent patiemment un petit mal pour éviter de grands maux. Qui trop embrasse, mal étreint.

Le point le plus essentiel, auquel il faut s'attacher, est l'armée ennemie. Il en faut deviner les desseins, & s'y opposer de toutes ses forces. Nous abandonnâmes l'année 1745 la haute Silésie au pillage des Hongrois, pour être en état de résister d'autant plus vigoureusement aux desseins du Prince Charles de Lorraine, & nous ne fîmes des détachemens que quand nous eûmes battu son armée. Alors le Général Nassau chassa les Hongrois en quinze jours de toute la haute Silésie.

Il y a des généraux qui détachent des troupes, lorsqu'ils vont attaquer l'ennemi, pour venir le prendre en queue quand l'affaire eſt engagée: mais c'eſt un mouvement fort dangereux, puisque ces détachemens s'égarent ordinairement, & viennent ou trop tôt ou trop tard. Charles XII fit un détachement la veille de la bataille de Pultava. Ce corps s'écarta du chemin, & ſon armée fut battue. Le Prince Eugène manqua ſon coup, en voulant ſurprendre Crémone; le détachement du Prince de Vaudemont, qui étoit deſtiné à attaquer la porte du Pô, arriva trop tard.

Un jour de bataille il ne faut jamais faire des détachemens, ſi ce n'eſt comme fit Turenne près de Colmar, où il préſenta ſa première ligne à l'armée de l'Électeur Fréderic Guillaume, en attendant que ſa ſeconde ſe portât par des défilés ſur les flancs de ce prince, qui y fut attaqué, & repouſſé; ou comme fit le Maréchal de Luxembourg à la bataille de Fleurus, l'an 1690; il plaça à la faveur des blés, qui étoient fort grands, un corps d'infanterie ſur le flanc du Prince de Waldeck; par cette manœuvre il gagna la bataille.

Il ne faut détacher des troupes qu'après la bataille gagnée, pour assurer ses convois; ou il faudroit que les détachemens ne s'éloignassent qu'à une demi-lieue de l'armée.

Je finirai cet article en disant que les détachemens qui affoiblissent l'armée du tiers, ou de la moitié, sont très-dangereux & condamnables.

ARTICLE XI.

Des Stratagèmes & des Ruses de guerre.

On se sert alternativement dans la guerre de la peau du lion & de celle du renard. La ruse réussit où la force échoue. Il est donc absolument nécessaire de se servir de l'une & de l'autre, puisque souvent la force est repoussée par la force; au lieu que plusieurs fois la force est obligée de céder à la ruse.

Le nombre des stratagèmes est infini. Je n'ai pas envie de les citer ici. Ils ont tous le même but, qui est d'engager l'ennemi à faire les fausses démarches qu'on souhaite qu'il fasse. On les emploie pour cacher le vrai dessein, & pour lui faire illusion, en affectant des vues qu'on n'a pas. Quand les troupes sont à la veille de s'assembler, on leur fait faire plusieurs contre-

marches, pour donner l'alarme à l'ennemi, & pour lui cacher le point où l'on veut assembler l'armée, & pénétrer.

Si c'est dans un pays où il y a des forteresses, on va se camper dans un endroit qui menace deux ou trois places à la fois. Si l'ennemi jette des troupes dans toutes ces places, il s'affoiblit, & vous profitez de ce temps pour lui tomber sur le corps; mais s'il n'a eu cette précaution que pour une seule, on se tourne du côté où il n'a pas envoyé de secours, & on en fait le siége.

Si vous avez le dessein de vous rendre maître d'un poste considérable, ou de passer une rivière, il faut que vous vous éloigniez du poste & de l'endroit où vous voulez passer, pour attirer l'ennemi où vous êtes. Et quand vous aurez tout disposé, & dérobé une marche, vous tournerez tout d'un coup sur l'endroit projeté, pour vous en emparer.

Si c'est pour combattre l'ennemi, & qu'il paroisse en éviter l'occasion, vous faites divulguer que votre armée est diminuée, ou vous faites semblant de craindre l'ennemi. Nous avons joué ce rôle avant la bataille de Hohen Friedberg. Je fis réparer les chemins, comme si

si j'avois dessein de marcher sur quatre colonnes à Breslau, à l'approche du Prince Charles : son amour propre me seconda, pour l'attirer dans la plaine; il y fut battu.

On rétrécit quelquefois le camp, pour le faire paroître plus foible; on fait de petits détachemens, qu'on annonce être considérables, afin que l'ennemi méprise votre foiblesse, & quitte son avantage. Si j'avois eu l'intention de prendre Kœniginsgrætz & Pardubitz dans la campagne de 1745, je n'aurois eu que deux marches à faire par le comté de Glatz, en tirant sur la Moravie; le Prince Charles n'auroit pas manqué d'y aller, parce que cette démonstration le faisoit craindre pour la Moravie, d'où il tiroit ses vivres, de sorte qu'il auroit abandonné la Bohème; car l'ennemi prend toujours jalousie quand on menace d'assiéger les endroits qui communiquent avec la capitale, & ceux où il a établi ses dépôts de vivres.

Si on n'a pas envie de combattre, on se dit plus fort qu'on n'est, & on fait bonne contenance. Les Autrichiens sont de grands maîtres dans cet art; c'est chez eux qu'il faut l'apprendre.

En vertu de votre contenance, vous paroiſſez vouloir vous engager avec l'ennemi, vous faites répandre le bruit que vous avez les deſſeins les plus téméraires; & ſouvent l'ennemi croit qu'il n'auroit pas trop beau jeu ſi vous veniez, & ſe tient auſſi ſur la défenſive.

Une partie eſſentielle de la guerre défenſive, eſt de ſavoir choiſir de bons poſtes, & de ne les abandonner que dans la dernière néceſſité: alors la ſeconde ligne commence à ſe retirer, ſuivie inſenſiblement de la première; & comme vous avez des défilés devant vous, l'ennemi ne pourra trouver d'occaſion de profiter de votre retraite.

Pendant la retraite même, on prend des poſitions ſi obliques, qu'elles donnent toutes ſortes de jalouſies à l'ennemi. Les recherches qu'il en fera, l'intimideront, en attendant qu'elles vous méneront indirectement à votre but.

Une autre ruſe de guerre eſt celle de préſenter un grand front à l'ennemi; s'il prend la fauſſe attaque pour la véritable, il eſt perdu.

Par des ruſes on oblige encore l'ennemi à faire des détachemens, & quand ils ſont partis on marche à lui.

Le meilleur ſtratagème eſt que dans le temps où les troupes ſont près de ſe ſéparer, pour entrer en quartiers d'hiver, on ſache endormir ſon ennemi, & qu'on ſe retire pour mieux avancer. Dans cette vue on diſtribue ſes troupes de manière qu'on puiſſe les aſſembler promptement, pour forcer les quartiers ennemis. Si vous réuſſiſſez à cela, vous réparez en quinze jours tous les malheurs de la campagne.

Liſez les deux dernières campagnes de Turenne, & étudiez-les ſouvent. Ce ſont des chef-d'œuvres de ſtratagèmes de notre temps.

Les ruſes dont ſe ſervoient les anciens dans la guerre, ſont aujourd'hui le partage des troupes légères; elles dreſſent des embuſcades, & tâchent d'attirer l'ennemi dans un défilé par une fuite diſſimulée, pour le ſabrer après. Préſentement il y a fort peu de généraux aſſez mal-adroits pour donner dans ces ſortes d'embuſcades. Charles XII fut pourtant ſéduit à Pultava par la trahiſon d'un des Coſaques. La même choſe arriva à Pierre I ſur le Pruth par la faute d'un prince de ce pays. Chacun des deux avoit promis des vivres, qu'ils ne pouvoient pas fournir.

Comme j'ai assez détaillé dans mon Réglement militaire comment il faut faire la guerre par des partis & des détachemens, j'y renvoie tous ceux qui veulent s'en rafraîchir la mémoire, parce que je ne faurois y rien ajouter.

Pour ce qui regarde l'art de favoir obliger l'ennemi à faire des détachemens, on n'a qu'à lire la belle campagne de 1690 que le Maréchal de Luxembourg fit contre le Roi d'Angleterre en Flandre, qui se termina par la bataille de Neerwinde.

ARTICLE XII.

Des Espions, comment il faut s'en servir en toute occasion & de quelle manière on peut avoir des nouvelles de l'ennemi.

Si on savoit toujours d'avance les desseins de l'ennemi, on ne manqueroit jamais de lui être supérieur avec une armée inférieure. Tous les généraux qui commandent des armées, tâchent de se procurer cet avantage: mais il n'y en a guères qui y réussissent.

Il y a plusieurs sortes d'espions: 1) des gens ordinaires, qui se mêlent de ce métier, 2) des

doubles espions, 3) des espions de conséquence, & 4) ceux qu'on force à ce malheureux métier.

Les gens ordinaires, comme les paysans, les bourgeois, les prêtres &c. qu'on envoie dans le camp ennemi, ne peuvent être employés que pour savoir d'eux où est l'ennemi. La plupart de leurs rapports sont si brouillés, & si obscurs, qu'ils ajoutent aux incertitudes où l'on étoit.

L'énoncé des déserteurs ne vaut ordinairement pas mieux. Le soldat sait bien ce qui se passe dans le régiment où il est; mais rien de plus. Les housards étant la plus grande partie du temps absens de l'armée, & détachés en avant, ne savent souvent de quel côté elle est campée. Malgré tout cela, on fait coucher leur rapport par écrit; c'est le seul moyen d'en tirer quelque avantage.

On se sert des doubles espions pour donner de fausses nouvelles à l'ennemi. Il y avoit un Italien à Schmiedeberg qui faisoit l'espion chez les Autrichiens, à qui on fit accroire que nous nous retirerions à Breslau lorsque l'ennemi s'approcheroit; il en donna avis au Prince Charles de Lorraine, qui fut trompé par-là.

Le Prince Eugène paya pendant long-temps une pension au maître de poste de Versailles. Ce

malheureux ouvroit les lettres & les ordres que la cour dépêchoit aux généraux, & en envoyoit une copie au Prince Eugène, qui la recevoit ordinairement plutôt que ceux qui commandoient l'armée françoise.

Luxembourg avoit gagné un secrétaire du Roi d'Angleterre, qui lui donnoit avis de tout ce qui se passoit. Le Roi le découvrit, & tira tous les avantages possibles d'une affaire si délicate. Il força ce traître d'écrire à Luxembourg, & de lui mander que l'armée des alliés feroit le lendemain un grand fourrage. Il s'en fallut peu que les François ne fussent surpris à Steinquerque. Ils auroient été entièrement défaits, s'ils n'avoient pas combattu avec une valeur extraordinaire.

Il nous seroit fort difficile de trouver des espions pareils dans une guerre contre les Autrichiens, non pas qu'il n'y eût chez eux, comme chez d'autres nations, des gens qui se laissassent corrompre, mais parce que leurs troupes légères, qui environnent l'armée comme un nuage, ne laissent passer personne sans le fouiller. C'est ce qui m'a donné l'idée qu'il faudroit gagner quelques officiers de leurs housards, par lesquels on

pourroit entretenir la correſpondance, à peu près de la manière ſuivante. L'uſage eſt que les houſards, quand ils ont eſcarmouché enſemble, font une eſpèce de ſuſpenſion d'armes entr'eux: on peut ſe ſervir de ce temps pour ſe donner des lettres.

Quand on veut donner de fauſſes nouvelles à l'ennemi, ou avoir des ſiennes, on ſe ſert d'un ſoldat affidé, qu'on fait paſſer du camp à celui de l'ennemi, & qui lui rapporte tout ce qu'on veut lui faire croire; l'on fait auſſi courir par lui des billets, pour exciter les troupes à la déſertion. L'émiſſaire rentre alors par un détour dans votre camp.

Si on ne peut trouver aucun moyen dans le pays de l'ennemi, pour avoir de ſes nouvelles, il y a un autre expédient, quoique dur & cruel. On choiſit un riche bourgeois, qui a des fonds de terre, & une femme & des enfans; on lui donne un ſeul homme traveſti en domeſtique, qui poſſède la langue du pays. On force alors ce bourgeois d'emmener ledit homme avec lui comme ſon valet ou ſon cocher, & d'aller au camp ennemi, ſous prétexte d'avoir à ſe plaindre des violences qui lui ont été faites, & on le

menace en même temps très-févèrement, que s'il ne ramène pas avec lui fon homme, après qu'il fe fera affez long-temps arrêté au camp, fa femme & fes enfans feront hachés en pièces, & fes maifons brûlées. Je fus contraint d'avoir recours à ce moyen, quand nous étions campés à ..... & il réuffit.

J'ajouterai à tout ceci, qu'en payant les efpions il faut être généreux, & même prodigue. Un homme qui pour votre fervice risque la corde, mérite bien d'en être récompenfé.

ARTICLE XIII.

De certaines marques par lesquelles on peut découvrir l'intention de l'ennemi.

Le plus fûr moyen de découvrir les deffeins de l'ennemi, avant l'entrée de la campagne, eft l'endroit qu'il choifit pour le dépôt de fes vivres. Si les Autrichiens, par exemple, font leurs magafins à Olmutz, on peut être perfuadé que leur projet eft d'attaquer la haute Siléfie: & s'ils en font à Kœnigingrætz, la partie de Schweidnitz fera menacée. Quand les Saxons voulurent envahir la Marche électorale, leurs magafins montroient le chemin qu'ils prendroient; car leurs

dépôts étoient à Zittau, Gœrlitz & à Guben, qui est le chemin pour aller à Crossen.

La première chose dont il faudra s'informer, est de quel côté & dans quel endroit l'ennemi établira ses magasins. Les François ont fait de doubles magasins, partie sur la Meuse, partie sur l'Escaut, pour empêcher l'ennemi de découvrir leurs desseins.

Lorsque les Autrichiens sont campés, on devinera les jours qu'ils marcheront, parce que c'est un usage chez eux de faire cuire aux soldats les jours de marche. Si vous appercevez donc à cinq ou huit heures du matin beaucoup de fumée, vous pouvez hardiment croire qu'ils feront un mouvement ce jour-là.

Toutes les fois que les Autrichiens ont intention de combattre, ils font rentrer au camp tous leurs gros détachemens de troupes légéres. Quand vous remarquez cela, vous n'avez qu'à vous tenir sur vos gardes.

Si vous attaquez un poste de leurs troupes hongroises, & qu'elles tiennent ferme, vous devez être persuadé que leur armée est à portée pour les soutenir.

Si leurs troupes légères viennent se placer entre votre armée & le corps que vous avez détaché, vous pourrez en conclure que l'ennemi a formé un dessein sur ce détachement. C'est à vous alors à prendre vos mesures.

Il faut dire encore, que si l'ennemi vous oppose toujours le même général, vous pourrez apprendre ses manières & découvrir ses desseins par sa façon d'agir.

Après avoir bien réfléchi sur le pays où est le théâtre de la guerre, sur l'armée que vous commandez, sur la sureté de vos dépôts de vivres, sur la force des places de guerre, & sur les moyens que l'ennemi peut avoir pour s'en emparer, sur le dommage que ses troupes légères vous causeroient, si elles venoient se poster sur vos flancs, sur vos derrières & autre part, ou si l'ennemi s'en servoit pour faire une diversion; après avoir bien réfléchi, dis-je, sur tous ces points, vous pourrez compter qu'un ennemi savant fera précisément ce qui vous nuira le plus; que c'est au moins son intention, & qu'il faut par conséquent s'y opposer autant qu'il sera possible.

ARTICLE XIV.

De nos Pays, des Pays neutres, des Pays ennemis, de la différence des Religions, & quelle conduite ces différens objets requièrent.

On fait la guerre en trois ſortes de pays; dans le ſien, dans celui des puiſſances neutres, & dans le pays de l'ennemi.

Si je n'avois pour objet que ma gloire, je ne ferois jamais la guerre que dans mon pays, à cauſe de tous les avantages que j'y trouverois; car chacun y ſert d'eſpion, & l'ennemi ne ſauroit faire un pas ſans être trahi. On peut hardiment faire ſortir de gros détachemens, & leur faire jouer tous les tours dont la guerre eſt ſuſceptible.

Si l'ennemi vient d'être battu, chaque payſan fait le ſoldat, & va le harceler. L'Électeur Fréderic Guillaume en fit l'expérience après la bataille de Fehrbellin. Les payſans tuèrent plus de Suédois qu'il n'y en eut de tués dans le combat. Pour moi je l'ai vu après la bataille de Hohen Friedberg, où les habitans des montagnes en Siléſie nous amenèrent beaucoup de fuyards de l'armée autrichienne.

Quand on fait la guerre dans un pays neutre, l'avantage paroît être égal entre les deux partis; il s'agit alors de voir qui des deux saura se concilier l'amitié & la confiance des habitans. Pour y parvenir, on observera la plus exacte discipline. On défendra la maraude & tous les pillages, & on punira ce crime à la rigueur. On accuse l'ennemi d'avoir contre le pays les desseins les plus pernicieux.

Si c'est dans un pays protestant, comme la Saxe, on joue le rôle de protecteur de la religion luthérienne, & on cherche à inspirer le fanatisme au petit peuple, dont la simplicité peut être facilement trompée.

Si le pays est catholique, on ne parle que de tolérance, on prêche la modération, on rejette sur les prêtres toute la faute de l'animosité entre les sectes chrétiennes, qui malgré leurs disputes s'accordent ensemble sur les principaux articles de la foi.

Pour ce qui regarde les partis qu'on veut détacher, il faut se régler sur la protection des habitans du pays. Chez vous, vous pourrez tout hasarder, mais dans un pays neutre il faut être plus circonspect, à moins qu'on ne soit assuré de

l'inclination de tous les payſans, ou de la plus grande partie.

Dans un pays ennemi, comme la Bohème & la Moravie, il ne faut jouer qu'au ſûr, & par les raiſons ci-mentionnées, n'avènturer jamais ſes partis. Il faut faire la guerre à l'œil. La plupart des troupes légères feront employées alors pour eſcorter les convois. Car il ne faut pas s'imaginer de gagner jamais l'affection de ces gens-là. Il n'y a que les huſſites dans le cercle de Kœnigingrætz, dont on pourroit profiter. Les ſeigneurs y ſont des traîtres, quoiqu'ils faſſent ſemblant d'être bien intentionnés pour nous. Il en eſt de même des prêtres, & des baillis. Leur intérêt eſt attaché à celui de la maiſon d'Autriche, & comme cet intérêt n'eſt pas conforme au nôtre, on ne peut & on ne doit jamais ſe fier à eux.

Tout ce qui vous reſte encore, c'eſt le fanatiſme, lorſqu'on peut animer une nation par la liberté de la religion, & lui inſinuer adroitement qu'elle eſt opprimée par les prêtres & les ſeigneurs. Voilà ce qu'on appelle remuer le ciel & l'enfer pour ſon intérêt.

Depuis le temps que ces mémoires ont été compoſés, l'Impératrice Reine a conſidérablement

augmenté les impôts en Bohème, & en Moravie; on pourroit profiter de cette particularité, pour se concilier l'affection de ses sujets, surtout si on les flattoit de les traiter avec plus de douceur, au cas qu'on fît la conquête du pays.

ARTICLE XV.

De toutes les Marches qu'une armée peut faire.

Une armée se met en mouvement, ou pour faire des progrès dans le pays ennemi, ou pour occuper un camp avantageux, ou pour aller joindre un secours, ou pour donner bataille, ou pour se retirer de devant l'ennemi.

La première règle est, qu'après avoir assuré le camp, on fasse reconnoître tous les chemins qui en sortent, & tous les environs, pour être en état de faire les dispositions nécessaires, selon les différens événemens qui peuvent arriver.

Dans ce dessein on enverra sous plusieurs prétextes de gros détachemens, accompagnés de quelques ingénieurs, & quartiers-maîtres, qui se porteront dans tous les endroits praticables pour des troupes. Ils lèveront la situation du pays, & reconnoîtront les chemins par où on peut marcher. Ils se feront suivre par des chasseurs,

qui ſe noteront les chemins, pour pouvoir mener les colonnes, en cas que le général y marche.

A leur retour, lesdits officiers feront leur rapport de la ſituation du camp, des chemins qui y mènent, de la qualité du terrain, des bois, des montagnes ou des rivières qui s'y trouvent. Le général s'étant informé de toutes ces particularités, fera enſuite ſa diſpoſition. Lorsqu'on n'eſt pas campé trop près de l'ennemi, elle ſe fait comme il ſuit.

Je ſuppoſe qu'il y ait quatre chemins qui conduiſent au camp. L'avant-garde partira ce ſoir à huit heures aux ordres de Mr. N. N. Elle ſera compoſée de ſix bataillons de grenadiers, d'un régiment d'infanterie, de deux régimens de dragons, chacun de cinq eſcadrons, & de deux régimens de houſards. Tous les campemens de l'armée ſuivront cette avant-garde, qui ne prendra avec elle que les tentes, laiſſant ſes gros équipages à l'armée. Pl. I.

Ces troupes marcheront quatre lieues en avant, & occuperont le défilé, la rivière, la hauteur, la ville, le village &c. dont il eſt queſtion, & y attendront l'arrivée de l'armée; alors elles entreront dans le nouveau camp qui aura été marqué.

Pl. II. L'armée ſuivra demain matin l'avant-garde, marchant ſur quatre colonnes; les gardes qui ont été poſtées dans les villages, rentreront dans leurs régimens. La cavalerie des deux lignes de l'aile droite, marchant par ſa droite, formera la première colonne: l'infanterie des deux lignes de l'aile droite, marchant par ſa droite, formera la ſeconde colonne: l'infanterie des deux lignes de l'aile gauche filera par ſa droite, & fera la troiſième colonne: & la cavalerie de l'aile gauche, filant par ſa droite, formera la quatrième colonne.

Pl. II. Les régimens d'infanterie N. N. de la ſeconde ligne, & les trois régimens de houſards, aux ordres du Général N. N., eſcorteront les équipages, qui marcheront à la queue des deux colonnes d'infanterie. Il ſera commandé quatre aide-majors, qui auront ſoin que les chariots ſe ſuivent en ordre, & auſſi ſerrés qu'il ſera poſſible.

Le général qui commandera l'arrière-garde avertira de bonne heure le chef, en cas qu'il ait beſoin de ſecours.

Les quatre colonnes ſeront conduites par les chaſſeurs qui auront reconnu les chemins.

A la tête de chaque colonne marchera un détachement de charpentiers, & de chariots chargés

gés de poutres, de solives, & de planches, pour faire des ponts sur les petites rivières.

Les colonnes s'observeront dans leur marche, afin que les têtes ne se devancent pas.

Les généraux auront attention que les bataillons marchent serrés, & se suivent sans laisser d'intervalles. Les officiers commandant les divisions garderont bien leurs distances.

Quand on passera un défilé, les têtes marcheront doucement, ou s'arrêteront, pour donner le temps à la queue de reprendre les distances.

Voici comment on fait les ordres de marche.

Lorsque vous passerez des défilés, des bois, ou des montagnes, vous partagerez vos colonnes; toute la tête sera composée de l'infanterie, suivie de la cavalerie, qui en fermera la marche.

S'il y a une plaine au centre, on l'assignera à la cavalerie; & l'infanterie, formant les colonnes sur les deux extrémités, traversera le bois. Mais cela ne s'entend que d'une marche qui ne se fait pas trop près de l'ennemi; car alors on se contentera de mettre quelques bataillons de grenadiers à chaque tête de colonne de cavalerie, pour ne pas rompre tout l'ordre de bataille.

Si vous voulez faire arriver heureuſement un ſecours, le moyen le plus ſûr eſt de marcher à ſa rencontre par un terrain difficile, & de vous retirer de devant l'ennemi, pour éviter le combat. Par la ſupériorité que l'on gagne par l'arrivée du ſecours, on recouvrera bientôt le terrain qu'on n'a fait que lui prêter.

Quand on eſt obligé de faire des marches parallèles à celles de l'ennemi, il faut que cela ſe faſſe, ou par la droite, ou par la gauche, en deux lignes, dont chacune formera une colonne, précédées d'une avant-garde. Du reſte on obſervera les mêmes règles que je viens de donner.

Toutes les marches que nous fîmes de Frankenberg à Hohen Friedberg, étoient dirigées comme cela. On y marcha par la droite.

Je préfère ces diſpoſitions à toutes les autres; car l'armée eſt formée en bataille par un à droit ou un à gauche, qui eſt la méthode la plus prompte pour ſe remettre. Je m'en ſervirois toujours, ſi j'avois le choix d'attaquer l'ennemi; j'en ai perdu l'avantage à Hohen Friedberg & à Sorr. Dans ces ſortes de marches, il faut bien ſe garder de prêter le flanc à l'ennemi.

Lorsque l'ennemi se met en marche pour engager une affaire, vous vous débarrasserez de vos équipages, & les enverrez sous une escorte dans une des villes les plus à portée. Vous formerez alors une avant-garde, que vous pousserez à une petite demi-lieue en avant.

L'armée marchant de front à l'ennemi, il faut non seulement que les colonnes ne se devancent pas, mais qu'en approchant du champ de bataille elles s'étendent de façon que les troupes n'ayent ni plus ni moins de terrain, qu'elles n'occupent quand elles sont formées. C'est une chose très-difficile; ordinairement quelques bataillons n'ont pas assez de terrain, d'autres fois les généraux en donnent trop.

La marche qui se fait par lignes, n'a aucun inconvénient; c'est pour cela que je l'ai choisie comme la meilleure.

Les marches qu'on fait pour combattre, demandent beaucoup de précautions, & un général a raison d'être sur ses gardes. Il faut qu'il reconnoisse le terrain de distance en distance, mais sans s'exposer, afin qu'il ait plusieurs positions en tête, dont il pourra se servir en cas que l'ennemi vienne l'attaquer.

Pour reconnoître un terrain, on ſe ſert des clochers, ou des hauteurs. On ouvre le chemin, pour y aller, par des troupes légères, qu'on détache de l'avant-garde.

Les retraites ordinaires ſe font de la manière ſuivante. Un ou deux jours avant que de partir, on ſe débarraſſera de ſes équipages, & on les renverra ſous une bonne eſcorte.

On règlera alors les colonnes ſur le nombre des chemins qu'on peut prendre, & la marche des troupes ſelon l'eſpèce du terrain. Si c'eſt une plaine, la cavalerie fera l'avant-garde; ſi c'eſt un pays coupé, on en chargera l'in-

Pl. III. fanterie. Si c'eſt un pays de plaine, l'armée marchera ſur quatre colonnes.

L'infanterie de la ſeconde ligne de l'aile droite, filant par ſa droite, & ſuivie de la ſeconde ligne de la cavalerie de cette aile, formera la quatrième colonne. L'infanterie de la première ligne de l'aile droite, filant par ſa droite, ſera ſuivie de la première ligne de cavalerie de cette aile, & formera la troiſième colonne.

L'infanterie de la ſeconde ligne de l'aile gauche, ſuivie de la cavalerie de la même ligne, formera la ſeconde colonne.

L'infanterie de la première ligne de l'aile gauche fera fuivie de la cavalerie de la même ligne, & formera avec elle la première colonne.

De cette manière toute la cavalerie fera l'arrière-garde, que vous ferez par précaution foutenir par des houfards de l'armée.

Si vous avez à paffer des défilés dans votre retraite, il faudra les faire occuper la veille de votre départ par de l'infanterie; & la placer de façon qu'elle déborde les troupes qui dans leur retraite pafferont le défilé, de forte que le chemin du défilé refte libre.

Suppofons que l'armée marche fur deux colonnes: la cavalerie de la droite filera par fa gauche; la feconde ligne partira la première, & aura la tête de la feconde colonne; l'infanterie de la feconde ligne, fuivie de la première, fe mettra à la queue de cette cavalerie, & la fuivra.

La cavalerie de l'aile gauche filera par fa gauche: la feconde ligne partant la première, aura la tête de la première colonne. Elle fera jointe par l'infanterie de l'aile gauche, dont la feconde ligne précédera la marche de la première. C'eft ce qui formera la première colonne.

Six bataillons de la queue de la première ligne, foutenus de dix efcadrons de houfards, feront l'arrière-garde. Ces fix bataillons fe mettront en bataille en avant du défilé fur deux li-
Pl. IV. gnes, en échiquier, comme la Pl. IV le fait voir.

Pendant que l'armée paffera le défilé, il faut que les troupes poftées en avant débordent celles qui font encore en deçà du défilé, pour les protéger par leur feu.

Quand toute l'armée fera paffée, la première ligne de l'avant-garde paffera par les intervalles de la feconde, & fe jetera dans le défilé; celle-ci étant partie, la feconde fera la même manœuvre, à la faveur du feu de ceux qui feront poftés de l'autre côté, & qui fuivront les derniers, pour faire l'arrière-garde.

De toutes les manœuvres la plus difficile eft de paffer dans fa retraite une rivière en préfence de l'ennemi. Je ne faurois citer à ce fujet un meilleur exemple que la retraite que nous fîmes l'an 1744 en repaffant l'Elbe à Kolin.

Mais ne trouvant pas toujours des villes dans ces fortes d'endroits, je fuppofe qu'on n'ait que deux ponts. En ce cas il faudra faire travailler à un bon retranchement, qui enveloppera les

deux ponts, & faire une petite coupure à la tête de chaque pont.

Cela étant fait, on envoie des troupes & beaucoup de canons de l'autre côté de la rivière & on les place sur le bord. Il en faut choisir un qui soit un peu élevé, mais pas trop roide, pour commander le bord opposé. Alors on garnira d'infanterie le grand retranchement. Après cette disposition, on fera passer l'infanterie la première; la cavalerie, formant l'arrière-garde, se retirera en échiquier par le retranchement. Pl. V.

Quand tout sera passé, on bordera les deux petites têtes de pont avec de l'infanterie, & celle qui est dans le retranchement, le quittera pour se retirer.

Si l'envie prend à l'ennemi de la poursuivre, il sera exposé au feu des deux têtes de pont, & des troupes placées de l'autre côté de la rivière.

L'infanterie qui étoit postée dans le retranchement ayant passé la rivière, on fera rompre le pont; & les troupes placées dans les têtes de pont la traverseront sur des bateaux, sous la protection des troupes qui ont été placées

à l'autre bord, & qui s'en approcheront pour mieux les foutenir.

Lorsque les pontons auront été chargés fur les chariots, les dernières troupes fe mettront en marche.

On peut auffi faire des fougaffes aux angles des retranchemens. Les derniers grenadiers, dans le moment qu'ils pafferont la rivière, y mettront le feu.

ARTICLE XVI.

Quelles précautions on prendra dans une Retraite contre les houfards & les pandours.

Les houfards & les pandours ne font redoutables qu'à ceux qui ne les connoiffent pas. Ils ne font braves que quand l'efpoir du butin les anime, ou lorsqu'ils peuvent nuire fans s'expofer. Ils exercent la première efpèce de bravoure contre les convois, & les équipages; & l'autre contre les corps qui font forcés de fe retirer, qu'ils viennent alors harceler dans leur retraite.

Nos troupes n'ont aucun affront à craindre d'eux; mais comme leur manière d'efcarmoucher retarde une marche, & qu'ils ne laiffent pas de tuer quelques hommes, qu'on perd fort mal à

propos, j'indiquerai la manière que je crois la meilleure pour se tirer d'affaire avec eux.

Quand on fait sa retraite par des plaines, on chasse les housards par quelques volées de canon; & les pandours par des housards & des dragons, qu'ils craignent beaucoup. Les retraites les plus difficiles, où les pandours peuvent faire le plus grand dommage, sont celles où il faut passer des bois, des défilés & des montagnes. On ne peut presque éviter alors de perdre du monde.

Dans ce cas il faut que votre avant-garde occupe les hauteurs, faisant face à l'ennemi. Vous détacherez en même temps des troupes sur les flancs de la marche, qui en côtoyant l'armée, se tiendront toujours sur les hauteurs, ou dans le bois. Vous aurez quelques escadrons à portée, pour vous en servir quand le terrain le permettra.

Il ne faut jamais faire de haltes dans ces sortes d'occasions, mais poursuivre toujours sa marche; car de s'arrêter, est ce qui s'appelle sacrifier du monde mal à propos.

Les pandours se jettent à terre & tirent; on ne voit pas d'où partent les coups; & quand la marche de l'armée oblige l'arrière-garde & les

pelotons détachés de la ſuivre, & de quitter les hauteurs, alors ils s'en emparent, & étant à couvert, ils fuſillent ceux qui ſe retirent. Ni le feu de mouſqueterie, ni le canon chargé à cartouches, ne peut leur faire grand mal, étant éparpillés, & cachés derrière les hauteurs ou les les arbres.

J'ai fait deux retraites ſemblables l'année 1745; l'une par la vallée de Liebenthal, en marchant à Staudenitz; & l'autre de Trautenau à Schazlar. Malgré toutes les précautions imaginables, nous perdîmes à la première ſoixante hommes tués ou bleſſés, & plus de deux cents à la ſeconde.

Quand on ſe retire par des chemins difficiles, il faut faire de petites marches, pour pouvoir prendre des précautions plus promptes & plus ſages. La plus grande marche ne doit être que de deux lieues, ou d'un mille d'Allemagne; & comme alors on n'eſt pas preſſé, on peut quelquefois forcer les pandours, particulièrement quand ils ont eu l'imprudence de ſe fourrer dans de petits bois qu'on peut tourner.

ARTICLE XVII.

De quelle manière les Troupes légères prussiennes combattront contre les housards & les pandours.

Notre manière de forcer un poste que les troupes légères des ennemis occupent, est de le brusquer, parce que leur façon de combattre étant de se débander, elles ne peuvent tenir contre des troupes régulières. Il ne faut pas les marchander. On ne fait que détacher quelques troupes pour couvrir les flancs du corps qui marche à elles, & pourvu qu'on les attaque brusquement, on les en chasse.

Nos dragons & housards les attaquent serrés & le sabre à la main. Ils ne peuvent soutenir ces sortes d'attaques; aussi les a-t-on toujours battus, sans se soucier du nombre, quelque supérieur qu'il fût.

ARTICLE XVIII.

Par quels Mouvemens on peut forcer l'ennemi d'en faire aussi.

Si l'on croit qu'il suffise de faire des mouvemens avec une armée pour obliger l'ennemi d'en faire aussi, on se trompe beaucoup. Ce n'est

pas le mouvement ſeul qui l'y forcera, mais la manière dont il ſera fait. Des mouvemens ſpécieux ne feront pas prendre le change à un ennemi ſavant; il faut prendre des poſitions ſolides, qui l'engagent à faire des réflexions, & le réduiſent à la néceſſité de décamper.

C'eſt pourquoi il faut connoître le pays, le général avec lequel on a à faire, les places où il a ſes magaſins, les villes qui lui ſont les plus commodes, & celles d'où il fait venir ſes fourrages. Il faut bien combiner toutes ces choſes, former un projet, & le bien digérer après.

Celui des deux généraux qui aura le plus de reſſources dans l'imagination, & qui tentera le plus ſouvent ſur ſon ennemi, remportera à la longue des avantages ſur le rival de ſa gloire.

Celui qui, à l'entrée d'une campagne, aſſemblera le premier ſes troupes, & marchera en avant pour attaquer une ville, ou pour occuper un poſte, obligera toujours l'autre de ſe régler ſur ſes mouvemens, & de ſe tenir ſur la défenſive.

Si vous voulez pendant la campagne forcer votre ennemi de décamper, il en faut avoir des raiſons ſuffiſantes, ſoit que vous vous propoſiez de prendre une ville à portée de laquelle il

eſt campé, ſoit que vous vouliez le rejeter dans un pays ſtérile où il ne pourra vivre qu'avec peine, ſoit enfin que vous vous flattiez d'engager une affaire qui pourra vous donner des avantages conſidérables. Si vous avez de ſemblables raiſons, vous travaillerez à en former le projet; mais en le faiſant, vous examinerez avec attention ſi les marches que vous ferez, & les camps que vous occuperez, ne vous mettront pas dans un plus grand embarras que celui où il ſera lui-même; comme, par exemple, en vous éloignant d'une place mal fortifiée où vous avez votre dépôt, & que les troupes légères peuvent emporter d'emblée en votre abſence; ou en prenant une poſition dans laquelle vous pourriez être coupé de votre pays, & de vos places; ou bien en venant occuper un pays que vous ferez obligé d'abandonner bientôt après, faute de ſubſiſtances.

Après avoir réfléchi mûrement ſur tous ces objets, & calculé la poſſibilité des entrepriſes que l'ennemi pourroit faire, vous formerez le projet, ſoit de venir vous camper ſur un de ſes flancs, ſoit de vous approcher de la province d'où il tire ſes ſubſiſtances, ſoit de le couper de ſa capi-

tale, soit de menacer ses dépôts, soit enfin de prendre des positions par lesquelles vous lui retrancherez les vivres.

Pour en donner un exemple qui est connu de la plus grande partie de mes officiers, je formerai le plan sur lequel nous aurions dû espérer d'obliger le Prince Charles de Lorraine à abandonner Kœnigingrætz & Pardubitz en 1745.

En partant du camp de Dubletz, nous aurions dû prendre à gauche, côtoyer le comté de Glatz & marcher sur Hohenmauth. Par cette manœuvre nous aurions forcé les Autrichiens, qui avoient leur magasin à Teutschbrod, & qui tiroient la plus grande partie de leurs vivres de la Moravie, de marcher à Landscron, & de nous abandonner Kœnigingrætz & Pardubitz. Les Saxons, coupés alors de leur pays, auroient été contraints de se séparer des Autrichiens, pour couvrir leur pays.

Mais ce qui m'empêcha alors de faire ce mouvement, fut qu'en gagnant même Kœnigingrætz je n'aurois rien gagné, puisque j'aurois été obligé de faire des détachemens, pour renforcer le Prince d'Anhalt, si les Saxons étoient retournés chez eux. Outre cela les magasins de

Glatz n'étoient pas suffisans pour me faire subsister toute la campagne.

Les diversions que l'on fait en détachant des troupes, obligent encore l'ennemi de décamper. Généralement toutes les entreprises auxquelles l'ennemi n'a pas été préparé, le dérangent, & le forcent à quitter sa position.

De cette espèce sont les passages des montagnes que l'ennemi croit impraticables, & que l'on peut presque toutes passer : & aussi les passages des rivières qui se font sans que l'ennemi s'en soit apperçu.

On n'a qu'à lire la campagne du Prince Eugène de l'année 1701. On sait assez dans quel désordre se trouva l'armée françoise, quand le Prince Charles de Lorraine la surprit l'an 1744 en passant le Rhin.

Je finirai en disant que l'exécution de ces sortes d'entreprises doit toujours répondre au projet, & que tant qu'un général fera des dispositions sages & fondées sur des maximes solides, il forcera toujours son ennemi de se tenir sur la défensive, & de se régler sur lui.

ARTICLE XIX.

Des Passages des Rivières.

La force est inutile lorsque l'ennemi sera de l'autre côté d'une rivière que vous aurez intention de passer; il faut avoir recours à la ruse. On n'a qu'à imiter le passage du Rhin de César; celui du Pô du Prince Eugène; ou celui du Rhin du Prince Charles de Lorraine, s'il s'agit de passer une grosse rivière.

Ces généraux firent des détachemens, pour en imposer à l'ennemi, & pour lui cacher l'endroit qu'ils avoient choisi pour leur passage. Ils firent des préparatifs pour la construction des ponts dans des lieux où ils n'avoient pas intention de passer; en attendant que le gros de leur armée fit une marche de nuit, pour s'éloigner de l'ennemi, & gagner le temps de passer la rivière, avant que les troupes destinées à défendre le passage eussent pu se mettre en devoir de les en empêcher.

On choisit ordinairement pour le passage des rivières les endroits où il y a de petites îles, ce qui en facilite l'opération. On aime aussi à rencontrer de l'autre côté de la rivière des bois,

ou

ou d'autres obstacles, qui empêchent l'ennemi de vous attaquer avant que vous ayez débouché.

Il faut une attention très-particulière & prendre les mesures les plus justes dans ces sortes d'entreprises. Il est nécessaire que les bateaux ou les pontons, & tout autre appareil, soient au rendez-vous à l'heure marquée, & que chaque pontonnier ou batelier soit instruit de sa besogne, pour éviter le désordre, qui se met ordinairement dans les expéditions de nuit. Tout étant arrangé, on fait passer des troupes, pour s'établir de l'autre côté de la rivière.

Dans tous les passages des rivières il faut toujours avoir attention à faire retrancher les deux têtes de pont, & à les bien garnir de troupes. On fortifie encore les îles qui sont dans le voisinage, pour soutenir ces retranchemens, afin que dans le temps que vous faites ces opérations, l'ennemi ne vienne pas prendre ou détruire vos ponts.

Si les rivières sont étroites, on choisit pour leur passage les endroits où elles font des coudes, & où le bord étant plus élevé domine sur celui qui lui est opposé. On y place autant de canons que le terrain le peut permettre, & on

le garnit de troupes. Sous cette protection on construit ses ponts, & comme le terrain se rétrécit par le coude que fait la rivière, il ne faudra avancer que fort peu, & insensiblement gagner chemin à mesure que les troupes passeront.

S'il y a des gués, on y fait des rampes, pour que la cavalerie y puisse passer.

ARTICLE XX.

Comment il faut défendre le Passage des Rivières.

Rien n'est plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de défendre le passage d'une rivière; surtout lorsque le front d'attaque est d'une trop grande étendue. Je ne me chargerois jamais d'une telle commission, si le terrain à défendre avoit plus de huit milles d'Allemagne *) de front, & s'il n'y avoit pas dans cette distance une ou deux redoutes établies sur le bord de la rivière. Il faudroit encore qu'il n'y eût aucun endroit où l'on pût passer à gué.

Mais supposé que toutes les choses soient telles que je viens de dire, il faudra toujours du

*) L'original dit exprès milles d'Allemagne; on l'a suivi dans la traduction, quoique le mot de lieues paroisse plus applicable ici par des raisons ci-dessous marquées.

temps pour faire les préparatifs nécessaires contre les entreprises de l'ennemi. La disposition qu'on auroit à faire alors, seroit à peu près celle-ci.

On fera ramasser tous les bateaux & toutes les barques qui se trouveront sur la rivière, & on les fera mener aux deux redoutes, pour empêcher que l'ennemi ne puisse s'en servir.

Vous reconnoîtrez les deux bords de la rivière, pour marquer les endroits à la faveur desquels on pourroit la passer, & vous les ferez démolir.

Vous noterez le terrain qui pourroit protéger le passage de l'ennemi, & formerez des projets d'attaque sur la situation de chaque terrain.

Vous ferez ouvrir des chemins larges, pour plusieurs colonnes, sur tout le front de votre défense le long de la rivière, pour pouvoir marcher à l'ennemi commodément & sans embarras.

Après avoir pris toutes ces précautions, vous ferez camper l'armée au centre de votre ligne de défense, de sorte que vous n'ayez que quatre milles à marcher, pour aller à l'une ou l'autre extrémité.

Vous ferez seize petits détachemens commandés par des officiers de housards ou de dragons les plus actifs & les plus habiles; dont

huit, aux ordres d'un général, auront le front d'attaque de la droite, & huit, aux ordres d'un autre général, auront celui de la gauche.

Ces détachemens feront deftinés pour donner avis des mouvemens de l'ennemi, & de l'endroit où il tentera le paffage.

Pendant le jour ils placeront des gardes pour découvrir tout ce qui fe paffera, & dans la nuit ils feront d'un quart d'heure à l'autre des patrouilles près de la rivière, & ne fe retireront que quand ils auront clairement vu *) que l'ennemi ait fait un pont, & que la tête ait paffé.

Lesdits généraux & les commandans des redoutes enverront quatre fois par jour leur rapport au chef de l'armée. Il faut qu'il y ait des relais établis entr'eux & l'armée, pour que les

*) Si l'on calcule le temps qu'il faut pour porter au général en chef la nouvelle du paffage qu'on fuppofe qu'il fe fait à une des extrémités de l'étendue du front, & le temps qu'il faut pour y faire marcher l'armée; on verra par cette fupputation que l'ennemi aura affez de temps pour paffer avec toutes fes troupes, avant que la moitié de l'armée, qui a à faire une marche de quatre milles, en partant de fon centre, foit arrivée & puiffe fe mettre en devoir de lui difputer le paffage. Car quatre milles font huit lieues de chemin, & toutes les troupes du monde, quelque ingambes & leftes qu'elles foient, ne pourront les faire en moins de temps; particulièrement dans la nuit, comme il eft queftion ici. Pour rendre cette manœuvre poffible, il faudroit qu'il n'y eût que huit lieues de front pour toute l'armée, au lieu des huit milles d'Allemagne.

rapports arrivent promptement, & qu'on soit tout de suite averti lorsque l'ennemi passera. Comme il est du devoir du général de s'y porter à l'instant même, il aura déjà renvoyé ses équipages, pour être prêt à tout événement.

Ces différentes dispositions étant faites d'avance sur chaque terrain, il distribuera à ses généraux celles qui regarderont les points d'attaque. Il marchera avec toute la célérité possible; l'infanterie ayant la tête des colonnes, parce qu'il faut supposer que l'ennemi se soit retranché. A son arrivée, il l'attaquera vivement sans balancer. C'est de cette manière qu'il pourra se promettre le succès le plus brillant.

Les passages des petites rivières sont plus difficiles à défendre; il faut rendre les gués impraticables par des arbres qu'on y jette. Mais si la rive du côté de l'ennemi commande celle où vous êtes, il est inutile de faire résistance.

ARTICLE XXI.

Des Surprises des Villes.

Pour surprendre une ville, il faut qu'elle soit mal gardée & peu fortifiée; encore ne pourroit-

on la surprendre qu'en hiver & pendant la gelée, si elle a des fossés remplis d'eau.

On surprend les villes avec toute une armée, comme il arriva à Prague l'an 1741; ou on les surprend après en avoir endormi la garnison par un blocus qui traîne en longueur, comme le Prince Léopold d'Anhalt fit à Glogau. On les surprend encore par des détachemens, comme le Prince Eugène le tenta à Crémone; ou comme ont réussi les Autrichiens à Cosel.

La régle principale, en faisant des dispositions pour des surprises, est de bien connoître les fortifications & les intérieurs de la place, pour diriger son attaque sur la situation locale.

La surprise de Glogau est un chef-d'œuvre, que tous ceux qui tenteront des surprises doivent imiter. Celle de Prague ne fut pas si extraordinaire, puisque la garnison ayant à défendre une ville d'un vaste étendue, il n'étoit pas étonnant qu'on l'emportât par les différentes attaques qu'on y fit. Cosel & Crémone furent surpris par trahison. La première le fut par un officier de la garnison, qui ayant déserté, donna avis aux Autrichiens que l'évacuation du fossé n'étoit pas achevée. Ils le passèrent, & la place fut emportée.

Si on veut prendre de petites places, on fait petarder les portes. On envoie en même temps des détachemens à toutes les autres, pour empêcher que la garniſon ne ſe ſauve. Si on veut y employer du canon, il faut le placer de ſorte que les canonniers ne ſoient expoſés à la mouſqueterie ; autrement on riſque de perdre le canon.

ARTICLE XXII.

Des Combats & des Batailles.

Il eſt très-difficile de ſurprendre les Autrichiens dans leur camp, à cauſe du nombre des troupes légères dont ils ſont entourés.

Si deux armées ſe tiennent dans le voiſinage l'une de l'autre, l'affaire ſera bientôt décidée entr'elles, ou il faudroit que l'une des deux occupât un poſte inattaquable, qui la garantît des ſurpriſes ; de façon que ces événemens n'arrivent que très-rarement entre des armées ; entre des détachemens, c'eſt une choſe très-ordinaire.

Pour ſurprendre l'ennemi dans ſon camp, il faut qu'il ne s'attende jamais à pouvoir être ſurpris, & qu'il ait une confiance entière, ou dans la ſupériorité de ſes troupes, dans la ſituation avantageuſe de ſon poſte, ou dans les rapports

de ses émissaires, ou enfin dans la vigilance de ses troupes légères.

Avant que de former aucun projet, il faut commencer par bien connoître le pays, & la position de l'ennemi.

On examinera les chemins qui mènent au camp, & on formera là-dessus sa disposition générale, en se réglant dans tous les points sur la connoissance détaillée de toutes choses.

Vous destinerez les chasseurs les plus intelligens, & les plus instruits des chemins, pour conduire les colonnes.

Ayez grande attention à cacher votre dessein. Le secret est l'ame de toutes ces entreprises.

Les troupes légères précéderont la marche, sous plusieurs prétextes, mais en effet pour empêcher qu'un maudit déserteur n'aille vous trahir. Ces houssards empêcheront aussi que les patrouilles ennemies ne s'approchent trop près & ne découvrent les mouvemens que vous faites.

Il faut que vous donniez aux généraux qui sont sous vos ordres, une instruction sur tous les événemens qui pourront arriver, afin que chacun d'eux sache ce qu'il aura à faire alors.

Si le camp de l'ennemi eſt aſſis dans une plaine, on poura former une avant-garde de dragons, qui joints par des houſards entreront à toute bride dans le camp ennemi, pour y mettre tout en déſordre, & faire main baſſe ſur tout ce qui ſe préſentera à eux.

Ces dragons doivent être ſoutenus de toute l'armée; l'infanterie en ayant la tête, étant particulièrement deſtinée à attaquer les ailes de la cavalerie ennemie.

L'attaque de l'avant-garde commencera une demi-heure avant la pointe du jour; mais il faut que l'armée n'en ſoit éloignée que de huit cents pas.

Pendant la marche on gardera un profond ſilence; & on défendra au ſoldat de fumer du tabac.

Lorsque l'attaque commencera & que le jour paroîtra, l'infanterie, formée ſur quatre ou ſix colonnes, marchera tout droit au camp, pour ſoutenir ſon avant-garde.

On ne tirera pas avant la pointe du jour, car on riſqueroit de tuer ſes propres gens; mais auſſitôt qu'il fera jour, il faudra tirer ſur les endroits où l'avant-garde n'a pas percé, particuliè-

rement ſur les ailes de la cavalerie, pour obliger les cavaliers, n'ayant pas le temps de ſeller ni de brider leurs chevaux, de s'en aller, & de les abandonner.

On pourſuivra l'ennemi jusqu'au delà du camp, & on lâchera toute la cavalerie après lui, pour profiter du déſordre & de la confuſion où il ſera.

Si l'ennemi avoit abandonné ſes armes, il faudroit laiſſer un gros détachement pour la garde du camp, & ſans s'amuſer à piller, pourſuivre l'ennemi avec toute la chaleur poſſible; d'autant plus qu'une ſi belle occaſion de détruire entièrement une armée, ne ſe préſentera pas ſitôt; & qu'on ſera maître pendant toute la campagne de faire tout ce qu'on voudra.

La fortune m'en avoit deſtiné une pareille avant la bataille de Molwitz. Car nous nous approchâmes de l'armée du Maréchal de Neuperg, ſans rencontrer perſonne, ſes troupes étant cantonnées dans trois villages. Mais je n'avois pas dans ce temps-là aſſez de connoiſſances pour ſavoir en profiter.

Ce que j'aurois dû faire alors, étoit d'embraſſer le village de Molwitz par deux colon-

nes, & de l'attaquer après l'avoir enveloppé. En même temps j'aurois dû détacher des dragons aux deux autres villages où étoit la cavalerie autrichienne, pour la mettre en désordre. L'infanterie qui les eût suivis, auroit empêché cette cavalerie de monter à cheval. Je suis très-persuadé que leur armée auroit été entièrement défaite.

J'ai montré ci-dessus toutes les précautions que nous prenons à ce sujet dans notre camp, & de quelle manière nous le faisons garder: mais en supposant, que malgré toutes les précautions l'ennemi puisse s'approcher de l'armée, je donnerois le conseil de mettre en toute diligence les troupes en bataille sur le terrain qui leur sera marqué, d'ordonner à la cavalerie de tenir ferme à ses postes, & de faire son feu de peloton jusqu'à l'arrivée du jour. Alors les généraux examineront s'il faut avancer, si la cavalerie a été victorieuse, si elle a été repoussée, & ce qu'il y aura à faire.

En de pareilles occasions il faut que chaque général sache prendre son parti, & agir par lui-même, sans attendre pour cela les ordres du général en chef.

Pour moi je n'attaquerai jamais dans la nuit, parce que l'obscurité cause bien des désordres, & que la plupart des soldats ne font leur devoir que sous les yeux de leurs officiers, & quand ils ont à craindre la punition.

Charles XII attaqua l'année 1715 le Prince d'Anhalt dans la nuit, lorsqu'il ne venoit que de débarquer dans l'île de Rugen. Le Roi de Suède avoit raison de le faire, parce qu'il vouloit cacher le petit nombre de ses troupes, dont on se seroit apperçu s'il avoit fait jour. Il n'avoit que quatre mille hommes, avec lesquels il en vint attaquer vingt mille. Il fut battu.

Un axiome de la guerre est d'assurer ses derrières & ses flancs, & de tourner ceux de l'ennemi; ce qui se fait de différentes manières, qui partent toutes d'un même principe.

Quand vous serez obligé d'attaquer un ennemi retranché, il faut le faire tout de suite, sans lui donner le temps d'achever ses ouvrages. Car ce qui est bon le premier jour, ne le sera plus le lendemain. Mais avant que de vous mettre en devoir de l'attaquer, vous reconnoîtrez par vous-même la position de l'ennemi. Les premières dispositions que vous aurez faites de

votre attaque, vous feront voir la facilité ou la difficulté du succès de votre projet.

La plupart des retranchemens sont pris, parce qu'ils ne sont pas bien appuyés. Le retranchement de Turenne fut emporté, de même que celui de *) . . . . . où le Prince d'Anhalt trouva assez de terrain pour le faire tourner. Le retranchement de Malplaquet fut tourné par le bois qui étoit à la gauche du Maréchal de Villars. Si on avoit eu cette idée au commencement de la bataille, les alliés auroient épargné quinze mille hommes à leur armée.

Si le retranchement est appuyé à une rivière qui soit guéable, il faudra le faire attaquer de côté-là. Celui de Stralsund, fait par les Suédois, fut emporté, parce qu'on l'attaqua du côté de la mer, où il étoit guéable.

Si les retranchemens de l'ennemi sont d'une trop grande étendue, & que les troupes, pour les garnir, soient obligées d'embrasser trop de terrain, on fera plusieurs attaques, & on s'en rendra surement maître, pourvu qu'on ait soin de cacher ses dispositions à l'ennemi, afin qu'il ne puisse s'en appercevoir, & vous opposer des forces suffisantes.

*) Apparemment celui du Schellenberg.

Pl. VI. La Pl. VI vous expliquera les diſpoſitions ſuivantes de l'attaque d'un retranchement. Je formerai une ligne de trente bataillons, dont j'appuierai l'aile gauche à la rivière N. N. Douze bataillons formeront l'attaque de la gauche où je veux percer, & huit autres celle de la droite. Les troupes deſtinées pour l'attaque ſeront placées en échiquier avec des intervalles. Le reſte de l'infanterie ſe mettra en troiſième ligne, & derrière elle ſera la cavalerie, à la diſtance de quatre cents pas. Par cette diſpoſition mon infanterie tiendra l'ennemi en échec, & elle ſera à portée de profiter du moindre faux mouvement qu'il pourroit faire.

Il faut avoir attention de faire ſuivre chacune de ces attaques par un nombre de travailleurs avec des pêles, des pioches, & des faſcines, pour combler le foſſé, & faire des paſſages pour la cavalerie, lorſqu'on aura forcé le retranchement.

L'infanterie qui formera l'attaque, ne commencera à tirer que quand elle aura emporté le retranchement, & qu'elle ſe ſera miſe en bataille ſur le parapet.

La cavalerie y entrera par les ouvertures faites par les travailleurs, & ſe rangera en bataille,

pour attaquer l'ennemi quand elle sera en force. Si elle est repoussée, elle ira se rallier à la faveur du feu de l'infanterie, jusqu'à ce que toute l'armée ait pénétré, & que l'ennemi soit entièrement mis en déroute.

Je répéterai ici ce que j'ai dit dans un des articles précédens, que je ne ferois jamais retrancher mon armée, si ce n'est dans le temps que j'aurois intention d'entreprendre un siége. Et je ne sais si on ne feroit pas mieux d'aller au devant de l'armée qui vient secourir la place.

Mais supposons pour un moment qu'on veuille se retrancher. Dans ce cas je proposerai la manière la plus avantageuse pour le faire.

On se ménagera deux ou trois grosses réserves, pour les envoyer pendant l'attaque aux endroits où l'ennemi fait les plus grands efforts.

On bordera le parapet de bataillons, & on placera une réserve derrière eux, qui puisse être à portée de donner du secours où l'on en aura besoin. Pl. VI.

La cavalerie sera rangée sur une ligne derrière ces réserves.

Le retranchement doit être bien appuyé. S'il vient joindre une rivière, il faut que le fossé

avance assez loin dans la rivière pour ne pas être tourné.

Si ce retranchement vient s'appuyer à un bois, il faut qu'il soit fermé à cette extrémité par une redoute, & qu'on fasse dans le bois un très grand abatis d'arbres.

On aura attention que les redans soient bien flanqués.

Le fossé sera très-large & profond, & on perfectionnera tous les jours de plus en plus les retranchemens, soit en renforçant le parapet, soit en plaçant des palissades à l'entrée des barrières, soit en creusant des puits, soit encore en garnissant tout le camp de chevaux de frise.

Le plus grand avantage que vous ayez, est dans le choix, & dans certaines règles de la fortification qu'il faut observer, pour obliger l'ennemi à vous attaquer sur un petit front, & pour le mettre dans la nécessité de ne vous attaquer que dans les principaux points de votre retranchement.

Pl. VII. Pour vous en donner une idée plus précise, voyez la Pl. VII. L'armée, qui se trouve à la tête de votre retranchement, est rétrécie d'un côté par la rivière, & vous présentez à celui qui

vient

vient vous attaquer un front qui le déborde. Il ne pourra pas attaquer votre droite, parce que les batteries placées à l'extrémité de cette aile le prendroient en flanc, pendant que la redoute du centre le prendroit en queue. Il ne pourra donc former d'autre attaque que celle de ladite redoute du centre, qu'il ſera obligé d'entamer du côté de l'abatis.

Comme vous vous attendrez à cette attaque, vous renforcerez les fortifications de cette redoute, & n'ayant qu'un ouvrage à fortifier, vous y donnerez d'autant plus d'attention.

La Pl. VIII fait voir une autre eſpèce de retranchemens, compoſée de redoutes ſaillantes & rentrantes, qui ſe croiſent l'une l'autre, & ſe joignent par des retranchemens. Pl. VIII.

Par cette manière de fortifier, les ſaillans forment les points d'attaque, & n'y en ayant que très-peu, on pourra les perfectionner plus vîte que ſi le front étoit partout également fortifié.

Il faut que le feu de la mouſqueterie ſe croiſe dans les redoutes ſaillantes; par cette raiſon elles ne ſeront qu'à ſix cents pas l'une de l'autre.

Notre infanterie défend un retranchement par des décharges de bataillons entiers. Cha-

que foldat doit être pourvu de cent cartouches. Mais cela n'empêchera pas de placer entre les bataillons, & dans les faillans des redoutes, autant de canon que l'on pourra.

Tant que l'ennemi fera éloigné, on tirera à boulets; mais lorsqu'il fe fera avancé à la diftance de quatre cents pas, on commencera à tirer à cartouches.

Si l'ennemi, malgré la force de votre retranchement & nonobftant un feu opiniâtre, pénétre en quelque endroit, la réferve d'infanterie marchera à lui pour le repouffer; & en cas que cette réferve fût obligée de plier, c'eft à votre cavalerie à faire alors les derniers efforts pour le rechaffer.

La plupart des retranchemens font emportés, parce qu'ils n'ont pas été conftruits dans les règles, ou que ceux qui les défendent font tournés, ou que la peur prend aux troupes qui les défendent: cela vient de ce que celui qui attaque, peut faire fes mouvemens avec plus de liberté & plus de hardieffe.

Au commencement les exemples ont fait voir qu'un retranchement étant forcé, toute l'armée eft découragée, & prend la fuite. Je crois

que nos troupes auroient plus de fermeté, & qu'elles repousseroient l'ennemi : mais à quoi serviroient tous ces avantages, si les retranchemens vous empêchent d'en profiter?

Puisqu'il y a tant d'inconvéniens aux retranchemens, il s'ensuit naturellement que les lignes sont encore moins utiles. De notre temps la mode nous en est venue du Prince Louis de Bade, qui fit faire les premières du côté de Briel. Les François en ont fait aussi en Flandres dans la guerre de succession.

Je soutiens qu'elles ne valent rien, puisqu'elles embrassent plus de terrain qu'on n'a de troupes pour les garder; qu'on peut former plusieurs attaques, & qu'on est persuadé de les forcer. Par cette raison elles ne couvrent pas le pays, & ne servent qu'à faire perdre la réputation des troupes qui les gardent.

Si une armée prussienne est inférieure à celle de l'ennemi, il ne faut pas pour cela désespérer de le vaincre; la disposition du général suppléera au nombre.

Une armée foible choisira toujours un pays coupé & montagneux, où le terrain soit resserré, de sorte que le nombre supérieur de l'en-

nemi, lorsqu'il ne pourra pas dépaſſer vos ailes, lui deviendra inutile, & quelquefois même à charge.

Ajoutons ici que dans un pays fourré & de montagnes, on pourra mieux appuyer ſes ailes que dans une plaine. Nous n'aurions jamais gagné la bataille de Sorr *), ſi le terrain ne nous eût été favorable; car quoique le nombre de nos troupes ne paſſât point la moitié de celui des Autrichiens, ils ne pouvoient pas déborder nos ailes, de ſorte que le terrain mit une eſpéce d'égalité entre les deux armées.

Ma premiére règle regarde le choix du terrain, & la ſeconde, la diſpoſition de la bataille même. C'eſt ici où l'on peut faire une application utile de mon ordre de bataille-oblique. Car on réfuſe une aile à l'ennemi, & on renforce celle qui doit faire l'attaque. Par-là vous portez toutes vos forces ſur l'aile de l'ennemi, que vous voulez prendre en flanc.

*) Si le Prince Charles avoit ſuivi la régle que Mr de Feuquières nous donne dans ſes remarques ſur la bataille de Steinquerque, & qu'il fût entré avec ſa première ligne en colonne dans le camp pruſſien, pour ſéparer les troupes, en attendant que ſa ſeconde ligne ſe fût miſe en bataille pour la ſoutenir, l'avantage du terrain n'auroit pas ſauvé l'armée pruſſienne de cette ſurpriſe. Elle auroit été entièrement défaite.

Une armée de 100,000 hommes, tournée par ſes flancs, prendra bientôt ſon parti. On n'a qu'à voir la Planche IX. Mon aile droite fait tout l'effort. Un corps d'infanterie ſe jetera inſenſiblement dans le bois, pour attaquer la cavalerie ennemie ſur ſes flancs, & pour protéger l'attaque de la nôtre. Quelques régimens de houſards auront ordre de prendre l'ennemi en queue; en attendant l'armée s'avancera. Lorsque la cavalerie ennemie ſera miſe en déroute, l'infanterie qui eſt dans le bois, prendra celle de l'ennemi en flanc, dans le temps que l'autre l'attaquera de front. Pl. IX.

Mon aile gauche ne s'avancera pas que l'aile gauche de l'ennemi ne ſoit entièrement défaite.

Par cette diſpoſition vous aurez l'avantage, 1) de faire tête avec un petit nombre de troupes à un corps ſupérieur, 2) d'attaquer l'ennemi d'un côté où l'affaire ſera déciſive, & 3) votre aile ayant été battue, il n'y aura qu'une partie de votre armée d'entamée, les autres trois quarts des troupes, qui ſont encore fraîches, ſerviront pour faire votre retraite.

Si on veut attaquer l'ennemi dans un poſte avantageux, il en faut examiner le foible & le

fort, avant que de faire les dispositions de l'attaque. On se déterminera toujours pour l'endroit où l'on croit trouver le moins de résistance.

Les attaques des villages coûtent tant de monde, que je me suis fait une loi de les éviter, tant que je n'y serai pas absolument forcé; car on y risque l'élite de son infanterie.

Il y a des généraux qui disent qu'on ne sauroit mieux attaquer un poste que dans son centre. La Planche X représentera la situation d'un tel poste, où je suppose que l'ennemi ait deux grandes villes, & deux villages sur ses ailes. Il est certain que les ailes seront perdues lorsque vous forcerez le centre, & que par de pareilles attaques on pourra remporter les victoires les plus complètes.

Pl. X.

J'en donne ici le plan, & j'ajoute, que quand vous aurez percé, vous doublerez votre attaque, pour obliger l'ennemi de se replier par sa droite & par sa gauche.

Dans une attaque de poste il n'y a rien de si redoutable que les batteries chargées à cartouches, qui font un terrible carnage dans les bataillons. A Sorr & à Kesselsdorff j'ai vu attaquer des batteries, & j'ai fait des réflexions qui m'ont

donné une idée que je communiquerai ici, en ſuppoſant une batterie de quinze pièces de canon, qu'on voudroit emporter & qu'on ne pourroit pas tourner.

J'ai remarqué que le feu du canon, & de l'infanterie qui ſoutient la batterie, la rend inabordable. Nous ne nous ſommes emparés des batteries de l'ennemi que par ſa faute; notre infanterie qui les attaquoit étant à moitié écraſée, commençoit à plier; l'infanterie ennemie la voulant pourſuivre, quitta ſon poſte. Par un effet de ce mouvement leur canon n'oſa plus tirer, & nos troupes, qui talonnoient l'ennemi, arrivèrent en même temps avec lui aux batteries, & s'en rendirent maîtres.

L'expérience de ces deux batailles m'a fourni l'idée, qu'il faudroit ſuivre en pareil cas l'exemple de ce que nos troupes ont fait, en formant ſon attaque ſur deux lignes en échiquier, ſoutenue en troiſième ligne par quelques eſcadrons de dragons.

On donnera l'ordre à la première ligne de n'attaquer que foiblement, & de ſe retirer par les intervalles de la ſeconde, afin que l'ennemi,

trompé par cette retraite simulée, se mette à les poursuivre, & abandonne son poste.

Ce mouvement sera le signal de marcher en avant, & d'attaquer vigoureusement.

Pl. XI. La Planche XI montrera la disposition de cette manœuvre.

Mon principe est de ne mettre jamais toute ma confiance dans un poste seul, s'il n'est pas physiquement prouvé qu'il soit inattaquable.

Toute la force de nos troupes consiste dans l'attaque, & nous ne serions pas sages si nous y renoncions sans raison.

Mais si on est obligé d'occuper des postes, on observera de gagner les hauteurs, & de bien appuyer ses ailes.

Je ferois mettre le feu à tous les villages qui se trouveroient à la tête de l'armée & aux ailes, si le vent ne portoit pas la fumée dans notre camp.

S'il y avoit quelques bonnes maisons de maçonnerie en avant du front, je les ferois garder par de l'infanterie, pour incommoder l'ennemi pendant la bataille.

Il faut bien se garder de mettre les troupes dans un terrain où elles ne puissent pas agir. Par cette raison notre position de Grotkau en

l'année 1741 ne valoit rien, le centre & l'aile gauche étant placés derrière des marais impraticables. Il n'y avoit qu'une partie de l'aile droite qui eût un terrain libre pour manœuvrer.

Villeroi fut battu à Ramillies, s'étant posté de la manière que je viens de dire. Son aile gauche lui fut absolument inutile, & l'ennemi porta toutes ses forces contre l'aile droite des François, qui n'y purent résister.

Je permets que les troupes prussiennes occupent, aussi bien que les autres, des postes avantageux, & s'en servent pour un mouvement, & pour tirer avantage de leur artillerie; mais il faut qu'elles quittent tout d'un coup ce poste, pour marcher fièrement à l'ennemi, qui au lieu d'attaquer, est attaqué lui-même, & voit tout son projet renversé. Car tous les mouvemens que l'on fait en présence de son ennemi, sans qu'il s'y attende, font un très-bon effet.

Il faut compter ces sortes de batailles au nombre des meilleures. On y attaque toujours par l'endroit le plus foible.

Dans ces occasions je défendrois à mon infanterie de tirer; car cela ne fait que l'arrêter, & ce n'est pas le nombre des ennemis tués qui

vous donne la victoire, mais le terrain que vous avez gagné.

Le moyen le plus sûr pour remporter la victoire, est de marcher fièrement & en ordre à l'ennemi, & de gagner toujours du terrain.

Un usage reçu est de donner quinze pas d'intervalle aux escadrons dans un terrain difficile & coupé, au lieu que dans un pays uni ils se forment sur une ligne pleine.

L'infanterie ne gardera pas d'autres intervalles que ceux qu'il faut pour le canon. *Il n'y* a que dans les attaques des retranchemens, dans celles des batteries, & des villages, & aussi dans les arrière-gardes de retraite, qu'on place la cavalerie & l'infanterie en échiquier, pour renforcer tout d'un coup la première ligne, en faisant entrer la seconde dans les intervalles de la première, pour que les troupes puissent se replier sans désordre, & se soutenir les unes les autres. Ce qui est une règle qu'on doit toujours observer.

L'occasion se présente ici de vous donner quelques règles principales sur ce que vous aurez à observer quand vous mettrez votre armée en bataille, dans quelque terrain que ce puisse

être. La première est de prendre des points de vue pour les ailes; que l'aile droite, par exemple, s'alligne au clocher de N. N. Pl. XI.

Il faut encore que le général ait grande attention à ce que ses troupes ne prennent pas une fausse position.

Il n'est pas toujours nécessaire d'attendre que toute l'armée soit en bataille, pour commencer l'attaque. L'occasion vous présente souvent des avantages, que vous perdrez mal à propos en retardant d'en profiter.

Cependant il faut qu'une bonne partie de l'armée soit en bataille, & vous aurez particulièrement pour objet la première ligne, sur laquelle vous règlerez l'ordre de bataille. Si les régimens de cette ligne ne sont pas tous présens, ils seront remplacés par d'autres de la seconde.

Vous appuierez toujours vos ailes, ou au moins celles qui doivent faire les plus grands efforts.

Les ordres de bataille en rase campagne doivent être partout également forts: car tous les mouvemens de l'ennemi y étant libres, il pourroit bien se réserver un corps qu'il emploieroit à vous donner de la besogne.

En cas que l'une des deux ailes ne fût pas appuyée, le général qui commande la seconde ligne, doit envoyer des dragons pour déborder la première ligne, sans en attendre l'ordre; & les housards tirés de la troisième ligne viendront déborder les dragons.

La raison en est que si l'ennemi fait un mouvement pour prendre la cavalerie de la première ligne en flanc; vos dragons & housards feront à leur tour la même chose à l'ennemi.

Pl. XII. On verra dans la Planche XII que je fais placer trois bataillons dans l'intervalle des deux de l'aile gauche de mon infanterie; c'est pour mieux assurer cette aile. Car supposé que votre cavalerie fût battue, ces bataillons empêcheront toujours que l'infanterie ne soit entamée, comme nous en avons eu l'exemple à Molwitz.

Le général qui commandera la seconde ligne, observera une distance de trois cents pas entre elle & la première, & s'il s'apperçoit de quelques intervalles dans la première ligne, il y fera entrer des bataillons de la seconde.

Dans la plaine, il faut qu'il ait toujours derrière le centre des bataillons une réserve de cavalerie, qui doit être commandée par un officier

de tête, puisqu'il faut qu'il agiſſe par lui-même, ſoit en portant du ſecours à l'aile qu'il verra en avoir beſoin, ſoit en prenant en flanc l'ennemi qui pourſuivra l'aile miſe en déroute, pour donner par-là le temps à la cavalerie de ſe rallier.

La cavalerie attaquera au grand galop, & engagera l'affaire. L'infanterie marchera à grands pas à l'ennemi. Les commandans des bataillons auront attention de percer l'ennemi, de l'enfoncer, & de ne faire uſage de leur feu que quand il aura tourné le dos.

Si les ſoldats commençoient à tirer ſans ordre, on leur feroit remettre leurs armes ſur l'épaule, & ils avanceroient ſans s'arrêter.

On fera des décharges par bataillon lorſque l'ennemi commencera à plier. Une bataille engagée de cette façon ſera bientôt décidée.

Dans la Pl. XIII eſt un nouvel ordre de bataille, différent des autres en ce qu'il y a des corps d'infanterie aux extrémités des ailes de la cavalerie. Les bataillons ſont deſtinés à ſoutenir la cavalerie, & à fouetter au commencement de l'affaire avec leurs canons, & celui des ailes de l'infanterie, la cavalerie ennemie, afin que la nôtre ait plus beau jeu en allant l'attaquer.

Une autre raiſon eſt, que ſi votre aile a été battue, l'ennemi n'oſera la pourſuivre, car il ſe mettroit entre deux feux.

Lorſque votre cavalerie, ſelon toute apparence, ſera victorieuſe, cette infanterie s'approchera de celle de l'ennemi ; les bataillons qui ſont dans les intervalles, feront un quart de converſion, & ſe mettront ſur vos ailes, pour de là prendre l'infanterie ennemie en queue & en flanc : de ſorte que vous en aurez meilleur marché.

L'aile victorieuſe de votre cavalerie ne laiſſera pas le temps à celle de l'ennemi de ſe rallier, mais la pourſuivra en ordre, & tâchera de la couper de ſon infanterie. Quand le déſordre y ſera général, le commandant de la cavalerie lâchera après eux les houſards, qu'il fera ſoutenir par la cavalerie. Il détachera en même temps des dragons du côté du chemin que les fuyards de l'infanterie auront pris, pour les ramaſſer, & pour faire un plus grand nombre de priſonniers, en leur coupant toute retraite.

La différence de cet ordre de bataille aux autres eſt encore, que les eſcadrons de dragons ſont mêlés dans l'infanterie de la ſeconde ligne : ce que je fais, parce que dans toutes les affaires

que nous avons eues avec les Autrichiens, j'ai remarqué que le feu de la mousqueterie ayant duré un quart d'heure, leurs bataillons ont commencé à tourner autour de leurs drapeaux. Notre cavalerie enfonça à la bataille de Hohen Friedberg plusieurs de ces tourbillons & en fit beaucoup de prisonniers. Les dragons étant à portée, vous les détacherez tout de suite sur eux, & ils les écraseront surement.

On dira que je défends de tirer, & que dans toutes ces dispositions je n'ai pour objet que de me servir de mon artillerie: je répondrai à cela que des deux choses que je suppose, il en arrivera une; ou que mon infanterie tirera malgré la défense; ou qu'en obéissant à mes ordres, l'ennemi commencera à plier. Dans l'un & l'autre cas, il faudra détacher la cavalerie contre lui, aussitôt qu'on verra que la confusion se mettra dans ses troupes, qui étant attaquées d'un côté par leurs flancs, pendant qu'on les charge de front, & voyant leur seconde ligne de cavalerie coupée par la queue, tomberont presque toutes en votre puissance.

Ce ne sera pas alors une bataille, mais une destruction totale de vos ennemis, surtout s'il

n'y a point de défilé dans le voisinage, qui puisse protéger leur fuite.

Je finirai cet article par une seule réflexion, c'est que si vous marchez en colonne à une bataille, soit par la droite, ou par la gauche, il faudra que les bataillons & les divisions se suivent de près; pour que vous puissiez promptement vous mettre en bataille, lorsque vous commencerez à vous déployer. Mais si vous marchez de front, les bataillons observeront bien leurs distances, afin qu'ils ne se serrent ni ne s'ouvrent trop.

Je fais une distinction entre le gros canon, & les pièces de campagne qui sont attachées aux bataillons. Le gros canon sera placé sur les hauteurs, & les petites pièces à cinquante pas en avant du front des bataillons. Il faut que l'un & l'autre visent bien, & tirent de même.

Quand on se sera approché à cinq cents pas de l'ennemi, les petites pièces seront menées par des hommes, & resteront, pour continuer à tirer sans relâche en avançant.

Si l'ennemi commence à s'enfuir, le gros canon avancera, pour faire encore quelques décharges, & pour lui souhaiter bon voyage.

A cha-

A chaque pièce en première ligne, il faut qu'il y ait six canonniers & trois charpentiers des régimens. J'ai oublié de dire qu'à trois cent cinquante pas le canon commencera à tirer à cartouches.

Mais à quoi servira l'art de vaincre, si vous ne savez pas profiter de votre avantage? Répandre le sang de ses soldats inutilement, c'est le mener inhumainement à la boucherie; & ne pas poursuivre l'ennemi dans de certaines occasions, pour augmenter sa peur, ou faire plus de prisonniers, c'est remettre au hasard une affaire qui vient d'être décidée. Cependant le défaut des subsistances & les grandes fatigues peuvent vous empêcher de poursuivre les vaincus.

C'est la faute du général en chef quand il manque de vivres. Lorsqu'il donne une bataille, il a un dessein; & s'il a un dessein, il faut qu'il prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution; par conséquent on aura soin d'avoir du pain ou du biscuit pour huit à dix jours. Pour les fatigues, si elles n'ont pas été trop excessives, il faudra dans des jours extraordinaires faire des choses extraordinaires.

Après une victoire remportée, je veux qu'on fasse un détachement des régimens qui ont le plus souffert, puis qu'on ait soin des blessés, & qu'on les fasse transporter aux hôpitaux qu'on aura déjà établis. On commence par *soigner ses* blessés, sans oublier ce que l'on doit à l'ennemi.

En attendant, l'armée poursuivra jusqu'au premier défilé l'ennemi, qui dans la première consternation ne tiendra pas, pourvu qu'on ne lui donne pas le temps de respirer.

Quand vous aurez pourvu à toutes choses, vous ferez marquer le camp; mais il faut que cela se fasse dans les règles, sans se laisser endormir par la sécurité.

Si la victoire a été complète, on pourra faire des détachemens, soit pour couper la retraite à l'ennemi, soit pour lui enlever ses magasins, ou pour assiéger trois ou quatre villes à la fois.

Je ne puis donner que des règles générales sur cet article; il faudra se régler sur les événemens. Il ne faut jamais s'imaginer avoir tout fait, tant qu'il y a encore quelque chose à faire; & il ne faut pas croire non plus qu'un ennemi un peu habile manque de profiter de vos fautes, quoiqu'il ait été vaincu.

Les règles qu'on a à obſerver dans un jour de bataille, ſont les mêmes pour les petits combats entre les détachemens.

Si les détachemens ſavent ſe ménager un petit ſecours, qui pendant le combat vienne les joindre, l'affaire ſe terminera ordinairement en leur faveur: car l'ennemi voyant arriver du ſecours, le croira trois fois plus fort qu'il n'eſt, & perdra courage.

Lorsque notre infanterie n'a à faire qu'à des houſards, elle ſe met quelquefois ſur deux rangs, pour préſenter un plus grand front, & pour faire ſes décharges plus aiſément. En général on fait bien de l'honneur aux houſards, quand on leur préſente un corps d'infanterie ſur deux rangs.

Dans une bataille perdue le plus grand mal n'eſt pas la perte des hommes, mais le découragement des troupes qui s'enſuit. Car quatre ou cinq mille hommes de plus dans une armée de cinquante mille, ne ſont pas une aſſez grande différence pour pouvoir décourager.

Un général qui a été battu, doit tâcher de revenir des fâcheuſes impreſſions qui ſuivent la perte d'une bataille, & ranimer par ſa bonne

contenance l'officier & le ſoldat. Il ne doit pas non plus augmenter ni diminuer ſa perte.

Je prie le Ciel que les Pruſſiens ne ſoient jamais battus; & j'oſe dire que tant qu'ils ſeront bien menés, & bien diſciplinés, ils n'auront jamais à craindre un tel revers.

Mais en cas qu'un pareil déſaſtre leur arrivât, vous obſerverez les règles ſuivantes pour réparer l'affaire. Quand vous verrez que la bataille ſera perdue ſans reſſource, & que vous ne pourrez plus vous oppoſer aux mouvemens de l'ennemi, ni lui réſiſter plus long-temps, vous prendrez la ſeconde ligne de l'infanterie; & s'il y a un défilé à portée, vous le lui ferez garnir, ſelon la diſpoſition que j'en ai donnée dans l'article des Retraites, & en y envoyant auſſi autant de canon que vous le pourrez.

S'il n'y a point de défilé dans le voiſinage, votre première ligne ſe retirera par les intervalles de la ſeconde, & ſe remettra en bataille à trois cents pas derrière elle.

Vous ramaſſerez tout ce qui vous reſtera de votre cavalerie, & ſi vous voulez, vous formerez un quarré, pour protéger votre retraite.

Nous trouvons deux quarrés célèbres dans l'hiſtoire; l'un fait par le Général de Schulembourg, après la bataille de Frauenſtadt, au moyen duquel il ſe retira au delà de l'Oder, ſans que Charles XII pût le forcer; & celui du Prince d'Anhalt, lorſque le Général de Stirum perdit la première bataille de Hœchſtætt. Ce Prince traverſa une plaine de deux lieues, ſans que la cavalerie françoiſe oſât l'entamer.

Je finirai par dire, que ſi l'on a été battu, il ne faut pas pour cela ſe retirer à quarante lieues, mais s'arrêter au premier poſte avantageux qu'on trouvera, & y faire bonne contenance, pour remettre l'armée, & pour calmer les eſprits de ceux qui ſont encore découragés.

ARTICLE XXIII.

Par quelle raiſon & comment il faut donner Bataille.

Les batailles décident le ſort d'un État. Il faut abſolument dans la guerre en venir à des actions déciſives, ſoit pour ſe tirer de l'embarras de la guerre, ſoit pour y mettre ſon ennemi, ſoit encore pour terminer une querelle qui peut-être ne finiroit jamais. Un homme ſage ne fera au-

même inconvénient, ni de prendre une position par laquelle l'ennemi puisse vous couper d'avec vos magasins.

Les affaires où l'on risque le moins, sont celles qu'on entreprend contre les arrière-gardes. Si vous avez ce dessein, vous vous camperez fort près de l'ennemi; & lorsqu'il voudra se retirer & passer des défilés en votre présence, vous attaquerez la queue de son armée. Dans ces affaires on gagne beaucoup.

C'est encore la coutume de se harceler, pour empêcher les corps ennemis de se joindre. Cette raison est assez valable; mais un ennemi habile aura l'adresse de vous échapper par une marche forcée, ou de prendre un poste avantageux.

Quelquefois on n'a point intention d'engager une affaire, mais on y est invité presque par les fautes de l'ennemi, dont il faut profiter pour le punir.

A toutes ces maximes je joindrai encore que nos guerres doivent être courtes & vives; puisqu'il n'est pas de notre intérêt de traîner l'affaire; qu'une longue guerre rallentit insensiblement notre admirable discipline, & ne laisse pas de dépeupler notre pays, & d'épuiser nos ressources.

Par cette raiſon les généraux qui commanderont des armées pruſſiennes, tâcheront, quoique heureux, de terminer l'affaire promptement & avec prudence. Il ne faut pas qu'ils penſent comme le Maréchal de Luxembourg, à qui ſon fils diſoit dans une des guerres de Flandre: il me paroît, mon père, que nous pourrions prendre encore une ville. A quoi le Maréchal répondit: Tais-toi, petit fou; veux-tu que nous nous en retournions chez nous pour y planter des choux? En un mot, en matière de batailles il faut ſuivre la maxime du Sannérib des Hébreux, qu'il vaut mieux qu'un homme périſſe que tout un peuple.

Pour ce qui eſt de châtier l'ennemi de ſes fautes, on n'a qu'à lire la relation de la bataille de Senef, où le Prince de Condé entama une affaire d'arrière-garde contre le Prince d'Orange, ou le Prince de Waldeck, qui avoit négligé d'occuper la tête d'un défilé, pour faciliter la retraite de ſon arrière-garde.

Les relations de la bataille de [illegible] gagnée par le Maréchal de Luxembourg, & de celle de Raucoux fourniront d'autres exemples.

ARTICLE XXIV.

Des hasards, & des accidens imprévus qui arrivent à la guerre.

Je ferois un article bien long, si je voulois traiter de tous les accidens qui peuvent arriver à un général dans la guerre. Je me retrancherai à dire qu'il y faut de l'adresse & du bonheur.

Les généraux sont plus à plaindre qu'on ne pense. Tout le monde les condamne sans les entendre. La gazette les expose au jugement du plus vil public. Entre plusieurs milliers de personnes, il n'y en a peut-être pas une qui sache conduire le moindre détachement.

Je n'entreprendrai pas de parler en faveur des généraux qui ont fait des fautes. Je sacrifie même ma campagne de 1744; mais j'ajoute, qu'avec plusieurs fautes, j'ai fait quelques bonnes expéditions, comme par exemple le siége de Prague, la retraite & la défense de Kolin; & encore la retraite en Silésie. Je ne les toucherai plus. Je dirai seulement qu'il y a des événemens malheureux, contre lesquels ni la prévoyance humaine, ni des réflexions solides ne font rien.

Comme je n'écris que pour mes généraux, je n'alléguerai ici d'autres exemples que ceux qui me sont arrivés. Lorsque nous fûmes à Reichenbach, j'avois formé le dessein de gagner la rivière de la Neisse par une marche forcée, & de me mettre entre la ville de ce nom, & l'armée du Général de Neuperg, pour lui couper sa communication. Toutes les dispositions furent faites pour cela, mais il survint une grosse pluie, qui rendit les chemins si impraticables, que notre avant-garde, qui menoit les pontons avec elle, ne put pas avancer. Pendant la marche de l'armée, il fit un brouillard si épais, que les troupes qui avoient été de garde aux villages, s'égarèrent, de sorte qu'elles ne purent plus retrouver leurs régimens. Tout alla si mal, qu'au lieu d'arriver le matin à quatre heures, comme je l'avois projeté, on n'arriva qu'à midi. Il ne fut plus alors question d'une marche forcée, l'ennemi nous prévint, & détruisit mon projet.

Si les maladies se mettent dans vos troupes pendant vos opérations, elles vous mèneront à la défensive, comme il nous arriva en Bohème l'année 1741, à cause de la mauvaise nourriture qu'on avoit fournie aux troupes.

A la bataille de Hohen Friedberg j'ordonnai à un de mes aides de camp d'aller dire au Margrave Charles de se mettre, comme le plus ancien Général, à la tête de ma seconde ligne; parce que le Général Kalckstein avoit été détaché à l'aile droite contre les Saxons. Cet aide de camp fit un quiproquo, & porta ordre au Margrave de former la seconde ligne de la premiere. Je m'apperçus heureusement de cette méprise, & j'eus encore le temps de la réparer.

On doit par conséquent être toujours sur ses gardes, & songer qu'une commission mal exécutée peut gâter une affaire. Si un général vient à tomber malade, ou qu'il soit tué à la tête d'un détachement d'importance, plusieurs de vos mesures en seront dérangées. Car il faut de bonnes têtes & de bons généraux, qui ayent de la valeur, pour agir offensivement. Le nombre en est petit; je n'en ai tout au plus que trois ou quatre dans mon armée.

Si malgré toutes vos précautions l'ennemi réussit à vous enlever quelque convoi, toutes vos mesures seront encore dérangées, vos projets renversés & suspendus.

Si des raiſons de guerre vous obligent de faire avec l'armée des mouvemens en arrière, vos troupes en feront découragées. J'ai été aſſez heureux pour n'en pas faire l'expérience avec toute mon armée; mais j'ai remarqué, à la bataille de Molwitz, combien il faut de temps pour raſſurer un corps qui a été découragé. Ma cavalerie étoit alors tellement déchue, qu'elle ſe croyoit menée à la boucherie; j'en fis de petits détachemens pour l'aguérir, & la faire agir. Ce n'eſt que depuis la bataille de Hohen Friedberg que commence l'époque où elle eſt devenue ce qu'elle auroit dû être, & ce qu'elle eſt à préſent.

L'ennemi ayant découvert un eſpion d'importance que vous aurez dans ſon camp, vous perdrez la bouſſole ſur laquelle vous vous étiez orienté, & vous n'apprendrez de ſes mouvemens que ceux que vous verrez.

La négligence des officiers détachés pour reconnoître, peut vous mettre dans le dernier embarras. Le Maréchal de Neuperg fut ſurpris de cette manière, l'officier des houſards qu'on avoit envoyé à la découverte, ayant négligé ſon devoir. Nous fûmes à lui ſans qu'il en ſoupçonnât

la moindre chofe. Un officier du régiment de Ziethen*) fit négligemment fa patrouille dans la nuit où l'ennemi conftruifit fes ponts à Selmitz, & furprit les équipages.

Vous apprendrez par ce que je viens de dire, qu'il ne faut jamais confier la fureté de toute une armée à la vigilance d'un fimple officier. Des affaires d'une fi grande conféquence ne doivent jamais dépendre d'un feul homme, ou d'un officier fubalterne. Imprimez-vous bien dans la mémoire ce que j'ai dit à ce fujet dans l'article de la défenfe des rivières.

Les patrouilles & les partis détachés pour reconnoître, ne doivent être regardés que comme une précaution fuperflue; il ne faut jamais s'y fier, mais en prendre d'autres plus folides & plus fûres.

*) Il fe peut fort bien que l'officier de Ziethen n'*ait pas* fait exactement fon devoir; mais il étoit bien difficile à deux foibles bataillons de difputer à une armée de foixante-dix mille hommes le paffage d'une rivière telle que l'Elbe eft du côté de Teinitz. Les quartiers des Pruffiens, par le front qu'ils avoient à défendre, n'étoient pas affez refferrés, pour fe foutenir promptement & en force contre une armée auffi nombreufe, qui étoit affemblée dans un feul point, pour y pénétrer, & qui avoit encore l'avantage du terrain. Cet exemple fait voir que les difpofitions les plus fages & les mieux digérées échoueront contre un projet de paffage de rivière, fi le front qu'on a à garder eft d'une trop grande étendue & que la fituation avantageufe du terrain ne fupplée pas à ce défaut.

La trahiſon dans une armée eſt le plus grand malheur de tous. Le Prince Eugène fut en l'année 1733 trahi par le Général St..., que les François avoient corrompu. Je perdis Coſel par la trahiſon d'un officier de la garniſon, qui déſerta chez l'ennemi, & l'y mena. Il s'enſuit enfin de tout ceci qu'il ne faut jamais, même au milieu du bonheur, ſe fier à la fortune, ni devenir orgueilleux dans les ſuccès; mais ſonger toujours que le peu que vous aurez d'eſprit & de prévoyance, n'eſt qu'un jeu du haſard, & d'accidens imprévus; par où il plaît, à je ne ſai quel deſtin, d'abaiſſer l'orgueil des hommes pleins de préſomption.

ARTICLE XXV.

S'il eſt abſolument néceſſaire qu'un Général d'armée tienne Conſeil de guerre.

Le Prince Eugène avoit coutume de dire qu'un général qui avoit envie de ne rien entreprendre, n'avoit qu'à tenir conſeil de guerre. Cela eſt d'autant plus vrai, que les voix ſont ordinairement pour la négative. Le ſecret même, qui eſt ſi néceſſaire dans la guerre, n'y eſt pas obſervé.

Un général à qui le ſouverain a confié ſes troupes, doit agir par lui-même, & la confiance que le ſouverain a miſe dans le mérite de ce général, l'autoriſe à faire tout d'après ſes lumières.

Cependant je ſuis perſuadé qu'un général, à qui même un officier ſubalterne donne un conſeil, en doit profiter, puiſqu'un vrai citoyen doit s'oublier lui-même, & ne regarder qu'au bien de l'affaire, ſans s'embarraſſer ſi ce qui l'y mène provient de lui, ou d'un autre, pourvu qu'il parvienne à ſes fins.

ARTICLE XXVI.

Des manœuvres d'une armée.

On verra par les maximes que j'ai établies dans cet ouvrage, ſur quoi roule la théorie des évolutions que j'ai introduites parmi mes troupes. L'objet de ces manœuvres eſt de gagner du temps dans toute occaſion, & de décider une affaire plus promptement qu'il n'a été d'uſage jusqu'à préſent; & enfin de renverſer l'ennemi par les furieux chocs de notre cavalerie. Par cette impétuoſité, le poltron eſt entraîné de façon qu'il eſt obligé de faire ſon devoir, auſſi bien que le brave homme. Il n'y a aucun cavalier

valier qui ſoit inutile. Tout dépend de la vivacité de l'attaque.

Je me flatte donc que tous les généraux, convaincus de la néceſſité & de l'avantage de la diſcipline, tâcheront d'entretenir toujours la nôtre, & de la perfectionner, tant en temps de guerre qu'en temps de paix.

Je n'oublierai jamais ce que Végèce dans un certain enthouſiaſme nous dit des Romains: *Et à la fin la diſcipline romaine triompha des corps allemands, de la force des Gaulois, de la ruſe des Allemands, du grand nombre des Barbares, & ſubjugua tout l'univers connu.* Tant la proſpérité d'un État eſt fondée ſur la diſcipline de ſon armée.

ARTICLE XXVII.

Des Quartiers d'hiver.

Lorsque la campagne eſt finie, on ſonge aux quartiers d'hiver. On en fait l'arrangement ſelon les circonſtances où l'on ſe trouve.

On commence par faire la chaîne des troupes qui couvriront les quartiers. Les chaînes ſe formeront de trois manières: ou derrière une ri-

vière, ou à la faveur des postes défendus par des montagnes, ou sous la protection de quelques villes fortifiées.

Dans l'hiver de 1741 à 1742 le corps de mes troupes qui avoit des quartiers d'hiver en Bohème, prit les siens derrière l'Elbe. La chaîne qui les couvroit, commençoit à Brandeis, & allant par Nienbourg, Kolin, Bodiebrod & Pardubitz se terminoit à Kœnigingrætz.

J'ajouterai ici qu'il ne faut jamais se fier aux rivières, puisqu'on peut les passer partout *lorsqu'elles* sont gelées. Vous aurez la précaution de mettre des houssards dans tous les endroits de la chaîne, pour être attentifs à tous les mouvemens de l'ennemi. Ils feront des patrouilles fréquentes en avant, pour savoir si l'ennemi est tranquille, ou s'il fait assembler des troupes. Il faut encore que de distance en distance, outre la chaîne de l'infanterie, il y ait des brigades de cavalerie & d'infanterie, pour être prêtes à donner du secours partout où l'on en aura besoin.

Dans l'hiver de 1744 à 1745 nous formâmes la chaîne de nos quartiers tout le long des mon-

tagnes qui séparent la Siléfie de la Bohème, & nous gardâmes exactement les frontières de nos quartiers, pour être en repos.

Le Lieutenant Général de Truchfefs avoit à obferver le front de la Luface jusqu'au comté de Glatz, la ville de Sagan, & les poftes de Schmiedeberg à Friedland. Ce dernier endroit étoit fortifié par des redoutes. Il y eut encore quelques autres petits poftes retranchés fur les chemins de Schazlar, Liebau, & Silberberg. Le Général de Truchfefs s'étoit ménagé une réferve, pour foutenir le premier de ces poftes qui viendroit à être infulté par l'ennemi. Tous les détachemens étoient couverts par les abatis faits dans les bois; & tous les chemins menant en Bohème, avoient été rendus impraticables. Chaque pofte avoit fes houfards, pour reconnoître.

Le Général Lehwald couvroit le comté de Glatz par un pareil détachement, & avec la même précaution. Ces deux Généraux fe prêtoient la main, de forte que fi les Autrichiens avoient marché contre le Général de Truchfefs, le Général Lehwald entroit en Bohème, pour prendre l'ennemi en queue, & réciproquement l'autre.

Les villes de Troppau & de Jægerndorff étoient nos têtes dans la haute Siléfie, & la communication étoit par Ziegenhals & Patfchkau à Glatz, & par Neuftadt à Neifse.

J'avertirai ici qu'il ne faut jamais fe fier aux montagnes, mais fe fouvenir toujours du proverbe qui dit: que partout où paffe une chévre, un foldat paffera.

Pour ce qui concerne les chaînes des quartiers qui font foutenus par des forteresfes, je vous renverrai aux quartiers d'hiver du Maréchal de Saxe. Ils font les meilleurs, mais on n'a pas la liberté du choix; il faut faire fa chaîne felon le terrain qu'on occupe.

J'établirai ici pour maxime, qu'il ne faut pas s'opiniâtrer dans les quartiers d'hiver pour une feule ville, ou pour un pofte, à moins que l'ennemi ne vous gêne trop par-là. Car vous devez porter toute votre attention à avoir des quartiers d'hiver tranquilles.

Pour feconde maxime j'ajouterai encore, que la meilleure méthode eft de diftribuer les régimens par brigade dans leurs quartiers d'hiver; afin qu'ils foient toujours fous les yeux des gé-

néraux. Notre ſervice exige auſſi de placer, s'il eſt poſſible, les régimens avec les généraux qui en ſont les chefs. Mais il y a des exceptions à cette règle; le général d'armée jugera ſi cela pourra ſe faire.

Voici préſentement les règles ſur l'entretien des troupes en quartiers d'hiver.

Les circonſtances voulant abſolument qu'on prenne les quartiers d'hiver dans ſon pays, alors il faut que les capitaines & les officiers ſubalternes ayent une gratification proportionnée aux douceurs ordinaires qu'ils reçoivent dans les quartiers d'hiver. Le ſoldat aura le pain & la viande gratis.

Mais les quartiers d'hiver étant dans un pays ennemi, le général en chef des troupes aura 15,000 fl., les généraux de la cavalerie & de l'infanterie auront chacun 10,000 fl.; les lieutenans généraux 7,000, & les majors généraux, (maréchaux de camp) 5,000; les capitaines de cavalerie auront chacun 2,000, ceux de l'infanterie 1800 fl. & les ſubalternes 100 ducats ou quatre à cinq cents florins. Le ſoldat aura du pain, de la viande, & de la bière gratis, que

fournira le pays : mais point d'argent, parce que cela favorife la défertion.

Le général en chef tiendra la main pour que cela fe faffe en ordre, & ne permettra aucun pillage ; mais il ne chicanera pas l'officier pour quelque petit profit qu'il pourroit faire.

Si l'armée eft en quartiers dans le pays ennemi, c'eft au général d'armée d'avoir foin que les recrues néceffaires lui foient fournies. (Il diftribuera les cercles de façon que trois *régimens*, par exemple, feront affignés à l'un, & quatre à un autre.) Chaque cercle fera fubdivifé aux régimens, comme cela fe fait dans les cantons d'enrôlement.

Si les États du pays veulent eux-mêmes fournir les recrues, il n'en fera que mieux. Sinon, on y emploiera la force. Il faut qu'elles arrivent de bonne heure, pour que l'officier ait le temps de les exercer & de les mettre en état de faire le fervice le printemps prochain. Mais cela n'empêchera pas les capitaines d'envoyer en recrue.

Comme le général en chef doit fe mêler de toute cette économie, il aura attention que les chevaux d'artillerie & de vivres, qui font un

tribut du pays, soient fournis en nature, ou en argent comptant. Il ne manquera pas non plus d'avoir soin que les contributions soient payées très-exactement au trésor de l'armée. C'est aussi au pays ennemi à faire réparer à ses dépens tous les chariots d'équipage, & tout ce qu'il faut pour l'apparat d'une armée.

Le général portera toute son attention à ce que les officiers de cavalerie fassent réparer les selles, les brides, les étriers, & les bottes; & que ceux d'infanterie se pourvoient de souliers, de bas, de chemises, & de guêtres pour la campagne prochaine. Il faudra encore faire raccommoder les couvertures des soldats, & leurs tentes; il faut que la cavalerie affile ses épées, que l'infanterie remette ses armes en bon état; & que l'artillerie prépare la quantité nécessaire de cartouches pour l'infanterie.

Il reste encore au général à avoir soin que les troupes qui forment la chaîne, soient suffisamment pourvues de poudre & de balles, & qu'il n'y ait rien qui manque dans toute l'armée.

Si le temps le permet, le général ne fera pas mal d'aller visiter quelques-uns de ces quartiers,

pour examiner l'établissement des troupes, & pour être assuré que les officiers les exercent & font ce service comme tout autre; car il faut faire exercer non seulement les recrues, mais aussi les vieux soldats, pour les entretenir dans l'habitude.

A l'entrée de la campagne on changera les quartiers de cantonnement, & on les distribuera selon l'ordre de bataille; savoir la cavalerie aux ailes, & l'infanterie au centre. Ces cantonnemens ont ordinairement neuf à dix lieues, (quatre à cinq milles) de front, sur quatre (deux) de profondeur, & dans le temps que vous devrez camper, on les rétrécira un peu.

Je trouve qu'il est très-convenable de distribuer dans les cantonnemens les troupes aux ordres des six premiers généraux. Que l'un, par exemple, commande toute la cavalerie de l'aile droite, & l'autre celle de la gauche en première ligne; les deux autres commanderont celle de la seconde: de cette façon les ordres seront plus promptement expédiés, & les troupes se mettront plus facilement en colonnes, pour entrer au camp.

A l'occasion des quartiers d'hiver, j'avertirai encore de vous bien garder d'établir vos troupes

dans les quartiers d'hiver, tant que vous n'aurez pas des avis certains que l'armée ennemie est entièrement séparée. Je recommande à ce sujet de se souvenir toujours de ce qui arriva à l'Électeur Fréderic Guillaume, quand le Maréchal de Turenne le surprit dans ses quartiers en Alsace.

ARTICLE XXVIII.

Des Campagnes d'hiver en particulier.

Les campagnes d'hiver abyment les troupes, tant par les maladies qu'elles y causent, que parce qu'étant obligées d'être toujours dans un mouvement continuel, elles ne peuvent être ni habillées, ni recrutées. Le même inconvénient se trouve pour l'attirail des munitions de guerre & de bouche.

Il est certain que la meilleure armée du monde ne soutiendra pas long-temps de semblables campagnes, & qu'il faut par cette raison éviter les guerres d'hiver, comme celles qui de toutes les expéditions sont les plus condamnables. Mais il peut arriver tels événemens qui obligent un général d'en venir-là.

Je crois avoir fait plus de campagnes d'hiver qu'aucun Général de ce siècle; je ne ferai pas mal de dire les motifs qui m'y ont déterminé.

A la mort de l'Empereur Charles VI, l'année 1740, il n'y avoit que deux régimens autrichiens en Siléfie. Ayant réfolu de faire valoir des droits de ma maifon fur ce duché, je fus obligé de faire la guerre en hiver, pour profiter de tout ce qui me pouvoit être avantageux, & porter le théâtre de la guerre fur la Neiffe.

Si j'avois pris le parti d'attendre le printemps, nous aurions établi la guerre entre Croffen & Glogau, & nous n'aurions emporté qu'après trois ou quatre campagnes difficiles ce que nous gagnâmes par une fimple marche. Cette raifon étoit à mon avis affez valable.

Si je n'ai pas réuffi dans la campagne d'hiver de 1742, que je fis pour dégager les pays de l'Électeur de Bavière, c'étoit que les François y agiffoient en étourdis & les Saxons *) en traîtres.

*) Les mémoires authentiques de ce temps-là juftifieront pleinement la conduite des Saxons. Il feroit fort inutile de vouloir la difculper ici. C'eft la fable de la Brebis & du Loup.

L'hiver de 1745 à 1746 je fis ma troisième campagne d'hiver; parce que les Autrichiens ayant envahi la Silésie *), je fus obligé de les en chasser.

Dès le commencement de l'hiver 1745 à 1746 les Autrichiens & les Saxons voulurent faire une irruption dans mes pays héréditaires, pour mettre tout à feu & à sang; j'agis alors selon mon principe & je les prévins. Je fis au milieu de l'hiver la guerre, dans le cœur de leur pays.

Si de pareilles circonstances venoient se présenter encore, je n'hésiterois pas de prendre le même parti, & j'approuverois la conduite de mes généraux qui suivroient mon exemple. Mais sans cela je blâmerai toujours ceux qui inconsidérément entreprendront des guerres d'hiver.

Pour ce qui regarde le détail de ces campagnes d'hiver, il faudra toujours faire marcher les troupes dans des cantonnemens bien serrés, & loger dans un village deux à trois régimens

*) L'histoire ne fait pas mention de cette invasion. Elle nous dit seulement que le Prince Charles fut obligé de quitter les bords du Rhin, pour sauver la Bohème.

de cavalerie, mêlés même d'infanterie, s'il peut les recevoir. On fait quelquefois entrer toute l'infanterie dans une même ville; comme le Prince d'Anhalt fit à Torgau, Eulenbourg, Meiffen, & deux ou trois autres petites villes en Saxe, dont je ne puis plus me rappeler les noms: après quoi il vint fe camper.

Lorsqu'on s'approchera de l'ennemi, on affignera des rendez-vous aux troupes, & on marchera fur plufieurs colonnes comme à l'ordinaire; & quand on en viendra au mouvement décifif pour l'affaire, c'eft-à-dire à enfoncer les quartiers de l'ennemi, ou à marcher à lui, pour le combattre, on campera en bataille, les troupes reftant à la belle étoile. Chaque compagnie allumera alors un grand feu, pour y paffer la nuit Mais comme ces fortes de fatigues font trop violentes, pour que l'homme puiffe y réfifter à la longue, vous emploierez dans ces entreprifes toute la célérité poffible. Il ne faut point envifager le danger, & ne pas balancer, mais prendre une vive réfolution, & la foutenir avec fermeté.

On doit fe garder d'entreprendre une campagne d'hiver dans un pays hériffé de places for-

tès. Car la faiſon ne vous permettra pas de faire le ſiége des grandes fortereſſes, que l'on ne peut emporter par ſurpriſe; qu'on ſoit perſuadé d'avance qu'un tel projet échouera, puiſqu'il eſt impoſſible à exécuter.

Si on a le choix, il faudra donner aux troupes pendant l'hiver autant de repos que faire ſe pourra, & bien employer ce temps à rétablir l'armée, afin qu'on puiſſe au printemps ſuivant prévenir l'ennemi à l'ouverture de la campagne.

Ce ſont-là à peu près les principales régles des grandes manœuvres de guerre, dont j'ai détaillé les maximes autant qu'il m'a été poſſible. Je me ſuis particulièrement appliqué à rendre les choſes claires & intelligibles; mais ſi par haſard vous doutiez de quelques articles, vous me feriez plaiſir de me les communiquer, afin que je puiſſe plus amplement déduire mes raiſons, ou me conformer à votre ſentiment, s'il eſt meilleur.

Le peu d'expérience que j'ai acquis dans la guerre, m'a appris qu'on ne peut pas approfondir entièrement cet art, & qu'en l'étudiant avec application, on y découvrira toujours quelque choſe de nouveau.

Je ne croirai pas avoir mal employé mon temps, si cet ouvrage peut exciter dans mes officiers le désir de méditer sur un métier qui leur ouvrira la plus brillante carrière, pour acquérir de la gloire, pour tirer leurs noms de l'oubli, & pour se faire par leurs actions une réputation immortelle.

RÉFLEXIONS
SUR
LES TALENS MILITAIRES
ET
SUR LE CARACTÈRE
DE
CHARLES XII
ROI DE SUÈDE.

J'ai voulu pour ma propre inſtruction me faire une idée préciſe des talens militaires & du caractère de Charles XII, Roi de Suède; je ne le juge ni ſur des tableaux outrés par ſes panégyriſtes, ni ſur des traits défigurés par ſes critiques. Je m'en rapporte à des témoins oculaires, & à des faits dont tous les livres conviennent. Défions-nous de tous les détails dont les hiſtoires ſont remplies: parmi un amas de menſonges & d'abſurdités, il ne faut s'attacher qu'aux grands événemens, qui ſont les ſeuls véritables.

De ce nombre d'hommes qui se sont mêlés de gouverner ou de bouleverser le monde, on ne fait attention qu'à ceux dont le génie a été le plus étendu, dont les grandes actions ont été une suite de grands projets, & qui se sont servis des événemens, ou les ont fait naître, pour changer la face politique de l'univers. Tel fut César; les services qu'il rendit à la république, ses vices, ses vertus, ses victoires, tout contribua à l'élever sur le trône du monde. Tels étoient le grand Gustave, Turenne, Eugène, Marlborough, dans des cercles d'activité plus ou moins étendus; les uns assujettissoient leurs opérations militaires à l'objet qu'ils s'étoient proposé de remplir durant le cours d'une année, les autres enchaînoient leurs travaux & plusieurs campagnes au dessein général de la guerre qu'ils avoient entreprise; & l'on s'apperçoit du but qu'ils se proposoient, en suivant les actions, tantôt circonspectes, tantôt brillantes qui les y conduisirent. Tel étoit Cromvel: tel étoit le Cardinal de Richelieu qui parvint par sa persévérance à rabaisser les grands du royaume, les protestans qui le divisoient, & la maison d'Autriche, l'ennemie implacable de la France.

Ce

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner par quel droit César opprima une république dont il étoit né citoyen; si le Cardinal de Richelieu fit durant son administration plus de mal que de bien à la France, où s'il faut blâmer Monsieur de Turenne d'être passé chez les Espagnols: il ne s'agit à présent que de talens admirables en eux-mêmes, & non pas de l'usage juste ou blâmable qu'en ont fait ceux qui les possédoient.

Quoique les combinaisons de la politique cédassent souvent aux passions violentes qui subjuguoient Charles XII, ce prince n'en a pas moins été un des hommes extraordinaires qui ont fait le plus de bruit en Europe. Il a ébloui les yeux des militaires par une foule d'exploits, les uns plus brillans que les autres. Il a essuyé les plus cruels revers, il a été l'arbitre du nord, il a été fugitif & prisonnier en Turquie. Cet illustre guerrier mérite d'être examiné de près, & il est utile pour tous ceux qui courent la carrière des armes, d'approfondir les causes de ses succès & de ses infortunes. Je n'ai aucune intention de rabaisser la réputation de cet illustre guerrier; je ne veux que l'apprécier, & savoir avec exactitude dans quelles occasions on peut l'imiter sans

ce pénible métier par la lecture de quelques livres classiques, & par les réflexions d'anciens militaires: le Roi de Suède manqua de ces secours. On lui avoit fait traduire à la vérité l'ingénieux roman de Quinte Curce pour *l'amuser*, & pour lui donner du goût pour le latin, qu'il n'aimoit pas: ce livre a pu inspirer à notre héros le désir d'imiter Alexandre, mais il n'a pu lui apprendre les règles que le système de la guerre moderne fournit pour y réussir.

Charles ne dut rien à l'art, mais tout à la Nature; son esprit n'étoit pas orné, mais hardi, ferme, susceptible d'élévation, amoureux de la gloire, & capable de lui tout sacrifier: ses actions gagnent autant à être examinées en détail, que la plupart de ses projets y perdent. Sa constance, qui le rendit supérieur à la fortune, sa prodigieuse activité & sa valeur héroïque furent sans doute ses vertus éminentes. Ce prince suivoit l'impulsion puissante de la Nature, qui le destinoit à devenir un héros, dès que la cupidité de ses voisins le força à leur faire la guerre; & son caractère, méconnu jusqu'alors, se développa tout de suite. Il est temps de le suivre dans ses différentes expéditions: je borne mes réflexions

à ses neuf premières campagnes, qui fournissent un vaste champ aux remarques.

Le Roi de Danemark attaqua le Duc de Holstein, beau-frère de Charles XII. Notre héros, au lieu d'envoyer ses forces dans ce duché, où les Suédois auroient achevé la ruine d'un prince qu'il vouloit défendre, fait passer huit mille hommes en Poméranie; il s'embarque sur sa flotte, descend en Zélande, chasse des bords de la mer les troupes qui en défendoient l'approche, met le siége devant Copenhague, la capitale de son ennemi, & en moins de six semaines il force le Roi de Danemark à conclure une paix avantâgeuse au Duc de Holstein. Cela est admirable, tant pour le projet que pour l'exécution. Par ce premier coup d'essai Charles égala Scipion, qui porta la guerre à Carthage pour faire rappeler Annibal d'Italie. De Zélande je suis ce jeune héros en Livonie; ses troupes y arrivent avec une rapidité étonnante: on peut appliquer à cette expédition le *Veni, Vidi, Vici* de César. Le noble enthousiasme dont le Roi étoit animé, se communique à ses lecteurs; on peut s'échauffer par le récit des exploits qui précédèrent & accompagnèrent cette grande victoire

La conduite de Charles étoit ſage, elle étoit hardie & non téméraire; il falloit ſecourir Narva que le Czar aſſiégeoit en perſonne; il falloit donc attaquer & battre les Ruſſes. Leur armée, quoique nombreuſe, n'étoit qu'une multitude de barbares mal armés, mal diſciplinés & manquant de bons généraux pour les conduire; les Suédois devoient donc s'attendre d'avoir ſur les Moſcovites les mêmes avantages que les Eſpagnols avoient eus ſur les nations ſauvages de l'Amérique: auſſi les ſuccès répondirent-ils pleinement à cette attente, & les nations virent avec étonnement huit mille Suédois battre & diſperſer quatre-vingt mille Ruſſes. De ce champ de triomphe j'accompagne notre héros aux bords de la Duna, ſeule occaſion où il ait employé la ruſe, & où il s'en ſoit habilement ſervi.

Les Saxons défendoient l'autre bord du fleuve; Charles les abuſe par un ſtratagème nouveau, dont il eſt l'inventeur; il a déjà franchi le fleuve à la faveur d'une fumée artificielle, qui cachoit ſes mouvemens, avant que le vieux Steinau, qui commandoit les Saxons, s'en ſoit apperçu: les Suédois ſont auſſitôt rangés en ordre de bataille que débarqués; après quelques chocs de

cavalerie & une charge légère d'infanterie ils mettent en fuite les Saxons & les difperfent. Quelle conduite admirable pour ce paffage de rivière, quelle préfence d'efprit & quelle activité pour donner en débarquant aux troupes un champ propre pour agir, & quelle valeur pour décider le combat en fi peu de temps! Des morceaux auffi parfaits méritent les éloges des contemporains & de la poftérité: mais ce qui doit paroître furprenant à tout le monde, c'eft que, ce qu'on trouve de plus achevé parmi les exploits de Charles XII, ce foient fes premières campagnes. Peut-être que la Fortune le gâta à force de le favorifer; peut-être qu'il crut que l'art étoit inutile à un homme auquel rien ne réfiftoit, ou peut-être encore que fa valeur, quoiqu'admirable, l'induifit fouvent à n'être que téméraire.

Charles avoit jusqu'ici tourné fes armes contre l'ennemi auquel il lui convenoit d'oppofer fes forces. Depuis la bataille de la Duna on perd de vue le fil qui le conduifit: ce n'eft plus qu'une foule d'entreprifes fans liaifon & fans deffein, parfemées à la vérité d'actions brillantes, mais qui ne tendent pas au but principal que le Roi devoit fe propofer dans cette guerre.

Le Czar étoit sans contredit l'ennemi le plus puissant & le plus dangereux qu'eût la Suède; il semble que c'étoit à lui que notre héros devoit s'addresser d'abord après la défaite des Saxons : les débris de Narva étoient encore errans. Pierre I avoit ramassé à la hâte trente ou quarante mille Moscovites, qui ne valoient pas mieux que ces quatre-vingt mille barbares auxquels les Suédois avoient fait mettre bas les armes; c'étoit donc le Czar qu'il falloit presser alors avec vigueur; il falloit le pousser hors de l'Ingrie, ne lui point laisser le temps de respirer, & profiter de cette occasion pour lui imposer les loix de la paix. Auguste, nouvellement élu, contredit, & mal affermi sur le trône, s'il avoit été privé des secours de la Russie, tomboit de lui-même, & Charles pouvoit le détrôner à son aise, (si toutefois la Suède y avoit un intérêt essentiel;) au lieu de prendre d'aussi justes mesures, le Roi parut oublier entièrement le Czar & les Moscovites qui agonisoient, pour courir après je ne sais quel Seigneur polonois, engagé dans une faction contraire. Ces petites vengeances lui firent négliger de grands intérêts. Il subjugua bientôt la Lithuanie; de là, comme un torrent orageux

qui se déborde, son armée fondit en Pologne, & inonda tout ce royaume. Le Roi étoit tantôt à Varsovie, tantôt à Cracovie, à Lublin, à Léopol : les Suédois se répandent dans la Prusse polonoise; ils revolent à Varsovie, détrônent le Roi Auguste, le poursuivent en Saxe, où ils établissent tranquillement leurs quartiers. Il faut remarquer que ces campagnes, que je me contente de rapporter sommairement, occupent notre héros pendant l'espace de plusieurs années.

Je m'arrêterai un moment à examiner la conduite que ce prince tint pour conquérir la Pologne, & j'observe en passant que parmi les batailles qu'il gagna dans ces courses continuelles, il faut donner la préférence à celle de Clissow, dont il dut le succès au mouvement habile qu'il fit faire à ses troupes pour prendre les Saxons en flanc. La méthode que Charles suivit dans la guerre qu'il fit en Pologne, fut certainement défectueuse. On sait que c'est un pays sans forteresses & ouvert de tous côtés, ce qui rend sa conquête facile, mais sa possession momentanée. Le Comte de Saxe remarque judicieusement que les pays aisés à subjuguer exigent d'autant plus de soins pour s'y affermir: quoique la mé-

thode qu'il propose, soit lente en apparence, elle est cependant la seule qu'il faille suivre, si l'on veut agir avec sureté. Le Roi de Suède, trop impétueux, ne fit jamais de profondes réflexions sur la nature du pays où il faisoit la guerre, ni sur le tour qu'il convenoit de donner aux opérations militaires. S'il avoit commencé par s'établir dans la Prusse polonoise, s'assurant pas à pas du cours de la Vistule & du Bog, en faisant construire dans les confluens & dans d'autres endroits convenables des places de guerre, qu'il pouvoit rendre bonnes par des fortifications de campagne; s'il avoit procédé de même de long de tous les fleuves qui traversent la Pologne, il s'assuroit des points d'appui fixes; & maintenant par-là le pays dont il s'étoit déjà emparé, ces établissemens lui auroient facilité le moyen de tirer des contributions & d'amasser des subsistances: cela même réduisoit la guerre en régle, & coupoit cour à toutes ces incursions des Moscovites & des Saxons. Les postes bien fortifiés obligeoient ses ennemis, s'il vouloient faire des progrès, à la nécessité d'entreprendre des siéges, dans des contrées éloignées, où le transport de l'artillerie devenoit

d'autant plus difficile, que les chemins y ſont mauvais & marécageux; & dans le cas de quelques revers, le Roi ayant les derrières aſſurés, ne pouvoit jamais voir ſes affaires déſeſpérées; ces places lui donnoient le temps de réparer ſes pertes, d'arrêter & d'amuſer un ennemi victorieux. Par les meſures différentes que Charles prit, il ne fut jamais maître en Pologne que des contrées que ſes troupes occupèrent; ſes campagnes ne furent que des courſes continuelles; au moindre caprice de la Fortune ſa conquête étoit ſur le point de lui échapper; il fut obligé de donner nombre de combats inutiles, & il ne gagna par ſes exploits les plus brillans que la poſſeſſion précaire d'une province dont il avoit chaſſé ſes ennemis.

Nous approchons inſenſiblement des temps où la Fortune commença à ſe déclarer contre notre héros. Je me propoſe de redoubler de circonſpection à l'examen des événemens qui lui furent contraires. Ne jugeons point des projets des hommes par l'iſſue de leurs entrepriſes. Gardons-nous d'imputer au manque de prévoyance des malheurs produits par des cauſes ſecondes, cauſes que le peuple nomme *haſard*, & qui

ayant tant d'influence dans les vicissitudes humaines trop multipliées ou trop obscures, échappent aux esprits les plus transcendans.

Il ne faut point rendre le Roi de Suède responsable de tous les malheurs qui lui sont arrivés : il faut plutôt s'appliquer à distinguer ceux qu'un enchaînement de fatalités lui a fait essuyer, de ceux qu'il a pu s'attirer par ses propres fautes. La Fortune, qui accompagna sans cesse toutes les entreprises de ce prince pendant les guerres de Pologne, l'empêcha de s'appercevoir qu'il s'étoit souvent écarté des régles de l'art ; & comme il n'étoit point puni de ses fautes, il ne ressentit point les inconvéniens dans lesquels il auroit pu tomber. Ce bonheur continuel lui donna trop de sécurité & il ne pensa pas même à changer de mesures. Il paroît qu'il manqua entièrement de prévoyance dans les campagnes qu'il fit dans la principauté de Smolensko & dans l'Ukraine. Quand même il auroit détrôné le Czar à Moscou, il n'en seroit pas plus louable, parce que ses succès auroient été dûs au hasard & non à sa conduite. On a comparé une armée à un édifice auquel le ventre sert de fondement, parce que la première

attention d'un général doit être de nourrir ses troupes.

Ce qui contribua le plus au malheur du Roi de Suède, ce fut le peu d'attention qu'il fit à faire subsister son armée. Comment applaudir à un général auquel il faut des troupes qui vivent sans se nourrir, qui soient infatigables & immortelles?

On blâme ce prince pour s'être confié trop légérement aux promesses de Mazeppa; mais ce Cosaque ne le trompa point, il fut lui-même trahi par un enchaînement des causes secondes, qu'on ne pouvoit pas prévoir: d'ailleurs les ames de la trempe de Charles XII ne sont jamais soupçonneuses & ne deviennent défiantes qu'après avoir souvent éprouvé la méchanceté & l'ingratitude des hommes.

Mais je me ramène à l'examen du projet de campagne de ce prince. Si j'ose hasarder mes conjectures, moi qui ne puis pas dire comme le Corrége, *son pittore anch'io*, il me semble que le Roi voulant réparer alors la faute qu'il avoit faite de négliger le Czar si long-temps, devoit choisir la route la plus aisée pour pénétrer en Russie, & les moyens les plus infaillibles d'acca-

bler ſon puiſſant adverſaire: cette route certainement n'étoit ni celle de Smolensko ni celle de l'Ukraine; dans l'une & dans l'autre route on avoit à traverſer de vaſtes marais, d'immenſes déſerts, de grands fleuves; après quoi il falloit cheminer par un pays moitié ſauvage, pour arriver à Moſcou. Le Roi ſe privoit par cette marche de tous les ſecours qu'il pouvoit tirer de la Pologne & de la Suède. Plus il s'enfonçoit en Ruſſie, plus il étoit coupé de ſon royaume. Il falloit plus d'une campagne pour achever cette entrepriſe, d'où pouvoit-il prendre des vivres? par quel chemin les recrues pouvoient-elles le joindre? de quelle bourgade coſaque ou moſcovite pouvoit-il faire une place de guerre? où trouver des armes de rechange, des habillemens, & cette multitude de choſes auſſi communes que néceſſaires qu'il faut renouveler ſans ceſſe pour l'entretien d'une armée? Tant de difficultés inſurmontables pouvoient faire prévoir que dans cette expédition les Sédois périroient de fatigues & de miſères, ou que la victoire même les conſumeroit.

Si les ſuccès de cette guerre offroient une ſi triſte perſpective, à quoi ne pouvoit-on pas s'attendre

en cas de quelque accident? Un échec facile à réparer ailleurs, devient une cataſtrophe déciſive pour une armée aventurée dans un pays ſauvage, ſans établiſſement & par conſéquent ſans retraite.

Au lieu d'affronter tant de difficultés & de braver tant d'obſtacles, il ſe préſentoit un projet plus naturel, qui s'arrangeoit comme de lui même, c'étoit de traverſer la Livonie & l'Ingrie, & d'aller droit à Pétersbourg. La flotte ſuédoiſe & des vaiſſeaux de tranſport pouvoient côtoyer l'armée le long de la Baltique & lui fournir des vivres; les recrues & les autres beſoins de l'armée pouvoient arriver par mer ou par la Finlande; le Roi couvroit ſes plus belles provinces, il reſtoit à portée de ſes frontières, ſes ſuccès en auroient été plus brillans, ſes revers ne pouvoient jamais le réduire dans une ſituation déſeſpérée. S'il prenoit Pétersbourg, il ruinoit le nouvel établiſſement du Czar, l'œil que la Ruſſie a ſur l'Europe, le ſeul lien qui lui donne de la connexion avec la partie du monde que nous habitons; & ce grand exploit terminé, il ne tenoit qu'à lui de pouſſer plus loin ſes avantages, quoiqu'il pût faire la paix, ce ſemble, ſans qu'il fût néceſſaire de la ſigner à Moſcou.

Je vais comparer pour mon instruction les règles que les grands maîtres de l'art nous ont laissées, avec la conduite que le Roi tint durant ces deux campagnes. Ces règles veulent que les armées ne soient jamais aventurées, surtout que les généraux évitent de *pousser des pointes*. Charles s'enfonça jusques dans la principauté de Smolensko, sans aucune attention pour assurer la communication avec la Pologne. Nos maîtres enseignent qu'il faut établir une ligne de défense, pour mettre ses derrières hors d'insulte, assurer le dépôt de ses vivres & les couvrir avec l'armée. Les Suédois se trouvoient proche de Smolensko, n'ayant que pour quinze jours de subsistances. Leur opération consistoit à talonner les Moscovites, à battre leur arrière-garde & à les poursuivre au hasard, sans savoir précisément où l'ennemi qui fuyoit devant eux les conduisoit. L'on ne voit d'autre précaution pour la subsistance des Suédois que celle que le Roi prit de se faire suivre par Lœwenhaupt, qui étoit chargé de la conduite d'un gros convoi. Il falloit donc ne pas laisser ce convoi si loin en arrière, puisqu'on en avoit un besoin si pressant; il falloit attendre Lœwenhaupt avant de marcher en

Ukraine,

Ukraine, parce que plus on s'éloignoit de lui & plus on l'exposoit. Il auroit été plus prudent de ramener les troupes en Lithuanie; la marche de l'Ukraine prépara la ruine de l'armée suédoise. A cette conduite sans méthode, qui suffisoit seule pour perdre les affaires, se joignirent des infortunes dont en partie le hasard pouvoit être la cause. Le Czar attaqua Lœwenhaupt à trois reprises & intercepta le convoi dont il avoit la conduite. Il falloit donc que le Roi de Suède n'eût aucune nouvelle des desseins ni des mouvemens des Russes. Si ce fut par négligence, il eut de grands reproches à se faire; si des obstacles invincibles l'empêchoient de se procurer des informations, il faut mettre ces obstacles sur le compte des fatalités inévitables. Lorsque la guerre se porte dans des pays moitié barbares & déserts, pour s'y maintenir il faut y faire des établissemens, Ce sont de nouvelles créations; les troupes sont obligées de bâtir des fortifications, de construire des chemins, d'établir des ponts & & des digues, & d'élever des redoutes aux endroits où elles sont nécessaires. Ces ouvrages, qui demandent du temps & de la patience, cette méthode lente ne s'accordoient pas

avec le caractère impétueux & l'esprit impatient du Roi. On remarque qu'il est admirable dans toutes les occasions où la valeur & la promptitude conviennent, & qu'il n'est plus le même dans des conjonctures qui demandent des mesures compassées & des desseins que le temps & la patience doivent laisser mûrir. Tant il est vrai qu'il faut que le guerrier subjugue ses passions & tant il est difficile de réunir tous les talens d'un grand capitaine.

Je ne fais ici mention, ni du combat d'Holowczin, ni de tant d'autres actions qui se passérent durant ces campagnes, parce qu'elles furent aussi inutiles pour le succès de la guerre que funestes pour ceux qui en devinrent les victimes. Notre héros auroit pu se montrer dans plusieurs occasions meilleur économe du sang humain. Ce n'est pas qu'il n'y ait des situations où il ne faille combattre. On doit s'engager lorsque l'on a moins à risquer qu'à gagner; lorsque l'ennemi se néglige, soit dans ses campemens, soit dans ses marches; ou lorsque par un coup décisif on peut le forcer d'accepter la paix.

On remarque d'ailleurs que la plupart des généraux grands batailleurs ont recours à cet ex-

pédient, faute d'autres ressources. Loin de leur en faire un mérite, on l'envisage plutôt comme une marque de la stérilité de leur génie.

Nous voici arrivés à la malheureuse campagne de Pultava. Les fautes des grands hommes sont de puissantes leçons pour ceux qui ont des talens plus bornés. Nous avons peu de généraux en Europe auxquels les malheurs de Charles XII ne doivent apprendre à devenir prudens & circonspects. Feu le Maréchal Keith, qui avoit commandé en Ukraine étant au service de la Russie, qui avoit vu & examiné Pultava, m'a dit que la ville n'a pour toute défense qu'un rempart de terre & un mauvais fossé. Il étoit persuadé que les Suédois dès leur arrivée pouvoient la prendre d'emblée, & que Charles traîna exprès le siége en longueur, pour y attirer le Czar & le combattre.

Il est vrai qu'au commencement les Suédois n'y allèrent pas avec cette impétuosité & cette ardeur qui leur étoit ordinaire. Il faut encore convenir qu'ils ne livrèrent d'assaut à la place qu'après que Menzikof y eut jeté des secours & se fut campé proche de la ville à l'autre bord de la Worskla. Mais le Czar avoit à Pultava

un magasin considérable; les Suédois, qui manquoient de tout, ne devoient-ils pas s'emparer au plus vîte de ce magasin, pour en priver les Russes, & pour se mettre en même temps dans l'abondance? Charles XII avoit sans doute les raisons les plus fortes de presser ce siége; il auroit dû se rendre maître de cette bicoque à tout prix avant l'arrivée des secours. En décomptant les Cosaques vagabonds de Mazeppa, à charge au combat, il ne restoit au Roi que dix-huit mille Suédois. Foible comme il étoit, quelle raison pouvoit-il avoir avec si peu de troupes d'entreprendre un siége & de se battre en même temps? A l'approche de l'ennemi il falloit, ou abandonner son entreprise, ou laisser un gros corps à la garde de la tranchée. L'un étoit honteux, l'autre réduisoit presque à rien le nombre de ses combattans; ce dessein, contraire aux intérêts des Suédois, donnoit beau jeu au Czar, & paroît indigne de notre héros. On n'oseroit qu'à peine l'attribuer à un général qui n'avoit jamais fait la guerre avec réflexion. Ne cherchons pas finesse où il n'y en a point, & sans charger le Roi de Suède de desseins auxquels il ne pensa peut-être jamais, souvenons-nous qu'il

avoit été souvent mal instruit des mouvemens de ses ennemis. Il paroît donc plus raisonnable de croire, que n'étant informé ni de la marche de Menzikof ni de celle du Czar, il se persuada qu'il n'étoit point pressé & qu'il pouvoit réduire à son aise Pultava. Ajoutons à ceci que ce prince avoit fait toute sa vie la guerre de campagne, & qu'il étoit nouveau dans celle des siéges, dont il n'avoit pu acquérir l'expérience. Si l'on considère de plus que les Suédois passèrent trois mois devant Thorn, dont, soit dit en passant, les ouvrages ne valent guère mieux que ceux de Pultava, on se convaincra de leur peu d'habileté pour les siéges. Eh quoi! si Mons, si Tournai, si des places fortifiées par les Cœhorn & les Vauban arrêtent à peine trois semaines les François lorsqu'ils les attaquent, si Thorn, si Pultava tient contre les Suédois quelques mois de suite, n'en résulte-t-il pas que ces derniers ignoroient l'art de prendre des forteresses? Aucune ville ne leur résistoit quand ils pouvoient la prendre l'épée à la main; la moindre bicoque les arrêtoit lorsqu'il falloit ouvrir la tranchée; & si ce n'en est pas assez de toutes ces preuves, j'ajouterai, que du caractère impétueux & vio-

lent dont étoit Charles XII, il auroit assiégé & pris la ville de Danzic, pour la punir de quelques sujets de mécontentement qu'elle lui avoit donnés; cependant, parce qu'il jugea cette entreprise au dessus de ses forces, il ne l'assiégea pas, & se contenta d'une grosse amende qu'il lui fit payer.

Révenons à présent à notre grand objet: le siége de Pultava, une fois commencé, & le Czar s'approchant avec son armée de ses environs, Charles étoit encore maître de choisir l'endroit le plus convenable pour combattre son rival de gloire; il pouvoit l'attendre aux bords de la Worskla, lui disputer le passage de cette riviere, ou l'attaquer immédiatement après. Les circonstances où se trouvoient les Suédois, demandoient une prompte résolution: ou il falloit tomber tout de suite sur les Russes dès leur arrivée, ou il falloit renoncer au dessein de les combattre: ce fut une faute irréparable de laisser au Czar le choix du poste, & de lui donner le temps de se bien préparer; il avoit déjà l'avantage du nombre, c'étoit beaucoup; on lui abandonna celui du terrain & de l'art, c'en étoit trop.

Peu de jours avant l'arrivée du Czar, le Roi de Suède avoit été blessé au siége de Pultava; ainsi ces reproches ne tombent que sur ses généraux. Il semble cependant que dès qu'il eut résolu de livrer bataille, il devoit abandonner ses tranchées, pour être en état de faire de plus grands efforts contre ses ennemis, certain que si la bataille étoit gagnée, Pultava tomboit de soi-même, & que s'il la perdoit, il falloit également lever le siége. Tant de fautes, accumulées de la part des Suédois, ne présageoient rien d'heureux pour le combat auquel tout le monde se préparoit. Il semble que la Fortune arrangea tout d'avance pour préparer le malheur qui devoit arriver aux Suédois; la blessure du Roi, qui l'empêchoit d'agir comme à son ordinaire, la négligence des généraux suédois, dont la disposition vicieuse marque qu'ils n'avoient point reconnu la position des Russes, ou qu'ils s'en étoient fait une fausse idée, étoient des préalables qui amenoient la catastrophe. Ce n'étoit pas le cas où la cavalerie devoit débuter; la grosse besogne de cette journée devoit rouler sur l'infanterie, & sur une nombreuse artillerie habilement distribuée.

Les Ruſſes occupoient un terrain avantageux, que leurs travaux avoient achevé de perfectionner. Dans la ſeule partie de leur front qui fût abordable, il régnoit une petite plaine, défendue par les feux croiſés d'une triple rangée de redoutes; une de leurs ailes étoit couverte par un abatis d'arbres, derrière lequel s'élevoit un retranchement; l'autre aile avoit devant elle un marais impraticable. Feu le Maréchal Keith, qui avoit examiné cette contrée devenue ſi célèbre, étoit perſuadé que quand même Charles XII auroit eu une armée de cent mille hommes, il n'auroit pu forcer le Czar dans ce poſte; parce que les obſtacles multipliés que les aſſaillans avoient à vaincre ſucceſſivement, leur devoient coûter un monde prodigieux, & qu'à la fin les plus braves troupes ſont rebutées quand des attaques longues & meurtrières leur oppoſent ſans ceſſe de nouvelles difficultés. J'ignore la raiſon qu'avoient les Suédois, dans la ſituation critique où ils ſe trouvoient, de s'engager dans une entrepriſe auſſi haſardeuſe; s'ils y furent contraints par néceſſité, ce fut à eux une faute eſſentielle de s'être mis dans le cas de combattre malgré eux, & avec le plus grand déſa-

vantage. Enfin tout ce qu'on devoit prévoir arriva; une armée consumée par les fatigues, par la misère, & par ses victoires mêmes, fut amenée au combat: le Général Creutz, qui par un chemin détourné devoit tomber pendant l'action sur le flanc des Russes, s'égara dans les forêts des environs, & ne put jamais y arriver. Douze mille Suédois attaquèrent donc dans ce poste terrible & meurtrier quatre-vingt mille Moscovites; ce n'étoit plus une horde de barbares, pareille à celle que Charles avoit dissipée près de Narva; mais c'étoient des soldats bien armés, bien postés, commandés par des généraux étrangers & habiles, soutenus par de bons retranchemens & protégés par le feu d'une artillerie redoutable. Les Suédois menèrent leur cavalerie à la charge contre ces batteries, & le canon la repoussa malgré sa valeur; l'infanterie fut en avançant foudroyée par le feu qui sortoit de ces redoutes; cela ne l'empêcha pas d'emporter les deux premières; mais les Russes, qui l'attaquèrent en même temps de front, en flanc, & de tous côtés, la repoussèrent à différentes reprises, & l'obligèrent à la fin à céder le terrain. La confusion se mit insensiblement parmi les Suédois; la bles-

ſure du Roi l'empêcha de remédier à ce déſordre; ſes meilleurs généraux avoient été pris au commencement de l'action; il n'y eut donc perſonne pour rallier aſſez promptement ces troupes, & dans peu la déroute devint générale. La négligence que l'on avoit eue de ne point former des établiſſemens pour aſſurer les derrières de l'armée, fut cauſe que cette troupe n'ayant point de retraite, après avoir fui jusqu'aux bords du Boriſthène, fut obligée de ſe rendre à la diſcrétion du vainqueur.

Un auteur qui a beaucoup d'eſprit, mais qui a fait ſon cours militaire dans Homère & dans Virgile, ſemble accuſer le Roi de Suède de ce qu'il ne ſe mit pas à la tête de ces fuyards que Lœwenhaupt avoit menés au Boriſthène; il en attribue la cauſe à la fièvre de ſuppuration dont le Roi ſe reſſentoit alors, & qui, à ce qu'il prétend, mine le courage; mais j'oſe lui répondre qu'une pareille réſolution pouvoit convenir au temps où l'on ſe battoit avec des armes blanches; maintenant, après une action, l'infanterie manque presque toujours de poudre; les munitions des Suédois étoient demeurées au bagage, & ce bagage avoit été pris par l'ennemi;

ſi donc Charles avoit eu la démence de s'opiniâtrer à la tête de ces fuyards, qui manquoient de poudre, & de vivres, (raiſons, ſoit dit par parenthèſe, pour lesquelles les places fortes ſe ſont rendues,) le Czar auroit eu bientôt la conſolation de voir arriver le frère Charles qu'il attendoit avec tant d'impatience. Le Roi ne put donc rien faire de plus ſage, même en pleine ſanté, vu l'état déſeſpéré de ſes affaires, que de chercher un aſile chez les Turcs. Les ſouverains doivent ſans doute mépriſer les dangers, mais leur caractère les oblige en même temps d'éviter ſoigneuſement d'être faits priſonniers, non pour leur perſonnel, mais pour les conſéquences funeſtes qui en réſulteroient pour leurs États. Les auteurs françois doivent ſe ſouvenir du préjudice que porta à leur nation la priſon de François premier; la France en reſſent encore les effets; & l'abus de rendre les charges vénales, que la néceſſité de trouver des fonds pour payer la rançon du Roi introduiſit alors, eſt un monument qui la fait reſſouvenir ſans ceſſe de cette flétriſſante époque.

Notre héros fugitif, dans une ſituation qui auroit accablé tout autre que lui, parut encore

admirable en imaginant des ressources dans un semblable malheur. Pendant sa marche il réfléchissoit aux moyens d'armer la Porte contre la Russie, & tiroit du sein même de son infortune des expédiens pour la réparer. Je m'afflige de voir ce héros en Turquie s'avilir jusqu'à faire le courtisan du grand Seigneur & à mendier mille bourses. Quel caprice ou quelle obstination inconcevable de s'opiniâtrer à demeurer sur les terres d'un souverain qui ne vouloit plus l'y souffrir! Je voudrois qu'on pût effacer de son histoire ce combat romanesque de Bender. Que de temps perdu dans le fond de la Bessarabie, à se repaître d'espérances chimériques, tandis que les cris de la Suède & les sentimens de son devoir l'appeloient à la défense de ses États, abandonnés en quelque manière par son absence, & que depuis quelque temps ses ennemis infestoient de tous les côtés! Les projets qu'on lui attribue depuis son retour en Poméranie, & que quelques personnes mettent sur le compte de Gœrtz, m'ont paru si vastes, si extraordinaires, si peu assortissans à la situation & à l'épuisement de son royaume, qu'on me permettra pour l'amour de sa gloire de les passer sous silence.

Cette guerre, si féconde en succès comme en revers, fut commencée par les ennemis de la Suède, & Charles forcé à réprimer leurs attentats, se trouva dans le cas d'une défense légitime; ses voisins, qui ne le connoissoient pas, l'attaquèrent, parce qu'ils méprisèrent sa jeunesse. Dès qu'il parut heureux & redoutable, l'Europe l'envia, & dès que la fortune l'abandonna, les puissances liguées l'écrasèrent pour le dépouiller. Si notre héros avoit eu autant de modération que de courage, s'il avoit su poser lui-même des bornes à ses triomphes, s'accommoder avec le Czar, lorsque les occasions de faire la paix se présentèrent à lui, il auroit étouffé la mauvaise volonté de ses envieux, qui, dès qu'il cessa de leur paroître un objet de terreur, voulurent s'agrandir des débris de sa monarchie. Mais les passions de ce prince n'étoient pas susceptibles de modifications; il vouloit tout emporter de hauteur & établir sur les souverains un empire despotique; il croyoit que de faire la guerre aux rois, ou de les détrôner, c'étoit la même chose.

Je trouve dans les livres qui parlent de Charles XII des éloges magnifiques de sa frugalité & de sa continence. Cependant vingt cuisiniers

L'on prétend qu'Alexandre a fait Charles XII. Si cela eſt, Charles a fait le Prince Édouard; s'il arrive par haſard à celui-ci d'en faire un autre, ce ne ſera tout au plus qu'un Don Quichotte.

Mais, dira-t-on, de quel droit vous érigez-vous en cenſeur des plus illuſtres guerriers? avez-vous pris pour vous-même, grand critique, les leçons que vous leur prodiguez ſi libéralement? Hélas non ! je n'ai à faire ici qu'une réponſe: *nous ſommes frappés des fautes d'autrui, tandis que nos propres défauts nous échappent.*

DES

MARCHES D'ARMÉES,

ET

DE CE QU'IL FAUT OBSERVER A CET ÉGARD.

De ce qu'il faut observer pour les Marches d'une Armée.

Vous voulez savoir quels principes il faut suivre pour bien régler les marches des armées. Cette matière est très - étendue, & demande par conséquent une infinité de détails, selon le but qu'on se propose en marchant, selon la nature du pays où l'on fait la guerre, selon l'éloignement ou la proximité de l'ennemi, selon la saison où l'on fait ses opérations: il y a marche en cantonnemens, il y a marche en colonnes, marches de nuit, marches de jour; mouvemens d'armée, ou mouvemens de corps détachés. Chacun de ces genres demande des attentions

différentes. La chose essentielle pour bien régler ces marches, c'est d'avoir une connoissance aussi étendue & aussi exacte que possible du pays où l'on veut agir, parce que l'homme habile, le guerrier entendu, fait ses dispositions selon le terrain; il faut qu'il les assujettisse au local; car jamais le terrain ne se pliera à des dispositions qui ne lui sont pas convenables. Cette connoissance est donc la base de tout ce que l'on peut entreprendre à la guerre; sans elle le hasard décide de tout. Pour traiter cette matière avec quelque ordre, je suivrai, dans cet Essai, le train ordinaire des marches qui se font en campagne.

Après la déclaration de guerre entre les puissances belligérantes, chacun rassemble ses troupes pour former des armées, & cette réunion se fait par marches de cantonnemens.

Des Marches en Cantonnement.

Ière Règle.

On ruine les troupes qui sortent d'un long repos, si on leur fait faire d'abord des marches trop fortes. Elles ne doivent faire tout au

plus, les premiers jours, que trois milles d'Allemagne.

II. On forme des colonnes des troupes de différentes provinces, qui marchent en large autant que possible, pour que chaque bataillon, ou chaque régiment, puisse avoir son village, ou sa petite ville, pour pernocter. Il faut connoître la force des villages pour faire, selon leurs habitations, la distribution des troupes. Si ces marches se font au printemps, ou avant la récolte, on se sert des granges pour y mettre les soldats, & alors un village médiocre peut sans difficulté contenir un bataillon. Après trois jours de marche, il faut un jour de repos.

III. Dès que l'on entre en pays ennemi, il faut que le général forme une avant-garde qui campe, & qu'il pousse en avant, pour qu'elle précède d'une marche l'armée, pour lui donner des nouvelles de tout, & pour qu'au cas que l'ennemi soit rassemblé, on ait le temps de réunir ses troupes & de les former en corps d'armée.

IV. Si l'on est éloigné de l'ennemi, l'on peut continuer de cantonner, mais en resserrant les troupes de plus près, en les cantonnant par li-

gnes & en ordre de bataille. A trois marches de l'ennemi il faut camper dans les règles, & marcher dans l'ordre accoutumé.

V. On risqueroit trop en se séparant; l'ennemi profiteroit de cette négligence, tomberoit sur vos troupes, vous enlèveroit des quartiers, & peut-être, s'il agissoit avec vivacité, il pourroit vous battre en détail, & dès le commencement de la campagne vous obliger à prendre honteusement la fuite, ce qui perdroit entièrement vos affaires.

De ce qu'on doit observer dans les Marches qu'on fait en avant.

Ière Régle.

Le général doit avoir un projet arrêté de ses opérations; il aura donc désigné un endroit avantageux où il veut s'avancer pour prendre son camp. Il faut alors qu'on fasse reconnoître tous les chemins pour régler les colonnes; mais on ne fera pas plus de colonnes que de chemins qui aboutissent au nouveau camp que l'on veut prendre: car ces chemins que l'on est obligé de quitter, pour que cette colonne aille serrer la

queue d'une autre, ne font point gagner de temps & donnent lieu à la confusion.

II. On observera furtout de se détourner des villages, pour qu'aucune colonne n'y passe, à moins que des marais n'empêchent absolument de prendre d'autres chemins, ou que dans ces villages il ne se trouve des ponts qu'il faille nécessairement passer. Si c'est un pays de plaine, l'armée pourra marcher sur huit colonnes, deux de cavalerie aux ailes, & six d'infanterie au centre.

III. L'armée doit toujours être précédée d'une bonne avant-garde; plus forte en cavalerie, si c'est un terrain uni; plus forte en infanterie, si c'est un terrain coupé. Cette avant-garde doit précéder l'armée d'un quart de mille, pour l'avertir de tout, & pour fouiller & nettoyer le terrain par où elle doit passer.

IV. Le bagage doit être à la suite de l'armée, distribué en parties égales derrière les six colonnes d'infanterie; & l'arrière-garde doit le couvrir en suivant les colonnes de cavalerie, & en laissant un corps qui suit les équipages Ce sont-là les règles ordinaires que l'on pratique généralement dans les grands mouvemens des armées.

Des campemens vis-à-vis de l'ennemi, où l'on marche par sa droite ou par sa gauche.

Les marches qui se font proche de l'ennemi sont les plus difficiles, & demandent le plus de précaution; car en supposant qu'un ennemi actif voulût profiter du décampement, il faut tout prévoir, pour n'être pas battu en marche. Nous traiterons premièrement des marches qui se font par la droite ou par là gauche.

Ière Régle.

On doit, avant de les entreprendre, envoyer des officiers du quartier général reconnoître les lieux & les chemins avec de petites patrouilles, ainsi que le camp qu'on veut prendre, le nombre des colonnes dont on pourroit faire usage, & surtout les postes qu'on pourra occuper en marche, supposé que l'ennemi vienne attaquer l'armée. C'est sur ces notions bien exactement détaillées que la disposition doit se faire.

II. On renverra d'avance en arrière le gros bagage, à deux milles derrière le camp qu'on voudra prendre. Ce bagage doit marcher sur autant de colonnes que le terrain en pourra

fournir. Suppofons donc qu'on veuille prendre une pofition vers la gauche de l'ennemi.

III. Dès-lors on doit envoyer la veille de la marche, dès qu'il fait obfcur, pour occuper les endroits les plus confidérables, poftes que l'on pourroit prendre en marche, en cas que l'on fût attaqué: ces corps doivent s'y former felon les règles, & ne les abandonner que lorsque l'armée les a paffés; ils feront donc tous mis fur la droite, entre l'ennemi & les colonnes dont ils font l'arrière-garde, fi tout fe paffe tranquillement.

IV. Quelque nombre de chemins qu'il y ait, l'armée ne marchera que fur deux lignes par fa gauche; & tout ce qu'on pourra trouver de chemins d'ailleurs fur la gauche, feront pour le menu bagage & les chevaux de bât. On met tous ces chevaux de côté en pareille occafion, pour fe dégager de cet embarras, qui pourroit donner lieu à la confufion, au cas que l'armée fût obligée de combattre.

V. Si l'ennemi veut engager une affaire, la première ligne va d'abord occuper le pofte où fe tiennent les détachemens qui la couvrent, la feconde ligne les fuit: tout fe forme. La

cavalerie ſe trouve ſur les ailes, où l'on peut la laiſſer, ou ſelon les occurrences en former une troiſième ligne. Les corps détachés forment des réſerves, ou ſont placés ſur les flancs de l'armée, ou derrière la ſeconde ligne, ſoit vers la droite ſoit vers la gauche, à l'endroit où l'on juge qu'on en pourra avoir beſoin. Dès-lors on ſe trouve dans une ſituation à ne rien craindre de l'ennemi, & à pouvoir même remporter une victoire ſur lui. Si rien n'interrompt la marche, ces corps détachés forment enſuite l'arrière-garde, les troupes entrent dans leur camp, & l'on y fait venir le gros bagage avec ſureté. La même choſe doit s'obſerver ſi l'on marche par ſa droite.

D'une Marche en arrière, en préſence de l'ennemi.

Ière Règle.

Si l'on veut ſe retirer de devant l'ennemi, voici ce qu'il faut obſerver; ſe débarraſſer d'avance de tout le gros bagage, que l'on envoie en arrière dans le camp que l'on veut prendre: il faut que tout cela parte de bonne heure, pour dégager le chemin des colonnes, afin que les troupes ne trouvent aucun empêchement dans leur marche.

II. Si l'on craint que l'ennemi ne veuille engager une affaire d'arrière-garde, il faut faire autant de colonnes que poſſible, pour que l'armée ſorte en maſſe de ſon camp, & que par ſa vîteſſe elle empêche l'ennemi de l'atteindre. Quand même alors, dans la ſuite de la marche, deux colonnes ſeroient obligées de ſe rejoindre en certain lieu, il ne faudroit y faire aucune attention, parce que la choſe principale eſt de s'éloigner vîte pour éviter tout engagement.

III. L'armée formera une groſſe arrière-garde, qui ſera placée de façon qu'elle puiſſe couvrir la marche des colonnes. On peut même décamper avant jour, pour qu'à l'aube l'arrière-garde même ſoit déjà éloignée du camp. Il faut que quelques bataillons & quelques eſcadrons des queues des colonnes ſoient deſtinés à ſe former, ſoit derrière des défilés, ſoit ſur des hauteurs, ſoit auprès des forêts, pour protéger l'arrière-garde & aſſurer ſa retraite. Ces précautions ralentiſſent bien la marche, mais elles en procurent la ſureté. Si le Prince d'Orange avoit ſuivi cette méthode lorsqu'il ſe retira de Senef, il n'auroit pas été battu par le Prince de Condé. Cela nous apprend à ne nous jamais écarter

des règles, & à les ſuivre à la rigueur dans toutes les occaſions, pour être ſûrs de n'être pas pris au dépourvu.

IV. Si l'ennemi attaque vivement l'arrière-garde, l'armée doit faire halte, & s'il eſt néceſſaire même, prendre une poſition pour ſoutenir & retirer à ſoi cette arrière-garde, ſi elle ſe trouvoit avoit beſoin d'une telle aſſiſtance. Si rien ne l'inquiète, l'armée pourſuit ſon chemin, & va ſe camper à l'endroit qui lui a été marqué.

Des Marches pour attaquer un ennemi.

La première choſe à laquelle il faut faire réflexion, c'eſt la poſition de l'ennemi. La diſpoſition de l'attaque doit avoir été faite après avoir reconnu la ſituation de ſon camp & de ſa défenſe. L'ordre de la marche doit être réglé ſur le projet qu'on a de former ſes attaques, & ſur l'aile avec laquelle on ſe propoſe d'agir, & ſur celle qu'on veut refuſer. Le gros bagage doit avoir été d'avance renvoyé en-arrière pour ſe défaire de cet embarras, & le menu bagage doit ſuivre l'armée couvert d'une légère eſcorte, ſi l'on ne peut le laiſſer dans le camp, ce qui vaudroit mieux. Si le camp de l'ennemi eſt ſitué

de façon que pour l'attaquer il faille marcher par la droite ou par la gauche, votre armée ne doit former que trois colonnes, l'une de la première ligne, l'autre de la feconde ligne, & la troifième de la réferve; les chevaux de bât feront la quatrième & la cinquième. S'il faut s'avancer directement contre l'endroit que vous voulez attaquer, vous aurez une forte avant-garde, qui ne précédera l'armée que d'un petit quart de mille. Vous vous formerez fur autant de colonnes que vous avez de routes qui arrivent fur les lieux où vous voudrez vous former; les aides-majors ayant marqué les diftances, pourront fe former felon la difpofition que le général aura donnée pour l'attaque. Si vous battez l'ennemi, vous n'avez pas befoin de chemins préparés pour la pourfuite, vous n'avez qu'à le fuivre par les chemins que fa fuite vous indique. Si vous êtes repouffé, n'ayant attaqué qu'avec une aile, l'autre aile, qui eft encore entière, doit couvrir la retraite & fervir d'arrière-garde, & vous pouvez retourner à votre ancien camp par les mêmes routes qui vous ont mené à l'ennemi,

Des Marches de nuit.

Si la situation & les conjonctures où vous vous trouvez, exigent que vous fassiez une marche de nuit, voici les choses principales qu'il faut observer.

Ière Règle.

Faire bien reconnoître les chemins d'avance par ceux qui doivent mener les colonnes, pour les empêcher de s'égarer dans l'obscurité, & surtout pour qu'il n'arrive pas que les colonnes se croisent, ce qui pourroit donner lieu à la plus grande confusion.

II. Envoyer de temps en temps des aides de camp d'une colonne à l'autre, pour s'avertir réciproquement.

III. Ensuite se placer dans la nouvelle position le mieux que l'on peut, en observant, autant que la nuit le permet, le terrain, & les avantages qu'on en peut tirer.

IV. Pour que l'ennemi ne s'apperçoive pas du décampement, on laisse, dans le camp qu'on quitte, les feux allumés, & quelques housards, qui crient qui vive, & se retirent tous à un signal convenu qu'on leur donne, lorsque l'armée est à l'abri d'attaque.

Des Marches de nuit pour des surprises.

Il arrive quelquefois que pour couvrir ses derrières, l'ennemi hasarde des détachemens, soit sur sa droite ou sur sa gauche, qu'il peut être important de détruire pour exécuter par ce début de plus grands projets; si on veut surprendre ces corps, il faut sans doute y marcher de nuit, & voici ce qu'il faut observer:

De n'y pas marcher sur trop de colonnes, crainte de confusion. De n'avoir devant chaque colonne qu'une vingtaine de housards, simplement pour avertir. D'observer le plus grand silence en chemin. Dès qu'on donne sur les troupes légères qui sont en avant, de tout brusquer, de hâter même le pas pour arriver promptement sur le corps principal qu'on s'est proposé de défaire. De ne connoître en ce moment que l'audace, parce que le succès dépend de la promptitude de l'exécution, & qu'il faut avoir achevé sa besogne, avant que l'armée de l'ennemi puisse arriver pour secourir ce corps détaché. Si le coup manque, il faut vous retirer tout de suite, ou vers un bois, ou par quelque terrain difficile, à l'abri duquel vous puissiez regagner le gros de

votre armée. Dans une pareille échauffourée il faut tout détruire ſur la place, mais ſe bien garder de la pourſuite, parce que ce corps battu doit s'attendre à des ſecours de l'armée principale, & que l'on pourroit perdre, en pourſuivant trop chaudement, ce qu'on a gagné par la ſurpriſe de ce corps.

Des Marches dans les pays montueux.

On trouve peu de chemins dans les pays remplis de montagnes. On eſt heureux lorsque pour chaque marche on en trouve trois, dont deux ſont pour les colonnes, le troiſième pour le bagage. S'il n'y en a que deux, le bagage partagé ſuit ces deux colonnes, couvert d'une bonne arrière-garde. En ſuppoſant donc qu'il n'y a que deux chemins, chaque colonne doit être précédée de ſon avant-garde, qui doit être compoſée, en grande partie, d'infanterie, & de quelques centaines de houſards pour battre l'eſtrade. Si l'on n'eſt qu'à deux marches de l'ennemi, il faut que la marche ſe faſſe ſans la moindre négligence, & toujours en règle, c'eſt à dire, l'avant-garde, ſi elle trouve des défilés, doit garnir les hauteurs des deux côtés jusqu'à l'arrivée

de l'armée, & alors reprendre les devans, pour couvrir par sa position les nouveaux défilés qui se trouvent sur les chemins, ou garnir les hauteurs d'où l'ennemi, s'il s'en emparoit le premier, pourroit incommoder la marche. L'infanterie doit avoir des patrouilles d'infanterie qui l'escortent & dont les petits détachemens tiennent toujours la crête des hauteurs. Ces précautions assurent la marche; & si l'on ne se relâche pas là-dessus, elles mettent l'ennemi dans l'impossibilité de rien entreprendre. Si l'on peut, l'avant-garde & l'arrière-garde doivent se changer tous les jours, pour ne pas trop fatiguer les troupes. Il faut de même, s'il y a des bois près des chemins où les colonnes passent, y poster d'avance de l'infanterie, pour prévenir l'ennemi, & occuper avant lui tous les lieux avantageux d'où il pourroit inquiéter la marche des troupes. Si l'ennemi est plus éloigné, l'on marche, je veux dire avec les avant-gardes & les arrière-gardes; mais l'on ne fatigue pas les troupes à occuper des postes où l'on est sûr que personne ne peut venir.

Des Retraites dans les montagnes.

Les montagnes fourniſſent de grands ſecours à ceux qui ſont obligés de ſe retirer, parce que partout on y trouve des poſtes : cela fait même que l'arrière-garde peut toujours ſe replier ſur des troupes bien poſtées pour la ſoutenir. Dans ces occaſions, il faut profiter du moindre monticule, afin que l'arrière-garde ſe retire toujours ſur des corps qui la protégent, jusqu'à ce que l'on gagne un bon défilé, qu'on occupe ſelon la méthode que j'en ai donnée, & qui barrant l'ennemi, l'empêche de pourſuivre plus loin. C'eſt la cavalerie qui dans ces cas embarraſſe le plus ; on doit, dans de pareils terrains, faire en ſorte qu'elle paſſe toujours les défilés avant l'infanterie, pour lui procurer de la ſureté dans un pays où elle ne peut agir. Je ne répète point ce que j'ai déjà dit, que dans toutes les retraites le bagage doit avoir pris les devans. C'en eſt bien aſſez que l'armée ſe ſoutienne contre l'ennemi dans ces ſortes de manœuvres, ſans qu'elle ait encore l'embarras des chariots, dans des chemins creux, & dans des défilés, où elle doit pouvoir agir leſtement & ſans contrainte.

Des

Des Marches ſur des Digues par des pays marécageux.

La Hollande, & la Flandre qui avoiſine plus à l'océan, ſont les pays qui fourniſſent le plus de ces ſortes de digues. Nous en avons quelques-unes le long de l'Oder & de la Warthe; il y en a beaucoup en Lombardie, & qui ſont bordées ou coupées par des navilles. Dans ces pays-là une armée ne peut marcher que ſur le nombre de digues qui aboutiſſent à l'endroit où elle veut ſe rendre. Le Maréchal de Saxe, lorsqu'il quitta les environs de Malines & d'Anvers, pour diriger ſa marche par Tongres ſur Maſtricht, fut obligé de ſe ſervir de la grande chauſſée où toute ſon armée marcha ſur une colonne pour aller ſe battre avec les alliés à Laffeld; mais le corps de Mr d'Étrées étoit à Tongres, qui couvroit ſa marche, & tenoit le débouché de la chauſſée. Dans des cas ſemblables, il faut ſe contenter des chauſſées que l'on trouve ſous ſa main. Le général doit avoir une petite avant-garde d'infanterie devant chaque colonne, pour être averti des mouvemens de l'ennemi & de ſon approche. Il faut qu'à la tête de chaque colonne il ait quel-

ques ponts de colonne, pour pouvoir, en cas que l'ennemi approche, les jeter sur les navilles qui bordent la digue, & lui présenter un front capable de repousser son attaque. Dans ces sortes de terrains, où la cavalerie est entièrement inutile, elle doit suivre les colonnes d'infanterie, parce qu'on ne peut l'employer que lorsque sorti de ces chaussées on arrive dans un pays moins coupé. Si l'on peut prévoir que l'on aura de pareilles marches à faire, il faut de nécessité pousser un corps au delà de ces chaussées, pour couvrir l'armée, & l'empêcher d'être attaquée dans un terrain où difficilement elle pourroit combattre. S'il est possible d'éviter de pareilles digues, fût-ce même en faisant un détour de quelques milles, je conseillerois de prendre ce dernier parti; car si l'ennemi est leste & entendu, & qu'il gagne la tête de ces chaussées en y plaçant du canon, il peut enfiler vos colonnes, & vous causer des pertes considérables, sans que dans ce terrain coupé vous puissiez lui rendre le mal qu'il vous fait.

Des Marches dans les ſaiſons du Printemps & de l'Automne, où les chemins ſont le plus gâtés.

Deux raiſons obligent d'abréger les marches dans ces ſaiſons, les mauvais chemins rompus & remplis de boue, & la courte durée des jours. Une armée ne peut faire que trois milles par jour. La peine de faire paſſer l'artillerie & le bagage par la fange, abſorbe un temps conſidérable, & l'on fatigueroit trop hommes & chevaux, ſi l'on faiſoit de plus fortes traites. Si l'on trouve de meilleurs chemins, mais un peu plus détournés que ceux qui ſont directs, il faut les choiſir par préférence, & partager l'artillerie derrière la colonne qui paſſe ſur le terrain le plus ferme. Si ce ſont des détachemens que l'on envoie, pour quelque deſſein, à quelque diſtance de l'armée, on aura la prévoyance de ne leur point donner des pièces de douze livres; celles de ſix leur feront ſuffiſantes; encore auront-ils bien de la peine à les traîner avec leur munition, & tout l'attirail néceſſaire.

Des Marches qui cachent un dessein qui ne se manifeste que par la jonction de l'armée, à l'ouverture de la campagne.

Étudiez la marche que le Maréchal de Saxe fit faire à son armée pour former, l'année 1746, l'investissement de Mastricht; repassez les manœuvres que le Maréchal de Saxe fit faire à un corps de ses troupes pour assiéger Bruxelles; relisez les dispositions du Maréchal de Turenne pour rassembler en Lorraine son armée, avec laquelle il fondit ensuite par Thann & Béfort sur l'Alsace, & chassa les alliés de Colmar; suivez le Prince Eugène dans sa marche vers Turin, où il attaqua & força les retranchemens des François. Quelque chose de moins parfait, mais dans ce genre, ce fut la marche de nos troupes, l'année 1757, de la Saxe, de la Lusace, & de la Silésie, pour se joindre à Prague. Ces sortes de projets veulent être étudiés, & si bien combinés, que tout joue comme les ressorts d'une montre, & que par les différens mouvemens des troupes l'ennemi ne puisse pas deviner quel est le véritable dessein du général qui agit. Pour former & pour exécuter de semblables desseins, il faut

bien connoître le pays où l'on se propose d'opérer, combiner les marches des différens corps, pour qu'aucun d'eux n'arrive ni trop tôt ni trop tard, afin que ces mouvemens si subits & si décisifs étonnent & embarrassent l'ennemi, & lui fassent commettre des fautes. Il faut avouer qu'il peut arriver, avec quelque soin que l'on ait calculé ces marches, qu'une de ces colonnes rencontre un corps de l'ennemi, & soit obligée de s'engager avec lui, ce qui doit naturellement la retarder; mais ces sortes de cas fortuits sont impossibles à prévoir, & ne renverseront pourtant jamais le projet que l'on avoit formé. Il est superflu de dire que ces sortes de marches, si c'est en été, doivent se faire en campant, & non en cantonnant.

Des Marches de corps qui vont d'une armée à l'autre pour y porter des secours.

Ces sortes de marches peuvent se faire en cantonnement, parce que l'armée que vous quittez, vous couvre; parce que vous irez beaucoup plus vîte en cantonnant qu'en marchant en colonne; parce que vous ménagerez vos subsistances. Des troupes qui marchent en colonnes, ne feront tout

au plus que quatre milles par jour; celles qui vont par cantonnement en pourront faire cinq, & être moins fatiguées que les autres. Quand vous approchez de l'armée que vous voulez joindre, marchez en colonne, & campez, pour plus de sureté, les deux dernières marches; & s'il se peut, dérobez votre jonction à l'ennemi, afin qu'il soit plus surpris en l'apprenant, & que cela vous facilite le moyen de lui porter quelque coup décisif. Voilà comme nous avons fait toutes ces marches de jonction durant la dernière guerre.

Des Marches pour entrer dans les quartiers d'hiver.

Lorsque la saison assez avancée ne permet plus de tenir la campagne, il faut penser à donner du repos aux troupes dans des quartiers d'hiver. On commence par régler le cordon qui doit couvrir ces quartiers, où l'on place le nombre des troupes destinées à cet emploi. Le reste de l'armée entre en cantonnement resserré par lignes; & à mesure que l'ennemi se retire en arrière, on en fait autant de son côté, en élargissant les troupes à mesure qu'elles se retirent, & leur faisant

pour leur commodité, occuper plusieurs villages, jusqu'à ce qu'elles arrivent dans les quartiers qui leur sont destinés, où elles doivent être au large. Il y a une autre façon de prendre des quartiers avec les troupes, qui est de leur donner pour lieu de ralliement le point central de leurs quartiers, où ceux qui ont occupé les extrémités, arrivent tous en même temps au lieu où l'on s'est proposé de former l'armée. Dans de telles dispositions, il faut qu'en entrant dans les quartiers chaque régiment ait la route qu'il doit tenir pour se joindre à sa brigade, & que chaque brigade, de même, ait sa route prescrite pour joindre l'armée par le plus court.

Des Marches & des Campagnes d'hiver.

Ces sortes d'expéditions demandent d'être exécutées avec beaucoup de prudence, ou l'on risque de voir abymer son armée presque sans combattre. On fait ces campagnes d'hiver, soit pour prendre possession d'un pays où l'ennemi n'a pas beaucoup de troupes, soit pour tomber sur ses quartiers. De la première espèce furent nos campagnes de l'année 1740 & 1741, en Silésie & en Moravie. Nous marchâmes en Silésie

en deux colonnes, l'une qui côtoyoit les montagnes, l'autre qui longeoit l'Oder pour nettoyer le pays, pour prendre, ou, si on ne le pouvoit, bloquer les forteresses: ce qui fut exécuté après qu'on eut réglé la marche de ces deux colonnes, qui se trouvant toujours à même hauteur pouvoient se donner des secours réciproquement. Les forteresses demeurèrent bloquées jusques au printemps; Glogau fut surpris; bientôt Breslau essuya le même sort; Brieg fut pris après la bataille de Molwitz, & Neisse tomba à la fin de la campagne. En 1741 nous entrâmes en Moravie sur une colonne, qui s'empara d'Olmutz; on se contenta de bloquer Brunn, que les Saxons devoient assiéger le printemps de 1742. Mais cette campagne fut dérangée par la retraite des Saxons, & par l'inaction des François. Nous quittâmes la Moravie, après avoir poussé en Autriche jusqu'à Staquerau, & après avoir enlevé en Hongrie un corps d'insurgens que la cour vouloit employer sur nos derrières. Ces sortes d'expéditions veulent qu'on emploie toute la vigilance possible pour ne point être surpris: par cette raison nous eûmes constamment un corps devant le front des troupes, un autre sur

la droite, une autre fur la gauche, dont les patrouilles nous avertiffoient de tous les mouvemens de l'ennemi. Avec cela les cantonnemens étoient refferrés: deux ou trois bataillons étoient dans la néceffité de fe contenter d'un feul village, & leur bagage étoit parqué en dehors, défendu par une redoute; auffi ne nous arriva-t-il aucun accident. A la fin de l'année 1745 le Prince de Lorraine entreprit une pareille expédition: ce fut au mois de Décembre qu'il voulut pénétrer de la Bohême dans le Brandebourg, en traverfant la Luface. Voici les fautes qu'il fit. 1. Il marcha fans avant-garde & fans cavalerie qui côtoyât la Siléfie pour lui donner des nouvelles des Pruffiens. 2. Il fe chargea de trop de bagage. 3. Ses cantonnemens occupoient un front de trois milles de largeur & de trois milles de profondeur, parce que les troupes n'étoient pas affez refferrées, comme elles devoient l'être; il falloit plus penfer à leur fureté qu'à leur commodité. 4. Étant près de nos frontières, il ne formoit ni colonnes ni ordre de marche. Nous en profitâmes comme de raifon, & en paffant la Queifs, nous tombâmes fur fes quartiers à Catholifch Hennersdorff, & lui en-

levâmes 4,000 hommes. Notre armée campa ſur les lieux, & le Prince Charles, qui riſquoit d'être pris à dos, fut obligé de ſe retirer en Bohème d'un pas qui reſſembloit plutôt à une fuite qu'à une retraite; il y perdit ſon bagage, & une vingtaine de canons.

L'expédition du Maréchal de Saxe ſur Bruxelles ſe fit au mois de Mars. Il tomba ſur les quartiers des alliés, les diſperſa, & entreprit le ſiége de Bruxelles, qu'il prit. Il fit camper la plupart de ſes troupes, & ne négligea point d'avoir de gros détachemens entre lui & l'ennemi, pour être averti à temps du moindre de ſes mouvemens. Tant il eſt vrai que tout général qui ne s'écarte pas des maximes de la prudence & de la prévoyance, doit réuſſir presque toujours, & que des entrepriſes étourdies ne peuvent avoir de ſuccès que par le plus grand des haſards, parce que d'ordinaire l'imprudent périt où le ſage proſpère.

A la fin de l'année 1744, lorsque le Prince d'Anhalt chaſſa les Autrichiens de la haute Siléſie, le froid étoit exceſſif; mais cela ne l'empêcha pas de raſſembler tous les matins l'armée en ordre de bataille, de marcher en colonne

pour combattre ; par sa prudence & ses bonnes précautions non seulement il obligea les ennemis de vider la province, mais encore il ruina une partie de leurs troupes, & établit ses quartiers d'hiver dans les lieux mêmes qu'ils avoient occupés.

Comment ces différentes Marches doivent se régler.

Le plan de ce que le général veut entreprendre, est la base sur laquelle les dispositions doivent être réglées. Quand on est dans son propre pays, on a tous les secours possibles, tant par les cartes détaillées que par les habitans qui peuvent vous donner toutes les notions nécessaires ; alors l'ouvrage devient facile. Vous avez votre ordre de bataille. Si l'on marche en cantonnemens, vous suivez cet ordre, & vous placez chaque brigade le plus près qu'il se peut ensemble, chaque ligne dans les règles. Si l'on est loin de l'ennemi, chaque régiment doit avoir la route qu'il doit faire, & le général de brigade avoir non seulement la route de ses régimens, mais encore la liste des villages où ils doivent cantonner. Dans le pays ennemi, cela

devient plus difficile. On n'a pas toujours des cartes assez détaillées du pays; on ne connoît qu'imparfaitement la force des villages. Ainsi, pour rectifier ce qu'il y a de défectueux, il faut que l'avant-garde rassemble des gens des villes, des bourgs, & des hameaux, pour les envoyer au quartier-maître général, afin qu'il rectifie par leur moyen le brouillon de disposition de marche qu'il a dressé sur la simple inspection de la carte. Si l'armée campe, il faut, aussitôt qu'on est entré dans le camp, faire reconnoître tous les chemins qui y aboutissent. Si l'on séjourne, il faut, à l'aide des patrouilles, envoyer des quartiers-maîtres & des dessinateurs pour croquer les chemins & les situations, afin qu'on n'agisse pas en aveugle, & qu'on se procure d'avance toutes les notions dont on a besoin. C'est ainsi qu'on peut de même faire reconnoître d'avance les camps où l'on pourroit avoir occasion de placer l'armée. On peut même, à l'aide de ces croquis, dessiner d'avance la position que l'on veut prendre; quitte à la rectifier par l'inspection oculaire, comme je l'ai enseigné dans mon Traité de la Guerre & de la Tactique. Il est vrai que lorsque les armées sont placées proche

les unes des autres, ces reconnoiſſances deviennent plus difficiles, parce que l'ennemi a également des détachemens & des troupes légéres en campagne, qui empêchent de ſe porter ſur les lieux qu'on veut reconnoître. Souvent l'on veut cacher ſon deſſein, ce qui rend ces petites expéditions encore plus difficiles. Alors il ne reſte de parti à prendre que de pouſſer l'ennemi à différens endroits à la fois, & de faire même deſſiner des lieux où l'on n'a aucune envie d'aller, pour lui cacher ſon deſſein: & comme on le chaſſe de différens poſtes, les meilleurs quartiers-maîtres doivent être employés vers le lieu où l'on a ſérieuſement intention d'agir. Car l'homme ſage ne donnera jamais au haſard ce qu'il peut lui ravir par la prudence. Surtout un général ne doit jamais mouvoir ſon armée, ſans être bien inſtruit du lieu où il la conduit, & comment il la fera arriver en ſureté ſur le terrain où il veut exécuter ſon projet.

Des précautions qu'il faut prendre en pays ennemi, pour ſe procurer & s'aſſurer des Guides

L'année 1760, en traverſant la Luſace, pour marcher en Siléſie, nous eûmes beſoin de guides.

On en chercha dans des villages vandales, & lorsqu'on les amena, ils faisoient semblant de ne pas savoir l'allemand, ce qui nous embarrassoit fort : on s'avisa de les frapper, & ils parlèrent allemand comme des perroquets. Il faut donc toujours être sur ses gardes à l'égard de ces guides qu'on prend en pays ennemi : bien loin de se fier à eux, il faut lier ceux qui conduisent les troupes, leur promettre une récompense s'ils vous mènent par le meilleur chemin, & le plus court, à l'endroit où l'on veut se rendre; mais aussi leur assurer qu'on les pendra sans rémission s'il leur arrive de vous égarer. Ce n'est qu'avec sévérité, & par la force, qu'on peut obliger les Moraves & les Bohémiens à s'acquitter de ces sortes d'offices. On trouve dans ces provinces des habitans dans les villes; mais les villages sont déserts, parce que les paysans se sauvent, avec leur bétail & leurs meilleurs effets, dans les forêts ou dans le fond des montagnes, & laissent leurs habitations vides. Leur désertion cause un très-grand embarras. D'où prendre les guides, si ce n'est d'un village à un autre? Il faut alors recourir aux villes, tâcher de trouver quelques postillons, ou, à leur défaut, des bouchers qui

rodent les campagnes & auxquels les chemins sont connus: il faut de plus obliger les bourguemaîtres de vous fournir des guides, sous peine de brûler les villes, s'ils ne s'en acquittent pas bien. On peut encore recourir aux chasseurs qui sont au service de la noblesse, & auxquels les environs sont connus. Mais de quelque espèce que soit le genre des guides, il faut les contenir par la peur, & leur annoncer les traitemens les plus rigoureux s'ils s'acquittent mal de leur commission. Il est encore un moyen plus sûr de se procurer la connoissance du pays; c'est d'engager, en temps de paix, quelques-uns de ses habitans qui en ayent une intelligence entière: ceux-là sont sûrs, & par leur moyen l'on peut gagner, en entrant dans cette province, d'autres gens qui facilitent & allégent la besogne par le détail du local dont ils vous procurent les connoissances. Les cartes pour l'ordinaire sont assez exactes pour les terrains de plaines, quoiqu'on y remarque souvent l'omission de quelque village ou de quelque hameau; mais la connoissance qui importe le plus, est celle des bois, des défilés, des montagnes, des ruisseaux guéables ou marécageux, des rivières

guéables; & c'eſt cependant ce dont il faut néceſſairement être le mieux au fait, ainſi que des terrains qui ne ſont que prairies, & de ceux qui ſont marécageux. Il faut encore diſtinguer en cela les ſaiſons de l'année, qui changent, par leur ſéchereſſe, ou par leur humidité, la nature de ces terrains: car il eſt ſouvent capital de ne pas ſe tromper ſur ces connoiſſances. Les quartiers-maîtres doivent encore ſe prémunir contre la diſpoſition des gens du commun: quelquefois même étant de bonne foi, ils vous trompent par ignorance, parce qu'ils ne jugent des chemins & des lieux que par l'uſage qu'ils en font, & que manquant entièrement des connoiſſances militaires, ils ignorent l'emploi qu'un guerrier peut faire du terrain. En 1745, lorſqu'après la bataille de Sorr l'armée pruſſienne voulut ſe retirer en Siléſie, je fis venir des gens de Trautenau & de Schazlar, pour les interroger ſur les chemins où je voulois faire paſſer les colonnes: ils me dirent bonnement que ces chemins étoient admirables, & qu'ils y paſſoient à merveille avec leur voiture, & que beaucoup de rouliers les paſſoient de même. Peu de jours après l'armée fit cette marche. Je fus obligé de faire mes diſpoſi-

pofitions pour la retraite fur ces lieux. Notre arrière-garde fut vivement attaquée; mais par les précautions que je pris, nous ne perdîmes rien. Ces chemins, militairement parlant, étoient très-mauvais; mais ceux auxquels je m'en informai, n'y entendoient rien, & ce qu'ils me dirent étoit de bonne foi, & fans intention de me tromper. Il ne faut donc pas fe fier au rapport des ignorans, mais, la carte à la main, les confulter fur chaque forme de terrain, s'en faire des notes, & voir fur cela s'il y a moyen de croquer quelque chofe fur le papier qui donne une idée plus exacte du chemin que celle que préfente la carte.

Des talens que doit avoir un Quartier-Maître.

Le défaut par lequel les hommes pèchent le plus, c'eft de fe contenter d'idées vagues, & de ne point s'appliquer affez à fe former des idées nettes des chofes auxquelles ils font employés. Par exemple, plus on a une connoiffance fpéciale du terrain où l'on doit agir, mieux on choifit les lieux propres au campement, & l'on arrange la marche des colonnes avec exactitude; c'eft le contraire fi l'on n'a que des idées confu-

ſes de ce terrain. Pour obvier à cet inconvénient, il faut ſe procurer les meilleures cartes que l'on puiſſe avoir des pays où l'on croit que ſe fera la guerre. Si l'on peut faire des voyages ſous d'autres prétextes, pour examiner les montagnes, les bois, les défilés & les paſſages difficiles, pour les bien obſerver & s'en imprimer la ſituation, il faut les entreprendre. Il eſt néceſſaire qu'un gentilhomme qui ſe dévoue à ce métier, ait beaucoup d'activité naturelle, pour que le travail ne lui coûte pas: dans chaque camp il doit s'offrir lui-même à reconnoître les environs par le moyen de petites patrouilles, auſſi loin que l'ennemi voudra le permettre; afin que ſi le général qui commande l'armée, a réſolu de faire un mouvement, les contrées & les chemins lui ſoient connus autant que poſſible; qu'il ait obſervé les endroits propres à camper les troupes, & que par ſon application à ſon métier il facilite au général les grandes opérations qu'il a projetées tant pour les marches que pour les campemens. Il doit s'appliquer à faire raſſembler des gens du pays, pour en tirer les notions qui lui ſont néceſſaires; mais il doit remarquer, comme je l'ai dit dans l'article précédent, qu'un

payſan, ou un boucher, n'eſt pas ſoldat, & qu'autre eſt la deſcription que fait d'un pays un économe, un voiturier, un chaſſeur, ou un ſoldat. Il faut donc qu'en interrogeant ces eſpèces de gens, il ſe ſouvienne ſans ceſſe qu'ils ne ſont pas militaires, & qu'il faut rectifier leurs dépoſitions, en entrant avec eux dans une diſcuſſion détaillée des lieux pris ſur la carte, & ſelon les chemins où l'armée doit marcher. Qu'on obſerve encore qu'il faut bien prendre garde, en arrangeant la marche des troupes, de ne donner jamais plus d'un quart de mille d'Allemagne de diſtance entre chaque colonne, principalement quand c'eſt dans le voiſinage de l'ennemi, afin que les troupes ſoient à portée de ſe prêter mutuellement des ſecours; il faut ſurtout que dans cette proximité des ennemis, les quartiers-maîtres redoublent de ſoins & d'exactitude, pour que par leur travail le général ait du moins un brouillon du terrain où il veut manœuvrer, ſoit pour faire ſes diſpoſitions d'avance pour la ſureté des marches, ſoit pour les camps qu'il veut prendre, ſoit pour attaquer l'ennemi. Des officiers qui ſe diſtinguent dans cette partie ne peuvent pas manquer de faire fortune; car ils ac-

quièrent par la pratique toutes les connoiſſances qu'un général doit avoir des différentes façons de faire de bonnes diſpoſitions dans tous les cas qui peuvent ſe préſenter : j'en excepte les plans de campagne, dont cependant ils voient l'exécution, & auxquels ils réuſſiront également s'ils ont l'eſprit intelligent, ſage, & juſte, & qu'ils s'appliquent ſans ceſſe à bien connoître par où l'on peut faire le mal le plus ſenſible & le plus déciſif à la puiſſance contre laquelle on fait la guerre.

Voilà à peu près tout ce que j'ai pu vous preſcrire par rapport aux marches ; mais je dois ajouter cependant que l'art de la guerre eſt ſi immenſement vaſte, qu'on ne l'épuiſera jamais, & que l'expérience des temps à venir ajoutera encore ſans ceſſe des connoiſſances nouvelles à celles qui nous ont été transmiſes, & à celles que nous avons recueillies de nos jours.

INSTRUCTION*)

POUR LA DIRECTION

DE

L'ACADÉMIE DES NOBLES

A BERLIN.

L'intention du Roi & le but de cette fondation est de former de jeunes gentilhommes, afin qu'ils deviennent propres selon leur vocation à la guerre ou à la politique. Les maîtres doivent donc s'attacher fortement, non seulement à leur remplir la mémoire de connoissances utiles, mais surtout à donner à leur esprit une certaine activité qui les rende capables de s'appliquer à une matière quelconque, surtout à cultiver leur raison, à former leur jugement; il faut par conséquent qu'ils accoutument leurs éléves à se faire des idées nettes & précises des choses & à ne point se contenter de notions vagues & confuses. Comme la partie économique de cette institution est toute arrangée, on se borne dans cette

*) Adressée en Mars 1765.

Inſtruction à ce qui regarde les claſſes, & la partie de la police, ſi eſſentielle à toute communauté.

Sa Majeſté veut que les élèves faſſent les baſſes claſſes de la latinité, catéchiſme & religion dans le gymnaſe de Joachim; ceux de la première apprendront en même temps le françois & les rudimens de la langue françoiſe dans l'académie; au ſortir de cette première claſſe, ils tomberont entre les mains du puriſte, qui dégroſſira leur jargon barbare, & corrigera les fautes de ſtyle & de diction. Le Sieur Touſſaint les prendra alors en rhétorique; il commencera par leur enſeigner la logique, mais ſans trop peſer ſur les diverſes formes des argumens de l'école; ſon principal ſoin ſe tournera du côté de la juſteſſe de l'eſprit, il ſera rigoureux pour les définitions.

Il ne leur pardonnera aucune équivoque, aucune penſée fauſſe, aucun ſens louche; il les exercera le plus qu'il pourra dans l'argumentation, il les accoutumera à tirer des conſéquences des principes & à combiner des idées; puis il leur expliquera les tropes; & la leçon finie, il leur donnera encore une demi-heure pour qu'ils faſſent eux-mêmes des métaphores, des comparaiſons, des apoſtrophes, des proſopopées; &

ensuite il leur enseignera la façon d'argumenter de l'orateur, l'enthymême, le grand argument à cinq parties, les diverses parties de l'oraison & la manière de les traiter. Pour le genre judiciaire il se servira des oraisons de Cicéron, pour le genre délibératif il leur proposera Démosthène, pour le genre démonstratif il se servira de Fléchier & de Bossuet; tous ces livres sont en françois. Il pourra leur faire un petit cours de poësie pour leur former le goût. Homère, Virgile, quelques odes d'Horace, Voltaire, Boileau, Racine, voilà des sources fécondes dans lesquelles il peut puiser; ce qui ornera l'esprit des jeunes gens, & leur donnera en même tems du goût pour les beaux arts. Dès que les éléves auront fait quelques progrès, il leur donnera des sujets de harangue dans les trois genres; il les laissera composer sans les aider, & il ne les corrigera qu'après qu'ils auront lu leurs ouvrages. Le grammairien, qui est un supplément à cette classe, corrigera les fautes de langage & le Sr Toussaint les fautes contre la rhétorique. On fera de plus lire les lettres de Madame de Sévigné aux jeunes gens, celles du Comte d'Estrades & du Cardinal d'Ossat, & on leur fera écrire des lettres sur

toutes ſortes de différens ſujets. Monſieur Touſſaint ajoutera à ceci une hiſtoire des beaux arts; il les prendra de la Grèce, leur berceau; il nommera ceux qui s'y ſont le plus diſtingués; il paſſera à la ſeconde époque des arts ſous Céſar & Auguſte, à la rénaiſſance des lettres du *temps* de Médicis, au haut point de perfection où ils parvinrent ſous Louis XIV, & il finira par les perſonnes les plus célèbres qui les cultivent de nos jours.

Le profeſſeur d'hiſtoire & de géographie compoſera un abrégé de l'hiſtoire ancienne de Rollin; il tâchera de leur bien imprimer les grandes époques & le nom des hommes les plus fameux. Il pourra ſe ſervir d'Échard pour l'hiſtoire romaine, d'un abrégé du père Bar pour l'hiſtoire de l'Empire; cependant il doit élaguer ſoigneuſement les petits détails. Proprement l'étude de l'hiſtoire ne doit s'étendre que depuis Charles Quint juſqu'à nos jours; ces faits intéreſſans tiennent à nos jours, & il n'eſt pas permis à un jeune homme qui veut entrer dans le monde, d'ignorer des événemens qui ſont liés à la chaîne des affaires courantes de l'Europe & la forment. Il ne ſuffit pas que le profeſſeur enſeigne l'hiſtoire; il faut chaque jour, la leçon

finie, qu'il y ajoute une demi-heure pour interroger les jeunes gens ſur le point d'hiſtoire qu'il a traité, par où il fera accoucher leur eſprit de réflexions ſoit morales, ſoit politiques, ſoit philoſophiques; ce qui ſera plus utile pour eux que tout ce qu'ils auront appris, par exemple, ſur les différentes ſuperſtitions des peuples. Croyez-vous que Curtius en ſautant dans cet abyme qui s'étoit formé à Rome, le fit fermer? Vous voyez que cela n'arrive pas de nos jours; ce qui doit bien vous faire voir que ce conte n'eſt qu'une fable ancienne; d'après l'hiſtoire des Décius, le maître a une occaſion toute trouvée d'embraſer dans le cœur des élèves cet ardent amour de la patrie, principe fécond en actions héroïques. S'il s'agit de Céſar, ne peut-il pas interroger la jeuneſſe ſur ce qu'ils penſent de l'action de ce citoyen, qui opprima la patrie? Eſt-il queſtion des croiſades? elles fourniſſent un beau ſujet pour déclamer contre la ſuperſtition. Leur raconte-t-on le maſſacre de la St Barthélemi? on leur inſpire de l'horreur pour le fanatiſme. Leur parle-t-on d'un Cincinnatus, d'un Scipion, d'un Paul Émile? on leur fait ſentir que la vertu de ces grands hommes a été la ſource de leurs

belles actions, & que sans vertu il n'y a ni gloire, ni véritable grandeur. Ainsi l'histoire fournit des exemples de tout. J'indique la méthode, mais je n'épuise pas la matière; un professeur intelligent en aura assez pour diriger son travail par ce qu'on vient d'en dire. Le même professeur, en traitant la géographie, commencera par les quatre parties du monde. Le nom des grands peuples suffit pour l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. L'Europe demande une connoissance plus exacte. L'Allemagne étant la patrie de la jeunesse qu'il élève, le professeur entrera dans de plus grands détails des souverains qui la gouvernent, des rivières qui la traversent, des capitales de chaque province, des villes impériales, & il pourra se servir de Hubner pour cette partie de ses leçons.

Le professeur en métaphysique commencera par un petit cours de morale; il doit partir du principe, que la vertu est utile & très-utile à celui qui la pratique; il lui sera facile de démontrer que sans vertu la société ne sauroit subsister; il définira le comble de la vertu par le plus parfait désintéressement, désintéressement qui fait qu'on préfère son honneur à son intérêt, le bien

général à l'avantage particulier, & le ſalut de la patrie à ſa propre vie; il entrera dans l'examen de l'ambition bien ou mal entendue; il montrera que l'ambition honnête, ou l'émulation, eſt la vertu des grandes ames, que c'eſt le reſſort qui pouſſe aux belles actions, & qui fait tout entreprendre aux hommes obſcurs, pour que leur nom ſoit reçu au temple de Mémoire; que rien n'eſt plus contraire à d'auſſi beaux ſentimens, & n'avilit plus que l'envie & la baſſe jalouſie; il inculquera ſurtout à la jeuneſſe, que s'il y a un ſentiment inné dans le cœur de l'homme, c'eſt celui du juſte & de l'injuſte. Surtout il tâchera de faire de ſes éléves des enthouſiaſtes de la vertu.

Le cours de métaphyſique commencera par l'hiſtoire des opinions des hommes, en les prenant depuis les péripatéticiens, épicuriens, ſtoïciens, académiciens, jusqu'à nos jours, & le profeſſeur leur expliquera en détail l'opinion de chaque ſecte, en ſe ſervant des articles de Bayle, des Tuſculanes & du traité *de Natura Deorum* de Cicéron, traduits en françois; de là il paſſera à Descartes, Leibnitz, Malebranche & enfin Locke, qui ſe guidant par l'expérience, s'avance dans

ces ténèbres autant que ce fil le conduit, & s'arrête au bord des abymes impénétrables à la raiſon. C'eſt donc à Locke principalement que le maître doit s'arrêter. Cependant après chaque leçon, il donnera encore une demi-heure à la jeuneſſe, qui ayant déjà fait ſa logique & ſa rhétorique, eſt toute préparée aux exercices qu'on exigera d'elle.

Le profeſſeur dira donc à un de ces jeunes gens d'attaquer le ſyſtème de Zénon, & à un autre de le défendre, & il en uſera de même ſur chaque ſyſtème; après quoi il réſumera ce que les élèves auront dit, & leur fera remarquer la foibleſſe de leur attaque ou de leur défenſe, en ſuppléant aux raiſons qu'ils n'ont point alléguées, ou aux conſéquences qu'ils ont négligé de tirer des principes; ces ſortes de diſputes ſe feront ſans préparation, premièrement pour obliger la jeuneſſe à être attentive aux leçons, en ſecond lieu pour les obliger à penſer à ce qu'ils auront à dire, & en troiſième lieu pour les accutumer à parler promptement ſur toutes ſortes de matières.

Vient le profeſſeur de mathématique. Le Sr Sulzer conçoit qu'on n'a pas intention d'élever des Bernoullis, ni des Newtons. La trigono-

métrie & la partie de la fortification sont celles qui peuvent être les plus utiles à la jeunesse qu'il élève & auxquelles il mettra sa principale application, ainsi qu'à ce qui peut y influer. Il fera cependant un cours d'astronomie, en parcourant tous les systèmes différens jusqu'à celui de Newton, en traitant cette matière plus historiquement qu'en géomètre; il y ajoutera de même quelques principes de mécanique, sans cependant trop approfondir la matière, faisant attention surtout à rectifier le jugement de la jeunesse & à l'accoutumer le plus qu'il pourra à combiner des idées, & à saisir facilement les diférens rapports que les vérités ont les unes avec les autres.

Le professeur en droit se servira de Hugo Grotius, pour en extraire ses leçons; on ne prétend point qu'il forme des jurisconsultes consommés dans cette profession; un homme du monde se contente d'avoir des idées justes de cette science, sans l'approfondir entièrement. Il se bornera donc à donner une idée à ses élèves du droit du citoyen, du droit d'un peuple, & du monarque, & de ce qu'on appelle le droit public; toutefois il avertira la jeunesse, que ce droit public manquant de puissance corrective pour le faire

garde le cœur, des méchancetés, des emportemens, des caprices, la pareſſe ſurtout, la fainéantiſe & des défauts pareils, qui perdroient la jeuneſſe; mais ils ſe garderont bien de ſupprimer la gaieté, les ſaillies & tout ce qui peut annoncer du génie. Pour les exercices, les élèves auront un maître de danſe, qui leur donnera trois leçons par ſemaine & on les mènera deux fois par ſemaine à l'académie de Centner pour apprendre à monter à cheval.

Si les jeunes gens commettent des fautes, on les punira; s'ils ſavent mal leurs leçons, par un bonnet d'âne que portera le coupable; ſi c'eſt pareſſe, on le fera jeûner le même jour au pain & à l'eau; ſi c'eſt méchanceté ou malice, on le mettra en priſon à jeun & l'obligera d'apprendre une tâche par cœur; après quoi il ſera duement gourmandé, ne ſera que le dernier ſervi à table, n'oſera point mettre d'épée en ſe promenant en ville, & obligé de demander pardon en public à celui qu'il a offenſé; s'il a été têtu, il ne portera qu'un ſarreau, juſqu'à ce qu'il ſe repente: mais il eſt défendu ſous peine de priſon aux gouverneurs de frapper leurs élèves; ce ſont des gens de condition auxquels il faut inſpirer de la nobleſ-

nobleſſe d'ame; on doit leur infliger des punitions qui excitent l'ambition, & non pas qui les aviliſſent.

Les profeſſeurs & les gouverneurs n'ont point de juridiction les uns ſur les autres. Si un profeſſeur eſt mécontent d'un élève, il le dénonce au gouverneur, qui le punit, ſelon qu'il a été preſcrit ci-deſſus. S'il arrivoit cependant qu'un profeſſeur & un gouverneur euſſent quelque démêlé, ils s'en plaindront au chef, qui videra leur différent ſelon l'équité, & qui fera toutes les ſemaines une fois la viſite de la maiſon, en commençant par les claſſes & les gouverneurs jusqu'à l'économique, pour examiner ſi chacun fait ſon devoir & ſi l'inſtruction du Roi eſt exactement ſuivie. Il exhortera ceux qui ſe relâchent, & après la ſeconde admonition, il dénoncera les prévaricateurs au Roi.

Sa Majeſté recommande ſurtout aux gouverneurs d'avoir eux-mêmes de la ſageſſe & une bonne conduite, parce que l'exemple prêche mieux que les inſtructions, & qu'il ſeroit honteux que des gens qui doivent préſider à l'éducation de la jeuneſſe, ſe trouvaſſent plus repréhenſibles que leurs élèves.

En général les principes sur lesquels cette académie est fondée, seront d'une utilité évidente par les sujets utiles à l'État qui pourront s'y former, pourvu que cette instruction soit observée rigidement en tous les points; mais si le relâchement, la négligence, l'inattention des maîtres & des gouverneurs l'altèrent, alors le grand but sera manqué. Mais Sa Majesté espère que professeurs & gouverneurs se feront tous un point d'honneur de coopérer à ses salutaires intentions, en mettant toute leur application à former cette jeunesse, tant pour les bonnes mœurs que pour les connoissances, d'une manière qui fasse également honneur à l'institution, aux maîtres & aux élèves.

POESIES.

PRÉFACE.

C'est à vous, mes amis, que j'offre cet ouvrage;
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage.
Vous y verrez du sérieux
Entremêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux,
Dont la morale au moins est sage.

Mais n'imaginez pas que la morgue d'auteur,
De l'amour propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inspire dans cette préface.
Ma passion m'a fait la loi,
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait poëte malgré moi.

PRÉFACE.

Ma Muſe tudesque & bizarre,
Jargonnant un françois barbare,
Dit les choſes comme elle peut;
Et du compas parfait bravant la ſymétrie,
Le purisme gênant, & la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette ſervitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raiſon,
Que cette froide exactitude
Dont les modernes font l'étude,
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.

ODES.

ODE A LA CALOMNIE.

QUEL est ce monstre, ou ce fantôme
Qui poursuit sans cesse mes pas?
Échappé du sombre royaume,
Ses yeux me lancent le trépas;
Ce spectre livide & farouche
Vomit de sa profane bouche
Des flots d'amertume & de fiel:
Hors le mensonge, & l'imposture,
L'aigreur, la fourbe, & le parjure,
Il n'eut jamais de corps réel.

Barbare fille de l'Envie,
Je reconnois tes lâches traits,
A ta rage, non assouvie
De trahisons & de forfaits;
A l'impudence de tes œuvres,
A tes serpens, à tes couleuvres
Qu'allaite l'animosité;
Au voile qui couvre ta tête,

Au ſon de ta fauſſe trompette,
Organe de l'iniquité.
Des noirs flambeaux de Tiſiphone
Animant les ſombres lueurs;
Tu les agites près du trône,
Qui diſparoît ſous leurs vapeurs;
Et dès que ta fureur l'aſſiége,
De l'innocence qu'il protége,
Il n'entend plus les triſtes cris;
Bientôt complice de ton crime,
Le trône, en te ſervant, opprime
Tous ceux que ta haine a proſcrits.
Du maſque de la politique
Tu couvris tes difformes traits:
L'audace de ta langue inique
Aux rois intenta le procès;
D'un mugiſſement effroyable
Contre moi ta haine coupable
Fait retentir toutes les cours:
Déformais l'ame des miniſtres,
Tu changes, ô projets ſiniſtres!
En ſombres nuits leurs plus beaux jours.
Ainſi l'agile Renommée,
Pleine de tes diſcours pervers,
De ta rage qu'elle a ſemée,

Empoisonne tout l'univers.
De ses nouvelles affamée,
L'Europe, avalant la fumée
Qu'exhale ton souffle infecté,
Dans les erreurs où tu la plonges,
Prend les oracles des mensonges,
Pour l'arrêt de la vérité.

Ta rouille s'attache sans cesse
Aux noms célèbres & fameux;
Leur beauté trop brillante blesse
Tes yeux louches & ténébreux:
L'affreux Démon qui te possède,
Flétrit César chez Nicomède,
N'épargna pas les Scipions;
Tu fis exiler Bélisaire;
Ta magie aux yeux du vulgaire
Changea leurs lauriers en chardons.

Quel fut jamais le grand mérite
Contre lequel tu ne t'aigris?
Tu ne poursuivis point Thersite,
Mais Achille entendit tes cris;
Afin d'éteindre l'héroïsme,
En Grèce on vit de l'ostracisme
S'armer tes disciples cruels;
Les grands hommes sont tes victimes,

Leur sang répandu par tes crimes
Fume encor sur tes noirs autels.
Luxembourg, dans ta folle ivresse,
Fut accusé d'enchantemens;
*) Eugène même en sa jeunesse
Porta les marques de tes dents;
Colbert, Ministre respectable,
Du vil opprobre qui l'accable
Fait encor rougir les François;
De Louis, ce Monarque auguste,
On osoit insulter le buste
Le moment d'après son décès.
Ton poignard, qui frappe la gloire,
Fait ressusciter les héros;
Plus d'un guerrier dut sa victoire
Aux aiguillons de ses rivaux:
Et s'il franchit tous les obstacles,
Son nom, après tant de miracles,
Sert d'antidote à tes venins;
En t'acharnant aux noms célèbres,
Leur grand éclat dans tes ténèbres
En éblouit plus les humains.
Je ne crains donc plus les reproches
D'avoir souffert de ton courroux,

*) On l'appeloit à Paris Dame Claude, comme à Rome on appeloit César la femme de tous les maris.

Quand tous les traits que tu décoches
Sur la vertu portent leurs coups.
En vain l'on s'oppose à ta ruse,
Minerve, en s'armant de Méduse,
Ne sauroit te pétrifier:
Du temps seul l'heureux bénéfice
Peut, en découvrant ta malice,
Au grand jour nous justifier.

Et vous, ses nourrissons perfides,
Par le monstre même allaités,
Vous dont les langues parricides
Ont sucé ses méchancetés,
Ajoutez votre voix profane,
De l'imposture infame organe,
A ses farouches hurlemens;
Battez plutôt les flots de l'onde,
De ma tranquillité profonde
Rien n'ébranle les fondemens.

Tandis qu'en nos jardins éclose,
Et voltigeant de fleurs en fleurs,
De son nectar qu'elle compose
L'abeille amasse les douceurs;
En suçant une plante vile
Des frelons la troupe stérile,
Prépare & distille son fiel;

Quand vers la ruche induſtrieuſe
Bourdonne la mouche envieuſe,
L'eſſaim prend ſon eſſor au ciel.
Ainſi, quand heureuſe & tranquille,
Satisfaite de ſon deſtin,
L'innocence, toujours utile,
Travaille au bien du genre humain;
L'on voit entre tes mains barbares
Les fers tranchans que tu prépares
Aiguiſés avec tant d'ardeur,
Pour détruire juſqu'au veſtige
Le nouveau monument qu'érige
Et la ſageſſe & le bonheur.
Cent fois j'ai vu tes mains ingrates,
Par d'indignes raffinemens,
Careſſer les morts, que tu flattes
Pour mieux déchirer les vivans:
Tes crimes, que la nuit recèle,
Craignent le jour qui te décèle,
Pareils aux lugubres corbeaux,
Qui dans les cyprès les plus ſombres
De leurs cris effrayant les ombres,
S'attroupent autour des tombeaux,
Et toi, venimeuſe vipère,
Toi dont la morſure d'aſpic

Blessa ce régent débonnaire,
Prince né pour le bien public;
Tigre sanguinaire & sauvage,
Je renonce à l'ingrat ouvrage
D'adoucir tes féroces mœurs;
Plutôt sous son ardent tropique,
Le Maure des monstres d'Afrique
Pourroit-il dompter les fureurs.

Soyez l'émule de Virgile,
Et régnez sur le double mont;
Mais les hurlemens de Zoïle
Vous font déserter l'Hélicon;
Et l'aigle audacieuse & fière,
Qui s'élevoit dans sa carrière
Jusqu'au palais du Dieu du jour,
Baissant l'aile, qu'elle déploie,
Subitement oiseau de proie
Se change en rapace vautour.

En consacrant la Calomnie,
Le cœur enflé de ses venins,
Vous prostituez le génie,
Vos chants & vos concerts divins.
N'abusez point de votre veine:
Des eaux limpides d'Hippocrène
Son fiel empoisonne le cours.

Je préfère à votre éloquence
Le sage & vertueux silence
De Bernard, chantre des amours.
Ainsi la Naïade éplorée,
Quand aux vents mutins & fougueux
Son onde tranquille est livrée,
Sent bouillonner ses fonds pierreux:
Du sein de ses grottes profondes,
Le limon se mêle à ses ondes,
Et trouble le cristal des eaux;
Mais dans le calme, transparente,
Et plus claire suivant sa pente,
Rien d'impur n'altère ses flots.
Ainsi ces forfaits qu'on publie,
S'ils sont nouveaux, frappent les airs,
On les méprise, on les oublie;
Le libelle est rongé des vers.
Le seul mérite véritable
En soi trouve un appui durable:
Contre l'imposteur effronté
Il oppose, sans qu'il s'abuse,
A l'injustice qui l'accuse
L'équitable postérité.
La vérité défigurée
Triomphe à la fin de l'erreur,

Contre l'imposture sacrée
Julien trouve un défenseur:
Lorsque la haine & sa cohorte,
Lorsque la jalousie est morte,
La vertu paroît sans abri;
Et toujours dans l'auguste histoire
Nous voyons refleurir la gloire
Que l'envieux avoit flétri.

ODE A GRESSET.

Divinité des vers & des êtres qui pensent,
Du palais des esprits, d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Écoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante,
Tu frappes les esprits, tu fais couler nos pleurs,
Ton éloquente voix, flatteuse ou foudroyante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature;
Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux,
Pallas te doit l'égide, & Vénus sa ceinture;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans;

La vérité févère en parut embellie;
Et toucha mieux nos fens.
Tu chantas les héros: ton fublime génie,
En fon immenfité bienfaifant & fécond,
Relevant leurs exploits, embelliffant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils font.
Augufte doit fa gloire à la lyre d'Horace,
Virgile lui voua fes nobles fictions;
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grâce
De fes profcriptions.
Tandis qu'appefantis, vaincus par la matière,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéans,
Végètent fans penfer, & n'ouvrent la paupière
Que par l'inftinct des fens.
Tandis que des auteurs l'éloquence déchue
Coaffe dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en ferpent, ou fe traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon:
O toi, fils de ce Dieu, toi nourriffon des Grâces!
Tu prends ton vol aux cieux qu'habitent les neuf fœurs,
Et l'on voit tour à tour renaître fur tes traces
Et des fruits & des fleurs.

Tes

Tes vers harmonieux, élégans sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfans du Dieu du goût, enfans de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse;
Et chacun de tes vers paroît la démentir:
Non, je ne connois point la pesante mollesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes,
Tu moissonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'univers, envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappée: à sa voix qui t'appelle,
Viens des Muses de l'Elbe animer les soupirs,
Et chanter, aux doux sons de ta lyre immortelle,
L'amour & les plaisirs.

LA FERMETÉ.

Fureur aveugle du carnage,
Tyran destructeur des mortels,
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels;
C'est à cette vertu constante,
Ferme, héroïque, patiente,

Qui brave tous les coups du ſort;
Inſenſible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu mépriſe la mort.
Des Dieux la colère irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des cieux,
Du fatal préſent de Pandore
Sur l'univers a fait éclore
Des maux l'aſſemblage infernal:
Mais par un reſte de clémence,
Ces Dieux placèrent l'eſpérance
Au fond de ce préſent fatal.
Sur ce prodigieux théâtre
Dont les humains ſont les acteurs,
La Nature, envers eux marâtre,
Semble ſe plaire à leurs malheurs:
Mérite, dignité, naiſſance,
Rien n'exempte de la ſouffrance;
Dans nos deſtins le mal prévaut;
Je vois enchaîner Galilée,
Je vois Médicis exilée,
Et Charles *) ſur un échafaud.

*) Charles I, Roi d'Angleterre.

Ici ta fortune ravie
Anime ton reſſentiment;
Là ce ſont les traits de l'envie
Qui percent ton cœur innocent;
Ou ſur ta ſanté floriſſante
La douleur aiguë & perçante
Répand ſes cruelles horreurs;
Ou c'eſt ta femme ou c'eſt ta mère,
Ton fidelle Achate, ou ton frère,
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels ſur une mer orageuſe
Naviguent de frêles vaiſſeaux,
Malgré la fougue impétueuſe
Des barbares tyrans des flots;
Par les vents les vagues émues,
Soudain les élancent aux nues,
Les précipitent aux enfers;
Le Ciel annonce leur naufrage,
Mais raſſurés par leur courage,
Ils bravent la fureur des mers.

Ainſi dans ces jours pleins d'alarmes,
La conſtance & la fermeté
Sont le bouclier & les armes
Que j'oppoſe à l'adverſité:
Que le Deſtin me perſécute,

Qu'il prépare ou hâte ma chute;
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire eſt plein de crainte;
Que l'eſpérance ſemble éteinte,
L'homme fort doit ſe ſignaler.

Le Dieu du temps d'une aile prompte
S'envole & ne revient jamais;
Cet être en s'échappant nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits;
Des maux qu'il fait & qu'il efface,
Il emporte juſqu'à la trace;
Il ne peut changer le Deſtin:
Pourquoi dans un ſi court eſpace,
Du malheur d'un moment qui paſſe
Gémir & ſe plaindre ſans fin?

Je ne reconnois plus Ovide,
Triſte & rampant dans ſon exil,
De ſon tyran flatteur timide,
Son cœur n'a plus rien de viril;
A l'entendre, on diroit que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,
Ne trouve plus d'eſpoir pour ſoi:
Heureux ſi pendant ſa diſgrace
Il eût pu dire comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi!

Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles ſtoïques,
Mortels vous devenez des Dieux;
Votre ſageſſe incomparable
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité:
Que peut ſur un cœur inſenſible
Déterminé, ferme, impaſſible,
La douleur & l'adverſité?

Régulus ſe livre à Carthage,
Il quitte patrie & parens,
Pour aſſouvir dans l'eſclavage
La fureur de ſes fiers tyrans:
J'eſtime encor plus Béliſaire
Dans l'opprobre & dans la miſère,
Qu'au ſein de la proſpérité;
Si Louis paroît admirable,
C'eſt lorsque le malheur l'accable,
Et qu'il perd ſa poſtérité.

Sans effort une ame commune
Se repoſe au ſein du bonheur;
L'homme jouit de la fortune
Dont le haſard ſeul eſt l'auteur.
Ce n'eſt point dans un ſort proſpère

Que brille un noble caractère;
Dans la foule il est confondu:
Mais si son cœur croît & s'élève
Lorsque le Destin se soulève,
C'est l'épreuve de la vertu.

L'aveugle Sort est inflexible,
En vain voudroit-on l'appaiser;
A sa destinée invincible
Quel mortel pourroit s'opposer?
Non, toute la force d'Alcide
Contre un torrent d'un cours rapide,
N'auroit pu le faire nager:
Il nous faut d'une ame constante
Souffrir la fureur insolente
D'un mal qu'on ne sauroit changer.

LA FLATTERIE.

Quelle fureur, quel Dieu m'inspire?
Quel feu s'empare de mes sens?
Viens, Muse, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens;
Soutiens-moi, vertueux Alcide,
Toi dont la valeur intrépide
Combattit des monstres affreux;

Comme toi vengeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monſtres plus dangereux.
Les tempêtes dont le ravage
Briſe les vaiſſeaux aux rochers,
Et couvre les mers du naufrage
De cent audacieux nochers:
Les airs dont l'haleine empeſtée
Fait de la terre dévaſtée
L'affreux théâtre d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphère
Que n'eſt le flatteur mercenaire,
Qui corrompt le cœur des héros.
L'inſinuante Flatterie
Eſt la fille de l'Intérêt,
L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donna l'apprêt;
Elle eſt ſans ceſſe au pied du trône,
Son vain encens qui l'environne,
Enivre les rois & les grands;
Le maſque de la politeſſe
Couvre la rampante baſſeſſe
De ſes faux applaudiſſemens.
Tel un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,

Dérobe sa tête superbe
A l'Africain audacieux:
Il rampe ainsi pour le surprendre;
Le piége qu'il a su lui tendre
Est caché sous l'émail des fleurs;
Ou telle une vapeur légère
Égare, à l'instant qu'elle éclaire,
Les trop crédules voyageurs.

Un adulateur politique
Couvre par la feinte douceur
D'un éternel panégyrique
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche est trompeuse & perfide,
Sa langue est un dard homicide
Qui frappe & perce sans effort,
Comme le chant de la Syrène
Dont la mélodie inhumaine
Par le plaisir donne la mort.

O Ciel! quelle métamorphose
En cèdre change le roseau,
D'un vil chardon fait une rose,
Ou d'un ciron fait un taureau!
Mévius devient un Virgile,
Thersite est l'émule d'Achille:
Tous les objets sont confondus;

Rois, connoiſſez la flatterie,
C'eſt elle dont l'idolâtrie
De vos vices fait des vertus.
Souvent ſon indigne baſſeſſe
Adora d'infames tyrans,
Approuva leur ſcélérateſſe,
Et leur vendit cher ſon encens.
La fortune préſomptueuſe,
La trahiſon, l'audace heureuſe
Trouvèrent des adulateurs;
Cartouche orné d'une couronne,
Ou Catilina ſur le trône,
Auroient-ils manqué de flatteurs?
Lorsque preſſé de veine en veine
Mon ſang s'embraſe en s'agitant,
Et porte ſa flamme ſoudaine
Juſques dans mon cœur palpitant,
Que déjà mon ame obſcurcie
M'abandonne à la frénéſie;
En vain le flatteur effronté,
D'une éloquence décevante,
Vantera ma couleur brillante
Et l'embonpoint de ma ſanté.
Loin que la baſſe flatterie
Puiſſe colorer nos défauts,

Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des héros;
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous ſommes,
Malades, ſains, diſpos, perclus:
Non, ce n'eſt point votre éloquence,
C'eſt l'aveu de ma conſcience
Qui décide de mes vertus.

Louis, qui fit trembler la terre,
Ce Roi dont on craignoit le bras,
Louis étoit grand à la guerre
Et très-petit aux opéras.
Tous ces monumens de ſa gloire,
Qu'un roi conſacre à ſa mémoire,
Rendent ſon triomphe odieux;
Et je méconnois ſur le trône
Le conquérant de Babylone,
Lorſqu'il ſe dit le fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre ivreſſe,
Rois, princes, ſavans & guerriers,
Et ſubjuguez une foibleſſe
Qui flétrit vos plus beaux lauriers:
Voyez l'océan du menſonge
Où votre aveugle amour vous plonge;
Vous vous noyez par vanité:

Que votre ame aux flatteurs rebelle
Brise le miroir infidelle
Qui lui cache la vérité.
O Vérité pure & brillante!
O fille immortelle des Cieux!
De la demeure étincelante
Daignez descendre sur ces lieux;
La lumière est votre partage,
Dissipez le sombre nuage
Dont l'orgueil couvre la raison;
Comme aux doux rayons de l'aurore
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendoit sur l'horizon.
Ministres, qui suivez l'exemple
Des Cynéas & des Mornay,
Vous seuls vous méritez un temple
Aux plus grands hommes destiné;
Vous, dont la critique sévère
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes seuls de vrais amis.
Flatteurs, n'employez plus la ruse;
Ne croyez point qu'elle m'abuse,
Je connois vos traits ennemis.
Césarion, ami fidelle,
Plus tendre que Pirithoüs,

Je retrouve en toi le modèle
De la première des vertus.
Que notre amitié ſans foibleſſe
Nous dévoile avec hardieſſe
Et nos erreurs & nos défauts:
Ainſi l'or que le feu prépare,
Se purifie & ſe ſépare
Du plomb & des plus vils métaux.

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE.

Que vois-je! Quel ſpectacle! O ma chère patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours;
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie
Chaſſés de tes palais, ſont bannis pour toujours:
Les beaux arts ſont vainqueurs de l'abſurde ignorance;
Je vois de leurs héros la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, la lyre & le compas;
La Vérité, la Gloire,
Au temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.
Sur le vieux monument d'un ruineux portique,
Abattu par les mains de la groſſièreté,
S'élève élégamment un temple magnifique

Au Dieu de tous les arts & de la vérité;
C'eſt-là que le ſavoir, la raiſon, le génie,
Ayant vaincu l'Erreur à force réunie,
Élèvent un trophée aux Dieux leurs protecteurs;
Ainſi qu'au Capitole
Se portoit le ſymbole
Du ſuccès des vainqueurs.

Sous le règne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre étoit en proie à la ſtupidité,
Ses tyranniques fers tenoient ſous leur puiſſance
Les membres engourdis de la ſimplicité;
L'homme étoit ombrageux, crédule, abject, timide,
La Vérité parut & lui ſervit de guide;
Il ſecoua le joug des paniques terreurs,
Sa main briſa l'idole
Dont le culte frivole
Nourriſſoit ſes erreurs.

Sur la profonde mer où navigue le ſage,
De ſa foible raiſon uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage,
Il eſt environné par l'immenſe infini;
Il le trouve partout & ne peut le comprendre;
Il s'égare, il ne peut ni monter ni deſcendre,
Tout offuſque ſes yeux, tout échappe à ſes ſens;

Mais l'obſtacle l'excite,
Et la gloire l'invite
A des travaux conſtans.

Par un dernier effort la raiſon fit paroître
Ces ſublimes devins des myſtères des *Dieux*;
C'eſt par leurs ſoins que l'homme apprend à les connoître;
Ils éclairent la terre, ils liſent dans les cieux;
Les aſtres ſont décrits dans leur oblique courſe,
Les torrens découverts dans leur ſubtile ſource;
Ils ont ſuivi les vents, ils ont peſé les airs,
Ils domptent la nature,
Ils fixent la figure
De ce vaſte univers.

L'un par un priſme adroit & d'une main ſavante
Détache cet azur, cet or, & ces rubis,
Qu'aſſemble des rayons la gerbe étincelante
Dont Phébus de ſon trône éclaire le pourpris.
L'autre du corps humain, que ſon art examine,
Décompoſe avec ſoin la fragile machine
Et les reſſorts cachés à l'œil d'un ignorant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche, & communique
L'électrique torrent.

Je vois ma Déité, la ſublime Éloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les
temps ;
Reſſuſciter la voix du ſtupide ſilence,
Des flammes du génie animer ſes enfans.
Ici coulent des vers, là ſe dicte l'hiſtoire,
Le bon goût reparoît, les filles de Mémoire
Diſpenſent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
N'écrivent dans leurs faſtes
De leurs mains toujours chaſtes
Que des noms immortels.

Tel au faîte brillant de la voûte azurée
On nous peint de cent Dieux l'aſſemblage divers;
La nature eſt ſoumiſe à cette ame ſacrée
Qui gouverne les cieux, la terre, & les enfers;
Dans cette immenſité chacun a ſon partage:
Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage,
Éole excite en l'air des aquilons mutins,
Tandis que Polymnie
Par ſa douce harmonie
Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette auguſte aſſemblée,
Ces ſages confidens, ces miniſtres des Dieux,
Ces céleſtes flambeaux de la terre aveuglée,
Le préjugé lui-même eſt éclairé par eux;

Leurs ſoins ont partagé l'empire des ſciences,
Leur ſénat réunit toutes les connoiſſances,
Leur eſprit a percé les ſombres vérités,
Leurs jeux ſont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.
Fleuriſſez, Arts charmans; que les eaux du Pactole
Arroſent déſormais vos lauriers immortels;
C'eſt à vous de régner ſur le monde frivole,
C'eſt au peuple ignorant d'honorer vos autels:
J'entends de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomène & la voix d'Uranie;
Vous célébrez les Dieux, vous inſtruiſez les rois;
Une main ſouveraine,
Un goût puiſſant m'entraîne
Sous vos ſuprêmes lois.

LA GUERRE DE 1747.

Bellone, jusqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle déſoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de leur ſang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée eſt livrée au pillage,

Aux

Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au
carnage,
Et la mer n'apperçoit fur fes immenfes bords
Que des naufrages & des morts.
Ce monftre au front d'airain, le Démon de
la guerre,
Monftre avide & de fang & de deftruction,
Ne s'eft donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la profcription?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé fa barque;
De fes funeftes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fufeaux,
Où tenoient les jours des héros.
La Difcorde barbare, encor toute fanglante,
Secouant fes flambeaux, excitant fes ferpens,
De l'antique chaos fombre & farouche amante,
Ébranle la nature, & pourfuit les vivans;
Elle guide leurs pas d'abymes en abymes,
Le défefpoir, la mort, la trahifon, les crimes,
Complices & vengeurs de fes cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.
Quel tranfport inouï? Quel nouveau feu m'a-
nime?
Un Dieu fubitement s'empare de mes fens,
Apollon me poffède, & fon efprit fublime

Va prêter à ma voix ſes immortels accens.
Que l'univers ſe taiſe aux accords de ma lyre,
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Appaiſez les tranſports de vos ſens agités,
Pour recevoir ces vérités!
Vous, juges des humains, vous nés dieux de la terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte univers,
Si vos bras menaçans ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains ſont vos fils, ayez un cœur de père:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre ſang.
Tel qu'un paſteur prudent, à ſon devoir fidelle,
Défend & garantit ſon troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau ſe repoſe & paît ſous ſa conduite;
Et s'il traît ſes brebis, s'il les tond dans ſes bras,
Sa main ne les égorge pas.
Tel eſt pour ſes ſujets un tendre & bon monarque,

Humain dans ſes conſeils, humain dans ſes projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque;
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits;
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achète la gloire,
Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire:
Tels furent ces héros, Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteſtines:
L'ambition fatale allume ce flambeau,
De l'univers entier vous faites des ruines,
Et la terre ſe change en un vaſte tombeau.
Quelle ſcène tragique étale ce théâtre!
L'Europe à ſes enfans trop cruelle marâtre,
De l'Aſie étonnée arme le puiſſant bras,
Pour les dévouer au trépas.

La Sibérie enfante un eſſaim de barbares,
Les froids glaçons du nord mille fiers aſſaſſins;
Je les vois réunis, Caſpiens & Tartares,
Marcher ſous les drapeaux bataves & germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus aſſez de place,
La fureur des combats vous guide ſur les mers,
Pour troubler un autre univers.

Quitte enfin le ſéjour de la voute azurée,
Déeſſe dont dépend notre félicité,

O Paix! aimable Paix! ſi long-temps déſirée,
Viens fermer de Janus le temple redouté;
Bannis de ces climats l'intérêt & l'envie,
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons à nos ſanglans lauriers,
Tes myrtes & tes oliviers.

Les Troubles du Nord.

L'univers ébranlé ne rèſpire qu'à peine,
Tout le ſang fume encor que ſa rage inhumaine
Avoit fait ruiſſeler dans l'horreur des combats;
On ne voit ſur la terre
Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.

Tel, après que la flamme exerça ſa furie,
Accablé des débris de ſa triſte patrie,
L'habitant malheureux voit dans l'abattement
Ces monumens funeſtes,
Ces ruines, ces reſtes
D'un long embraſement.

Tels nos triſtes regards nous découvrent nos pertes,
Du Danube & du Rhin les campagnes déſertes;
De la fureur des rois les veſtiges ſanglans,

Des murs réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laiſſe encor tout fumans.
Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent triſtement aux lointaines contrées,
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux péris:
Ah! familles trôp tendres,
Il n'eſt plus que les cendres
De vos parens chéris.
Dans ſon épuiſement l'Europe frénétique
Sentit de ſes tranſports la folie héroïque,
Et ſa foibleſſe enfin rallentit ſes fureurs,
Déſarma la vengeance,
Réprima l'inſolence
De ſes fiers oppreſſeurs.
La Paix, du haut des cieux de Bellone vengée,
Vint planter ſur ces bords l'olive négligée;
Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus,
Ramenant ſur ces rives
Les Muſes fugitives,
Qu'on ne connoiſſoit plus.
C'eſt toi, fille du Ciel, dont la douce puiſſance,
Ramène les plaiſirs, les arts & l'abondance,
Qu'exiloit loin de nous l'impitoyable Mars:
Le peuple qui reſpire

Sous ton heureux empire,
Ne craint plus les hasards.
Mais déjà sous l'Etna l'audacieux Typhée
Sent renaître en son sein sa fureur étouffée;
Il veut rompre les fers qui causent son tourment;
De son terrible gouffre,
Le bitume & le soufre
Coulent comme un torrent.
Des froids antres du nord s'élèvent des tempêtes,
Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fer de l'étranger veut couper nos moissons:
Ah! quelle ardeur funeste,
Ou bien quel feu céleste
Embrasa ses glaçons?
O vous! qui n'enfantez que des complots sinistres,
Fléaux du genre humain, ambitieux ministres,
D'esclaves entourés tous flétris de vos fers,
Vos funestes intrigues
Vos cabales, vos brigues
Désolent l'univers.
Votre esprit occupé de projets tyranniques,
Pour usurper le nom de fameux politiques,
De crimes, d'attentats, de forfaits enivré

Se livre à ſon caprice;
Et pour lui la juſtice
N'a plus rien de ſacré.
De la foi de vos rois l'auguſte privilége
Ne ſauroit arrêter l'audace ſacrilége,
Ni l'impétueux cours de vos débordemens,
La guerre qui s'élance,
Flattant votre arrogance,
Rompra tous vos ſermens.
Déplorables ſujets, qu'on mépriſe & qu'on brave,
Nés libres, mais au fond eſclaves d'un eſclave,
Contre des inconnus, quand il veut ſe venger,
Gladiateurs ſans haine
Vous courez dans l'arène
Pour vous entr'égorger.
Mais le péril s'accroît, les nuages groſſiſſent,
Les vents ſont déchaînés & les cieux s'obſcurciſſent,
Le tonnerre en grondant va tomber en éclats,
Menaçant de ſa chute
Les provinces en butte
De deux puiſſans États.
De notre illuſion le brouillard ſe diſſipe;
Dans ce myſtère obſcur je lis nouvel Oedipe,

Que l'aigle des Céfars par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage,
Enhardit au carnage
Tous ces guerriers du nord.
Secouant fes flambeaux, la Difcorde infernale
Répandant les venins de fa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoifonna le cœur;
Elle trouble la terre,
Elle appelle la guerre
Pour fervir fa fureur.
Ah! quand reviendrez-vous, heureufes deftinées,
Qui fous le vieux Saturne ourdîtes les années,
Et les jours fortunés de l'univers naiffant?
Seroit-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un vengeur tout puiffant?
Et quoiqu'en aboyant l'indifcrète fatire
Divulgue avec aigreur que l'univers empire,
Que nous ferons fuivis de plus méchans neveux;
Méprifons ces chimères:
Oui, nous valons nos péres,
Ils valoient leurs aïeux.
Mais quel Dieu fecourable a par fa voix puiffante
Arrêté dans fon cours l'audace violente,

Dont étoient animés nos furieux rivaux?
Il prolonge la trève
Il émousse le glaive
Qu'aiguisoit Atropos.
Tel que le Dieu puissant qui domine sur l'onde,
D'un coup de son trident frappa la mer profonde,
Dont l'amant d'Orithie excitoit la fureur;
Les vagues s'appaisèrent,
En grondant respectèrent
Les lois d'un Dieu vainqueur.
Ainsi lorsque Louis en Albion s'explique,
Que l'univers entend de sa voix pacifique
Retentir en tout lieu les magnanimes lois;
Mars suspend les alarmes,
Et renferme ses armes
Qui menaçoient cent rois.
Venez, plaisirs charmans, venez grâces naïves,
Que vos jeux désormais embellissent nos rives,
Je consacre mon luth au beau Dieu des amours;
Je suis sous son empire,
Déjà ce Dieu m'inspire,
Adieu Mars pour toujours.

AUX PRUSSIENS.

Peuples que la valeur conduisit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
Craignez que la paresse,
L'orgueil & la mollesse
Ne corrompent vos mœurs.

Par l'instinct passager d'une vertu commune
Un État sous ses lois asservit la Fortune,
Il brave ses voisins, il brave le trépas;
Mais sa vertu s'efface,
Et son empire passe,
S'il ne le soutient pas.

Tels furent les vainqueurs de la fière Ausonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils imposoient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais Carthage l'avoue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous ses lauriers.

Jadis tout l'orient trembloit devant l'Attique,
Ses valeureux guerriers, sa sage politique,
De ses puissans voisins arrêtoient les progrès,
Quand la Grèce opprimée
Défit l'immense armée
De l'orgueilleux Xerxès.

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ſes noires injuſtices,
La lâcheté parut où régnoit la valeur,
Et ſa force épuiſée
La rendit la riſée
De ſon nouveau vainqueur.

Ainſi, lorsque la nuit répand ſes voiles ſombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ſes ombres,
Dans ſon rapide cours un éclat éblouit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop prompt à diſparoître,
Son feu s'anéantit.

Le Soleil plus puiſſant, du haut de ſa carrière,
Dans ſon cours éternel diſpenſe ſa lumière,
Il diſſout les glaçons des rigoureux hivers;
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'univers.

Ce feu ſi lumineux dans ſon ſein prend ſa ſource;
Il en eſt le principe, il en eſt la reſſource;
Quand la vermeille Aurore éclaire l'orient,
Les aſtres qui pâliſſent,
Bientôt s'enſeveliſſent
Au ſein du firmament.

Tel eſt, ô Pruſſiens, votre auguſte modèle,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et ſans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.
Des empires fameux l'écroulement funeſte
N'eſt point l'effet frappant de la haine céleſte;
Rien n'étoit arrêté par l'ordre des Deſtins;
Où proſpère le ſage,
L'imprudent fait naufrage,
Le ſort eſt en nos mains.
Héros, vos grands exploits élèvent cet empire,
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;
D'un vol toujours rapide il faut vous élever;
Et monté jusqu'au faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Eſt près de reculer.
Dans le cours triomphant de vos ſuccès proſpères,
Soyez humains & doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis ſous vos coups abattus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.

A MAUPERTUIS.

La vie eſt un ſonge.

O Maupertuis, cher Maupertuis,
Que notre vie eſt peu de choſe!
Cette fleur qui brille aujourd'hui,
Demain ſe fane à peine écloſe:
Tout périt, tout eſt emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la Deſtinée;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du temps
Le ſeul délai d'une journée.

Mes beaux jours ſe ſont écoulés;
Ainſi qu'une onde fugitive
Mes plaiſirs ſe ſont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive:
Déjà de la froide raiſon
Je ſuis la ſtoïque leçon;
Lorſque je baiſſe, elle s'élève,
Le préſent s'échappe ſans fin,
L'avenir eſt très-incertain,
Et le paſſé eſt moins qu'un rêve.

Homme ſi fier, homme ſi vain
De ce que ton foible eſprit penſe,

Connois ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance;
Ton terme est court, il est borné;
Le sort du jour où l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit fatale;
Là dans la foule confondus,
Les Virgiles, les Mévius
Ont une destinée égale.

Vous que séduit l'éclat trompeur
D'un bien passager & frivole,
Vous qui d'un métal suborneur
Avez fait votre unique idole,
Pour qui voulez-vous l'amasser?
Vous que le monde voit passer
Comme une fleur qui naît & tombe,
Mortels, déplorez vos erreurs;
Vos richesses & vos grandeurs
Vous suivront-elles dans la tombe?

Comment à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée?
Comment tant de vastes projets
Pour une course aussi bornée?
Héros, qui préparez des fers
A ce malheureux univers,
Pour rétablir votre mémoire,

Rappelez-vous ces conquérans
Inſcrits dans les faſtes du temps:
Pourrez-vous égaler leur gloire?
  Je veux que de vos grands exploits
La terre paroiſſe alarmée,
Et qu'au niveau du nom des rois
Vous élève la renommée;
La paix termine vos combats,
Enfin victime du trépas,
On dit un mot de votre vie;
Bientôt les ſiècles deſtructeurs
Font périr toutes vos grandeurs:
L'homme meurt, le héros s'oublie.
  Tant de grands hommes ont été,
Les ſiècles groſſiront leur nombre;
Élevez-vous à leur côté,
Vous ſerez caché dans leur ombre:
Si votre ignorante fureur
Prit l'ambition pour l'honneur,
Quel ſera votre ſort funeſte?
Souvent un tyran furieux
Vante ſes exploits glorieux,
Quand tout l'univers le déteſte.
  Que de ſiècles ſont écoulés,
Depuis qu'une force féconde

Fixa les élémens troublés,
Et du chaos forma le monde!
Le temps soumet tout à sa loi,
Le présent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empresse à le suivre:
Homme, ton terme limité
N'est qu'un point dans l'éternité;
Être un moment s'appelle vivre.

Si l'homme pouvoit subsister
Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oseroit-on flatter
L'orgueil sur lequel il se fonde.
Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux;
Vous, nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un instant, pour périr,
Vous, nés pour vous anéantir,
Vous aspirez à la louange!

Pourquoi rechercher le bonheur?
Pourquoi craindre le bras céleste?
Le bien est un songe flatteur,
Et le mal un songe funeste;
Tous ces divers événemens
Sont des objets indifférens
Pour qui connoît notre durée:

Par-

Partez chagrins; plaisirs, amours;
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens, richesses, titres; honneurs,
Gloire, ambition, renommée,
Éclats faux, éclats imposteurs,
Vous n'êtes que de la fumée;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouir l'apparence;
Non, rien de solide ici-bas,
Tout jusqu'aux plus puissans États,
Est le jouet de l'inconstance.

Connoissons notre aveuglement;
Nos préjugés & nos foiblesses,
Tout ce qui nous paroît si grand
N'est qu'un amas de petitesses;
Transportons-nous au haut des cieux;
De sa gloire jetons les yeux
Sur Paris, sur Pékin, sur Rome;
Leur grandeur disparoît de loin;
Toute la terre n'est qu'un point,
Ah! que sera-ce donc de l'homme?

Nous nageons pleins de vanité
Entre le temps qui nous précède,

Et l'abſorbante éternité
De l'avenir qui nous ſuccède.
Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tantales des faux biens,
Sans ceſſe agités par l'envie,
Pleins de ce ſonge ſéduiſant,
Nous nous perdons dans le néant:
Tel eſt le ſort de notre vie.

A VOLTAIRE.

Qu'il prenne ſon parti ſur les approches de la vieilleſſe & de la mort.

Soutien du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homère de la France,
Ne te plains point que l'âge, à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et ſans ceſſe mine
Tes jours fugitifs.
La providence égale toutes choſes;
Le doux printemps ſe couronne de roſes,
L'été de fruits, l'automne de moiſſons;
L'hiver, l'indolence

A la jouiſſance
Des autres ſaiſons.
Voltaire, ainſi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il a paſſé la fleur de ſes beaux jours,
La raiſon diſerte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.
Quand il vieillit, ſa ſuperbe ſageſſe,
Avec dédain condamne la jeuneſſe,
Qui par inſtinct ſuit une aimable erreur:
L'ambition vaine
L'excite & l'entraîne
Aux champs de l'honneur.
Lorſque le temps qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré ſa tête,
Par ſa vieilleſſe il ſe fait reſpecter;
L'intérêt l'amuſe
D'un bien qui l'abuſe,
Et qu'il faut quitter.
Toi, dont les arts filent la deſtinée,
Dont la raiſon & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens;
Se peut-il, Voltaire,

Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le temps?
Sur tes vertus ce temps n'a point de prife,
Un bel efprit nous charme à barbe grife;
Lorsque ton corps chemine à fon déclin,
Le Dieu du Permeffe
Te remplit fans ceffe
De fon feu divin.
Je vois briller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ce vafte génie:
Et c'eft ainfi que l'aftre des faifons,
Des bras d'Amphitrite
Lance aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.
Hélas! tandis que le foible vulgaire,
Qui, fans penfer, languit dans la mifère,
Traîne fes jours & fon nom avili;
Sortant de ce fonge,
Pour jamais fe plonge
Dans un fombre oubli;
Tu vois déjà ta mémoire eftimée,
Et dans fon vol la prompte Renommée
Ne publier que ta profe & tes vers;
Tu reçois l'hommage,

(Qu'importe à quel âge?)
De tout l'univers.
Ces vils rivaux dont la cruelle envie
Avoit verſé ſes poiſons ſur ta vie,
Que tes vertus ont ſi fort éclipſés;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire,
Se verront forcés.
Quel avenir t'attend, divin Voltaire,
Lorſque ton ame aura quitté la terre!
A tes genoux vois la poſtérité;
Le temps qui s'élance,
Te promet d'avance
L'immortalité.

SUR LA GLOIRE. *)

Un Dieu s'empare de mon ame;
Je ſens une céleſte ardeur:
O Gloire! ta divine flamme
M'embraſe jusqu'au fond du cœur;

*) Faite en 1734.

Rempli de ton puiſſant délire,
Par les doux accords de ma lyre
Je veux célébrer tes bienfaits :
Tu couronnes le vrai mérite ;
Et ton divin laurier excite
Les humains à tous leurs ſuccès.
    Nos vertus mènent à la Gloire,
Et la Gloire mène aux vertus ;
Elle eſt mère de la victoire,
Elle déchaîne les vaincus ;
Cicéron lui dut l'éloquence,
Sénèque, la vaſte ſcience ;
Elle forma les vrais Céſars ;
Sortez des voûtes ténébreuſes,
Dites-nous, ames généreuſes,
Qui vous fit braver les haſards ?
    Déja je vois des Thermopyles
Les magnanimes défenſeurs,
S'immolant, pour ſauver leurs villes
Des ravages de leurs vainqueurs :
Et ſi leur valeur en impoſe,
Au nombre leur courage oppoſe
L'inébranlable fermeté ;
Tandis que le fer les abyme,

La Gloire ſeule les anime,
Leur montrant l'immortalité.
Généreux captif de Carthage,
Trop infortuné Régulus!
Victime d'une aveugle rage,
Ou victime de tes vertus!
Exemple illuſtre de l'hiſtoire!
Plutôt que de trahir ta gloire,
Ta foi, ton honneur, tes ſermens,
Pour le ſalut de ta patrie,
Tu bravas Numance en furie,
Et tu péris dans les tourmens.
Quel eſt ce héros? c'eſt Eugène,
Ce fortuné triomphateur;
De la victoire qu'il enchaîne
La Gloire a partagé l'honneur;
Protectrice de cet Alcide,
Son étendard brillant le guide
Aux bords du Danube & du Rhin,
Contre l'infidelle en Hongrie,
Dans les champs ſanglans d'Italie,
Pour le couronner à Turin.
Enfans des arts & du génie,
Fils de Minerve & d'Apollon,

Qui vous excite & vous convie
A monter ſur le double mont?
Parlez, répondez-nous, Homère,
Horace, Virgile & Voltaire;
Quel Dieu préſide à vos concerts?
Vous aſpirez tous à la gloire;
Et pour vivre dans la mémoire,
L'honneur lime & polit vos vers.

Le ſcélérat au regard louche
Se trompe toujours ſur l'honneur;
La gloire à ſon ame farouche
Paroît un excès de fureur:
Il ne ſort point de ſon ivreſſe;
Sa raiſon coupable & traîtreſſe
Défigure la vérité:
Dans ſon aveuglement étrange,
Il ſe croit digne de louange,
Lorsque ſon crime eſt déteſté.

Qu'un Héroſtrate, objet de blâme,
Armé d'un flambeau dévorant,
Expoſe aux fureurs de la flamme,
Un temple antique & floriſſant!
Que Thaïs, trop préſomptueuſe,
Aſpire à ſe rendre fameuſe,

En détruiſant Perſépolis!
Aux faſtes ſacrés de la gloire,
On noircit les noms & l'hiſtoire
Et d'Héroſtrate & de Thaïs.
Sors des cendres, Rome païenne;
Viens te reproduire à mes yeux:
Va confondre Rome chrétienne,
Et ſes prêtres ambitieux:
Du ſein de ta vertu féconde,
Oppoſe les vainqueurs du monde
A tous ces prêtres impoſteurs;
A tous ces frauduleux pontifes,
Qui ſur des livres apocryphes
Fondent leur culte & leurs erreurs.
O Gloire! à qui je ſacrifie
Mes plaiſirs & mes paſſions:
O Gloire! en qui je me confie,
Daigne éclairer mes actions:
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une foible étincelle
De l'eſprit qui réſide en moi.
Que ta main m'ouvre la barrière,
Et prêt à courir ta carrière,
Je veux vivre & mourir pour toi.

SUR LE TEMPS.

Toi, qui n'admets rien de ſolide,
Dont l'eſſence eſt le changement,
O Temps, que ta courſe eſt rapide!
Que tu paſſes légèrement!
Le globe que le ciel enferme,
N'a point de puiſſance ſi ferme,
Que tu n'entraînes avec toi,
Rien n'arrête ta violence
Et le moment même où je penſe,
S'enfuit déjà bien loin de moi.

Les jours, qui compoſent ma vie,
Me ſont comptés par les deſtins,
Des uns la douceur m'eſt ravie,
Les autres me ſont incertains;
Le paſſé n'a plus aucun charme,
L'avenir me trouble & m'alarme,
Le préſent m'eſt un foible appui;
Et comme un point indiviſible,
Ou comme un atome inſenſible,
Il paſſe, & je paſſe avec lui.

Fatale erreur qui nous entraîne,
Nous pourſuivons de vains objets:

Pour une fortune incertaine
Nous formons mille vains projets.
L'homme conduit par des caprices
Semble oublier dans les délices
Que le Ciel a borné ses jours.
Plein du doux poison qui l'enivre,
Il s'embarrasse autant de vivre,
Que s'il devoit vivre toujours.

Vainement il voit que la Parque
Nous tient tous soumis à ses lois,
Et que tous passent dans la barque
Où jamais on n'entre deux fois;
La raison & l'expérience
Ne peuvent par aucune instance
Réveiller ses sens engourdis;
Pour suivre ces fidelles guides,
Ou ses vertus sont trop timides,
Ou ses vices sont trop hardis.

Jusqu'à quand, vanités mondaines,
Enchanterez-vous nos esprits?
Tiendrez-vous toujours dans les chaînes
Nos cœurs de vos charmes épris?
Passerons-nous dans l'esclavage
Toutes les saisons de notre âge,

Sans que nous puiſſions en ſortir?
Nous faudra-t-il donc pour victime
Donner notre jeuneſſe au crime,
Notre vieilleſſe au repentir?
Non, faiſons un meilleur uſage
D'un tréſor qui nous vient des Cieux.
Le temps eſt court, qu'on le ménage;
Tous les momens ſont précieux,
Que les vertus, que la ſageſſe
Occupent notre ame ſans ceſſe;
De tout vice fuyons l'écueil.
Que notre eſprit ſouvent médite,
Combien la diſtance eſt petite
Du berceau jusques au cercueil.

